

Engagement et subjectivation durant les périodes de latence

Continuer à lutter au Mexique après #YoSoy132 et Ayotzinapa

Margot Achard

MEMBRES DU JURY

Ilan Bizberg
Colegio de Mexico

Laurence Cox
Maynooth University

Geoffrey Pleyers (Promoteur)
UCLouvain

Marcela Meneses Reyes
UNAM

Marc Zune (Président du jury)
UCLouvain

Table des matières

Remerciements.....	9
INTRODUCTION	13
I. Contexte et mouvements étudiants mexicains.....	13
II. L'objet de recherche	17
III. Les ressorts subjectifs de la continuité de l'engagement après l'expérience d'une grande mobilisation.....	20
1) Les processus de subjectivation	21
2) Les périodes de latence	24
IV. Argument et plan de thèse	28
Chapitre 1 : Analyser les mouvements sociaux en partant des individus et de leur subjectivité	31
I. Base théorique	31
1) Les sociologies de l'individu	31
2) Sujet et subjectivation	33
3) La grande mobilisation comme épreuve	35
4) Engagement et subjectivation	37
5) Un changement durable	40
II. Méthodologie.....	41
PREMIÈRE PARTIE : LES DÉFIS DE LA LATENCE.....	53
Chapitre 2 : Le mouvement étudiant comme épreuve formatrice	55
I. De l'imaginaire de la lutte à la réalité du mouvement étudiant.....	56
II. Un espace d'expérimentation et de formation.....	60
1) Apprendre à lutter en luttant	61
2) La transmission intergénérationnelle	64
III. Se construire soi-même au contact de l'altérité.....	68
1) L'exemple des caravanes à Ayotzinapa	68
2) La mobilisation comme espace d'intersubjectivité.....	73
3) Vivre et partager une expérience	77

4) Rencontre entre étudiants des universités publiques et privées lors de #YoSoy132.....	80
Chapitre 3 : Rupture de la concordance entre subjectivation, action et rapport aux autres	85
I. La difficulté du passage à l'action.....	85
1) La mobilisation : un espace où être acteur de son monde.....	85
2) La fin de l'espace d'expérience : rupture de la concordance entre subjectivation et agency	87
3) Le refus du retour à la normalité.....	88
4) De l'espoir à l'impuissance.....	90
5) L'action épuisante ?	92
II. La fin du rassemblement	93
1) Lutter ensemble pour un objectif commun durant la grande mobilisation	93
2) La fin de l'union nécessaire ?	96
Chapitre 4 : Se confronter à un monde qui n'a pas changé.....	103
I. Ce que je vis n'est pas ce qui est montré dans les médias : l'expérience de la manipulation médiatique.	103
II. La difficulté d'être activiste	108
1) De héros à <i>chairos</i>	108
2) L'engagement bouscule les relations affectives.....	112
3) Faire face à l'indifférence	114
III. Retour sur le devant de la scène de la politique institutionnelle .	117
1) La grande mobilisation confirme la prise de distance par rapport à la politique institutionnelle.....	118
2) L'arrivée au pouvoir d'un gouvernement de gauche : soutien critique et distant ou opposition ?	124
3) Vivre la répression	131
Chapitre 5 : L'impossibilité du désengagement.....	137
I. L'héritage du mouvement étudiant.....	137
1) La mémoire longue structure les luttes étudiantes	137
2) La « mission historique » de l'étudiant.....	143

II. Responsabilité interpersonnelle et engagement sur le long terme	146
1) La responsabilité interpersonnelle	146
2) La place des émotions dans l'engagement à long terme	152
Chapitre 6 : Privilégier l'action	159
I. Agir pour l'action	159
II. L'action comme réaction	165
DEUXIEME PARTIE : RETROUVER LA CONCORDANCE ENTRE SUBJECTIVATION, ACTION ET RAPPORT AUX AUTRES	171
Chapitre 7 : Les cellules de lutte	173
I. Les liens affectifs au cœur de l'engagement	173
II. Faire face, avec sa cellule de lutte, aux défis de la latence	180
1) Le personnel est politique	181
2) Un soutien psychologique	184
3) Lutter contre le pessimisme et rester engagé	186
4) Une diversité de cellules de lutte qui permet la concordance subjective	192
III. Un espace de réflexion et de formation	194
IV. Limites	196
1) Intégration des nouveaux arrivants	196
2) La diversité des cellules de lutte : richesse ou obstacle ?	199
Chapitre 8 : Le réseau de compañeros	205
I. Le réseau de compañeros	205
1) Un réseau qui dépasse le seul mouvement étudiant	208
2) Un réseau d'entraide durable	211
II. L'action permet l'union	216
Chapitre 9 : Vivre dans un monde qui n'a pas changé	221
I. Être irréprochable	221
II. Faire face à la politique institutionnelle	223
1) Être acteur du changement	223

2) Se positionner face au gouvernement d'AMLO : l'importance de la cohérence.....	228
3) Contrer la répression.....	233
III. L'information fiable vient du mouvement lui-même	235
TROISIÈME PARTIE : LES ESPACES DE LUTTE.....	243
Chapitre 10 : Vivre l'université autrement	245
I. La mobilisation permet une approche différente de son université et de ses étudiants	245
II. Après la mobilisation nationale, se réapproprier l'université.....	249
III. Du local au global.....	258
Chapitre 11 : Activiste pour toujours, mais depuis d'autres sphères	263
I. Quitter l'activisme étudiant : entre choix et obligation	263
II. Fusionner engagement et activité professionnelle.....	267
III. Engagement subjectif et cellules de lutte	272
Chapitre 12 : Être actif sur internet.....	279
I. L'engagement se fait aussi en ligne.....	279
II. L'activisme en ligne ne se substitue pas à l'activisme off line : il le prolonge	286
CONCLUSION.....	291
BIBLIOGRAPHIE.....	295

Remerciements

Mes remerciements vont en premier lieu aux activistes mexicains qui sont les sujets de cette thèse. J'ai énormément appris à vos côtés, que ce soit au sein des assemblées, des manifestations et des réunions où j'ai toujours été accueillie comme une *compañera*, ou lors de grandes discussions autour d'un verre quand l'amitié se superpose au travail universitaire. Merci d'avoir pris le temps de me partager vos espoirs, vos ressentis et votre vécu, et surtout merci de continuer votre lutte pour un Mexique plus juste.

Cette thèse n'aurait pas pu voir le jour sans Geoffrey Pleyers. D'un nom d'auteur sur les articles qui m'ont donné envie de faire de la sociologie il est devenu celui qui a accepté d'être mon promoteur alors que je n'avais pas de bourse et que j'habitais encore au Mexique. Geoffrey je n'aurais jamais assez de mots pour te remercier pour ton soutien tout au long de ces années, pour ta disponibilité, les nombreuses relectures de mes différents travaux et tes commentaires toujours pertinents. Merci de faire et de promouvoir une sociologie différente dans laquelle je me reconnais et je m'épanouie. Merci d'avoir créé au sein du SMAG une ambiance de travail qui tranche avec l'idée que l'on se fait du doctorat. Grâce au SMAG, je n'ai jamais été seule durant ces six années, j'ai rencontré de nombreux chercheuses et chercheurs dont les travaux ont enrichi ma pensée et eu des échanges passionnants où l'entraide et la bienveillance étaient les maîtres mots.

Sans surprise je remercie donc aussi de tout mon cœur les différents membres du SMAG. Particulièrement celles et ceux basés à Louvain la Neuve, avec qui j'ai partagé mes doutes, mes hypothèses et mes avancées durant six longues années. Ma thèse serait bien différente sans nos multiples réunions et discussions, sans vos relectures attentives et vos questions plus intéressantes les unes que les autres. Le SMAG est aussi un réseau international, et c'est à la fois une joie et une opportunité incroyable de recevoir des chercheuses et

des chercheurs du monde entier en février chaque année. Toutes ces rencontres m'ont changée, et je suis heureuse de faire partie de cette petite famille internationale qui prouve que le monde de la recherche peut être ouvert, solidaire et épanouissant.

Au Mexique je tiens à remercier particulièrement Marcela Meneses Reyes, membre de mon comité d'accompagnement, et Ilan Bizberg qui m'ont accueillie au sein de leurs instituts (*l'Instituto de investigaciones sociales* de l'UNAM et le *centro de estudios internacionales* du Colegio de Mexico respectivement) pour deux séjours de recherche sans lesquels cette recherche n'aurait pas été la même. Merci d'avoir partagé avec moi vos connaissances des mouvements sociaux mexicains, vos conseils et vos remarques.

Je remercie aussi Thomas Périlleux, membre de mon comité d'accompagnement à la fois pour sa relecture de mon travail, ses remarques pertinentes et sa bienveillance, et en tant que directeur du CriDIS lors de mon arrivée à l'UCLouvain. C'est au sein de ce centre que j'ai pu trouver un espace de travail et de socialisation à l'université. Mes remerciements vont également à Caryse Courteville, qui a grandement facilité ma vie administrative à l'UCLouvain.

Bien qu'en dehors de l'université, deux personnes ont fortement contribué à ce travail. C'est tout d'abord ma mère, Marianne Gagny qui m'a encouragée et soutenue tout au long de ce processus, et qui a été la correctrice de nombreux travaux. Marie Marchandau, mon amie de toujours (ou presque) a quant à elle effectué une relecture fine et éclairée de la version finale en un temps record. Mille mercis à toutes les deux.

Enfin je souhaite remercier mes ami.e.s, qu'ils soient ici ou au Mexique. Merci, merci d'être là, de m'écouter parler de mes recherches même si vous n'y comprenez pas grande chose, merci de ne pas m'en parler et de me changer les idées quand j'en ai besoin. J'ai la chance d'être entourée de personnes

incroyables, qui m'encouragent, m'écoutent, me contredisent parfois et me soutiennent toujours.

INTRODUCTION

I. Contexte et mouvements étudiants mexicains

Ces dernières années, les étudiants mexicains ont participé en masse à deux mobilisations nationales de grande ampleur : #YoSoy132 en 2012 et le mouvement de soutien à l'école normale rurale d'Ayotzinapa en 2014.

En mai 2012, le Mexique est en pleine campagne présidentielle. Enrique Peña Nieto est en tête des sondages et bénéficie de l'appui des grands médias. Il est le candidat du PRI (*Partido Revolucionario Institucional*) qui a dirigé le Mexique durant 70 ans jusqu'à l'alternance en 2000 qui a porté au pouvoir le *Partido Accion Nacional* (PAN, de droite). C'est contre sa possible arrivée à la présidence et la collusion des grands médias qui soutiennent sa candidature que les étudiants s'organisent en un grand mouvement qui va bousculer la campagne présidentielle.

L'étincelle qui déclenche la mobilisation vient des étudiants de l'université Ibéro-Américaine (« la Ibero »), une université privée de la ville de Mexico. Le 11 mai 2012, Enrique Peña Nieto, alors candidat à la présidence de la République, se rend à une conférence dans l'université. Il est pris à parti par plusieurs étudiants qui lui reprochent son rôle dans la répression d'Atenco¹ et le candidat est finalement obligé de se réfugier dans les toilettes de l'université. Après cette épisode, les dirigeants du PRI déclarent que les

¹ Dans l'État de Mexico, les paysans s'organisent depuis 2001 contre la construction d'un nouvel aéroport sur des terres cultivables. Les 3 et 4 mai, Enrique Peña Nieto, alors gouverneur de l'État de Mexico, ordonne une opération policière de grande ampleur pour déloger les manifestants. Plus de 3000 policiers font irruption dans le village de San Salvador Atenco. 207 personnes sont détenues, et dénoncent la torture et les abus sexuels de la part de la police. Pour plus d'informations voir : Carla Beatriz Zamora Lomeli, « Resistencia y procesos de acción colectiva del Frente de Pueblos en Defensa de la Tierra de San Salvador Atenco, un recuento histórico: 2001-2018 », in Antonio Castellanos Navarrete (ed.), *Despojo y resistencias en tiempos de extractivismo*, Asociación Mexicana de Estudios Rurales, Mexico 2021.

manifestants ne sont pas des étudiants, mais des provocateurs payés par la gauche. Parallèlement, plusieurs médias minimisent le boycott des étudiants et parlent d'une visite réussie. Mais des vidéos du 11 mai circulent sur internet. 131 étudiants qui s'étaient manifestés ce jour-là utilisent leur « droit de réponse » avec une vidéo dans laquelle ils affirment ne pas avoir été payés par un parti politique et s'identifient comme étudiants de la Ibéro en citant leur nom et en montrant leur carte d'étudiant². Des étudiants d'autres universités, publiques comme privées et de divers états du Mexique, se joignent à l'indignation des jeunes de la Ibéro et dénoncent l'imposition du candidat du PRI à la présidence de la République et la manipulation des grands médias. Durant trois mois, ils enchaînent les assemblées, manifestations et diverses actions pour demander des élections réellement libres, plus de débats entre les candidats et la fin de la collusion entre le PRI et les grands médias (particulièrement *Televisa* qui domine le marché mexicain). « Peña apparaît associé au passé – et au présent – autoritaire et clientéliste du PRI et à l'idée d'un candidat construit par le marketing, qui dans le fond est superficiel et vide » [Alonso, 2013, p. 17]. En effet, #YoSoy132 représente la jeunesse qui a vécu la démocratisation du pays, mais qui voit ses attentes déçues. Les mobilisations étudiantes de ces dernières années sont marquées par un désenchantement par rapport à la « démocratie réellement existante ». Les étudiants sont déçus des limites de la transition démocratique et ne croient plus en une transformation de la société venant de l'État [Alonso, 2013]. Beaucoup d'étudiants considèrent encore le pays comme autoritaire :

« On est dans un pays qui se dit démocratique, un pays dont le gouvernement a peur du mot dictature. Mais n'est-ce pas cela qu'est le Mexique ? Si on ne vit pas sous une dictature... Alors je pense qu'on

² Vidéo : « 131 estudiantes de la Ibero responden » disponible sur https://www.youtube.com/watch?v=P7XbocXsFkI&ab_channel=R3CR3O (dernière consultation le 6 mai 2022)

devrait réfléchir et comparer ce qu'il se passe dans une dictature et ce qu'il se passe au Mexique, qu'on dit démocratique non ? »³⁴

Les demandes démocratiques et de justice sont les principales revendications des manifestants. Ils ne réclament pas uniquement la démocratisation des moyens de communication, mais aussi une véritable liberté d'expression, la fin de la corruption, une plus grande justice sociale et le développement de la participation citoyenne. Une des particularités de ce mouvement vient du fait qu'il allie étudiants des universités publiques et des universités privées du pays, alors que ces dernières restent la plupart du temps à l'écart des mobilisations. La mobilisation, malgré son ampleur et sa durée, n'empêche pas l'élection du candidat du PRI à la tête de l'État – on peut tout de même remarquer la forte augmentation de la participation de la jeunesse au processus électoral : 63 % de votants contre 49% en 2006⁵. Après l'arrivée au pouvoir d'Enrique Peña Nieto et la répression de la manifestation du #YoSoy132 le jour de son investiture, la mobilisation faiblit et les étudiants quittent le devant de la scène politique. Ce n'est que deux ans plus tard, quand les étudiants rejoignent par milliers les manifestations contre la violence et l'impunité qui règnent dans leur pays, qu'ils se retrouvent de nouveau sous les projecteurs.

Le 26 septembre 2014, 43 étudiants de l'école normale rurale *Raúl Isidro Burgos* (plus communément appelée Ayotzinapa du nom de la localité où elle se trouve) sont portés disparus suite à une attaque à main armée de la police. Les événements sont rapidement qualifiés de « disparitions forcées », c'est-à-dire « la privation de liberté d'une ou plusieurs personnes, de quelque forme

³ David (les prénoms des étudiants ont été changés pour préserver leur anonymat) : entretien réalisé en juin 2015. Était alors étudiant en relations internationales à la FCPyS de l'UNAM. Est maintenant professeur adjoint dans cette même université. Fort engagement lors de #YoSoy132 et Ayotzinapa (porte-parole de la faculté lors des deux mobilisations). S'était déjà mobilisé pour d'autres causes auparavant.

⁴ Toutes les traductions des entretiens ont été réalisées par l'autrice.

⁵ Nayeli Cortes, Carina García, « Creció voto joven en elección presidencial », *El Universal*, 27/07/2012.

que ce soit, commise par des agents de l'État ou par des personnes ou groupes de personnes qui agissent avec l'autorisation, l'appui ou le consentement de l'État »⁶. Nous ne nous attarderons pas sur l'enquête⁷, mais il convient de souligner que les réponses apportées par le gouvernement tardent, et ne satisfont pas les Mexicains. De plus, lors de la recherche des étudiants disparus, de nombreuses fosses clandestines sans rapport avec les étudiants de l'école normale sont découvertes. Cela renvoie aux nombreux cas de disparitions dont souffre le Mexique : en 2014, 23 270 personnes sont officiellement portées disparues⁸. Ayotzinapa est pour beaucoup un exemple parfait de tout ce qui ne va pas dans le pays : impunité, violence, collusion entre les forces armées / la police / l'État et le crime organisé, corruption, attaques contre l'éducation, criminalisation des mouvements sociaux. Début octobre 2014, les Mexicains commencent donc à s'organiser. Ce sont tout d'abord les familles et étudiants de l'école normale d'Ayotzinapa et différentes organisations de défense des droits humains qui mettent en doute la version officielle et soulignent de nombreuses négligences lors de l'enquête⁹. Ils seront rapidement soutenus par des syndicats, des organisations paysannes et de la société civile, et surtout par les étudiants, qui donnent force et visibilité au mouvement. On ne peut pourtant pas parler de mouvement étudiant car il englobe toute une partie de la société qui dénonce l'impunité et réclame la justice ; mais le poids de ce secteur dans la mobilisation est incontestable. Plus de 80 universités se solidarisent avec le mouvement, y

⁶ Convention Interaméricaine sur la disparition forcée des personnes, 1994. Article 2. Ratifiée par le Mexique le 9 avril 2002.

⁷ Voir pour cela le rapport de la commission interaméricaine des droits humains disponible sur la page <https://www.oas.org/es/cidh/informes/pdfs/MESA-es.pdf>

⁸ José Merino, Jessica Zarkin, Eduardo Fierro, « Desaparecidos », *Nexos*, janvier 2015.

⁹ Patricia Davila, « Un simulacro de solución », *Proceso*, édition spéciale n°48, 2015.

compris des universités qui ne se sont pas mises en grève depuis 1968¹⁰. D'octobre à décembre 2014, les « journées d'action globale pour Ayotzinapa » s'enchaînent (cinq pour le seul mois de novembre). Des milliers de Mexicains se retrouvent dans les rues à l'appel des familles des disparus pour exiger la réapparition en vie des normaliens. Parallèlement, les étudiants organisent des assemblées pour décider des actions à mettre en place (grève, conférences, veillées à la bougie, événements culturels, voyage de soutien à l'école normale dans le Guerrero, fermeture de routes, prises de péage...). Début 2015, les étudiants, bien que moins nombreux, continuent à se mobiliser le 26 de chaque mois et à se réunir lors d'assemblées. Si la participation à la mobilisation à six mois de la disparition des normaliens est conséquente, les assemblées ont été remplacées par des réunions, qui vont elles aussi finir par disparaître.

II. L'objet de recherche

Notre étude se concentre sur les « activistes », qui ont participé activement à #YoSoy132 et/ou à la mobilisation de soutien à Ayotzinapa alors qu'ils étaient étudiants dans une des universités publiques de la ville de Mexico.

Se concentrer sur les étudiants mexicains revient à étudier une minorité à l'intérieur d'une tranche d'âge. Bien qu'en constante augmentation, le pourcentage de jeunes entre 20 et 29 ans effectuant des études supérieures au Mexique reste bas : 12 %. C'est bien en deçà de la moyenne de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) (28 %), mais également des résultats observés au Chili (27 %) et en Argentine (28 %)¹¹. Pourtant, cette minorité jouit d'une grande visibilité. « L'influence importante de la participation étudiante sur la conscience publique, la proximité de son

¹⁰ Emir Olivares, Alonso Urrutia, Arturo Sánchez et José Antonio Román, « Suspenden labores en decenas de planteles de educación superior », *La Jornada*, 06/11/14.

¹¹ OCDE, www.ocde.org (01/05/2012)

discours, ses actions spectaculaires, la position privilégiée qu'elles occupent et la réceptivité des observateurs sociaux (qui sont d'anciens étudiants) contribuent à accroître l'impact de l'action étudiante dans l'espace public » [Garretón & Martínez, 1987, p. 106]. C'est dans les universités que se forment les cadres et gouvernants de demain. Mais c'est aussi et surtout dans les universités que les étudiants s'organisent contre le pouvoir en place et font état d'une conscience politique. Les actions des étudiants lors de #YoSoy132 et du mouvement de soutien à Ayotzinapa ont été fortement relayés par les médias et suivis par la société.

Contrairement à la plupart des mobilisations étudiantes antérieures, en 2012 et 2014 les étudiants des universités publiques participent au côté des étudiants des universités privées, et les manifestations ne se cantonnent pas à la ville de Mexico. Nous nous intéresserons ici uniquement aux étudiants des universités publiques de la ville de Mexico. C'est à la capitale qu'ont eu lieu les plus grandes mobilisations, et qu'est installée l'Université nationale autonome du Mexique - UNAM (plus grande université du Mexique et d'Amérique Latine¹²) qui nous le verrons est un acteur de poids dans les mouvements étudiants mexicains. Ce choix s'explique aussi en grande partie par les différences d'histoires militantes, de répertoires d'action et de traditions de lutte entre les universités publiques et privées, ainsi que par des différences importantes entre États, le Mexique étant une république fédérale. Par ailleurs la réponse de l'État aux mobilisations et la répression ne sont pas les mêmes entre la capitale et le reste du pays.

Au sein des universités publiques de la ville de Mexico, tous les étudiants n'ont pas participé à ces mobilisations. De plus, la population étudiante

¹² En 2020, l'UNAM compte plus de 360 000 étudiants et plus de 40 000 chercheurs, dont 12 532 à temps complet (voir « La UNAM en numeros » ; <https://www.estadistica.unam.mx/numeralia/>). « La UNAM lidera lista de universidades más reconocidas de Latinoamérica », *Expension*, 11/02/2019.

engagée, qui participe de manière plus ou moins suivie aux mobilisations et activités de lutte est très hétérogène. Les étudiants qui sont au centre de notre étude sont des « activistes ». Par ce terme nous désignons les personnes qui ont un engagement très proche de ce que Geoffrey Pleyers [2011] appelle « l’alter-activisme ». « L’alter-activisme’ ne se réfère pas à un mouvement particulier mais à une ‘culture militante’ définie comme une logique d’action basée sur un ensemble cohérent d’orientations normatives et sur une conception du monde et du changement social ». Ce sont des personnes qui « combinent une grande sensibilité aux défis globaux avec une forte dimension personnelle et subjective de l’engagement et une volonté de l’ancrer au niveau local. C’est un activisme profondément personnel dans lequel la relation à soi est centrale ». Les alter-activistes se caractérisent par une prise de distance avec la politique institutionnelle, l’exigence d’une grande cohérence personnelle entre ses valeurs et ses pratiques, et la volonté d’être acteur du changement qu’ils espèrent. Cette culture militante est présente parmi les jeunes étudiants mexicains dès les années 2000 [Pleyers, 2009b] et dans de nombreux mouvements à partir des années 2010 (des Indignés à Nuit debout, en passant par les révolutions arabes). Si on retrouve des alter-activistes dans toutes les tranches d’âge, il convient de remarquer que les « jeunes », et notamment les étudiants, sont particulièrement sensibles à cette culture militante. C’est d’une part dû à une certaine disponibilité biographique [McAdam, 2012], mais aussi « à l’expérience particulière que constitue la jeunesse tardive comme âge de la vie, tels que la fluidité des rapports sociaux et cette ‘profonde soif de l’expérience’ par laquelle Max Weber (1963, p. 96) caractérisait déjà la jeunesse » [Pleyers, 2016b]. Soulignons que le concept d’alter-activisme est un idéal type, c’est un terme apporté par le chercheur pour faciliter la théorisation. Aucun des étudiants interrogés ne se définit comme « alter-activiste ». Ils se disent « activistes », « militants », ou ne se définissent pas clairement.

Tous les étudiants qui s'engagent lors de #YoSoy132 et de la mobilisation de soutien à Ayotzinapa ne peuvent pas être assimilés à la culture militante alter-activiste. Nombreux sont ceux que nous appelons les « militants » : ils militent au sein de collectifs, parfois liés à des partis politiques et qui sont marqués par une forte idéologie de gauche. Leur engagement se rapproche de la participation militante dans un parti politique, ou dans des organisations plus traditionnelles. Les étudiants qui après la grande mobilisation ont milité au sein du nouveau parti politique Morena (*Movimiento regeneracion nacional*) sont nombreux, et largement visibles dans les médias ; il n'est donc pas rare que l'on pense que cette forme d'engagement est la suite logique de la participation à #YoSoy132 et dans une moindre mesure Ayotzinapa. Cette étude cherche au contraire à mettre en lumière une autre forme d'engagement, moins visible pour de nombreuses raisons que nous analyserons. Les « militants » ne sont donc pas les sujets de cette thèse.

Ainsi, pour simplifier la lecture, quand il est question des « étudiants engagés » dans le corps du texte, cela fait référence aux activistes. Mais comme nous allons le voir, il est important pour les comprendre d'étudier aussi leurs relations avec le reste de la population étudiante et de la société en général.

III. Les ressorts subjectifs de la continuité de l'engagement après l'expérience d'une grande mobilisation

Que sont devenus les étudiants activistes qui se sont engagés corps et âme, durant plusieurs mois, pour un autre Mexique ? Comment vivent-ils la baisse de la mobilisation ? Sont-ils retournés à l'université, à leur vie d'avant, la mobilisation n'étant qu'un temps exceptionnel, une envie de changer les choses qui s'évanouit aussi vite qu'elle est apparue ?

L'idée même de cette thèse est née du décalage en 2015 entre le discours général qui disait sommairement que le mouvement de soutien à Ayotzinapa était arrivé à son terme, que les jeunes avaient « repris une vie normale » et

qu'Ayotzinapa était une sorte de « mode » désormais passée ; et la réalité dont j'étais témoin dans les universités et au sein de ce que j'appelle maintenant les *cellules de lutte* : les étudiants que j'avais suivis durant les mois de mobilisation intense et médiatique étaient loin de s'être « endormis ». Les débats et les actions continuaient, mais d'une manière différente, beaucoup moins médiatique, et s'étendaient à d'autres sujets que la disparition des 43 normaliens. Quant au #YoSoy132, la plupart des discours, mais aussi des articles scientifiques, s'intéressent essentiellement aux étudiants qui sont entrés dans la politique institutionnelle, ou à ceux (souvent issus des universités privées) qui ont formé des organisations non gouvernementales (ONG) ou autres organisations en lien avec les différents niveaux de gouvernement. Ceux qui sont les sujets de cette thèse étaient absents de ce panorama.

Les périodes qui suivent les phases intenses et médiatiques des mobilisations sont très peu étudiées dans la sociologie des mouvements sociaux, qui reste majoritairement focalisée sur les périodes de forte mobilisation. Quand les sociologues s'intéressent à ce qu'il se passe après une mobilisation, ils étudient majoritairement les ressorts de la « démobilisation », du « désengagement » [Fillieule (dir.), 2005] ou de l'institutionnalisation des mouvements sociaux [Tarrow, 2012 ; Tilly, 2004 ; Kaldor, 2003 ; Guigni & Kriesi, 1990]. Cette thèse met en évidence et étudie les tenants et les aboutissants d'une troisième possibilité, et montre que l'analyse des périodes de latence qui suivent les grandes mobilisations est essentielle à la bonne compréhension d'un mouvement social.

1) Les processus de subjectivation

Les sujets de cette thèse se retrouvent dans la culture alter-activiste, qui est caractérisée par l'ampleur de l'engagement personnel et l'articulation étroite entre mouvement social et subjectivation. En effet, « l'engagement d'aujourd'hui n'y est pas que social et collectif. Il est aussi profondément

personnel, tant cette dimension de mouvement social travaille profondément l'individu jusque dans sa subjectivité et sa subjectivation, entendue comme la manière de se penser et de se construire soi-même comme principe de sens » [Capitaine & Pleyers, p. 2-3]. Pour comprendre les formes que prennent l'engagement de ces étudiants qui continuent à lutter suite à la grande mobilisation sans prendre part à une organisation traditionnelle, il est donc nécessaire d'étudier les processus de subjectivation qu'ils vivent. Ces processus sont synonymes d'un travail de construction personnelle. Pris dans un conflit social, les individus cherchent à s'émanciper.

Dans cette thèse, nous nous intéressons à la manière dont l'expérience forte de la participation au #YoSoy132 et à Ayotzinapa (et donc d'un conflit) change les activistes qui y ont participé, quel impact cela a sur leur engagement, leur vision de la lutte et d'eux-mêmes ainsi que sur la reconfiguration de l'action après la phase événementielle et médiatique de la mobilisation. Le but de cette thèse n'est pas seulement de montrer que l'engagement des activistes se poursuit durant les périodes de latence, mais de comprendre comment ils vivent cet engagement.

Il faut pour cela mettre en relation les processus de subjectivation avec l'action et avec le rapport aux autres qu'entretiennent les activistes. Si les mobilisations sont si importantes et grisantes pour ceux qui y participent, c'est parce qu'elles permettent la réunion de ces trois facteurs : les activistes agissent en accord avec eux-mêmes et contre une situation qu'ils n'acceptent pas (ou plus) et sont entourés de personnes avec qui ils partagent une affinité de conviction. Lors des périodes de latence, réunir subjectivation, action et rapport aux autres est plus complexe. Par conséquent, bien que le travail de construction personnelle continue, il peut être plus difficile à vivre, et parfois même douloureux.

Touraine remarque que la construction subjective passe par la « volonté se transformer en acteur » [Martuccelli, 2013, p. 421]. Les tensions entre

subjectivation et action seront étudiées tout au long de cette thèse. Nous remarquerons seulement dans un premier temps que « le sujet est capable d’être acteur, il est susceptible de le devenir, mais pas nécessairement » [Wieviorka, 2008, p. 20]. Pourtant, pouvoir agir en cohérence avec ses idées et sa vision du monde est extrêmement important pour les activistes. En effet, être conscient d’une domination est d’autant plus frustrant si on n’a aucun moyen d’agir contre celle-ci.

L’importance du rapport aux autres dans la construction subjective n’est pas au centre des analyses des auteurs qui utilisent ce concept, il semble pourtant indispensable à la compréhension de l’engagement des activistes durant les périodes de latence et sera un des fils rouges de ce travail. Tous les témoignages soulignent la centralité des liens d’amitié dans la continuité de l’engagement des activistes et à l’inverse le malaise qui se ressent s’ils se retrouvent seuls. C’est grâce aux différentes rencontres et aux relations qui se nouent qu’ils expérimentent différentes manières de lutter, apprennent, échant, se soutiennent mutuellement. La relation avec les autres a deux dimensions complémentaires : c’est d’une part un lieu d’apprentissage et d’ouverture à l’altérité, on se construit soi-même au contact des autres. D’autre part, c’est la possibilité de s’affirmer au sein d’un groupe qui partage les mêmes affinités de conviction.

Cette double dynamique est en lien avec le processus de subjectivation : la construction personnelle repose sur une grande réflexivité des acteurs tout autant que sur l’affirmation de soi et la recherche d’une cohérence entre qui ils sont, ce qu’ils font et avec qui.

Les sujets de cette thèse sont des étudiants qui pour beaucoup vivent leur première mobilisation : au sein de celle-ci ils sont en contact avec de nombreuses personnes et formes d’action. Après cette expérience, ils ont une idée plus claire de ce qu’ils recherchent dans leur engagement. Le processus de subjectivation est, comme son nom l’indique, un processus. Le sujet se

construit, se cherche, dans l'action et avec les autres. La recherche de cohérence entre « ce que je suis », « ce que je fais » et « avec qui je le fais », centrale pour les activistes, n'est pas quelque chose de figé. Elle se transforme, s'affine, au gré des épreuves, des expériences et des rencontres qui participent à la construction de chaque individu. Si un mouvement comme #YoSoy132 ou Ayotzinapa devait surgir maintenant, rien ne dit que les activistes étudiés ici se mobiliseraient de la même façon. Au contraire, on peut avancer l'hypothèse que leur approche de la lutte serait différente. Le regard des sociologues des mouvements sociaux est bien souvent centré sur l'action, mais dans cette thèse nous souhaitons souligner que le rapport à soi-même, aux autres et au monde est tout aussi essentiel. Les actions entreprises par les activistes durant les périodes de latence ne peuvent être comprises qu'à la lumière de l'impact des expériences vécues sur leur construction personnelle, de leur rapport aux autres et de leurs visions du monde. Par ailleurs ce n'est pas seulement l'action qui nous intéresse, mais comment les activistes vivent ces actions : qu'est ce qui fait qu'un engagement va être épanouissant ou frustrant ?

Tout au long de cette thèse, nous verrons que c'est la cohérence entre la construction personnelle, les personnes qui les entourent et les actions entreprises qui permettent aux activistes de mieux vivre les processus de subjectivation et de continuer leur engagement durant les périodes de latence.

2) Les périodes de latence

Si les périodes qui suivent les grandes mobilisations sont peu étudiées dans la sociologie des mouvements sociaux, on peut tout de même souligner les apports de Melucci, qui introduit le concept de période de latence, et de Taylor, qui parle d'*abeyance* (mise en veille, structure dormante suivant les traductions).

Dans les années 1980, Melucci [1983] remarquait déjà « l'inaptitude des formes traditionnelles de représentation politique à rassembler de manière

efficace les demandes en émergence. » Il montre qu'à « côté des phénomènes de décomposition et de "reflux" [de l'action collective], nous nous trouvons face à l'émergence d'une nouvelle structure physiologique des mouvements dans les sociétés complexes, que l'organisation politique avait recouverte et retardée. » Il met en évidence l'importance d'un réseau composé « d'unités diversifiées et autonomes qui consacrent à leur solidarité interne une partie importante de leurs ressources ». Il parle dès lors d'une structure de « latence » : « chaque cellule vit sa vie propre en complète autonomie par rapport au reste du 'mouvement', même si elle maintient une série de liens à travers la circulation des informations et des personnes ; ces liens deviennent explicites seulement à l'occasion des mobilisations collectives sur des enjeux à propos desquels le réseau latent remonte à la surface, pour ensuite s'immerger à nouveau dans le tissu du quotidien ». Il distingue ainsi l'action collective visible et les formes permanentes d'existence des réseaux, qui sont imbriqués dans la vie quotidienne (la latence). S'il précise bien que la structure immergée ne doit pas être considérée comme un fait « privé » et résiduel, et souligne son importance, sa raison d'être semble pour Melucci liée à la possibilité d'une mobilisation future (elle sert entre autres à renforcer la solidarité et empêcher la dispersion). L'auteur propose une définition éclairée des structures de latence, et se pose la question des conséquences de ces structures sur les systèmes de représentation (d'où notamment leur conception comme facilitatrice de la mobilisation visible). Notre recherche choisit un autre angle d'approche : la focale n'est pas mise sur l'étude des impacts sur les systèmes de représentation, mais sur le vécu subjectif des acteurs.

La sociologue américaine Verta Taylor [1989] étudie quant à elle le mouvement féministe aux États-Unis, et parle d'*abeyance* pour décrire « un processus de maintien par lequel les mouvements subsistent dans des environnements politiques non réceptifs et assurent la continuité d'une étape de mobilisation à une autre ». Plutôt que de parler d'un nouveau mouvement

féministe dans les années 1960, elle argumente que celui-ci est la continuité des mouvements pour le droit de vote du début du siècle, qui se sont maintenus « en veille » et transformés durant la période d'*abeyance*. Cette mise en veille dépend selon elle de facteurs extérieurs au mouvement : après l'apogée d'un cycle de mobilisation, le changement de contexte politique amène les activistes à être marginalisés. Ils se retrouvent donc dans de petites organisations qui ont un caractère plutôt exclusif. Selon elle, « ces groupes peuvent avoir peu d'impact en leur temps et contribuer, même involontairement, au maintien du statu quo. Mais, en fournissant une base de légitimation pour contester le statu quo, ces groupes peuvent être des sources de protestation et de changement. » On retrouve ici la différence de paradigme qui a déjà été relevée entre notre travail et celui de Melucci, qui voit l'intérêt de la latence dans son rôle de précurseur d'une mobilisation visible. De plus, l'approche de Taylor qui s'ancre dans la perspective de la théorie de la mobilisation des ressources, et centrée sur les organisations militantes, ne permet pas une analyse approfondie des ressorts subjectifs de l'engagement qui sont au cœur de notre recherche.

Il serait pourtant hasardeux de séparer catégoriquement les périodes « visibles » (si l'on reprend la terminologie de Melucci [1994, p. 147]) des périodes de latence. Elles sont en effet interdépendantes : « La latence rend possible l'action visible car elle procure les ressources de solidarité nécessaire et produit l'ancrage culturel dans lequel surgit la mobilisation. Cette dernière renforce à son tour les réseaux et la solidarité des membres, crée de nouveaux groupes et recrute des militants attirés par l'action publique du mouvement ». Pourtant, analyser la latence uniquement comme élément précurseur à une grande mobilisation empêche de voir les nombreuses logiques à l'œuvre durant celle-ci. Dans cette thèse, nous essayons de ***considérer la latence comme une période importante en soi***. Elle est bien sûr liée à la (aux) mobilisation(s) antérieure(s) qui a (ont) façonné les expériences vécues des

acteurs, influé sur leur processus de subjectivation et construit leur apprentissage militant, et c'est un des axes centraux de cette recherche. Mais il semble essentiel de ne pas la définir uniquement par rapport aux grands événements : elle est un temps important de réflexion, de reconfiguration, et de consolidation de liens nécessaires à la continuité de l'action, une période au cours de laquelle l'action et l'engagement ne s'estompent pas mais se reconfigurent. Ici, l'action n'est pas synonyme de mobilisation nationale médiatique et de grande envergure. En effet, la latence n'implique pas forcément une mobilisation visible, médiatique dans le futur ; elle est aussi formatrice d'engagements moins visibles mais actifs sur le long terme.

Le mot latence, qui signifie « l'état de ce qui existe de manière non apparente mais peut, à tout moment, se manifester par l'apparition de symptômes »¹³ ne peut donc être satisfaisant que si on le prend pour penser les mouvements sociaux et l'engagement d'une manière classique, liés à des cycles de mobilisation et à leur impact sur la politique institutionnelle.

Tout au long de cette thèse, nous affirmons que **ce n'est pas l'engagement ou l'action qui sont latents, mais leur visibilité** (du fait de la prédominance d'un système de pensée basé sur l'importance de l'impact sur la politique institutionnelle). De Sousa Santos nous invite dans la sociologie des absences à « montrer que ce qui n'existe pas est en fait activement produit comme non existant, c'est-à-dire comme une alternative non crédible à ce qui est supposé exister. L'objet empirique de cette recherche est impossible du point de vue des sciences sociales conventionnelles. Le but de cette sociologie est donc de rendre possibles les objets impossibles, de rendre présents les objets absents ». Tout au long de ce travail, nous emploierons tout de même le terme de latence car il permet de distinguer ces périodes visibles, quand l'action collective

¹³ Larousse.

arrive sur le devant de la scène politique traditionnelle, des périodes où celle-ci est moins visible (et sur lesquelles se porte notre attention).

Par ce travail, nous cherchons à *rendre visible l'invisible*, à mieux comprendre les ressorts et les formes que prend l'engagement de ces activistes qui ont souvent été oubliés des analyses qui suivent les grandes mobilisations.

On pourrait en effet se demander s'il ne serait pas temps, à l'aune des formes d'engagement où la subjectivité des acteurs est centrale, de repenser la vision que nous avons de l'engagement, des mouvements sociaux et du changement social. Doit-on considérer l'engagement des acteurs comme abouti uniquement lorsqu'il s'institutionnalise et entre dans le jeu politique traditionnel ? Nous souhaitons inviter le lecteur à sortir des cadres classiques qui structurent notre pensée de l'action contestataire, et ainsi comprendre comment loin des projecteurs, de la politique institutionnelle, et des organisations, les sujets de cette thèse s'engagent, agissent, (se) pensent, et contribuent à changer petit à petit le Mexique dans lequel ils vivent.

IV. Argument et plan de thèse

Cette thèse montre que les périodes de latence sont des phases actives durant lesquels les activistes continuent à se construire comme principe de sens, mais dans un contexte différent qui rend plus difficile la combinaison subjectivation / action / rapport aux autres. Les tensions entre ces trois pôles permettent de comprendre les formes que prennent leur engagement après une grande mobilisation. En partant de leurs expériences, de leur vécu et de leurs rencontres, les étudiants vont durant les périodes de latence façonner et mettre en œuvre leur propre activisme de long terme.

La première partie de la thèse expose les défis de la latence.

La grande mobilisation a été pour eux une épreuve formatrice qui leur a permis de savoir comment et avec qui ils veulent lutter (chapitre 2). Quand celle-ci s'essouffle, le passage à l'action n'est plus aussi simple, des tensions

apparaissent entre les différents groupes mobilisés (chapitre 3) et la société est hostile à l'activisme (chapitre 4). Pourtant ils ne peuvent pas envisager le désengagement (chapitre 5). Les activistes ressentent toujours un intense besoin d'être acteur, mais qui ne trouve pas de transcription pleinement satisfaisante : ils cherchent un engagement qui fait sens pour eux (chapitre 6)

La seconde partie détaille les solutions qui sont trouvées par les acteurs pour faire face à ces défis.

Pour que l'engagement soit épanouissant, les activistes placent le besoin de concordance subjective au premier plan. En s'alliant avec des amis en qui ils ont confiance et avec qui ils ont les mêmes affinités de convictions, ils peuvent mener des actions qui font sens pour eux (chapitre 7). Pourtant, cette configuration implique des actions de moins grande ampleur, et un rapport aux autres circonscrit à ce cercle restreint. Un certain équilibre peut être trouvé entre le besoin de concordance subjective, d'action et de relations sociales lorsque ces groupes d'amis s'inscrivent dans un réseau plus large, né des grandes mobilisations, qui permet ponctuellement des actions communes et des relations sociales conviviales avec des personnes de différents horizons (chapitre 8). Au sein de ces groupes d'amis et du réseau de *compañeros*, les activistes peuvent mener des actions hors des organisations politiques qu'ils rejettent, et avoir accès à des informations de première main dans lesquelles ils ont confiance (chapitre 9).

Enfin, la troisième partie analyse les espaces de luttes dans lesquels ils s'engagent après la grande mobilisation.

Durant la période de latence, les activistes continuent à s'engager, mais autrement et dans d'autres lieux. Grâce à leur réseau, à leur vécu, suivant leur réflexion subjective, et les possibilités qui s'offrent à eux, les modalités d'engagement sont très diverses, toutefois, on retrouve dans toutes l'importance des autres, de pouvoir agir, et surtout d'être cohérent.

L'engagement étudiant est par définition éphémère, mais nombreux sont les étudiants à qui il reste plusieurs années d'études après la grande mobilisation. Ils continuent donc à s'engager dans leur université au sein de groupes d'amis qui se sont formés lors de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa (chapitre 10). D'autres, parce qu'ils ont fini leurs études ou parce qu'ils choisissent de prendre leurs distances avec le mouvement étudiant vont chercher d'autres moyens de mettre en œuvre leur activisme, que ce soit dans leur travail, dans leur vie de tous les jours ou sur des projets précis (chapitre 11). Dans tous les cas, Internet est pour eux un espace qui leur permet de s'exprimer, de garder contact avec leur réseau de *compañeros* et de continuer à agir après la grande mobilisation. Les activistes ne considèrent pourtant pas le monde en ligne comme central dans leur engagement (chapitre 12).

Chapitre 1 : Analyser les mouvements sociaux en partant des individus et de leur subjectivité

I. Base théorique

1) Les sociologies de l'individu

Pour analyser l'engagement des activistes durant les périodes de latence, cette thèse se base sur une sociologie compréhensive, qui place l'expérience subjective des individus au centre de la recherche. Nous pensons comme Martuccelli et De Singly [2018] qu'il « ne sert à rien de lire les grands processus sociaux si on est incapable de comprendre la vie des gens, les manières dont ils luttent et éprouvent le monde ». C'est en analysant le vécu des activistes, leur réflexivité, les dilemmes auxquels ils font face et qui croisent la conception qu'ils ont d'eux même et de leur engagement que nous pourrons mieux comprendre pourquoi et comment ils luttent.

Martuccelli [2005] distingue trois grandes stratégies d'études de l'individu, chacune orientée autour d'une problématique spécifique : la socialisation, la subjectivation et l'individuation.

- La socialisation « désigne dans un seul et même mouvement le processus par lequel les individus, en acquérant les compétences nécessaires, s'intègrent à une société, et la manière dont une société se dote d'un type d'individu. »
- La subjectivation étudie la relation entre émancipation et assujettissement. Avec la subjectivation, « le rapport à soi est toujours étudié comme le résultat d'une opposition entre les logiques du pouvoir et leur contestation sociale ». C'est ce modèle qui sera privilégié dans cette thèse qui étudie l'engagement des activistes durant les périodes de latence. Il convient donc de revenir rapidement sur ses origines.

Une première lecture de la subjectivation était liée à l'existence d'un « Sujet collectif » qui devait permettre l'émancipation (c'est dans la tradition marxiste, le « prolétariat » et sa mission universelle d'émancipation). Durant les années 1960-1970 s'opère une rupture, et avec les textes de Foucault, c'est la version « négative » du Sujet qui prend le devant de la scène et « transforme le projet collectif et émancipateur de la subjectivation en un processus individualisant d'assujettissement ». On passe de la subjectivation collective à la subjectivation individuelle. C'est dans cette dernière que résident les possibilités de l'émancipation.

Les études contemporaines de la subjectivation, tout en s'inspirant de ces deux grands moments, proposent des lectures sensiblement en rupture avec plusieurs de leurs postulats. Cette thèse s'inscrit dans la lignée d'auteurs qui « s'efforcent d'établir un nouveau lien entre les dimensions du sujet historique et du sujet personnel, en étudiant notamment les possibilités de construction de soi produites collectivement dans les nouveaux mouvements sociaux, mais en s'intéressant de près, à la différence notoire de l'ancienne version marxiste, à leurs déclinaisons singulières. »

- L'individuation analyse « à partir de la prise en compte de quelques grands changements historiques, la production des individus ». Le sociologue étudie pour cela les « épreuves » auxquels sont confrontés les individus. Ces épreuves sont « des défis historiques, socialement produites, culturellement représentées, inégalement distribuées, que les individus sont obligés d'affronter au sein d'un processus structurel d'individuation. » [Martucceli, De Singly, 2018]. L'intérêt de cette lecture réside dans l'idée que si la plupart des individus affrontent les mêmes épreuves, leur vécu et leur expérience n'en est pas le même, et par conséquent les réponses qui y sont apportées sont diverses. En

se confrontant aux épreuves, les individus construisent progressivement leur singularité.

L'auteur précise que ces trois axes d'étude de l'individu sont des modèles purs, et que bien que dans une recherche l'un des modèles domine le cadre de réflexion (dans notre cas la subjectivation), de multiples mélanges et tensions sont possibles entre eux – nous analyserons par exemple dans le chapitre 2 les effets de la socialisation en tant qu'étudiant d'une université publique sur l'engagement, et emprunterons à l'individuation la notion d'*épreuve* qui nous semble particulièrement utile pour analyser les impacts de la participation à une grande mobilisation.

2) Sujet et subjectivation

Cette thèse propose donc d'étudier les mouvements sociaux, et plus particulièrement les périodes de latence qui suivent les grandes mobilisations en partant de la subjectivité des acteurs. Cette approche nous semble la plus appropriée et nous permet de mieux comprendre certaines mutations ou reconfigurations de l'engagement des activistes qui ne pourraient pas être explicitées à l'aide de théories centrées sur les organisations, sur la mobilisation des ressources ou sur les opportunités politiques.

Les concepts de Sujet et de processus de subjectivation font l'objet de nombreuses définitions qui ne forment pas toujours un ensemble homogène et cohérent. Ils sont notamment utilisés en philosophie ou en sociologie clinique. Pour mener à bien notre analyse nous faisons le choix de partir des définitions de Sujet et de subjectivation qu'apportent Touraine, et qui ont été développées par la suite par différents chercheurs qui s'ancrent dans cette même ligne théorique (Dubet, Martuccelli, Wieviorka, Pleyers...). Ce sont des outils d'analyse qui permettent de mettre en évidence des facettes des mouvements sociaux et de l'engagement qui n'ont pas ou peu été étudiées jusqu'à présent et qui sont particulièrement utiles pour analyser l'engagement des jeunes activistes. Dans ce courant de la sociologie française, le Sujet fait référence à

« la construction de l'individu (ou groupe) comme acteur, par l'association de sa liberté affirmée et de son expérience vécue assumée et réinterprétée. Le sujet est l'effort de transformation d'une situation vécue en action libre » [Wieviorka, 2008, p. 20]. Le Sujet se construit donc au travers du conflit, face à un ordre dominant : être Sujet est synonyme d'émancipation. Il convient de préciser que le Sujet est un idéal, personne n'est jamais entièrement Sujet. Il est donc nécessaire de parler « processus de subjectivation » qui est un travail de construction jamais complètement abouti, la manière de se constituer soi-même comme principe de sens, de se poser en être libre et de produire sa propre trajectoire. Ce processus n'est pas unique, il se présente différemment chez chaque personne : il n'y a pas un, mais des processus de subjectivation.

Il est important de remarquer que bien qu'elle puisse à première vue paraître centrée sur l'individu et déconnectée du social, cette grille d'analyse permet au contraire une rétro-alimentation entre le micro et le macro : le processus de subjectivation ne se fait pas hors du monde. Le Sujet n'existe pas en soi, il est inscrit dans la société tout comme la société est inscrite en lui. C'est justement cette relation, cette tension entre le personnel et le social, ce qu'on subit, la conscience de ce qui définit nos actions, ce qui est construit et déconstruit, ce qu'on accepte et ce qu'on change qui est au cœur du processus de subjectivation. Pour Wieviorka [2008, p. 34], « être sujet impose de se poser en citoyen réfléchi, de s'intéresser à la vie de la Cité en même temps qu'à soi-même ; en introduisant une relation subjective réfléchie, à soi-même, on en introduit nécessairement une à la Cité ».

3) La grande mobilisation comme épreuve

« Ça nous a tous beaucoup impactés, ça a donné un sens à nos vies... je crois que personne n'a été le même après ça. »¹⁴

Les étudiants qui sont les sujets de cette thèse ont pour beaucoup vécu leur première expérience d'engagement lors de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa. La participation à la mobilisation leur a permis d'affirmer les valeurs en lesquelles ils croient. La possibilité d'articuler, d'élaborer, de modifier ou d'affirmer sa sensibilité morale, ses principes et ses choix est d'après Jasper [1997, p. 15-16] la satisfaction principale qu'apporte la participation à une mobilisation. Dans *L'individu forgé par l'épreuve*, lorsque Martuccelli [2006, p. 260] parle des militants, il explique que tout commence « par une prise de conscience qui prend le plus souvent la forme d'une découverte plus ou moins brutale. Les récits y insistent lourdement : il y a un avant et un après cet événement fondateur. Mais entre les deux, c'est surtout eux qui ont changé. Cette expérience individuelle fondatrice est plus qu'une simple légitimation subjective de leur action. C'est à leurs yeux une forme de connaissance du monde ». J'ai très souvent retrouvé sur le terrain cette idée d'évènement fondateur pour les étudiants qui participaient à leur première grande mobilisation :

« Pour moi ça a réellement changé ma perspective sur tout. »¹⁵

¹⁴ Adriana : entretien réalisé en août 2019. Première forte mobilisation durant #YoSoy132, alors étudiante à l'UAM Cuajimalpa. Mobilisation durant Ayotzinapa au sein de l'université. S'engage ensuite sur des thèmes plus spécifiques (Carnaval del mais, contre Monsanto en lien avec des *compañeros* du 132 *ambiental*). Au moment de l'entretien, elle finit un master en cinéma avec un documentaire sur les mines de charbon dans le nord du pays.

¹⁵ Ximena : entretien réalisé en juin 2016. Étudiante à l'UAM-A lors d'Ayotzinapa, se rend à l'école normale rurale avec la 1^{re} caravane de l'UAM. Étudiante au CENART (cinéma) lors des entretiens. Deuxième entretien réalisé en juin 2019. Fort engagement écologiste et cinéma militant (documentaire sur les disparitions forcées).

« Ça m'a beaucoup changé.... Pfouuuu... je suis devenu une personne plus simple [...], ma manière de penser, ma manière d'être... et de voir les autres comme des égaux. »¹⁶

Si l'on veut comprendre l'engagement des étudiants durant les périodes de latence, il est essentiel d'étudier l'impact qu'ont eu ces mobilisations sur leur construction subjective. À partir de leur vécu, ils construisent un nouveau rapport au monde, à la contestation sociale aux autres et à eux-mêmes. Les grandes mobilisations ont été un lieu de découverte, d'apprentissage et de rencontres qui explique en partie les formes que prennent leur engagement après celles-ci.

Elles peuvent être considérées comme ce que Martuccelli [2006, p. 15] appelle une « épreuve ». Ce terme « permet en effet de mettre en relation autrement les changements sociaux ou historiques et la vie des acteurs. Grâce aux récits des individus, mais aussi à leur mise en intrigue sociale, il s'agira donc moins de dénouer l'écheveau des événements que de cerner en acte les moments où les existences sont effectivement, que ce soit de manière implicite et indirecte ou de manière explicite et directe, façonnées par les phénomènes sociaux ». Ainsi, comprendre l'engagement des activistes après la grande mobilisation implique l'analyse de leur vécu de cette dernière. Comme le souligne Martuccelli [2006, p. 22], « si la contingence est toujours de mise, chaque étape personnelle est marquée par l'étape précédente, et au fur et à mesure que les individus avancent en âge, leur gamme des choix prend des contours différents en fonction des processus précédemment engagés ». Tout au long de ce travail sur l'engagement durant les périodes de latence, nous reviendrons donc sans cesse sur l'expérience de la mobilisation lors de #YoSoy132 ou

¹⁶ Antonio : entretien réalisé en juin 2016. Était alors étudiant à l'UAM-A (Ingénierie métallurgique). Ayotzinapa est le premier engagement fort. Participe à plusieurs caravanes de l'UAM à l'école normale d'Ayotzinapa.

d'Ayotzinapa, sur le sens que lui donnent les acteurs, les réflexions qui sont faites dessus, et les liens qui y ont été créés.

4) Engagement et subjectivation

La grande mobilisation a été un lieu où se « mêlent rencontres personnelles et actions politiques, où l'expérience personnelle croise l'histoire collective globale ». Ce que l'on peut définir d'après Pleyers [2011 ; 2018, p. 69] comme un « espace d'expérience ». C'est-à-dire « un lieu suffisamment distant de la société dominante qui permet aux acteurs de placer quatre processus au cœur de leur action : vivre selon leurs propres normes et mettre en œuvre les valeurs du mouvement ; tisser des relations sociales conviviales ; exprimer leur subjectivité et favoriser les processus de subjectivation ». Nilüfer Göle [2018], qui parle de « mouvements Maidans » pour se référer à ces espaces d'expérience tout en soulignant l'importance de la place publique, fait le même constat : « Les mouvements de la place font apparaître, à l'échelle plus proche du vécu et de l'intime, des formes singulières de la vie dans la production du commun. En partant de la personne et de son expressivité, en mettant en avant la “personne” dans les affaires du “public”, ils inventent un mode d'engagement et d'agir public qui se distingue des formes précédentes de l'action collective ». Comme pour les mouvements des places, les espaces d'expérience qui se sont ouverts lors de la mobilisation de soutien à Ayotzinapa et de #YoSoy132 sont « le lieu où un autre mode d'engagement collectif émerge, un “je” qui n'est pas effacé au nom d'une identité politique, mais un “je” qui se conjugue avec le collectif : c'est en faisant communauté que le “je” émerge. Une nouvelle subjectivité s'expérimente ».

Plusieurs auteurs font le lien entre engagement et subjectivation, et montrent que ce type d'engagement est lié à une affirmation de soi. Durant mes séjours sur le terrain, l'expérience de la mobilisation et les changements qu'elle a apporté au niveau personnel et/ou collectif sont le plus souvent décrits de manière positive. Ce qu'a déjà remarqué Martuccelli [2006, p. 264] : « Les

individus insistent [...] sur les conséquences positives qu'ils ont retirées de leur engagement. Dans les témoignages, les grandes envolées sur la justice cèdent le pas aux expériences et sentiments, en soulignant tous les bénéfices de l'engagement en termes d'exploration et de découvertes de nouvelles facettes de soi. »

Touraine [Touraine & Khosrokhavar, 2002, p. 208] remarque aussi que « l'action suppose une référence positive à soi-même, et donc la construction ou la défense d'une identité ou d'un projet [...] le sujet se construit à partir de l'expérience de la décomposition du social, mais aussi à travers l'invention d'un projet personnel ». De même pour Lapeyronnie [2005, p. 47], l'affirmation de sa propre subjectivité chez les jeunes est étroitement liée à l'engagement : « l'engagement est défini par la capacité de donner sens à l'expérience vécue et à la participation sociale. Pour les jeunes, il indique le passage à l'âge adulte, vécu non pas comme l'adhésion à des rôles, mais bien au contraire comme l'affirmation d'une individualité. S'engager pour être davantage soi-même semble bien être la logique qui anime les représentations des jeunes ». Il distingue trois dimensions de l'engagement : c'est d'abord une façon de se relier au monde, mais aussi une manière de se réaliser qui n'oppose pas altruisme et égoïsme : « en s'engageant, l'individu devient lui-même, il réalise ses potentialités en établissant un rapport satisfaisant au monde. ». Enfin, l'engagement est un rapport aux autres, et chez les jeunes « l'attention portée à l'autre est profondément liée à l'attention portée à soi et marquée par une méfiance vis-à-vis de tout collectif. La reconnaissance de soi n'est pas liée à une institution ou à un rôle social, elle doit être directe, mettre en présence deux subjectivités. » [Lapeyronnie, 2005, p. 49].

Les liens entre subjectivation et engagement que nous venons de développer permettent de dépasser la distinction que fait Jacques Ion [1997, p. 38 et 80] entre l'engagement militant et l'engagement distancié. Dans le premier, la « vie privée, hormis dans les dimensions qui justifient leur rattachement au

groupement est par principe exclue de l'univers de ce dernier ». L'engagement s'y fait donc « par le haut, par la structure, sans que l'individu se trouve nécessairement impliqué en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'individu particulier ». Nous verrons tout au long de cette thèse que ce n'est pas le cas des activistes. À l'inverse, l'engagement distancié est « marqué par l'émergence de l'acteur individuel concret. L'association ne suppose plus que soit laissée aux portes du groupement l'identité personnelle ». Pourtant, il précise que cette forme d'engagement « suppose des formes de fonctionnement légères et souples ne mordant pas sur la sphère privée bien que pouvant fortement impliquer la personne ». Et c'est bien en cela que l'engagement des sujets de cette thèse ne peut pas être assimilé à un engagement distancié : l'engagement pour eux est profondément personnel et se retrouve dans de nombreuses facettes de leur vie privée. On retrouve toutefois par ailleurs de nombreuses autres caractéristiques de l'engagement distancié dans l'engagement des activistes (valorisation des compétences de l'individu, réseau qui est le résultat de l'action, idéalisme pragmatique, importance des valeurs fondant l'action). Nombreux sont les sociologues qui soulignent d'autres ressorts de l'engagement comme l'accès à des ressources, à des organisations, ou la structure des opportunités politiques. Nous verrons tout au long de ce travail que la continuité de l'engagement des activistes durant les périodes de latence est avant tout lié à leur subjectivité, au sens qu'ils donnent à leurs actions et aux émotions qu'ils éprouvent envers les autres et eux-mêmes. Quand ils s'engagent, ils sont à la recherche d'une authenticité envers eux-mêmes. Martuccelli remarque que si l'action collective n'a pas disparu, « elle est désormais concurrencée par toute une série d'actions par lesquelles, chaque acteur, individuellement, cherche à “résoudre”, en fait à affronter, à son niveau, les défis sociétaux. Plus la force d'action de l'individu en tant qu'individu augmente, et plus les bases de l'engagement collectif se modifient » [Martuccelli, 2010].

5) Un changement durable

« Jusqu'à maintenant ça fait partie de mon discours. Ça fait partie de ce que je pense, de ce que je dis, et de ce que je suis. [...] En fait que s'est-il passé ? Le mouvement étudiant a pris fin [...] mais au final, pour les personnes ça s'est transformé en conviction, en vocation »¹⁷

L'épreuve de la grande mobilisation marque un tournant dans les processus de subjectivation et l'engagement des activistes. Mais ce constat n'est que le point de départ de cette recherche. En effet, l'enjeu de ce travail réside dans l'étude des suites de ces processus et de l'engagement à la fin de l'espace d'expérience ouvert par #YoSoy132 et/ou Ayotzinapa.

Nous pensons comme Pleyers [2011 et 2018] que malgré leur caractère éphémère, ces expériences de mobilisation ont une grande influence sur la personnalité politique de ceux qui les ont vécues, et qu'elles peuvent « transformer considérablement et sur le long terme l'identité sociale et les valeurs politiques de ses participants ». Ces transformations durables sont en effet présentes dans de nombreux témoignages :

« Je pense qu'avant j'avais des idées abstraites [...] enfin, le système m'a toujours paru injuste [...] mais c'étaient seulement des idées et c'est tout. Ça n'affectait pas des décisions de vie, ou ce à quoi je me consacrais. » [Adriana, août 2019]

« Ça m'a permis d'oser beaucoup de choses. Je suis plus sûre de moi. Ça m'a fait connaître des personnes, des manières de voir la vie... plein de choses. Ça m'a fait questionner beaucoup de choses aussi.

¹⁷ Bernardo : entretien réalisé en août 2019. Mobilisation forte lors de Ayotzinapa au sein de l'assemblée de l'université de Guanajuato. Nombreux séjours à Ayotzinapa. Maintenant professeur de sport/athlète.

*[...] tu mets des lentilles d'activiste et après tu vois tout différemment.
C'est difficile maintenant d'arrêter de s'informer et de s'indigner »¹⁸*

Doug McAdam [2012] a réalisé dans les années 1980 une large étude sur l'impact de la participation au *Freedom Summer*, et il montre que celle-ci a des conséquences de moyen et long terme sur la vie de ses enquêtés, à la fois dans la tournure que prend leur engagement à la suite de l'été 1964, mais aussi sur la perception qu'ils ont d'eux-mêmes : « le projet semble avoir initié un important processus de changement personnel et de resocialisation politique ainsi que les débuts d'une sorte de carrière militante ». Bien qu'il s'ancre dans une autre école sociologique et ne parle pas de processus de subjectivation, on retrouve tout au long de son travail, qui retranscrit le parcours des volontaires durant les vingt années qui suivent leur participation au *Freedom Summer*, des analyses qui font écho à cette thèse. Il explique par exemple que l'émancipation personnelle devient pour les volontaires aussi importante que le projet concret dans lequel ils s'inscrivent, montre que ce qu'ils ont appris sur le plan politique et personnel les a transformés, souligne à de nombreuses reprises l'importance des relations interpersonnelles et du vécu ainsi que la place centrale que prennent dorénavant les questions politiques dans leur vie (fréquentations, travail etc.). Nous reviendrons de manière plus détaillée sur ces éléments dans les différents chapitres de cette thèse.

II. Méthodologie

Pour pouvoir étudier les dimensions subjectives de l'engagement des activistes durant les périodes de latence, cette thèse s'appuie sur une démarche qualitative et compréhensive. Les personnes sont considérées comme des productrices actives du social [Kaufmann, 2016] et les faits sont indissociables

¹⁸ Paula : entretien réalisé en août 2019. Participe pour la première fois lors de la mobilisation pour Ayotzinapa, alors étudiante à l'UAM Azcapotzalco. Se rend à plusieurs caravanes à Ayotzinapa. Engagement féministe. Travaille maintenant comme graphiste à la *subsecretaria* pour les droits LGBTQI+.

des explications avancées par les acteurs [Martucceli, 2006, p. 27]. Ainsi pour notre démarche, « le terrain n'est plus une instance de vérification d'une problématique préétablie mais le point de départ de cette problématisation » [Kaufmann, 2016, p. 22].

S'il est simple d'énumérer les entretiens ainsi que les actions et assemblées auxquelles j'ai participé, mon étude de terrain est loin de s'y résumer. L'ethnographie, « la présence prolongée au sein d'un monde social donné afin de mieux comprendre les ressorts et les enjeux » [Fassin, 2015, p. 567] est un élément central de ma recherche. Chaque jour que j'ai passé au Mexique est constitutif de celle-ci et m'aide à mieux comprendre les étudiants mobilisés. En effet, ma vie au Mexique est la vie d'une étudiante de l'UNAM de 28/30 ans. Mes sujets d'étude sont donc tout autour de moi, partout, tout le temps : à l'université, mais aussi en soirée, avec mes amis, au hasard de rencontres. Toutes ces données me permettent d'avoir une vision d'ensemble, et un ressenti plus « proche de la réalité » que les entretiens qui mettent les sujets dans une position particulière. Tous les gens que je rencontre et que je côtoie ne sont pas forcément mes sujets d'étude (qui sont les étudiants des universités publiques de la ville de Mexico ayant été fortement engagés lors de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa, et ayant une culture militante proche de l'alter-activisme), mais cette vie au Mexique en tant qu'étudiante est très importante pour s'imprégner d'un climat, « prendre la température » du terrain. C'est notamment pour cette raison qu'à chaque séjour sur le terrain je m'inscris à des cours à l'UNAM : je pense qu'il est important de « jouer son rôle » d'étudiante, d'avoir des cours à l'université, d'une part pour pouvoir nouer des contacts, mais aussi et surtout pour s'imprégner d'un climat général comme je l'ai expliqué auparavant. Cela est pour moi aussi important que les entretiens et l'observation participante qui vont m'apporter des données plus précises sur le mouvement étudiant en lui-même et les activistes. Par observation participante, j'entends la présence et la participation plus ou

moins active aux différentes activités organisées par les étudiants. Dans la grande majorité des cas, je les informe préalablement du fait que je réalise une thèse sur le mouvement étudiant mexicain. Lors des grandes assemblées, je me contente d'observer, de prendre des notes et de discuter avec les participants à la fin. Lors de réunions ou d'assemblées plus petites, ma participation est plus active. J'ai vite remarqué que cette participation était attendue par les étudiants qui, bien qu'ils soient au courant de ma recherche, me considèrent finalement comme une « *compañera* ». Didier Fassin [2015, p. 559] remarque que « la durée de l'enquête, en terme non seulement de journées passées sur le terrain mais plus encore de l'étendue temporelle entre son début et sa fin est [...] une composante essentielle du travail ethnographique, qui le différencie d'autres formes d'investigation » et qui permet une « progressive mise en confiance réciproque ». J'essaye par ailleurs dans la mesure du possible de participer aussi aux actions organisées par les étudiants (sauf quand la présence policière risque d'être trop grande, je n'ai en effet en tant qu'étrangère pas le droit de m'impliquer dans les affaires politiques du pays).

La mise en place d'une telle méthode ethnographique soulève la question de la distanciation du chercheur par rapport à son objet de recherche et de son « objectivité ». Didier Fassin [2017, p. 570], suivant Norbert Elias, souligne que dans les sciences sociales « ce sont des êtres humains qui analysent d'autres êtres humains, leur effort de détachement intellectuel, propre à l'activité de la recherche, entre en tension avec la réalité de leurs implications personnelles, liées au fait que leur regard passe par le filtre du monde social auquel ils appartiennent. Ils sont à la fois sujets et objets, brouillant ainsi la frontière supposée fondatrice du travail scientifique ». Le sociologue se doit donc de constamment chercher « le juste équilibre entre engagement et distanciation ». Dans un tel travail, le chercheur, sans en être le point central, est lui-même objet de sa recherche. Cela est d'autant plus visible dans un travail sur les

processus de subjectivation et l'impact de l'expérience vécue. En effet « l'ethnographie n'est pas seulement une méthode : elle est aussi une expérience. Expérience humaine de la rencontre avec d'autres, de la reconnaissance de ce par quoi ils diffèrent entre eux et d'avec soi, et plus encore de ce par quoi ils participent d'un monde commun » [Fassin, 2015, p. 563]. Ce qui comme nous allons le voir dans le corps de ce travail est constitutif du processus de subjectivation. Le chercheur est donc lui-même traversé, affecté et transformé par sa recherche.

Cet aspect du travail de recherche a souvent été occulté, au nom de « l'objectivité ». Pourtant, plutôt que de nier l'impact que peut avoir la recherche sur le chercheur (et inversement), il est plus intéressant de comprendre celui-ci, de le rendre visible, dans un souci de transparence vis-à-vis des lecteurs mais aussi parce qu'il est utile à l'avancée de la recherche. C'est ce que propose l'auto-ethnographie : elle « reconnaît et concilie subjectivité, émotions, ainsi que l'influence du chercheur sur sa recherche, plutôt que de les taire ou de partir du principe qu'ils n'existent pas. » [Ellis, Adams & Bochner, 2010]. Suivant le raisonnement de Spark, Yvonne Jewkes [2011, p. 68] affirme que « la connaissance n'est pas quelque chose d'objectif et de détaché de notre propre corps, des expériences et des émotions, mais est créée à travers nos expériences du monde entendues comme une activité affective et qui fait appelle à nos sens ». La recherche doit être menée avec d'autant plus de précautions que cette « réflexivité peut apparaître comme auto-indulgente, et qu'il existe pour l'ethnographe un danger de privilégier sa propre voix aux dépens de celle de ses enquêtés ». Si cette thèse n'est pas en soi un travail d'auto-ethnographie, il est important de reconnaître les nombreux apports de cette perspective, et ainsi réintroduire, comme le propose Ferrell [1998, p. 24] « l'humanité du chercheur dans le processus de recherche, et donner sa place à un récit et une interprétation autobiographique critique et réflexive comme partie intégrante du travail de terrain ». De la

même manière, Hunt [1989, p. 42] affirme que « la subjectivité et le “soi” s’immiscent toujours dans la recherche, au point que le travail de terrain est, en partie, la découverte de soi-même au détour des autres ». Reconnaître l’impact de la recherche sur le chercheur et vice-versa implique un travail de réflexion qui doit se prolonger depuis l’étude de terrain jusqu’à l’écriture.

Ce travail de réflexion devient d’autant plus important que des liens d’amitié se forment lors de la recherche. En effet, « les auto-ethnographes entretiennent et valorisent les relations interpersonnelles avec les participants, ce qui rend l’éthique relationnelle plus compliquée. Les participants sont souvent, ou deviennent, des amis à travers le processus de recherche. Nous ne les voyons normalement pas comme des sujets impersonnels seulement utiles pour apporter des données. Par conséquent, les enjeux éthiques touchant à l’amitié deviennent une part importante du processus et du produit de la recherche » [Ellis, Adams & Bochner, 2010]. Dans mon cas, mes enquêtés sont pour la plupart des personnes de mon âge, ils partagent souvent les mêmes idéaux que moi et j’ai vécu avec eux des moments forts de mobilisation. Il n’est donc pas étrange que certains deviennent mes amis. C’est par exemple le cas d’un groupe d’étudiants engagés de l’Université autonome métropolitaine Azcapotzalco (UAM-A) avec lesquels je suis allée à l’école normale rurale d’Ayotzinapa. Consciente de cela, je n’ai pas mené d’entretiens avec eux, mais c’est un groupe important dans ma recherche car il me sert à sentir un climat, partager mes hypothèses et avoir un aperçu de leur vie hors de l’université. Je suis aussi régulièrement l’assemblée générale de *posgrado*¹⁹ (AGP), mais à quelques rares exceptions près, mes relations avec les étudiants se limitent à une bonne convivialité lors des assemblées et événements. Pour ce qui est des autres assemblées ou groupes d’étudiants organisés, je reste plus en retrait et noue des contacts ponctuels et/ou de travail avec leurs membres. Il est important de souligner que mon statut d’étudiante, le fait que je connaisse telle

¹⁹ Le *posgrado* fait référence aux études de master et de doctorat.

ou telle personne qui participe (ou participait) aux mobilisations, ainsi que ma présence répétée dans les milieux activistes universitaires, me permet la plupart du temps d'entrer rapidement en confiance avec les étudiants mobilisés (alors qu'ils sont normalement assez méfiants).

Il convient donc de ne pas renier la part de soi qui nous identifie à notre terrain, mais au contraire de chercher à la comprendre et à l'analyser. Je pense que cela ne rend pas le chercheur moins « objectif », au contraire. Tout dépend de la définition que l'on donne à « l'objectivité ». En cela je rejoins Didier Fassin [2015, p. 560] qui propose de se référer à l'objectivité selon Nietzsche : « toute connaissance est pour lui le produit d'une perspective qui dépend à la fois d'un contexte historique et d'une position sociale. » Ainsi « le chercheur accorde à toutes [les perspectives] la même importance. Il les réunit, les compare, repère leurs similitudes et leurs différences, mais aussi identifie le contexte et la position depuis lesquels elles sont défendues ». Son travail principal est « d'articuler l'intelligence sociale de ses interlocuteurs avec sa propre lecture critique » [Fassin, 2017, p. 587]. Cette compréhension de l'objectivité est en quelque sorte la « confrontation de multiples subjectivités » et en cela il est important de ne pas invisibiliser la subjectivité du chercheur lui-même.

Cela fait neuf ans que je suis le mouvement étudiant mexicain. Cette thèse a pour précurseurs les recherches faites pour la réalisation de mon mémoire de master : *Les étudiants disparus d'Ayotzinapa. Mobilisations et émotions* [Achard, 2022]. Ce mémoire se basait sur une étude de terrain de 5 mois dans la ville de Mexico (observation participante et 3 entretiens approfondis avec des étudiants engagés dans le mouvement). Durant les derniers mois de ce terrain, j'ai été témoin de la baisse d'assistance aux manifestations et aux réunions, ce qui m'a amené à me poser la question de la démobilisation et de l'importance des émotions dans ce processus. Après l'obtention de mon diplôme, je suis partie vivre un an au Mexique, durant lequel j'ai continué à suivre les étudiants mobilisés, en réalisant principalement une observation

participante à l'UNAM et l'UAM Azcapotzalco. C'est durant cette année à suivre les étudiants engagés, très loin des assemblées qui rassemblaient des centaines de personnes un an auparavant, que sont nées les interrogations qui ont mené à cette thèse. Durant cette phase exploratoire, j'ai aussi réalisé 3 entretiens approfondis avec des étudiants qui ont participé à la mobilisation pour Ayotzinapa.

La première année de doctorat m'a servi à analyser les données que j'avais récoltées à la lumière de nombreuses recherches bibliographiques, principalement sur les concepts de subjectivité et de subjectivation. Cette année de recherche en Belgique m'a permis de construire une problématique qui devait par la suite être confrontée au terrain. Je suis donc repartie au Mexique pour 5 mois en 2017²⁰. Les deux premières semaines, j'ai assisté aux assemblées et préparatifs pour les 3 ans d'Ayotzinapa, et en ai profité pour renouer avec mes anciens contacts sur le terrain. Le 19 septembre, la ville de Mexico a souffert d'un séisme de 7,1 sur l'échelle de Richter (plus de 300 morts dans les États affectés et de très nombreux dégâts matériels). Cela a fortement changé les plans que j'avais pour mon étude de terrain. Suite à ce séisme, les étudiants se sont organisés pour apporter leur aide dans les opérations de sauvetage, et ont bloqué la plupart des universités durant une dizaine de jours. J'ai donc assisté (toujours en utilisant la méthode de l'observation participante) à plusieurs assemblées dans diverses facultés, j'ai aussi été présente dans les centres « *d'acopio* » (collecte de vivres), et participé à une brigade à Morelos (État très affecté par le séisme) avec les étudiants de *posgrado*.

J'ai réalisé une seconde étude de terrain d'avril à août 2019. Cette année était marquée par le 20^e anniversaire de la grève de 1999 à l'UNAM et j'ai pu assister aux nombreux débats et événements qui ont été organisés sur ce sujet.

²⁰ Ce séjour de recherche a été réalisé grâce à la bourse de voyage recherche scientifique de la Fédération Wallonie Bruxelles

Je suis allée régulièrement à l'UNAM, pour assister à des conférences, suivre un séminaire de recherche mais aussi assister aux assemblées et actions qui y étaient organisées par les étudiants (notamment à la suite du meurtre par balle d'une étudiante du CCH oriente). Cette étude de terrain a été sensiblement différente des premières, puisque la majorité des personnes qui sont les sujets de cette thèse n'étaient alors plus étudiantes. Une grande partie de l'observation participante s'est donc faite hors des murs de l'université, dans des lieux très divers, qui vont des espaces autonomes aux bars, en passant par des réunions informelles chez les enquêtés. J'ai réalisé 13 entretiens supplémentaires, en cherchant à diversifier mon échantillon, jusqu'à arriver à une saturation des données.

Cette recherche n'a pas vocation à être une ethnographie en ligne. Mais comme nous le verrons, une partie de l'engagement des activistes se fait aussi sur la toile. Depuis 2014, j'ai donc réalisé un suivi des activités en ligne des étudiants qui se sont engagés lors de #YoSoy132 et d'Ayotzinapa, principalement sur Facebook. D'une part, j'étais attentive aux publications des groupes (tels que l'AGP, la Coordination nationale étudiante - CNE, *no me quiero morir en polakas, nosotras las otras, becarios UAM contra UMA*²¹, *red nacional en defensa de la educacion superior...*) et d'autre part aux publications personnelles des personnes avec qui je me suis entretenue, mais aussi de nombreux autres activistes membres du réseau de *compañeros* dont il sera question dans cette thèse.

Au total cette thèse se base sur 31 entretiens approfondis – entre deux et trois heures. 11 des enquêtés sont des femmes (l'une d'entre elle a été interviewée deux fois, en 2016 puis en 2019), 19 sont des hommes. La surreprésentation des enquêtés masculins s'explique par la volonté de diversifier les carrières académiques et de ne pas se cantonner aux étudiants en sciences humaines et

²¹ Unidad de Medida y Actualización : Unité de mesure pour déterminer le montant des bourses et pensions.

sociales qui représentaient la majorité de mon échantillon après la première étude de terrain. Neuf des étudiants avec lesquels je me suis entretenue ont vécu leur première grande mobilisation avec #YoSoy132, huit lors de la mobilisation pour Ayotzinapa, dix autres sont engagés depuis plus longtemps (2006, *Movimiento por la paz con justicia y dignidad*²², grève de 1999 à l'UNAM...). Enfin, une interviewée a fait ses premiers pas dans le mouvement étudiant après le séisme de 2017, un autre en parallèle au mouvement comme conseiller étudiant à l'UAM-A depuis 2012, et le dernier entretien a été réalisé avec une professeure qui s'est organisée avec ses élèves pour apporter de l'aide aux victimes du séisme. Les étudiants, comme nous l'avons vu, sont une population mouvante ; au moment des entretiens neuf étudiaient à l'UNAM, cinq à l'UAM, trois dans d'autres universités, et douze n'étaient plus étudiants (sur ces douze, six ont participé à l'UNAM, trois à l'UAM et trois dans d'autres universités). De nombreuses carrières académiques sont représentées (histoire, économie, sciences politiques, études latino-américaines, relations internationales, études vétérinaires, ingénierie civile, chimie, communication, pédagogie, cinéma, ingénierie électronique...).

J'ai pris contact avec ces personnes de diverses manières : je les ai rencontrées lors d'assemblées ou d'activités organisées au sein des universités, plusieurs ont été contactées grâce à la technique de la boule de neige, d'autres via les réseaux sociaux. Si certains enquêtés ont été porte-parole de leur université lors des assemblées interuniversitaires, j'ai fait attention à ne pas m'entretenir uniquement avec les personnes les plus « visibles » du mouvement, et à diversifier les profils.

²² Mouvement pour la paix en justice et dignité : mouvement initié en 2011 par le poète Javier Sicilia face à la violence provoquée par la « guerre contre le narcotrafic ».

Au fil de ma recherche, j'ai pu développer une méthode d'entretien qui convient à mes travaux. En effet, les étudiants ont pour spécificité le fait qu'ils connaissent et comprennent le travail de recherche. Ils sont donc souvent facilement disponibles pour un entretien. Mais cela impose aussi une plus grande responsabilité au chercheur : je me suis rendu compte que les étudiants donnent une importance forte à ma recherche qu'ils voient comme un moyen de faire connaître leur point de vue, mais aussi de donner une visibilité internationale à leur mouvement. En connaisseurs du travail universitaire, ils posent aussi beaucoup de questions sur la recherche en elle-même, l'axe utilisé, le cadre théorique etc. – ce qui parfois empêche le contact, l'étudiant n'adhérant pas au cadre théorique par exemple. Dans leur rôle d'étudiant, ils vont aussi être tentés en entretien de me parler du contexte historique, politique... Alors que ce qui intéresse ma recherche est leur ressenti. Partant de ces constats, j'ai mis en place une méthode d'entretien qui me permet de contourner certains de ces obstacles : dans un premier temps, l'entretien est semi-directif, je n'utilise pas de grille de questions mais j'ai en tête des « grands thèmes » que je souhaite aborder et que j'adapte suivant la tournure que prend l'entretien. Ensuite (souvent après environ une heure et demie), quand ces thèmes sont épuisés et qu'une certaine confiance s'est installée, commence une conversation plus libre où je participe davantage, émet des hypothèses et vois comment réagit l'enquêté. Le sujet de la conversation peut être le mouvement étudiant, la reprise d'une anecdote de l'entretien mais souvent la conversation s'étend à d'autres sujets (féminisme, luttes indigènes, politique nationale, questions plus personnelles...). Ce moment de « conversation » permet souvent d'obtenir des informations importantes qui n'auraient pas émergé lors d'un entretien classique. Le langage devient plus familier, on peut penser que l'interviewé ressent moins la pression de l'entretien du fait qu'il n'est plus le seul à parler puisque je partage aussi mes points de vue. Grâce à cette technique, les étudiants qui sont tentés durant l'entretien plus formel de rester sur des faits historiques ou politiques profitent

de ce moment pour parler de choses qui les touchent plus personnellement (et c'est bien cela qui m'intéresse). Plusieurs fois l'échange a continué au-delà de l'entretien : que ce soit pour aller manger, prendre un verre, assister à un festival de cinéma *queer*, se rendre dans un lieu autonome où était organisée une projection de cinéma alternatif, rejoindre l'une ou l'autre action : l'entretien se transforme alors en observation participante mais aussi en la création de liens qui vont au-delà de la recherche.

PREMIÈRE PARTIE : LES DÉFIS DE LA LATENCE

La sociologie a majoritairement étudié deux suites logiques de l'engagement dans un mouvement social : le désengagement [Fillieule (dir.), 2005], et la participation à des organisations formelles [Tarrow, 2012 ; Tilly, 2004 ; Kaldor, 2003 ; Guigni & Kriesi 1990] qui permettent le maintien de l'engagement. Pour les activistes qui sont les sujets de cette thèse, aucune de ces possibilités n'est envisageable à la suite du #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa.

Ils ne peuvent pas arrêter de lutter car leur participation à la mobilisation nationale a fait naître en eux des sentiments de responsabilité personnelle et interpersonnelle, mais aussi car ils ont connu la joie de se vivre et de se penser comme acteurs d'un changement qu'ils espèrent.

Les organisations traditionnelles, dont les structures et les luttes survivent aux mouvements sociaux, peuvent être pensées comme une voie pour poursuivre leur engagement. Pourtant leur conception de l'engagement et leur vécu de la grande mobilisation les en éloigne.

Cette partie explique les défis de la période de latence pour les activistes.

La grande mobilisation a été pour eux une épreuve formatrice qui leur a permis de savoir comment et avec qui ils veulent lutter (chapitre 2). Quand celle-ci s'essouffle, le passage à l'action n'est plus aussi simple, des tensions apparaissent entre les différents groupes mobilisés (chapitre 3), et la société est hostile (chapitre 4). Pourtant, ils ne peuvent pas envisager le désengagement (chapitre 5). Les activistes ressentent toujours un intense besoin d'être acteurs, mais qui ne trouve pas de transcription pleinement satisfaisante : ils cherchent un engagement qui fait sens pour eux (chapitre 6).

Chapitre 2 : Le mouvement étudiant comme épreuve formatrice

À partir de leur expérience de la grande mobilisation, les activistes construisent un nouveau rapport au monde, à la contestation sociale aux autres et à eux-mêmes qui est à la base des formes que va prendre leur engagement durant les périodes de latence.

#YoSoy132 tout comme Ayotzinapa peuvent être considérés comme des épreuves pour les étudiants qui sont alors nombreux à vivre leur première mobilisation. Rappelons que les épreuves sont, dans les termes de Martucceli et De Singly [2018], « des défis historiques, socialement produites, culturellement représentées, inégalement distribuées, que les individus sont obligés d'affronter au sein d'un processus structurel d'individuation. » #YoSoy132, et Ayotzinapa, sont des événements fondateurs de leur activisme, les activistes sont changés par l'expérience de la mobilisation.

Avant leur première participation, nombreux sont les jeunes activistes qui idéalisent les luttes étudiantes. C'est à la faveur de leur engagement au sein de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa qu'ils font l'expérience personnelle de la participation à une grande mobilisation et développent leur propre analyse critique du mouvement. L'apprentissage se fait dans la pratique et grâce à la transmission intergénérationnelle. L'expérience de la mobilisation les amène à réfléchir sur les méthodes de lutte employées ; les héritages des mouvements passés sont à la fois intégrés et questionnés.

La grande mobilisation a aussi été le moment où ils ont pu se construire au contact de l'altérité au sein d'espaces intersubjectifs. Ces espaces favorisent le partage d'émotions et d'expériences. Les activistes pensent et questionnent leur manière de vivre et de lutter aux contacts des autres et en sortent transformés.

I. De l'imaginaire de la lutte à la réalité du mouvement étudiant

Les jeunes étudiants qui s'engagent pour la première fois lors de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa vont faire l'expérience personnelle de la lutte sociale. Loin de l'image romantique qu'ils peuvent avoir des mouvements sociaux, ils découvrent les efforts que nécessite leur participation, ainsi que les différentes problématiques intrinsèques à un mouvement qui se veut horizontal.

L'organisation en assemblée qui est privilégiée dans les mouvements étudiants permet en théorie de lier l'idéal démocratique revendiqué par les activistes avec leur mode d'organisation [Pleyers & Glasius, 2013]. Les jeunes activistes « partagent une critique profonde des modes d'organisation de la société et des formes traditionnelles de participation [...] et proposent une redéfinition des relations politiques, et des mécanismes institutionnels qui les régulent » [Aguilera Ruiz, 2010, p. 91]. De nombreux auteurs ont montré ces dernières années que les jeunes ne sont pas désintéressés de la politique, mais bien à la recherche d'autres formes de politique [Zarzuri, 2010, p. 103], qui soient plus proches d'eux, et desquels ils peuvent être acteurs. Ainsi, à la politique institutionnelle mexicaine qui se limite à la possibilité de voter tous les six ans, de déléguer son pouvoir de décision et d'action à des professionnels en qui ils n'ont plus confiance, ils opposent une autre idée de la démocratie, qui se « fonde sur la nécessité d'être des agents actifs lors des processus de prise de décision et de suivi des actions publiques » [Aguilera Ruiz, 2010, p. 95] et qui au niveau de leur mouvement se traduit notamment par l'organisation en assemblée.

Concrètement, que ce soit lors de #YoSoy132 ou lors d'Ayotzinapa, les étudiants organisaient des assemblées dans chaque faculté, ouvertes à tous, durant lesquels chaque membre de la communauté pouvait s'exprimer et proposer des actions. Suite aux assemblées locales, ils désignaient des porte-paroles pour porter leurs conclusions à l'assemblée interuniversitaire où se

décidaient les prochaines actions à venir. Au sein des assemblées se forment aussi des groupes de travail thématiques (communication, relations extérieurs, sécurité...). Ce système est cher aux étudiants mexicains, mais aussi à de nombreux autres mouvements (c'est notamment le cas du mouvement altermondialiste et de nombreuses mobilisations durant les années 2010, des révolutions arabes aux indignés). Il donne en théorie une voix à tous, et permet aux participants d'apprendre, d'analyser et de critiquer, à l'opposé de l'apprentissage qui se fait dans les partis politiques ou les organisations traditionnelles, au sein desquels les décisions sont prises d'en haut.

Mais dans la pratique, les activistes remarquent que certaines caractéristiques et manières de faire qui sont à la base de leur rejet de la politique institutionnelle et plus largement de leur vision critique de la société se retrouvent finalement au sein même de l'organisation étudiante.

« Ce que je vois au dehors, ce que je critique du système politique, ça se passe ici aussi ! »²³

« Le priisme c'est une question culturelle, pas seulement un parti. Et c'est pour ça que ça me paraît si dangereux. Et quand tu t'engages avec des compañeros... Là aussi il y a des formes d'agir priistes. »²⁴

Plusieurs activistes critiquent le machisme présent au sein des assemblées et du mouvement étudiant en général.

« Je pense que l'organisation en assemblée est une organisation très masculine, dans laquelle tu dois masculiniser ta participation pour

²³ Pilar : entretien réalisé en août 2019. Forte mobilisation durant #YoSoy132 et Ayotzinapa (alors étudiante à l'UAM Azcapotzalco). Travaille comme journaliste. Fort engagement féministe.

²⁴ Fany : entretien réalisé en janvier 2018. Alors étudiante (*posgrado*) à l'UAM-Xochimilco. Première participation au CCH (Atenco...). Puis au Mouvement pour la paix dans la justice et la dignité (de manière indépendante). Engagement fort dans le mouvement étudiant de #YoSoy132 (alors étudiante à l'UNAM). Puis participation aux mobilisations suivantes (dont Ayotzinapa) hors du mouvement étudiant.

exister. Tu dois parler d'une certaine manière, utiliser certaines formes... Il me semble qu'on devrait beaucoup plus questionner ces choses-là. » [Fany, janvier 2018]

Les étudiantes de l'UAM ont de nombreuses anecdotes sur leur vécu des mobilisations. Elles expliquent que même si tous peuvent participer, les hommes sont souvent ceux qui prennent en charge les activités alors que les femmes ne sont pas considérées comme des personnes actives et sont reléguées à la cuisine.

« Par exemple une fille était à l'entrée pour monter la garde [durant la grève] et ils lui ont demandé qu'elle aille à la cuisine ! Elle a refusé, elle voulait travailler ici, à garder l'entrée. Ils lui ont dit que non, qu'il y a d'autres espaces pour elle ! Il y avait aussi les commentaires du type "moi je vous aide parce que je lave mes plats", ou des commentaires machistes du genre "qui est la plus 'bonne', elle ou elle ? " » [Paula, août 2019]

Nous verrons tout au long de cette thèse que cette expérience, la réflexion qui a été faite par rapport à celle-ci, a contribué à leur engagement au sein de groupes féministes durant les périodes de latence. En effet, dans la pratique, les assemblées ne sont pas exemptes de « vices »²⁵. Les activistes, tout en défendant fermement ce mode d'organisation pour le mouvement étudiant, en sont aussi très critiques.

Un des principaux atouts de l'organisation en assemblée est qu'elle permet d'allier deux besoins fondamentaux des activistes : l'horizontalité et la possibilité d'être acteur. Pourtant il est vrai que permettre à chacun de s'exprimer, de proposer des actions, et d'avoir une voix quant à la direction que prend le mouvement prend du temps et de l'énergie. Les assemblées

²⁵ Mot souvent utilisé par les enquêtés pour se référer aux problèmes des assemblées.

durent des heures, voir des jours, et le débat prend parfois le pas sur l'action. Cette tension entre besoin d'action et participation de tous est intrinsèque à une organisation en assemblée. Tout en restant très attachés au principe d'horizontalité, les étudiants regrettent parfois un manque d'efficacité.

« Je pense que c'était vraiment fatigant. Maintenant avec la distance... Imagine, tu passes huit heures dans une assemblée pour décider un truc, et après il faut l'exposer à l'interuniversitaire... Qui dure aussi neuf ou dix heures... Et en fait je pense que c'est aussi ce qui est beau du mouvement, qu'il y avait beaucoup de jeunes qui pensent de manières différentes. »²⁶

« Il y avait une assemblée de notre école, après l'assemblée d'artistas aliados, puis celles du 132 [l'assemblée interuniversitaire], et en plus de tout ce processus il y a une assemblée des écoles de cinéma qui se met en place. C'était l'assembléitis ! Je te dis c'était fou ! C'est une maladie ! C'est fatigant ! »²⁷

« Comme c'était le lieu d'interaction entre beaucoup de compañeros de beaucoup de facultés, c'étaient des discussions longues, profondes... On allait à l'interuniversitaire très tôt, huit ou neuf heures du matin, et à sept, huit heures du soir ce n'était toujours pas fini. Ça se prolongeait, c'était un processus assez complexe. » [David, juin 2015]

« Une organisation horizontale te donne la possibilité d'écouter tout le monde, mais c'est super difficile d'arriver à des conclusions et ça

²⁶ Cecilia : entretien réalisé en décembre 2017. Alors étudiante (posgrado) de sociologie à l'UNAM. Engagement qui commence à son arrivée à l'UNAM sur des questions internes à l'université. Participation forte au #YoSoy132. Participation aux mobilisations suivantes (dont Ayotzinapa) mais hors du mouvement étudiant.

²⁷ César : entretien réalisé en mai 2019. Premier engagement durant la grève de 1999 de l'UNAM (alors lycéen). Puis au sein d'*artistas aliados* durant #YoSoy132, il est alors étudiant au CUEC (cinéma) à l'UNAM. Maintenant cinéaste / photographe.

dure très longtemps. Oui il faut qu'il y ait des actions, et déléguer certaines responsabilités, comme avec les porte-paroles par exemple. Mais je continue de penser que l'idée de l'assemblée et des organisations horizontales c'est la bonne formule. Parce qu'au final on a une voix et un vote, et c'est génial parce que ça te donne l'opportunité, ça nous donne l'opportunité d'écouter tout le monde, tous ceux qui veulent parler. L'horizontalité te donne aussi une forme d'ouverture : "ok j'ai exposé ce que je pensais, si au final la résolution ne me convient pas, j'ai aussi le choix de ne pas y participer" [...] Je pense que ça c'est bien. Respecter, n'obliger personne à faire quelque chose qu'il ne veut pas faire. C'est très important. » [Ximena, juin 2019]

S'il existe une certaine romantisation des mouvements sociaux lors de l'entrée à l'université des jeunes étudiants, ils ont après leur première mobilisation un regard plus nuancé sur les luttes étudiantes, ils se forment leur propre avis, comprennent les tenants et les aboutissants des différentes manières de lutter. Tout en s'y reconnaissant, ils en sont aussi critiques et veulent créer leur propre parcours. Les périodes qui suivent les grandes mobilisations sont des moments où les étudiants effectuent un travail réflexif sur leur engagement et leurs méthodes de lutte à la lumière de leur expérience personnelle.

II. Un espace d'expérimentation et de formation

Si durant les entretiens les activistes s'attardent longuement sur les problèmes liés à l'organisation en assemblée, ils ne la disqualifient jamais : c'est aussi grâce à elle qu'ils se sont formés, qu'ils ont pu rencontrer d'autres étudiants, et être acteurs du mouvement. L'apprentissage se fait par la pratique et grâce à une transmission intergénérationnelle, et non au sein d'une structure militante rigide qui dicte des codes préétablis. Cela permet la continuité du mouvement étudiant et la transmission d'un savoir-faire militant, tout en

laissant une grande liberté aux nouvelles générations pour s'approprier le mouvement.

1) Apprendre à lutter en luttant

L'organisation en assemblée favorise le débat, les échanges, la rencontre de points de vue différents et permet en théorie à tous d'avoir le même poids sur les décisions. Parce qu'elle suppose l'implication de chacun des participants, elle est un lieu de formation important pour les jeunes activistes qui apprennent à lutter en luttant. Pleyers [2014, p. 63] attire notre attention sur le fait qu'au niveau individuel, « ces formes d'engagement participatives et plus horizontales exigent une implication forte de chaque militant et un long apprentissage collectif, tant pour acquérir les compétences nécessaires pour assumer les tâches différentes que pour développer le sens de l'autogestion ». C'est un apprentissage qui se fait dans la pratique, et qui est valorisé par les activistes.

« Durant le 132 on a appris ou réappris [à manifester], c'était un processus formateur très intéressant. »²⁸

Car une assemblée a ses codes, il faut savoir y reconnaître les manœuvres des autres : ceux qui cherchent à retarder le vote, plusieurs personnes qui monopolisent la parole au nom d'un même collectif, il faut aussi pouvoir amener son idée de manière convaincante et dans un temps court, choses que l'on n'apprend que par la pratique.

²⁸ Fernando : entretien réalisé en janvier 2018. Termine son doctorat en économie à l'UNAM. Participation forte à #YoSoy132, puis au sein d'un collectif créé après le 132 à la faculté d'économie (mobilisation par rapport aux réformes structurelles, soutien à Ayotzinapa). Plus récemment il participait au sein de la *red universitaria* qui appuyait la candidature de Marichuy à la présidentielle de 2018.

« Mon expérience du 132 a vraiment été très formatrice pour moi : j’ai appris comment intervenir en assemblée, les trucs. »²⁹

« C’est évident que l’assembléisme n’est pas spontané, il faut avoir participé au moins à une assemblée et connaître ses instruments pour créer la dynamique de n’importe quel mouvement, quelle que soit son orientation. »³⁰

Participer à une mobilisation c’est aussi découvrir toutes les tâches invisibles mais essentielles comme l’explique par exemple Pilar :

« Dans notre commission on devait faire des photocopies, et rien que faire ça, ça implique plein de choses : c’était apprendre qu’il y a des professeurs et des professeuses qui peuvent te donner un espace pour faire tes photocopies, ou savoir que peut-être il faudrait leur demander de l’argent pour aller les faire autre part. Toutes ces choses que je ne connaissais pas et au final il faut bien trouver des ressources quelque part ! » [Pilar, août 2019]

S’impliquer dans l’assemblée et dans les groupes de travail, c’est être acteur de la mobilisation. Les participants acquièrent des compétences pratiques, prennent des responsabilités et se rendent compte de leurs capacités. Ils en tirent un apprentissage durable qui est ensuite réinvesti dans les autres sphères de leur vie.

« [#YoSoy132] ça été une école, même au niveau de la communication, j’ai appris plus en étant dans la commission de communication [de

²⁹ Damian : entretien réalisé en novembre 2017. Alors en doctorat (histoire) au Colegio de México. Participe de manière indépendante à diverses mobilisations (Mouvement pour la paix en la justice et la dignité, luttes internes à l’université). Engagement fort (porte-parole de la faculté d’économie de l’UNAM) durant #YoSoy132. Ensuite se mobilise avec un réseau d’anciens de #YoSoy132 (qui intègre des personnes venant d’ONG, de la Ibéro, de sciences sociales...) notamment lors d’Ayotzinapa. Il s’éloigne maintenant de ces réseaux.

³⁰ Facebook de l’AGP, 22 novembre 2016.

#YoSoy132] que durant mes études de communication ! ». « Ça nous a donné confiance pour parler par exemple. Il y a un changement qui s'opère après avoir débattu pendant 15 heures en assemblée avec des gens d'un peu partout. Après tu es quelqu'un d'autre, tu sais mieux argumenter. » [Adriana, août 2019]

« Vraiment pour moi, le 132 ça a été une grande école. Et dans beaucoup de sphères ; la partie politique de lutter pour une idée, pour un bien-être ou contre un mal-être, et aussi l'apprentissage d'une attitude sociale envers les autres. »³¹

Tout en intégrant certains codes propres à l'organisation étudiante, les activistes cherchent à faire leur propre mouvement. « Les activistes privilégient un apprentissage au travers de l'expérience, avec différentes tentatives, des erreurs et des processus d'expérimentation : “le chemin se fait en marchant” et “on apprend à marcher en marchant” » [Pleyers, 2018, p. 56].

On peut remarquer par exemple que si l'assemblée reste le mode d'organisation privilégié des mobilisations étudiantes depuis 1968, ses codes ont évolués. Que ce soit lors du mouvement étudiant de 1968 ou de la grève à l'UNAM de 1986, des leaders du mouvement étaient clairement identifiés, ce sont eux en 1986 qui négocient avec le rectorat. La grève de 1999 à l'UNAM se construit en opposition à celle de 1986, et prône une horizontalité beaucoup plus radicale, avec des portes paroles temporaires, ce qui sera aussi le cas au cours des mouvements suivants³². Lors de #YoSoy132 les universités publiques et les universités privées sont mobilisées autour d'un même but... mais elles n'ont pas la même histoire de lutte, et l'organisation est faite de

³¹ Ruben : entretien réalisé en mai 2019. Doctorant en Chimie à l'UNAM. Première mobilisation lors de #YoSoy132 au sein de l'Assemblée générale de *posgrado* (AGP). De même pour Ayotzinapa. Depuis engagement universitaire au sein de l'AGP et de manière plus personnelle.

³² Dans la pratique cela dépendait des assemblées locales, de leur composition politique et de leurs traditions [Ortega, 2015].

compromis. Plusieurs étudiants des universités publiques critiquent une « fausse horizontalité », avec la présence d'un groupe d'étudiants (la *coordinadora*) qui décide en fait pour le mouvement parallèlement aux assemblées interuniversitaires. Durant Ayotzinapa, la discussion sur la « prise de l'aéroport » de la ville de Mexico fait apparaître « des tactiques peu démocratiques pour éviter la décision ou pour l'accélérer, faisant émerger un conflit interne entre les étudiants qui ne se résoudra pas » [Piñeda Ramirez, 2017]. Les critiques faites à l'assemblée interuniversitaire se multiplient et certaines facultés appellent à s'en désolidariser. La prise de l'aéroport met en lumière des tensions concernant le système de prise de décision : pour beaucoup d'étudiants de l'UAM, l'UNAM exerce une position de domination sur les assemblées interuniversitaires, ils voudraient donc essayer de réformer l'organisation étudiante. Ce qui est vu par les étudiants de l'UNAM comme une tentative de rompre le mouvement [Achard, 2022]. Ainsi chaque mouvement, chaque génération, se réapproprie les codes de l'assemblée, les débats, et apporte des visions et des réflexions nouvelles sur l'idée de démocratie, et sur la manière dont celle-ci devrait être appliquée au mouvement étudiant.

2) La transmission intergénérationnelle

C'est en partie au contact des étudiants plus âgés, qui ont déjà vécu d'autres mobilisations (que ce soit la grève de 1999 à l'UNAM, le mouvement pour la paix en justice et dignité, ou d'autres mobilisations plus locales par exemple) que les jeunes activistes qui s'engagent pour la première fois lors de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa vont apprendre les rouages du mouvement étudiant. En effet, le renouvellement constant des générations au sein des universités n'empêche pas l'existence d'une transmission intergénérationnelle. Plutôt qu'au sein d'une organisation, leur apprentissage de la lutte se fait dans l'action et grâce à la rencontre au sein du mouvement d'activistes plus expérimentés.

C'est par exemple le cas d'Antonio qui durant #YoSoy132 « *ne savai[t] pas comment se passait une assemblée, ou une grève etc.* », il allait juste aux manifestations. Deux ans plus tard lors de la mobilisation pour Ayotzinapa, il rencontre après une assemblée à l'UAM des étudiants avec plus d'expérience qui « [lui] donnent l'information, et [lui] apprennent comme se font toutes ces choses »³³, et il s'engage fortement dans le mouvement. Ou encore Adriana de l'UAM-Cuajimalpa qui s'engage pour la première fois dans la commission de communication de #YoSoy132, qui réunit des étudiants avec des parcours très différents :

« Moi je n'avais jamais participé à une assemblée. Et justement ce qui était impressionnant, c'est qu'il y avait des personnes, surtout de l'UNAM, qui avaient participé à la grève de 1999 quand ils étaient au lycée, et donc ils avaient déjà tout ce truc... Je ne sais pas si l'appeler 'politisé', mais plus habitué en tout cas à cette dynamique d'assemblée. Alors que pour beaucoup d'entre nous, c'était la première fois. [...] On a été un groupe très uni [la commission de communication] jusqu'à la fin. Il y avait des personnes de beaucoup de facultés différentes, et du coup ça a été comme une petite école. Par exemple ceux de l'UNAM m'ont appris ce qu'il se passe avec les collectifs, comment on fait une assemblée... » [Adriana, août 2019]

Pour les activistes, la transmission intergénérationnelle se fait loin des cadres et des règles d'une organisation traditionnelle, lors d'échanges de personne à personne, de discussion en marge des assemblées et de rencontres lors d'actions organisées par le mouvement. Il est vrai que plusieurs étudiants questionnent la possibilité d'une transmission hors d'une « organisation permanente » (comme un syndicat étudiant par exemple). Ce terme regroupe des acceptions différentes : pour certains elle doit avoir un caractère étudiant,

³³ Antonio, juin 2016.

pour d'autres pas forcément. C'est une sorte de leitmotiv qui revient à chaque grande mobilisation, souvent porté par les activistes les plus anciens, ou ceux qui se rapprochent de l'extrême gauche. Rappelons que la culture alter-activiste étudiée ici est un idéal type : cette idée d'organisation permanente n'est pas présente dans la culture alter-activiste. Mais la réalité est plus complexe, et si chez nos enquêtés c'est cette culture qui domine, certains avancent parfois des propositions qui viennent plus de la culture militante traditionnelle d'extrême gauche. C'est le cas pour l'organisation permanente. L'idée est qu'une organisation permanente permettrait une mobilisation plus rapide et efficace, un meilleur suivi des apprentissages, et serait un moyen de rompre le caractère conjoncturel des mobilisations.

« En janvier [2013] on débattait sur comment nous maintenir organisé.e.s [sic] et se battre contre tout ce qui s'est passé. [...] Il va se passer plein de choses et il faut qu'on reste organisés. Et au final on n'était pas organisés. Si, on a lutté dans le même camp et tout, mais il nous a manqué ce lien d'organisation permanente. [...] Qu'est-ce qu'il se passe entre deux mouvements ? » [Fernando, janvier 2018]

« Après [la mobilisation] qu'est ce qui suit ? Comment tu unis les luttes ? Comment tu fais le lien avec les nouvelles générations ? Comment tu fais pour que cette expérience, ces processus politiques, ne soient pas seulement un enrichissement personnel ? »³⁴

³⁴ Lorenzo : entretien réalisé en août 2019. Étudiant en communication et culture à l'UACM. Des professeurs lui parlent de la grève de 1999 à l'UNAM alors qu'il est au collège à Oaxaca. C'est pour la réputation militante de l'UNAM qu'il décide d'y étudier après. Il a participé à la APPO, au Movimiento por la Paz, à divers collectifs étudiants. En 2012 il participe à la marge au #YoSoy132, puis fortement avec son réseau de *compañeros* lors de la lutte de la CNTE en 2013 et à la mobilisation de soutien à Ayotzinapa en 2014.

Pourtant dans la pratique, cette transmission existe bel et bien, elle donne à la fois les bases aux nouvelles générations pour organiser leur lutte, mais aussi une plus grande liberté pour se l'approprier.

« Dans les mobilisations [qui suivent #YoSoy132] en 2014, 2015, il y a une grande quantité de nouvelles personnes qui participent. Mais ceux qui convoquent et qui organisent ce sont ceux qui ont participé au 132, qui ont participé avant. Et ça fait naître des nouveaux processus avec des nouvelles personnes, qui après vont prendre le relais. Et ça c'est super. Pour moi c'est ça le mouvement étudiant, c'est ça qu'il laisse. » [Fany, janvier 2018]

Dans cette optique, l'apprentissage est à double sens. Les activistes les plus anciens transmettent leurs expériences aux nouveaux venus, et ces derniers apportent à la mobilisation des nouveaux outils et des nouvelles manières de faire.

« Beaucoup d'activistes que j'ai connus [durant #YoSoy132] avaient déjà participé à beaucoup de luttes. Et pour eux les réseaux sociaux et tout ça c'était complètement nouveau. Ils nous ont dit que ça a vraiment été un moment où ils ont appris beaucoup là-dessus. C'était une manière nouvelle de mener les débats, sur les groupes WhatsApp, Facebook, le débat continuait au-delà des assemblées. » [Ruben, mai 2019]

« [#YoSoy132] a formé beaucoup de jeunes. Et notre génération [qui a vécu la grève de 1999 à l'UNAM] a appris de nouvelles choses, comme les hashtags, les réseaux sociaux et tout ça. Et je pense qu'on a incorporé à notre formation ces choses qui n'existaient pas avant. Donc ça c'est positif. » [César, mai 2019]

La richesse des mouvements étudiants tient aussi à cette hétérogénéité de parcours et d'acteurs ; l'ancien et le nouveau coexistent, se mêlent et

s'affrontent. Il en résulte des identités collectives diverses [Vargas Torres, 2020], ainsi que de « nouveaux modèles d'action collective où coexistent ou se combinent des éléments historiques et culturels » [Melucci, 1999]. Le manque d'organisation permanente rend peut-être le processus de transmission et d'apprentissage plus difficile, il se fait dans la pratique, parfois dans l'urgence, mais il permet aussi une appropriation du mouvement par les étudiants du présent.

III. Se construire soi-même au contact de l'altérité

La participation au #YoSoy132 et à Ayotzinapa ne se limite pas aux étudiants des universités publiques de la ville de Mexico et aux milieux universitaires. Ces mobilisations ont rassemblé autour des mêmes objectifs des personnes venant de milieux, de classes et de traditions différentes. C'est l'occasion pour les étudiants de la ville de Mexico de connaître les différentes luttes en cours dans leur pays, d'y côtoyer personnellement leurs acteurs et de nouer des liens avec eux au sein d'un espace intersubjectif qui suppose la reconnaissance et la prise en compte de l'autre comme son égal malgré ses différences. Cette expérience de rencontre avec l'autre est source de nouveaux apprentissages, d'une nouvelle manière de voir le monde et de penser son engagement qui va perdurer et façonner leur manière de lutter et de penser le politique durant la période de latence.

Les concepts d'espace intersubjectif et d'apprentissage par l'expérience seront analysés à la lumière de l'exemple des étudiants qui ont vécu quelque temps à l'école normale rurale d'Ayotzinapa. Dans un second temps, nous verrons qu'ils peuvent s'appliquer d'une manière plus générale aux autres rencontres qui ont lieu lors d'une grande mobilisation.

1) L'exemple des caravanes à Ayotzinapa

En 2014, les étudiants des universités publiques de la ville de Mexico se mobilisent en soutien et avec les étudiants de l'école normale rurale

d'Ayotzinapa qui accusent le gouvernement de l'attaque et de la disparition de 43 de leurs camarades. Dans la rue, les étudiants de la capitale, pour la plupart appartenant à la classe moyenne, marchent aux côtés des étudiants pauvres de la campagne du Guerrero – mais c'est aussi le cas de nombreuses associations de la société civile telles que les organisations paysannes, les syndicats, des défenseurs des droits de l'homme etc. : la mobilisation pour Ayotzinapa n'était pas une mobilisation seulement étudiante, même si dans cette étude c'est ce groupe qui nous intéresse.

Dans le cadre cette mobilisation, l'UAM a organisé plusieurs « caravanes » à Ayotzinapa, trois durant les premiers mois de mobilisation (intense activité militante et confrontation à la répression de l'État du Guerrero) et une quatrième un an plus tard lorsque le climat était « plus calme » (fin 2015). Lors de cette quatrième caravane, j'accompagne pour trois jours à l'école normale rurale une quarantaine d'étudiants des différentes UAM et de l'UACM (*Universidad Autónoma de la Ciudad de México*). Pour certains c'est une occasion qu'ils attendaient avec impatience, et pour d'autres c'est un plongeon dans l'inconnu. Je fais partie de ces derniers. Pourquoi l'inconnu ? On pense connaître l'école normale d'Ayotzinapa, on en parle depuis plus d'un an, on se mobilise en soutien à ses étudiants, on les croise dans les manifestations, on voit en boucle sur internet des images de cette école, on se renseigne sur la situation précaire de l'enseignement et des conditions de vie des normaliens... Mais « savoir », « penser savoir » les choses, ce n'est pas les vivre. Vivre trois jours à l'école normale, y côtoyer les normaliens et les familles des disparus, comme me le disent tous les étudiants qui ont participé aux caravanes, cela change la perspective sur beaucoup de choses.

Nous partons de la ville de Mexico dans un autobus de ligne « réquisitionné »³⁵ par les normaliens. Le voyage se passe sans encombre, jusqu'à l'arrivée à Tixtla (Guerrero) où nous sommes arrêtés par un barrage militaire. Les deux étudiants organisateurs de la caravane nous demandent directement de fermer tous les rideaux du bus. Ils descendent accompagnés des normaliens. C'est le premier choc avec la réalité : on est au Guerrero, il est 23h, la répression et l'impunité sont ici bien plus fortes que dans la ville de Mexico, on est dans un bus « réquisitionné », dans le but d'aller soutenir les normaliens qui accusent l'armée d'être impliquée dans la disparition de leurs camarades. Ici tout peut nous arriver. Finalement des renforts de normaliens arrivent et les militaires nous laissent partir. Arrivés à l'école normale rurale, il fait nuit, nous attendons dans le patio où sont disposées les 43 chaises vides des disparus, avec leurs photos, des tortues (symboles de l'école), un autel en l'honneur des autres normaliens tués. L'ambiance est solennelle. Comme si tout cela, après un an de lutte, devenait réel. Nous sommes accueillis par les étudiants de la Fecsm³⁶ et on nous montre les salles de classes où nous allons dormir, la cantine pour le petit déjeuner et les douches/toilettes. On est bien loin du confort de la ville de Mexico. Les toilettes sont sales, en mauvais état, les douches... un tuyau qui sort du mur avec de l'eau froide, dans un bâtiment les douches du premier étage fuient dans celles du rez-de-chaussée. Le lendemain, petit déjeuner à la cantine : *chilaquiles*, *frijoles*, œuf : bon, nourrissant. Les étudiants de l'UAM apprécient beaucoup ces moments de repas à la normale, et ils sont nombreux en entretien à m'en parler :

« La nourriture me plaisait beaucoup. Le soir il y avait une femme qui venait vendre des tacos sur le terrain de foot. Ils ont aussi une

³⁵ Pour leurs différentes activités militantes, la réquisition de bus de ligne est une pratique traditionnelle des écoles normales de Mexico. Cela se fait la plupart du temps sans violence et avec l'accord tacite des chauffeurs et des compagnies de bus.

³⁶ Federación de Estudiantes Campesinos socialistas de México.

coopérative où ils vendent une soupe de poulet super bonne. C'était un plus la nourriture ! »³⁷

Le repas est aussi un moment où l'on se retrouve ensemble, où le stress retombe un peu, à l'image des premiers mois de mobilisation où c'était l'occasion de rencontrer de nombreux activistes de tout le pays venus soutenir les normaliens :

« La manière de vivre ensemble, les formes du vivre ensemble, tu manges dans une cantine, ou à la boutique du coin, c'est beau comme façon de vivre ensemble, tu connais des gens d'ici, de là, de partout. »
[Paula, août 2019]

On revoit ses critères, repense les choses plus simplement. Cela rejoint ce que me dit Antonio quand il me parle d'une excursion dans une communauté pauvre du Guerrero lors de la première caravane :

« Ce n'était pas un plat de restaurant... Mais le simple fait que les gens te reçoivent et te donnent à manger... Ils nous ont donné des tortillas avec du chicharron... Délicieux ! Je m'en rappelle encore ! Comment c'est possible que des gens tellement pauvres nous reçoivent mieux qu'ici ? » [Antonio, juin 2016]

La confrontation avec cette pauvreté nous fait repenser beaucoup de choses de notre vie quotidienne. Pour permettre aux normaliens d'aller faire des manifestations ou d'autres actions hors de leur école, ce sont les étudiants des villes qui aident à l'entretien de l'école, des bêtes et des champs alentour.

³⁷ Ismael : entretien réalisé en août 2019. Ingénieur chargé de la supervision de la distribution des eaux. Étudiant en ingénierie civile à l'UAM Azcapotzalco lors d'Ayotzinapa. Participe par la suite à plusieurs mobilisations internes à l'université, et va aider avec des *compañeros* de l'UAM à la reconstruction d'un village de Morelos après le séisme de 2017.

« Quand on y allait [à Ayotzinapa], on allait aider comme on le pouvait à la normale. Beaucoup de fois on a coupé de l'herbe pour les vaches... On a tout fait ! On allait chercher du bois, on a peint les salles de classe, plein de choses ! » [Ismael, août 2019]

Aller à Ayotzinapa, ce n'est pas seulement aller aux manifestations et affronter les policiers du Guerrero, c'est aussi participer à la vie de tous les jours des normaliens, être là, vivre et connaître une autre réalité.

Un après-midi à Ayotzinapa, je parle avec un normalien, de tout, de rien. Il me propose de me faire faire le tour de l'école. C'est immense, les murs sont peints de slogans révolutionnaires, d'images du Che, des zapatistes, des différentes luttes du Mexique et de l'Amérique Latine. En revanche, les bâtiments sont loin d'être en bon état. Il me montre sa chambre, il en est très fier. C'est une petite pièce qui doit faire moins de 8 mètres carrés, très sombre, avec deux lits (il la partage avec un autre étudiant). Il me désigne un petit bureau en bois et s'attarde longtemps dessus, me dit que c'est lui qui l'a construit. Il semble extrêmement fier d'être à l'école normale, de sa vie ici : il a une chambre, un bureau, à manger tous les jours ! Les conditions de vie dans sa famille sont beaucoup plus dures. Autre choc avec la réalité : ces conditions de vie qui sont très en dessous de celle d'un étudiant de la ville de Mexico, pour eux sont bien meilleures que ce que peut leur offrir leur famille. L'expérience de l'école normale est pour les étudiants de la ville de Mexico l'occasion de remettre en perspective leur vie au contact de celle des autres. *« Si on est tous des êtres humains... pourquoi y a-t-il tant de différences dans nos conditions de vie ? »*³⁸. Comme le remarque Ximena :

« Leur horizon pour telle ou telle raison n'est pas aussi grand car ils n'ont pas accès à beaucoup de choses. [...] On ne commence pas tous pareil, on n'a pas tous accès aux mêmes opportunités. Mais les voir...

³⁸ Isabel, juin 2015

Vraiment... Et vivre avec eux... Oui ça a été... Ça m'a fait comprendre qu'on est tous des êtres humains, qu'on a tous des droits, que cette solidarité c'est le plus important » [Ximena, juin 2016]

2) La mobilisation comme espace d'intersubjectivité

La rencontre avec les normaliens et les familles des disparus participe au processus de subjectivation que vivent les étudiants en s'engageant dans la grande mobilisation : la construction personnelle passe par la relation avec les autres. Touraine [1997, p. 89] explique que « le Sujet est le principe par rapport auquel se constituent les rapports de chacun à soi-même et aux autres ». Ici nous pouvons parler d'intersubjectivité, c'est-à-dire le fait de considérer l'autre comme Sujet, comme son égal. S'il n'utilise pas le terme d'intersubjectivité, on retrouve cette idée chez Lapeyronnie [2005, p. 49] : « l'autre est un individu comme soi et mérite attention exactement comme il pourra donner attention et reconnaissance en retour [...] l'engagement y est indissociable d'une morale fondée sur la reconnaissance et le "droit" moral de l'individu au respect et à la considération » ; ou chez McDonald [2006, p. 87] : « chaque personne reconnaît l'autre comme une personne (et non comme quelqu'un porteur d'une fonction par rapport à une collectivité ou à une organisation), et est elle-même reconnue comme une personne. C'est une expérience personnelle de reconnaissance réciproque, comme l'amitié : l'amitié suppose la réciprocité. De même l'amitié n'est pas basée sur le fait de partager une certaine catégorie : une amitié est l'expérience de la reconnaissance de la singularité ». C'est une idée que l'on retrouve aussi chez Touraine [1997, p. 106] : « l'acteur entre en relation avec un autre acteur, non comme avec un être semblable ou au contraire radicalement différent, mais comme avec celui qui fait les mêmes efforts que lui pour associer sa participation à un monde instrumentalisé avec son expérience personnelle et collective. Cette relation à l'Autre est faite de sympathie, d'empathie même,

de compréhension de l'Autre qui est particulièrement différent et partiellement engagé dans le même monde instrumental ».

Dans la plupart des entretiens avec les étudiants qui ont participé à la mobilisation pour Ayotzinapa on retrouve cette idée de reconnaissance de l'autre comme son égal malgré toutes les différences qu'il peut y avoir. Les étudiants insistent sur le fait que « nous sommes tous des êtres humains ». La mobilisation ouvre ainsi ce que nous appellerons un « **espace d'intersubjectivité** ». Pour cela, nous nous inspirons des travaux de Raul Fornet Betancourt qui développe le concept d'interculturalité. Il se base sur le constat que « les cultures, dans leurs différences, ne sont pas des fins en soi, qu'elles n'ont pas vocation à exister de façon simplement juxtaposée, et plus profondément que chacune d'elle n'est pas elle-même monoculturelle. Les cultures n'existent que dans le processus de leurs relations avec les autres cultures ; ces relations devraient être des relations de dialogue ; et chaque culture est, de plus, en elle-même interculturelle » [Faës, 2011, p. 122]. Pourtant, l'interculturalité reste un idéal difficile à atteindre, et parler d'interculturalité dans le cas de nos sujets serait une extrapolation. Il est tout de même intéressant de remarquer les similitudes entre ce que l'on observe lors de la rencontre entre étudiants et personnes de différents milieux lors de la mobilisation et ce que Fornet Betancourt appelle de ses vœux dans la philosophie interculturelle. Celle-ci suppose « un dialogue entre cultures qui ne se comprend qu'à partir d'hommes agissants et parlants depuis leurs cultures respectives. Il suppose qu'ils soient ouverts aux autres, les respectent et les reconnaissent avec leurs cultures propres qui rendent possible ce dialogue » [Faës, 2011, p. 122]. Ce qui rejoint le concept d'intersubjectivité développé auparavant : il semble que l'intersubjectivité, bien que ce concept ne soit pas développé par l'auteur, soit une condition nécessaire à l'interculturalité (nous reviendrons plus loin sur les limites que cela pose au concept d'interculturalité).

La mobilisation, et les relations qu'elle favorise, permettent la formation d'un espace intersubjectif, d'un dialogue entre des personnes venant de milieux, de classes et de traditions différentes, qui se reconnaissent comme égales et se respectent. Les étudiants qui ont expérimenté cela sortent de la mobilisation forts d'un nouvel apprentissage, d'une nouvelle manière de voir le monde qui va perdurer et façonner leur manière de penser durant la période de latence. Nilüfer Göle [2018] rapporte des observations similaires sur la mobilisation de Gezi. Elle parle du « sens du rassemblement » qui est la « mise en proximité de publics et de personnes qui ne se côtoient pas d'ordinaire » et remarque que la fonction critique du mouvement « réside dans l'acte du rassemblement, dans l'expérience vécue de l'altérité et de la reconnaissance mutuelle. La mixité sociale improbable constitue ainsi l'enjeu politique de la transformation, aussi bien individuelle que collective ». Elle conclut sur le fait que « ces croisements ont eu des effets transformateurs sur la conscience des acteurs, sur leur langage, voire sur leur conduite politique. » Si l'on suit le raisonnement de Fornet Betancourt [2004, p. 64] ces transformations se font grâce à la présence d'un espace interculturel (que l'on adapte facilement à un niveau plus micro qui serait celui d'un « espace intersubjectif ») : « il y a un affaiblissement de ce qui est considéré comme propre au sein des cultures et en même temps une forte renaissance. Les cultures se replacent, se renouvellent, se revitalisent, à la faveur de leur interaction avec les autres. Ce qui signifie aussi un affaiblissement des traditions passées. L'espace interculturel est un lieu où non seulement s'échangent les manières de penser, mais aussi où l'on apprend à penser de nouveau, et cela vaut pour tous ».

Quand les étudiants racontent leur expérience à Ayotzinapa il y a toujours une idée de réciprocité : ils ont beaucoup appris au contact des normaliens et des communautés du Guerrero. Ils y sont allés avec l'idée d'aider ces personnes, mais finalement ils ont l'impression d'avoir reçu plus qu'ils n'ont donné. Ils ressortent grandis de cette expérience. Vivre des mobilisations dans l'État du

Guerrero au côté des normaliens est une expérience nouvelle pour les étudiants de la ville de Mexico. En effet, dans cet État, l'ampleur de la répression n'est pas la même que dans la ville de Mexico, de même que les méthodes de lutte des normaliens [Combes, 2006]. Les étudiants, qui pour beaucoup vivent de surcroît leur première grande mobilisation, sont impressionnés par les luttes que mènent les normaliens et la violence de l'État à laquelle ils se confrontent :

« Pour te dire la vérité, jusqu'à aujourd'hui, dans toutes mes expériences de vie, les personnes du Guerrero sont les personnes les plus courageuses que j'ai pu connaître. Les affrontements qu'on a vécus [contre la police] étaient impressionnants. [...] oui nous on était à coté... Mais qu'est-ce qu'on avait peur ! » [Bernardo, août 2019]

*« Pour moi ça a été comme un choc culturel avec ceux d'Ayotzinapa. Pas un choc culturel, mais disons qu'ils ont des manières différentes de faire les choses là-bas. Leur bravoure et leur courage m'ont vraiment plu. Eux ils n'ont pas peur non ? Et puis ce sont des fils de paysans, des fils de la campagne. »*³⁹

Plusieurs me parlent de l'admiration qu'ils ont pour la force des familles et des normaliens.

« Cela m'a vraiment fait admirer les compañeros normaliens. »
[Ximena, juin 2016]

³⁹ Elias : entretien réalisé en août 2019. Étudiant en sociologie à l'UAM A. Commence à avoir des contacts avec le mouvement étudiant en 2011 sur des problématiques internes à l'université. Prend part au groupe de travail sur les droits humains lors de #YoSoy132. C'est là qu'il rencontre le comité Cerezo et d'autres organisations de défense des droits humains au Mexique avec qui il continue de s'engager. En 2014, il s'engage dans la mobilisation pour Ayotzinapa avec son réseau de *compañeros*, participe à 4 caravanes à l'école normale puis à des luttes internes à l'université (sur les bourses).

« J'arrive, et je commence à tomber amoureuse de la normale, et des étudiants, et des parents. Et c'était vraiment impressionnant parce que le rythme de mobilisation au Guerrero est impressionnant. Guerrero c'est un autre pays. Et moi ça m'a vraiment impressionné ce rythme de lutte, la constance, la cohérence... »⁴⁰

C'est aussi le cas d'Antonio quand il raconte sa rencontre avec la famille de Julio César Mondragon⁴¹ :

« Ils ont perdu leur fils d'une manière si cruelle, et ils continuent à être forts, et avec cet esprit de lutte, de chercher la vérité. [...] C'est quelque chose d'impressionnant. Voir la force de ces parents, de continuer à lutter pour clarifier la situation de la disparition des 43 bien que leur fils soit mort. » [Antonio, juin 2016]

D'une manière plus générale, le témoignage de Lorenzo souligne la réciprocité nécessaire dans les luttes et la négation du protagonisme : *« On pense qu'il faut aller lutter pour apprendre. Accompagner aussi. Et les rejoindre [ceux qui luttent] comme une personne de plus. »⁴²*

3) Vivre et partager une expérience

Vivre quelques jours (ou plus) à Ayotzinapa a été pour les étudiants une expérience majeure, qui a eu des conséquences à long terme sur leur manière de penser, d'agir, et de considérer l'Autre. Lors de leur séjour à Ayotzinapa, il régnait un climat tendu de lutte sociale, ils y ont rencontré les étudiants de l'école normale, les familles des disparus et les communautés rurales et pauvres de Guerrero. Ils découvrent un monde et une pauvreté invisible

⁴⁰ Camila : entretien réalisé en juin 2015. Était alors étudiante à la faculté de science politique et sociale de l'UNAM. Très fort engagement lors d'Ayotzinapa (passe plusieurs mois à l'école normale rurale). S'était déjà mobilisée pour d'autres causes auparavant.

⁴¹ Étudiant de l'école normale rurale d'Ayotzinapa torturé et assassiné dans la nuit du 26 au 27 septembre 2014.

⁴² Lorenzo, août 2019.

(même si connue) pour les étudiants de la ville de Mexico. Le fait de « vivre » pendant quelques jours cette pauvreté va beaucoup marquer les étudiants : ce n'est plus une réalité lointaine qu'on ne voit qu'à la télévision à travers des reportages, c'est maintenant quelque chose que l'on a expérimenté, que l'on connaît :

« Tu te rends compte de comment vivent les gens ailleurs... De comment toi tu es là dans la ville, à profiter de beaucoup de choses et dans les États ils souffrent beaucoup. [...] Mais une fois que tu l'as vécu, que tu l'as vu, ça te donne plus de force pour continuer à aider, et soutenir les autres personnes. Ça change ta manière de penser... c'est vraiment très fort tout ce que tu vis. » [Antonio, juin 2016]

Ces apprentissages, loin des salles de classes, rejoignent la philosophie interculturelle de Raul Fornet Betancourt [2004, p. 85], qui parle « [d']apprendre de nouveau à partir de ⁴³ et avec les gens, c'est-à-dire, en travaillant avec les gens, en partageant leurs peurs et leurs préoccupations, mais aussi leurs espoirs et leurs nombreuses initiatives pour une vie digne, juste, et donc, de convivialité⁴⁴ ». La philosophie interculturelle reconnaît aussi l'importance de l'expérience, du vécu et des rencontres pour atteindre un réel dialogue interculturel : « Le fait de consulter ou de lire des livres peut aider, mais cela ne se substituera jamais à l'expérience contextuelle, à la rencontre directe que permet la narrativité ». Idée qu'illustre bien le témoignage de Pilar :

« La répression à Ayotzinapa c'est une constante, et la répression des normales en général. Mais moi à ce moment [au début de la mobilisation], oui je le savais, mais ce n'était pas aussi palpable que quand après j'ai étudié, quand j'ai connu plus de personnes qui vivent

⁴³ « Aprender de nuevo en y con la gente ».

⁴⁴ « Convivencia ».

à la normale. » « J'ai commencé à m'ouvrir à cette perspective que je connaissais par des textes mais que je ne connaissais pas en personne, que je n'avais pas vécu. Et c'est pour ça que ça a été très enrichissant d'y être allée. » [Pilar, août 2019]

Dans la philosophie interculturelle de Fornet Betancourt [2004, p. 27], l'important est de trouver « comment faire pour que les gens aient des expériences d'autres contextes, puissent s'ouvrir à d'autres contextes et partager des vies [...] une mémoire historique, et même des projets ». Pourtant comme nous l'avons déjà rapidement évoqué, « cette exigence représente [...] une des grandes difficultés dans le dialogue interculturel, et peut même être une des limites de l'interculturalité. Tout le monde ne peut pas partager la vie de tous. Il y a des limites géographiques, économiques, psychologiques, etc. » [Fornet Betancourt, 2004, p. 28]. On a déjà avancé le fait que l'intersubjectivité serait une condition pour l'interculturalité, et les limites de cette dernière résident sûrement dans cette condition. L'intersubjectivité suppose un partage d'expérience, la reconnaissance de l'autre – avec ses différences – comme son égal. Mais comme le dit bien Fornet Betancourt, tout le monde ne peut pas partager l'expérience de tout le monde. Il semble donc plutôt que l'on puisse atteindre des « espaces d'intersubjectivité », la mobilisation en étant un exemple. Pourtant ces « espaces d'intersubjectivité », bien qu'ils soient réduits dans le temps et l'espace, laissent une trace permanente chez les personnes qui l'ont vécu. Lorsque Fornet Betancourt [2004, p. 64] parle des « cultures [qui] se replacent, se renouvellent, se revitalisent, à la faveur de leur interaction avec les autres », cela revient à parler, dans les termes qui sont ceux de cette thèse, des processus de subjectivation que vivent les étudiants et qui vont affecter leur engagement et leur manière de penser le politique sur le long terme. Au sein de la mobilisation, chaque étudiant va vivre une expérience à la fois partagée et unique. Si tous ont participé à la mobilisation de soutien à Ayotzinapa, ils n'en

ont pas le même vécu, n'y ont pas fait les mêmes rencontres, n'en tirent pas les mêmes conclusions, ce qui explique en partie les différents chemins que vont prendre leur activisme durant les périodes de latence.

4) Rencontre entre étudiants des universités publiques et privées lors de #YoSoy132

La rencontre de l'altérité n'est pas spécifique à la mobilisation de soutien à Ayotzinapa. Lors du #YoSoy132, les étudiants des universités publiques de la ville de Mexico luttent au côté des étudiants des universités privées. Si on ne peut pas parler d'une population homogène concernant les étudiants de l'UNAM ou de l'UAM (qui réunissent des personnes de différentes classes sociales et de différentes régions du Mexique), il existe un fossé entre ces universités publiques et les universités privées que sont la Ibéro, l'Anahuac ou l'ITAM dont les étudiants proviennent en grande majorité des classes supérieures. Les universités publiques ont aussi toute une histoire de mobilisations étudiantes et d'appui aux luttes sociales, alors que les universités privées (avant 2012) y prennent rarement part (notons tout de même quelques collectifs notamment en lien avec Atenco à la Ibéro par exemple). Pour les étudiants des universités publiques, ceux des privées sont les « *fresas*⁴⁵ », les « *mirreyes*⁴⁶ », ils sont de droite, affiliés au PAN. À l'inverse les étudiants des universités privées voient ceux des publiques comme des « révoltés », des « *nacos* »⁴⁷, communistes, qui font la grève pour un rien.

⁴⁵ « Jeune qui a de l'argent et parle avec un accent prétentieux » (diccionario latinoamericano - <https://www.asihablamamos.com>).

⁴⁶ « Homme prétentieux, les deux premiers boutons de chemise ouverts [...]. Qui a de l'argent (ou prétend en avoir), fait la fête, se vante, n'est pas discret. Aime boire du champagne et prendre de nombreuses photos dans les boîtes de nuit. » (diccionario latinoamericano - <https://www.asihablamamos.com>)

⁴⁷ « (Insulte) personne vulgaire, sans éducation, qui manque de civisme » (diccionario de mexicanismos).

Plusieurs préjugés ancrés dans l’imaginaire des étudiants des universités publiques se brisent grâce à l’espace intersubjectif ouvert par la grande mobilisation. Leur vision des étudiants des universités privées devient plus complexe : ils les jugent maintenant par rapport à leur expérience de lutte à leurs côtés. Si au début de la mobilisation, les deux secteurs étaient plutôt méfiants l’un de l’autre, ils ont fini par travailler ensemble et laisser de côté leurs idées reçues.

Il est vrai que les différences dans les modes d’action et d’organisation sont à l’origine de fractures dans le mouvement, mais elles sont aussi la base de nombreux échanges et transferts d’apprentissage. Pour Meneses et Silva [2018, p. 169], c’est le capital politique des étudiants des deux types d’institutions qui est à la base des désaccords. Pour les étudiants des universités privées, le plus important était la formalisation d’actions alors que pour les étudiants des universités publiques ce qui était primordial était « le sens de l’action depuis la majorité ». C’est-à-dire que chaque proposition doit être validée par une assemblée représentative du mouvement, ce qui est bien sûr plus long et se heurte à la volonté des étudiants des écoles privées d’agir rapidement au vu de l’urgence de la situation. Bien que les étudiants des écoles publiques soient très attachés à l’organisation en assemblée, ils reconnaissent aussi ses limites, comme nous l’avons vu précédemment. Ainsi après la mobilisation, connaissant les deux points de vue, ils font leur propre dosage de ce dont ils ont envie pour leur activisme et sont plusieurs à parler de l’intérêt d’avoir parfois un petit groupe qui prend des décisions pour pouvoir agir de manière plus efficace⁴⁸. Nous pouvons penser – même si ce n’est pas le sujet de cette thèse, nous nous appuyons pour former cette hypothèse sur plusieurs conversations avec des étudiants des écoles publiques qui ont toujours des contacts avec leurs camarades des écoles privées – que certaines personnes

⁴⁸ Entretien avec Cecilia, décembre 2017, Victor, juillet 2019 ; et discussion avec des étudiants de l’UNAM en septembre 2017

des écoles privées ont radicalisé leurs actions après leur participation au #YoSoy132. Adriana⁴⁹ explique par exemple que X (alors étudiant d'une école privée) était contre tout « vandalisme » lors de #YoSoy132, et qu'il est maintenant le premier à taguer lors d'une manifestation. D'un point de vue plus pratique, les étudiants des écoles publiques, s'ils sont loin d'avoir tous acquis un savoir expert dans l'utilisation des médias et réseaux sociaux et ne bénéficient pas des mêmes ressources financières et contacts que ceux des écoles privées [Meneses & Silva, 2018], en ont compris toute l'importance et ont amélioré leur savoir-faire dans ce domaine au contact de leurs camarades des universités privées. Ces derniers ont quant à eux appris les mécanismes propres aux assemblées et aux manifestations.

« Je crois que ça a été réciproque, que chacun a dû s'adapter à l'autre. Il n'y avait pas d'autre solution. Bien sûr au final c'est l'expérience qui l'emportait. Mais il y avait d'autres moments où nous, des [universités] publiques, on devait avouer que les vidéos, toutes les stratégies médiatiques, la partie de la communication, de médiation, là ils avaient d'autres esthétiques, d'autres idées, d'autres réseaux que nous, on n'aurait jamais eus. Je crois que ça s'est fait... On a négocié... Il y a des moments où on a eu un équilibre. Mais oui je pense qu'il y a eu beaucoup, beaucoup de moments où il y a eu des ruptures. » [Fany, janvier 2018]

« Ces jeunes de la Ibéro ont mis en place des trucs fous comme le hashtag non ? La vieille école elle ne savait pas vraiment comment ça fonctionnait. » [César, mai 2019]

« Ça m'a paru intéressant. Parce qu'ils ont d'autres connaissances. Ils ont d'autres expériences. Et ce n'est pas la même chose que ce à quoi toi tu es habitué. » [Elias, août 2019]

⁴⁹ Adriana, août 2019.

Dans le témoignage de Fany, on remarque que la frustration initiale de ne pas être écoutée (à l'inverse des personnes des écoles privées) est atténuée lorsque l'on commence à connaître l'autre et à analyser la situation en commun.

« Dans un premier temps ça m'a énervé. Ça m'a vraiment dérangé parce qu'il y a 6 ans il y avait déjà plein de groupes qui mettaient en lumière ce qu'il s'était passé, il y avait des compañeros disparus, emprisonnés... Enfin il y avait plein d'organisations qui s'occupaient de tout ça mais ça ne perçait pas publiquement. [...] Et puis arrive 2012, le fait que ce soit une école privée... Et ça, ça ne se serait pas passé si on avait fait la même chose à l'UNAM ! Ça n'aurait pas été pareil si ça s'était dit sur une place publique. Et du coup j'ai beaucoup pensé à ça. Pourquoi on a besoin que ce soient certaines personnes qui nous le disent, certains acteurs, pour qu'on se rende compte que c'est un problème réel. J'ai senti un profond dégoût pour la société. [...] Mais bon, après j'ai compris que c'était un climat. Ce n'était pas seulement ce qui s'est passé à la Ibéro mais une accumulation je pense. Tout ce sexennat il y a eu une accumulation de choses qui ont permis cette colère. Ce n'était pas si clair en 2006. Je pense qu'à ce moment-là j'ai mieux compris. En connaissant des personnes lors du 132, en rencontrant de nouveaux des compañeros qui avaient participé à tout ça. » [Fany, janvier 2018]

Les rassemblements de personnes issues de différents milieux et histoires militantes permis par les grandes mobilisations sont à la fois synonyme d'espoir (les activistes y trouvent des personnes qui les comprennent et qui se battent aussi pour un autre Mexique) et d'apprentissages (les activistes découvrent des manières de lutter et apprennent l'histoire politique et sociale de leur pays). #YoSoy132 a rassemblé contre l'imposition du candidat à la présidentielle Enrique Peña Nieto les étudiants des universités publiques et des universités privées, malgré tout ce qui les sépare en temps normal. Deux

ans plus tard, les étudiants des universités s'allient aux étudiants des écoles normales, mais aussi à des ONG, des organisations religieuses ou paysannes, derrière la demande d'apparition en vie des 43 normaliens. C'est en partie au contact de cette multitude de formes d'engagement que les activistes construisent et questionnent leur propre idée de la lutte. Comme le remarque Melucci [1983], « l'identité n'est pas une transparence harmonieuse, une fusion dans la solidarité : elle est la capacité de se reconnaître dans la différence et de tolérer le poids et les tensions de cette différence ».

L'épreuve de la grande mobilisation a une influence non négligeable sur la construction subjective des activistes. C'est à la fois un espace de formation et d'expérimentation au sein duquel les jeunes étudiants ont pu questionner et se réapproprier dans l'action les apprentissages laissés par leurs prédécesseurs. Après leur participation à une première mobilisation, la romantisation du mouvement fait place à l'expérience et à son analyse.

C'est aussi un espace qui facilite la rencontre avec l'autre. Au contact des différentes personnes mobilisées avec eux, les activistes connaissent d'autres réalités et revoient leur manière de penser le monde et le changement social.

À la fin de la grande mobilisation, le contexte change, les grandes assemblées et manifestations disparaissent. Mais l'engagement durant les périodes de latence ne peut être expliqué uniquement par un changement subi de modalités au niveau macro. Il dépend fortement du vécu subjectif de la mobilisation, des rencontres et des apprentissages qu'elle a facilités et de la réflexivité des acteurs par rapport à leur participation.

Chapitre 3 : Rupture de la concordance entre subjectivation, action et rapport aux autres

La période de latence correspond à la fin de l'espace d'expérience qu'avait ouvert la grande mobilisation. Au sein de cet espace, les activistes pouvaient à la fois agir en accord avec leurs valeurs, tisser des relations sociales conviviales et exprimer leur subjectivité. Lorsque la mobilisation nationale baisse, la concordance entre leur subjectivité, le passage à l'action et le rapport aux autres se délite, ce qui est source pour les activistes d'un malaise, d'une impuissance.

I. La difficulté du passage à l'action

1) La mobilisation : un espace où être acteur de son monde

Durant les grandes mobilisations, les étudiants ont pu agir en accord avec leurs idées. Leur vie était rythmée par les assemblées, les manifestations et les différentes activités organisées. Ils avaient l'impression de faire quelque chose pour changer leur pays.

« On avait vraiment à cœur cette idée de 'oui on est en train de faire quelque chose'... Avec toutes les contradictions qu'il y avait... [...] Il y avait beaucoup de contradictions mais au final ces mouvements étaient incroyables ! » [Cecilia, décembre 2017]

La fin de l'espace d'expérience signifie la perte de cet espace où ils étaient acteurs. Rappelons que l'espace d'expérience est « un lieu suffisamment distant de la société dominante qui permet aux acteurs de placer quatre processus au cœur de leur action : vivre selon leurs propres normes et mettre en œuvre les valeurs du mouvement ; tisser des relations sociales conviviales ; exprimer leur subjectivité et favoriser les processus de subjectivation » Pleyers [2010]. Cet espace est donc aussi un espace qui préfigure le monde auquel ils aspirent. L'espoir qu'a fait naître #YoSoy132 ou la mobilisation pour Ayotzinapa tient aussi au fait que les étudiants ont pu durant les

mobilisations expérimenter de nouvelles manières de s'organiser, d'être ensemble, de penser la société, d'agir et de faire de la politique. Même s'ils savent que ces expériences sont précaires, elles sont sources d'espoir et prouvent qu'une autre « normalité » est possible.

« On peut changer les choses, et l'action sociale organisée c'est ce qui peut changer ce monde. Je pense que c'est beaucoup de convictions, mais pas seulement. C'est le fait de l'avoir vécu. D'avoir eu un échantillon de ce que pourrait être un monde nouveau. »⁵⁰

Les grandes mobilisations facilitent l'émergence d'espaces d'expérience. Elles peuvent par exemple justifier le vote d'une grève dans les universités. Puisque les grèves universitaires ne bloquent pas de productions ou de services, elles se doivent d'être actives, et permettent le temps et le lieu pour l'activisme. Les étudiants organisent des assemblées, des commissions, des manifestations, des brigades⁵¹ d'information, des ateliers etc. Ils passent d'un statut passif à un statut actif comme le rappelle José : *« durant la grève, d'un coup tu es propriétaire de tout »* (sous-entendu, de l'université qui est contrôlée par les étudiants). Il y a cette idée de ne plus être l'élève qui « reçoit » des cours, mais au contraire d'être celui qui fait, qui a le pouvoir. Nathalie Rossini [2005, p. 146], dans son étude des jeunes engagés dans les conseils locaux, fait le lien entre l'engagement, le fait d'agir et l'acquisition d'une identité sociale : « beaucoup d'entre eux vont également tester là une utilité sociale qu'on ne leur reconnaît jamais ailleurs. Le fait d'avoir eu le sentiment “d'avoir servi à quelque chose” pour les autres ou sa commune leur confère un début d'identité sociale là où, au quotidien, on les cantonne davantage dans le rôle et la peau de “l'enfant de”, de “l'élève de”, et rarement

⁵⁰ José : entretien réalisé en novembre 2017. Vétérinaire. Participe à la grève de 99 à l'UNAM. Membre de l'AGP (mobilisation pour Ayotzinapa ainsi que sur les problématiques internes à l'université après).

⁵¹ Information et récolte d'argent dans les bus et dans la rue. Très utilisé en 68 et en 99.

d'un individu ayant son autonomie et en capacité d'agir ». La mobilisation est un moyen pour les enquêtés de passer d'un état de citoyen passif à un état de citoyen actif : ne plus rester sans rien faire face à la situation de leur pays qui ne leur convient pas. Cela est constitutif du processus de subjectivation, les étudiants durant leur expérience de mobilisation se construisent eux-mêmes comme acteurs de leur vie et de leur monde. Hors de l'espace d'expérience que permet la grève par exemple, « *on n'a pas le temps de passer dix heures dans une assemblée* ». Le retour à « la vie de tous les jours » ne permet pas ce temps de la discussion et de la démocratie directe qui correspond aux valeurs des étudiants et leur permettent de mettre en place des actions collectives de plus ou moins grande ampleur.

2) La fin de l'espace d'expérience : rupture de la concordance entre subjectivation et agency

La fin de l'espace d'expérience n'est pas synonyme de « dé-subjectivation » (on n'arrête pas de penser, de se construire soi-même contre un ordre dominant), mais plus d'une dé-acteurisation (c'est l'action qui fait défaut). On a vu que le processus de subjectivation est entendu comme la manière de se construire soi-même comme principe de sens. Pour Touraine, cette construction passe par la « volonté se transformer en acteur » [Martucceli, 2013, p. 421]. « Le Sujet est la recherche, par l'individu lui-même des conditions qui lui permettent d'être l'acteur de sa propre histoire » [Touraine, 1997, p. 78]. Il parle bien ici d'une volonté, d'une aspiration qui parfois ne peut pas être mise en pratique. De même Wieviorka pense la subjectivation comme le moyen de se penser comme acteur et de trouver les modalités du passage à l'action. Pourtant, il remarque que pour diverses raisons, un sujet « peut ne pas pouvoir être acteur, parce que, par exemple, les conditions concrètes d'existence le lui interdisent ». Ce sujet, qu'il appelle « sujet flottant », « ne disparaît pas, il ne peut pas se transformer en acteur » [Wieviorka, 2012, p. 5].

La désillusion qui suit les grandes mobilisations et qui est source du mal-être des étudiants durant les périodes de latence est d'après Pleyers [2016, p. 37] « la conséquence personnelle de cette rupture de la concordance subjective entre subjectivation et *agency*. Sortis des espaces d'expérience qui ont permis cette concordance, les acteurs sont confrontés à la difficulté de passer du changement quotidien à la transformation de société. » [Pleyers, 2016a, p37]

La traduction du terme « *agency* » en français est problématique. Pour plusieurs auteurs, il fait référence à la « capacité d'agir », ce qui « conduit à interroger d'une part l'agir, d'autre part l'Agentivité, conscience de soi d'un sujet » [Haicault, 2012]. Mackenzie [2012] pointe trois éléments qui sont obligatoirement présents en tout acte *d'agency* : être capable d'agir, pouvoir agir et vouloir agir. Durant les périodes de latence, les activistes sont capables d'agir, ils veulent agir, mais le contexte fait qu'ils ne peuvent pas agir aussi facilement que durant les grandes mobilisations. Et c'est bien ce décalage entre le sujet et l'acteur ; la conscience de soi et du monde et la difficulté temporaire à agir en fonction de cela qui est à l'origine d'un mal-être, d'une impuissance.

3) Le refus du retour à la normalité

Certains événements permettent tout de même aux étudiants de renouer momentanément avec l'expérience de la lutte nationale et des grandes mobilisations. Cela a par exemple été le cas au Mexique en janvier 2017 lors du *gasolinazo* (nombreuses manifestations populaires contre l'augmentation du prix du pétrole)⁵² ou après le séisme du 19 septembre 2017.

⁵² Une des réformes phares du gouvernement d'Enrique Peña Nieto est la réforme énergétique. Celle-ci prévoit entre autres la fin du monopole de l'entreprise pétrolière d'Etat *Pemex*. À partir de janvier 2017, le prix de l'essence n'est plus un prix unique fixé par le gouvernement, et plusieurs marques sont en concurrence sur le marché. Le gouvernement avait annoncé que cette ouverture à la concurrence permettrait une baisse des prix pour les ménages. Pourtant, en janvier 2017, le prix de l'essence subit une augmentation de 14 à 20%, augmentation qui se répercute aussi sur le coût d'autres produits. Cette réforme est critiquée par de nombreux

Lors de ces deux mobilisations (pour deux causes très différentes), on entend partout un refus du « retour à la normalité ». La « normalité » s'oppose au temps de l'action ou les activistes ont une voix et une scène pour changer leur pays. Ils refusent de vivre sans rien faire dans « la normalité » inacceptable du Mexique. Celle-ci est d'ailleurs, d'après les étudiants mobilisés, voulue et organisée par le gouvernement. Pour contrer cela, il n'y a qu'un seul moyen : s'unir, s'organiser, agir ensemble. La normalité c'est l'impuissance, c'est le moment où les étudiants subissent ce qu'il se passe. Un étudiant commente par exemple après le séisme :

*« les autorités ont BESOIN de rapidement renouer avec la normalité de toujours. Cela les rend très nerveux de nous voir nous organiser de manière indépendante, nouer des amitiés et surtout, nous demander si l'heure n'est pas venue de les envoyer au diable une fois pour toutes. »*⁵³

Ce refus est un refus du retour à la norme. Selon Butler, le sujet active et reproduit les normes, mais il est aussi capable de trouver une marge d'agir en performant autrement. « Performer c'est donc aussi agir en changeant, trouver la liberté dans une marge de manœuvre à déployer face aux prescriptions ». Les travaux de Butler sur les questions de genre et de domination masculine permettent de capturer les complexités du concept *d'agency* et de dépasser la dichotomie entre domination et émancipation. En effet, si l'autrice insiste fortement sur le poids des normes qui sont activées et reproduites par les acteurs (dans la lignée de Bourdieu) elle s'attache dans le même temps à la capacité qu'ont ces derniers à les transformer. En cela on retrouve une réflexion proche du processus de subjectivation : Butler parle de 3 phases pour dé-diagnostiquer le genre : « Tout d'abord, la prise de conscience des normes

mouvements sociaux mexicains dès son annonce. Suite à l'augmentation des prix, le Mexique est secoué par de nombreuses protestations, des routes sont bloquées et les manifestants occupent les stations essence.

⁵³ Facebook.

et de leur pouvoir de coercition, ensuite, la capacité à développer une intention d’agir pour s’y soustraire, enfin, la découverte des moyens de l’action et son accomplissement. » [Haicault, 2012]. Cette analyse est intéressante car elle introduit « la conscience de soi d’un sujet capable de faire bouger les normes. »

4) De l’espoir à l’impuissance

Les espaces d’expériences qu’ouvrent les mobilisations sont justement des espaces où les étudiants peuvent prendre les choses en main, ne plus subir cette normalité et dessiner un autre monde possible. On comprend alors aisément l’espoir et la joie que peut apporter la participation à une grande mobilisation. Piven et Cloward [cités par Poma, Baudone & Gravante, 2015, p. 30] parlent par exemple d’un « nouveau ‘sentiment d’efficacité’ qui se produit au moment où les personnes qui se considèrent comme politiquement impuissantes commencent à croire en leur capacité de changer les choses, processus que vivent beaucoup de personnes qui participent à une lutte ». L’action, la participation à une lutte, permet donc d’échapper (pour un temps) à une fatalité. L’arrêt de la mobilisation, le retour à la « normalité » est difficile à vivre pour les étudiants.

« Des fois je me sens mal de ne pas avoir fait plus, de ne pas faire plus... Il reste cette sensation... Mais en même temps il n’y a pas moyen de faire autrement ! C’est comme avant le 132... Parce que j’en ai parlé avec d’autres personnes et je pense qu’elles ressentent la même chose. Avec le 132 d’un coup on a trouvé un paradis d’affinités, on a trouvé comment agir pour quelque chose qui nous tient à cœur. Donc waouh, tu trouves cet espace... Et puis ça s’arrête. Bon à petite échelle je crois qu’on a rencontré des groupes [d’amis activistes]. Mais d’un autre côté tu te retrouves de nouveau dans une vie normale, ou tout seul avec ta haine du système, et il n’y a plus cet

espace, ou tu ne trouves plus cet espace où tu peux faire quelque chose contre tout ça. » [Adriana, août 2019]

Le fait d'être conscient rend encore plus douloureuse la situation si on n'a pas la capacité d'agir contre celle-ci. François Dubet [1987, p. 349] parle d'un sentiment similaire dans son livre *La galère*, lorsqu'il raconte le retour dans la cité des jeunes de banlieue après une forte mobilisation : « Après les rêves et presque la gloire, la vie à la cité apparaît pire encore. Il n'y a toujours pas de travail. Après la fraternité, le racisme pèse de nouveau. Et tous les autres qui continuent à faire des "conneries" et à défaire ce que la Marche a essayé de construire. » Dans son cas d'étude, il remarque que l'absence de mouvement social peut mener à « la rage ». Elle « est à l'action historique et aux mouvements sociaux ce que l'anomie est à l'intégration à la société. [...] la faiblesse ou l'absence de mouvement social plonge le sujet dans la rage parce que la domination subie n'a pas de sens, parce que l'action est impossible ou difficile, non par excès de contraintes mais parce que tous les éléments de la définition d'un mouvement ne sont pas assemblés. » [Dubet, 1987, p. 383]

Laurence Cox [2011] souligne lui aussi le caractère stressant, voir traumatisant d'une situation où les activistes ne peuvent ni se battre, ni abandonner la lutte (pour des raisons par exemple de cohérence ou de responsabilité interpersonnelle que nous analyserons dans les prochains chapitres). Le fait de maintenir des valeurs idéalistes tout en prenant conscience des nombreux problèmes qui traversent le pays est naturellement stressant. « Devenir politiquement actif peut réduire ce stress, car l'activisme donne le sentiment de faire quelque chose pour rendre le monde plus pacifique. Cependant, la manière dont est menée l'action militante déterminera si elle aide ou non à faire face avec succès au stress » [Forman & Slap, 1985]

5) L'action épuisante ?

Les moments d'action, aussi intenses et gratifiants soient-ils, peuvent aussi s'avérer épuisants, tant mentalement que physiquement. Ximena revient par exemple sur les derniers mois de la mobilisation pour Ayotzinapa :

« On était déjà beaucoup moins... Je pense que c'était à cause de la longueur de la mobilisation bien sûr, mais aussi du désespoir et de l'impuissance, du fait que tu ne vois pas de solutions. Et aussi la fatigue physique et émotionnelle que tu ressens non ? » [Ximena, juin 2019]

Trois ans plus tard elle oscille toujours entre ce besoin d'agir, et la fatigue émotionnelle que cela implique.

« J'ai participé seulement pour ces situations super fortes, parce que je ne peux pas rester les bras croisés non ? Mais sinon pas tant que ça parce que je crois que... Moi ça me touche beaucoup émotionnellement. Donner autant et au final tu n'as pas de résultats. Tu ne vois rien et tu sens toute cette fatigue [...] donc j'essaye de m'éloigner un peu parce que je crois que toutes les personnes n'ont pas la même force émotionnelle pour affronter les choses. Il y a des choses qui nous dépriment plus ou qui nous touchent plus, et des fois tu as l'impression que tu ne vas nulle part. Mais bon je continue à aller tous les ans à la manifestation [pour Ayotzinapa]. J'ai fait un documentaire sur les disparitions forcées qui a bien marché et va se convertir en long métrage. [...] et [la mobilisation du 10 juin des mères de disparus] m'a aussi fait revivre tout ce que j'avais essayé de cacher, pour continuer avec une vie normale. Mais en fait non tu ne peux pas continuer avec ta vie normale tout en sachant qu'il y a plein de personnes disparues. » [Ximena, juin 2019]

Il est difficile pour les activistes d'être continuellement Sujet et acteur. L'action peut être épuisante, tant physiquement que moralement : ils oscillent donc entre le besoin d'agir, lié à un sentiment de responsabilité, et le besoin de repos. La période de latence est un moment qui permet de repenser la manière d'agir en fonction des moyens et des envies de chacun. Ximena a par exemple préféré se concentrer sur la réalisation d'un documentaire sur les disparitions forcées plutôt que de s'investir dans d'autres mouvements sociaux : elle continue à agir, mais autrement.

II. La fin du rassemblement

1) Lutter ensemble pour un objectif commun durant la grande mobilisation

La difficulté du passage à l'action n'est pas la seule conséquence de la fin de l'espace d'expérience ouvert par la grande mobilisation. Le rapport aux autres est aussi profondément transformé. En se focalisant essentiellement sur le rapport entre subjectivation et *agency*, de nombreux auteurs minimisent l'importance du rapport aux autres dans les processus de subjectivation vécus par les activistes.

À titre d'exemple, reprenons quelques extraits d'entretiens cités précédemment :

« Avec le 132 d'un coup on a trouvé un paradis d'affinités, on a trouvé comment agir pour quelque chose qui nous tient à cœur »
[Adriana, août 2019]

*« Cela les rend très nerveux de nous voir nous organiser de manière indépendante, **nouer des amitiés** et surtout, nous demander si l'heure n'est pas venue de les envoyer au diable une fois pour toutes. »*

Le rapport aux autres est tout aussi important que l'action pour les activistes qui sont les sujets de cette thèse. Le passage à l'action est facilité par la présence d'autres personnes qui partagent les mêmes convictions, et l'action

renforce les liens entre les activistes. Ils se construisent comme principe de sens au contact d'autres personnes et dans l'action comme c'est par exemple le cas au sein des espaces d'expérience qui permettent la formation d'espace intersubjectifs étudiés dans le chapitre 2. Durant le #YoSoy132 et/ou la mobilisation de soutien à Ayotzinapa les activistes ont durant plusieurs mois rencontré, vécu et évolué au contact de nombreuses personnes mobilisés à leurs côtés pour le même objectif.

L'importance des deux mobilisations étudiées a amené les étudiants de la ville de Mexico à s'unir avec des personnes avec lesquelles ils ne se seraient pas ralliés en temps normal. « Plus qu'unifié, monolithique, selon la représentation idéologique qu'il tend à produire de lui-même, un mouvement est toujours un système de relations entre des pôles divers en tension les uns avec les autres. » [Melucci, 1999, p. 136]. Il y a durant les grandes mobilisations une sorte de compromis entre les membres du mouvement qui va au-delà des tensions internes qui peuvent exister hors des phases intenses de mobilisation. « Ces mouvements célèbrent le pluralisme dans le rassemblement et ne cherchent pas à surmonter les différences par une supra-identité idéologique ou collective. La performativité sur la place publique prime sur les idéologies et l'engagement dans les organisations politiques de longue durée. » [Göle, 2014].

De nombreux témoignages reflètent l'envie d'agir en accord avec ses idées et dans le même temps d'accepter les autres manières de lutter : c'est un apprentissage laissé par le rassemblement d'une grande diversité d'activistes durant la mobilisation qui est valorisé par ces étudiants. La démocratie participative qui est mise en œuvre au sein du mouvement étudiant avec l'organisation d'assemblées facilite ce genre de position. Polletta, dans une large recherche sur la démocratie participative au sein des mouvements sociaux du siècle dernier aux États-Unis [2002, p. 8], explique en effet que si chacun peut prendre part au processus de décision, alors le sens de la solidarité

et de la responsabilité est intensifié. Cela favorise aussi l'acceptation des différences qui coexistent avec un même objectif.

Si les différences comme les tensions sont bien présentes lors du mouvement (au niveau idéologique, sur les modes d'organisation et de décision, sur les méthodes d'action à employer etc.), elles sont mises au second plan, l'union durant les grandes mobilisations étant plus importante.

« Oui il y avait des débats pour voir où va le mouvement, mais ce ne sont pas des ruptures totales. On avait compris que pour faire un mouvement et pour qu'il soit fort et important il fallait être tous ensemble même si on avait des idées différentes. Ça aussi je l'ai vraiment appris lors du 132. » [Ruben, mai 2019]

Plusieurs enquêtés engagés dans #YoSoy132 disent par exemple avoir joué un rôle de médiateur entre les différents groupes présents :

« On a souvent été dans cette situation de médiation, je ne sais pas pourquoi. Peut-être à cause de notre personnalité ? [...] et [les différents groupes] ont dû s'adapter les uns aux autres, c'était la seule solution. » [Fany, janvier 2017]

« Dans le 132 je pense qu'il y avait plusieurs forces. Qu'on était tous très différents. Vraiment on était tous très différents. Mais en même temps on voulait être ensemble à tout prix. L'unité par tous les moyens mais en même temps la guerre de tous contre tous. Et je pense que je... qu'on a été beaucoup à forcer cette union. » [Damian, novembre 2018]

Ainsi, les étudiants qui participent aux phases intenses des mobilisations nationales se sentent responsables les uns des autres, malgré leurs différences (qui sont parfois très grandes).

« Il y avait des personnes qui n'étaient pas forcément mes amis, mais je savais que si je me faisais arrêter ils iraient au ministère public. Tout comme moi je suis allée au ministère public pour d'autres. Certains que je ne connaissais même pas. [...] on sentait qu'il y allait avoir un soutien solidaire. » [Adriana, août 2019]

« Ça m'a appris à toujours soutenir toute action même si je ne suis pas complètement d'accord [...] parce que tu ne sais jamais qui peut avoir besoin de toi. Ne pas condamner l'action, seulement l'observer et ne pas la perdre de vue. » [Pilar, août 2019]

2) La fin de l'union nécessaire ?

Durant les grandes mobilisations, les étudiants sont ensemble pour un but commun et contre un même adversaire. L'engagement à l'égard des autres membres du mouvement est très fort mais est aussi parfois vécu comme une contrainte. Cela est bien illustré par les témoignages concernant la libération des prisonniers après la manifestation de #YoSoy132 du 1^{er} décembre 2012, jour de l'entrée en fonction d'Enrique Peña Nieto, qui a été sévèrement réprimée et où plusieurs étudiants ont été emprisonnés. Ces derniers avaient entrepris des actions qui n'avaient pas eu le soutien des diverses assemblées. Plusieurs étudiants me parlent de cet engagement au moment d'aller manifester pour leur libération, d'une responsabilité envers les autres membres du mouvement, mais aussi de leur désapprobation concernant les actions entreprises par les étudiants emprisonnés :

« Au final on a aidé à les libérer car c'était un engagement avec le mouvement. [...] On a libéré les prisonniers... et cela signifiait beaucoup de choses... en termes d'efforts humains et de solidarité... parce qu'en fait en échange de la libération des prisonniers on a eu la démobilisation et la désarticulation. » [Fernando, janvier 2018]

Ou encore Damian qui apporte un témoignage fort :

« Quand les prisonniers sont sortis en décembre, pour moi ça a été comme une conclusion⁵⁴. C'était enfin fini. Toute cette logique de nous défendre tous. Tous, tous tous. Il y avait un étudiant prisonnier que je n'appréciais pas. Mais bon, on devait le sortir. Et quand il est sorti je me rappelle que quelqu'un m'a dit 'maintenant nous aussi on est libres'. C'est-à-dire que... on était libre de ne plus nous unir tous »
[Damian, novembre 2017]

L'union large des grandes mobilisations, aussi grisante et porteuse d'espoir soit-elle, est souvent difficile à vivre sur le long terme par les activistes. Les compromis que le rassemblement implique sont synonymes d'une baisse de la concordance subjective et le temps passé à la médiation, s'il est source d'apprentissage, est aussi épuisant. On ne peut pas parler d'un repli sur soi, mais il est vrai qu'à la fin de l'espace d'expérience, les différences entre les activistes prennent le dessus. Les fractures ont trait à des manières différentes de concevoir la politique, le mouvement, la manière de lutter. Après l'urgence de la mobilisation qui a permis une union très large autour d'un même objectif, les activistes préfèrent s'entourer de personnes avec lesquelles ils partagent la même vision de la lutte. Ils ont dorénavant une meilleure connaissance des forces en présence dans le mouvement, ainsi que de la manière dont ils veulent mener leur activisme.

« Pour moi le réseau affectif est très important. S'il y a quelqu'un avec qui je ne peux pas participer... je pense que je l'ai appris du féminisme, je n'ai pas à le faire, personne ne peut m'obliger. Et je ne peux pas non plus obliger quelqu'un à être avec moi. Et je pense que quand les affects font aussi partie de cela, alors la transcendance politique est beaucoup plus grande. Comment tu construis des

⁵⁴ « Un cierre »

principes pour pouvoir continuer à faire des choses. » [Fany, janvier 2018]

« En vrai... on se connaît, il n'y a aucun problème. A. c'est mon amie, B. je la salue... mais beaucoup de liens de confiance se sont rompus aussi. Des liens de confiance qui marquent aussi la manière dont tu travailles. Mes amis les plus proches ils sont dans la campagne de Marichuy. Ils sont... On va dire plus radicaux. [...] On dirait qu'il y a deux 132 qui continuent, même s'il y a un dialogue qui se maintient. [...] Des groupes se sont formés qui ne représentent pas vraiment tout le 132. »⁵⁵

Plusieurs enquêtés parlent de l'un ou l'autre étudiant d'une école privée qui fait depuis #YoSoy132 partie de son groupe d'amis. Mais en règle générale ce sont plutôt des liens de *compañerismo* qui perdurent. Enzo raconte par exemple qu'une des choses qui reste de #YoSoy132, ce sont deux équipes de football, une des universités privées et l'autre des universités publiques, qui se retrouvent pour jouer de temps en temps. Lors du quatrième anniversaire de #YoSoy132 ils organisent un match... Mais celui-ci est suivi de deux fêtes différentes, une pour les étudiants des universités publiques et l'autre pour ceux des privées. Il y a un respect de l'autre qui continue à lutter pour les mêmes choses que durant la mobilisation, mais un éloignement car les manières de lutter ne sont pas les mêmes.

« [Beaucoup de personnes de l'UNAM] sont pour un activisme qui est contre l'État. Pour ceux de la Ibéro, de l'ITAM, le 132 a ouvert tout un monde de possibilités et maintenant tu les vois dans la Commission nationale des droits humains, dans les ONG, dans les organisations internationales, ils lancent des candidatures... Ils ont compris qu'il y

⁵⁵ Enzo : Entretien réalisé en janvier 2018. Alors professeur à la FCPyS de l'UNAM. Première participation durant #YoSoy132. À l'étranger lors d'Ayotzinapa.

a une possibilité de participation politique et ils forment cette société civile qu'il y a au Mexique. Et pour moi c'est ça... Pendant que certains se maintiennent hors du système et cherchent comment soutenir la seule candidature antisystème, les autres cherchent à y entrer et à le transformer de l'intérieur. Donc c'est sûr, c'est polarisé. » [Enzo, janvier 2018]

On retrouve aussi des fractures au sein des étudiants qui se sont mobilisés en soutien à la normale d'Ayotzinapa. Des tensions apparaissent par exemple à l'UAM entre ceux qui sont allés à Ayotzinapa, ont rencontré les normaliens et les familles des disparus, expérimenté la vie et la manière de lutter à l'école normale, et leurs camarades restés à la ville de Mexico. On a vu dans le chapitre 2 que les participants aux caravanes reviennent profondément changés de leur voyage à Ayotzinapa. Il leur est impossible de retranscrire avec des mots l'intensité de leur expérience, c'est quelque chose qui ne peut se comprendre complètement que si cela est vécu. « Les noms des choses représentent les limites qui se posent à l'expérience, car l'expérience qu'on peut avoir va être mesurée par le langage et les mots que l'on utilise. La parole sert de médiateur à l'expérience dans sa manière de l'exprimer » [Fornet Betancourt, 2004, p. 65]. Pour les étudiants qui sont allés à Ayotzinapa, expliquer tout ce qu'ils ont appris, ressenti et connu à leurs camarades qui n'ont pas vécu la même expérience est aussi essentiel que compliqué. Boaventura de Sousa Santos [2011, p. 43], dans son exposé des deux piliers de l'épistémologie du sud⁵⁶, insiste sur l'importance du travail de traduction

⁵⁶ Les deux piliers de l'épistémologie du sud sont « l'écologie des savoirs » et la « traduction interculturelle ». La première « est fondée sur l'idée qu'il n'existe pas de connaissance ou d'ignorance dans l'absolu. Toute ignorance est ignorance d'un savoir particulier, et toute connaissance triomphe d'une ignorance particulière. Acquérir certains savoirs peut en faire oublier d'autres et, par conséquent, peut rendre ignorant de ces autres savoirs. » Quant à la traduction interculturelle, elle est « comprise comme la procédure créant une intelligibilité mutuelle entre les différentes expériences du monde, qu'elles soient disponibles ou possibles. » [Sousa Santos, 2011 p.39-40]

des savoirs et des pratiques, surtout « lorsqu'on a affaire à des pratiques non hégémoniques, puisque leur intelligibilité réciproque est une condition de leur articulation mutuelle. C'est en outre, une condition de la conversion des pratiques non hégémoniques en pratiques contre hégémoniques. Le potentiel anti-systémique ou contre-hégémonique de tout mouvement social réside dans sa capacité à articuler, avec d'autres mouvements sociaux, ses formes d'organisation et ses objectifs. Pour qu'une telle articulation soit possible, les mouvements doivent être mutuellement intelligibles ». L'exemple des étudiants qui sont allés à l'école normale rurale montre la difficulté de ce travail de traduction.

« Ceux qui ont participé aux caravanes, on revenait avec une mentalité complètement différente. On disait 'non les compañeros n'ont pas besoin de ça mais de ça, on doit être plus radical, on doit faire ça, parce qu'à Ayotzi il se tue à la tâche⁵⁷ et ici non... Ici ils croient qu'en faisant un métro populaire ils vont changer les choses ou quelque chose comme ça. Et certains disaient 'il faut être plus radical'. Donc oui, il y a eu pas mal de confrontations entre ceux qui ne sont pas allés à Ayotzinapa et voyaient ça de loin et nous, qui avons vécu ce qui se vit là-bas réellement. » [Ximena, juin 2016]

Par ailleurs les étudiants qui ont participé à la caravane ont appris des normaliens les avantages et les inconvénients d'une autre forme de lutte dans un autre contexte. Betancor Nuez et Prieto Serrano [2018], dans leur étude sur les suites du 15M en Espagne, montrent que « grâce aux techniques apprises durant la lutte, à l'extension de ses croyances à de nouveaux champs d'activités et à la survie de réseaux d'amitiés forgées durant le mouvement, l'activisme peut générer plus d'activisme, des positions politiques plus radicales et une plus grande disposition à s'unir à d'autres mouvements ».

⁵⁷ « Rompiendo la madre ».

Elias raconte par exemple que certains étudiants de l’UAM Xochimilco après avoir vu qu’une des techniques de lutte des normaliens était l’expropriation de magasins ont voulu faire de même dans la ville de Mexico. Mais ces méthodes de lutte sont loin de faire l’unanimité au sein de la communauté étudiante de la capitale qui n’a pas le même répertoire d’action que les normaliens. « *Je me rappelle qu’à une assemblée à l’UAM Azcapotzalco on a beaucoup débattu là-dessus, il y avait une très forte tension pour savoir si on les soutenait ou non* »⁵⁸. Au final l’UAM Azcapotzalco soutient l’action mais n’y participe pas.

Lorsque l’objectif commun qui les avait unis s’éloigne, les personnes qui restent mobilisées se font moins nombreuses et les tensions et les différences de position prennent le dessus. La fin de l’espace d’expérience ouvert par la grande mobilisation rompt l’union large de personnes engagées. La phase intense de mobilisation était un moment grisant de solidarité, de création de liens, d’ouverture à l’autre et d’apprentissage. Mais de la même manière que l’action peut être épuisante, cette union large peut être vécue comme une contrainte. Bien qu’ils ne choisissent pas les mêmes manières de lutter, la solidarité et les liens entre activistes ne disparaissent pas durant la période de latence. Tout comme l’action, ils prennent d’autres formes.

Le fait d’avoir vécu une expérience forte de lutte sociale ensemble favorise la reconnaissance de l’autre, qui à distance est souvent plus forte que les disputes qu’il y a pu avoir lors de la mobilisation. Ils ne vont pas lutter côte à côte continuellement et les périodes de latence permettent justement de se recentrer sur ce qui est important pour chacun. Mais ils savent que ces personnes et groupes sont là si besoin, et que de leur côté aussi ils essayent d’améliorer la condition de leur pays. Ces connaissances de lutte sont à la base de tout un réseau de *compañeros* que nous étudierons dans le chapitre 8.

⁵⁸ Elias, août 2019.

« Environ 600 ou 700 de mes amis Facebook sont activistes. Donc un réseau s'est créé... même si maintenant on ne travaille pas toujours ensemble car il y a eu beaucoup de fractures... mais ce qui est sûr c'est qu'après tu connais beaucoup de personnes activistes au Mexique. » [Enzo, janvier 2018]

La fin de la grande mobilisation rend plus difficile le passage à l'action et met en lumière les différentes tensions entre activistes qui avaient été relayées au second plan face à l'urgence de la situation. La concordance entre la subjectivité des activistes, le passage à l'action et le rapport aux autres se délite. C'est à la fois le contexte qui a changé, avec un « retour à la normalité » qui pénalise les grands rassemblements et les actions publiques. Mais aussi les activistes eux même, qui sont transformés par leurs expériences et leurs rencontres et ont une idée plus claire d'avec qui et comment ils veulent lutter.

Pour poursuivre leur engagement durant les périodes de latence, les activistes vont donc devoir créer un nouveau rapport à l'action et aux autres qui leur permettra d'atteindre la cohérence subjective recherchée.

Chapitre 4 : Se confronter à un monde qui n'a pas changé

Loin des grandes mobilisations où ils ont souvent été considérés comme la jeunesse consciente et engagée, durant les périodes de latence les activistes ont plutôt mauvaise presse, que ce soit à l'université ou dans les médias. De plus, la période de latence se caractérise par un retour sur le devant de la scène de la politique institutionnelle, qui n'a pas les faveurs des activistes qui ont expérimenté d'autres manières de faire de la politique durant la mobilisation. Rester mobilisés et optimistes devient beaucoup plus difficile, les étudiants se sentent parfois seuls et impuissants.

I. Ce que je vis n'est pas ce qui est montré dans les médias : l'expérience de la manipulation médiatique.

Le rapport des activistes au reste de la société dépend en partie des médias qui transmettent une certaine vision des mouvements sociaux. Au Mexique, l'histoire de la télévision « est celle de son alliance avec le pouvoir politique, avec deux grands groupes privés – Televisa et Television Azteca – qui contrôlent 90% des audiences » [Rovira, 2014, p. 50]. Comme dans beaucoup de pays, « les pouvoirs politiques et les médias produisent une version des événements avec la volonté de minimiser leur ampleur et véhiculent une image déformée de ses manifestants comme des éléments perturbateurs de l'ordre public, voire comme des 'casseurs' et des 'racailles'. Non seulement ils ne sont pas reconnus comme citoyens légitimes, en plus ils sont stigmatisés, par des désignations dépréciatives, comme des marginaux, comme des violents ou comme des agents de l'étranger qui complotent pour renverser les régimes en place. Afin de susciter la stupéfaction auprès de l'opinion publique, on cherche à déshumaniser les manifestants, par des rumeurs, à l'appui de faux témoignages qui sont propagés à l'égard de leur comportement brutal, dégénéré, voire barbare. » [Göle, 2018]

Face à ce panorama, une des demandes principales de #YoSoy132 concernait la démocratisation des médias et ses corollaires : la défense de la liberté d'expression, le droit à l'information et l'opposition aux monopoles médiatiques qui sont utilisés pour manipuler les citoyens [Bizberg, 2015]. En effet, « l'indignation des étudiants de la Ibéro a été un prétexte pour combattre les messages sur la situation du pays, la concentration médiatique, les élections. Elle a créé un espace pour que tous ceux qui se sentent concernés puissent se manifester [...]. La demande initiale d'un droit de réplique s'est convertie en un appel à l'action contre les monopoles de communication du pays et pour des élections transparentes. » [Rovira, 2014, p. 53]. Au sein du mouvement le lien est rapidement fait entre les écueils de la démocratie mexicaine et les grands médias qui font alors la promotion du candidat du PRI.

La participation au mouvement #YoSoy132 a sensibilisé les étudiants à cette problématique, ou a renforcé la méfiance qu'ils avaient déjà envers les médias traditionnels.

« On se rend compte qu'à l'extérieur il y a un processus d'aliénation de la société. Un fort impact des médias d'information traditionnels qui sont ceux qui réellement dirigent l'opinion publique. Dans le cas du Mexique, je pense que dans le monde mais particulièrement au Mexique, le niveau de manipulation est très élevé. Et parfois les gens n'ont pas les outils basiques pour comparer avec d'autres médias, d'autres sources qui ne sont pas traditionnelles. Je crois que souvent c'est pour ça qu'il est plus difficile pour certaines personnes d'avoir une idée juste de ce qu'il se passe. » [David, juin 2015]

Les groupes de travail et de réflexion sur les médias et la communication rassemblent de nombreux étudiants durant les mois de mobilisation intense. Rappelons qu'une des actions phares du mouvement a consisté à organiser un débat transmis via internet entre 3 des 4 candidats à la présidentielle de 2012

[Estrada Saavedra, 2014]⁵⁹. Pourtant, même si avec l'aide d'autres acteurs, les participants au #YoSoy132 ont réussi à « obliger les chaînes de télévision à modifier le contenu de leur couverture des élections fédérales de 2012 et à mettre au centre du débat public le financement des campagnes et le travail journalistique », on remarque que les médias transmettent une certaine vision de #YoSoy132. En effet, « comme d'autres systèmes fonctionnels spécialisés, les médias de masse contribuent de manière décisive à déterminer ou à façonner les sens de notre expérience du monde par la transmission d'images d'informations et de divertissement » [Estrada Saavedra, 2014 ; Melucci, 1996].

Que ce soit lors de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa, ce sont les écoles privées qui sont le plus souvent mises en avant dans les grands médias. Meneses et Silva [2018, p. 178] montrent qu'à « l'intérieur du mouvement les étudiants des universités publiques étaient méfiants et embêtés en remarquant que ceux qui recevaient l'attention des médias étaient les mêmes jeunes qui du fait de leur origine et leur classe, ainsi que grâce à la somme de leur capitaux sociaux et culturels, n'avaient pas besoin d'élever la voix pour être écoutés car ils étaient nés avec un microphone entre les mains. » Reproche que l'on retrouve dans le discours de plusieurs activistes interrogés pour cette recherche :

*« M****, combien de fois il y a eu des événements à l'UNAM ou à l'UAM, pour se plaindre de la question d'Atenco ? De manière plus claire, plus authentique ! Et il ne s'est rien passé ! Mais comme maintenant c'est la Ibéro, et ce sont les fresas, et ce sont... je ne sais pas pourquoi la perception a été différente, mais ça a marché ! »*⁶⁰

⁵⁹ Le 19 juin 2012, transmis principalement sur la plateforme Hangout, sur plusieurs radios et sur les chaînes culturelles de l'IPN et du conseil national pour la culture et les arts.

⁶⁰ Sergio : entretien réalisé en janvier 2018. Étudiant en droit à l'UAM-A. Participe à la marge à #YoSoy132 et à Ayotzinapa. Critique du mouvement étudiant il préfère

La centralité dans les médias des écoles privées s'explique en grande partie par l'expertise, les ressources et les contacts dont disposaient les élèves de ces universités. Cela a un impact sur l'imaginaire qui se crée autour de #YoSoy132 des années plus tard : plusieurs étudiants qui s'engagent pour la première fois lors d'Ayotzinapa ou qui sont restés à l'écart de #YoSoy132 ont cette impression d'un mouvement qui rassemblait essentiellement des élèves d'universités privées. Ce qui n'est bien sûr pas le cas de ceux qui ont vécu l'expérience de la mobilisation.

Pour les activistes, le fait d'être les victimes de cette différence de traitement renforce leur méfiance : ils voient de leurs propres yeux que les médias déforment la réalité.

« Ce jour-là ils sont allés dans beaucoup d'écoles [les familles des disparus d'Ayotzinapa]. Mais les médias sont seulement allés au Colmex. La Jornada, Reforma etc. Ça a même été la couverture de la Jornada je crois. » [Damian, novembre 2017]

« Au tout début du 132, je ne sais pas si tu te rappelles que sur Télésisa ils s'entretiennent avec plusieurs étudiants. Il y avait un mec de l'ITAM, et je ne sais plus si un ou deux de la Ibéro et comme représentante des écoles publiques ils ont pris une fille qui est schizophrène [...] Et forcément, n'importe quelle personne qui ne fait pas partie du mouvement qui voit cette information va se dire 'ah ceux des écoles publiques ils sont fous' ! Ou 'ils n'ont pas d'arguments'. Ils ont fait ce genre de chose ! » [Adriana, août 2019]

Ces différences de traitement de la part des médias attisent les tensions internes du mouvement.

s'engager avec son réseau de *compañeros*. Engagé dans les luttes internes à l'université, a été conseillé universitaire (mais toujours en lien avec les activistes).

« À ce moment-là ça commençait à être étrange... Des disputes internes dans le 132. Les médias ils n'ont interviewé qu'un seul groupe [ceux des universités privées] »⁶¹

« Le problème ça a été aussi de gérer les médias. Ils ont essayé de nous diviser, ils ont donné la parole à certaines personnes, à certains groupes... » [Adriana, août 2019]

Sur ce point nous rejoignons Estrada Saavedra [2014] qui remarque que « des tensions, des divergences politiques et des luttes pour le pouvoir ont eu lieu au sein de #YoSoy132 non seulement pour des raisons internes, mais aussi à cause de l'environnement, notamment dans les médias. En effet, la façon dont les médias ont traité le 132 a eu des résonances dans le mouvement lui-même. » Il parle par exemple du choix des interviewés par les télévisions qui donnent à des étudiants une certaine autorité pour définir la position officielle de #YoSoy132 alors qu'il ne s'agissaient que d'opinions personnelles, ou encore du fait que des médias (comme TV Azteca ou Milenio) sélectionnent certains types d'étudiants sur des critères classistes et discriminatoires relativement évidents pour mettre en valeur leurs informations tout en supposant une division entre modérés (les étudiants des écoles privées) et radicaux (les étudiants des écoles publiques) – ces derniers étant disqualifiés et signalés comme dangereux. Cela a eu un impact sur la construction de la mémoire collective de #YoSoy132, et sur la différence d'appréhension du mouvement entre les personnes qui l'ont vécu et celles qui l'ont suivi de loin.

« C'est comme la manipulation médiatique. Je veux dire, être toi, là, au moment présent. Tu es en train de vivre un évènement en ce

⁶¹ Victor : Entretien réalisé en juillet 2019. Allait aux manifestations de 2006 quand il était lycéen. Participe à #YoSoy132 alors qu'il était étudiant à la Faculté de philosophie et lettres de l'UNAM (assemblée de philosophie mais aussi Acampada Revolucion et autres). Se mobilise durant Ayotzinapa à l'université de Veracruz puis avec des associations de familles de disparus. Maintenant défenseur des droits humains.

moment et puis il y a un article qui sort dessus et qui ment. Et toi tu sais très bien que c'est un mensonge ! Parfois c'est seulement quand tu le vois de tes yeux que tu peux te rendre compte de comment fonctionnent certaines choses. » [Adriana, août 2019]

On peut donc distinguer deux conséquences principales de la couverture médiatique, l'une sur la subjectivité des activistes, et l'autre sur la perception qu'a la société mexicaine du mouvement social et de ses protagonistes.

D'une manière générale, la mobilisation des jeunes en faveur de la démocratie et de la justice est saluée, mais le traitement est différent suivant l'origine sociale des étudiants et leurs méthodes d'action. Ce traitement différencié pénalise les étudiants des universités publiques qui sont dépeints comme radicaux, jusqu'au-boutistes voire violents. La méfiance des activistes envers les médias est accentuée car ces derniers ont transmis une certaine image des mobilisations qui ne correspond pas à leur vécu. Cette dernière a été intégrée par toute une partie de la population. Hors du cadre favorable des espaces d'expérience ouverts par la grande mobilisation où ils étaient entourés et soutenus, se confronter à ces visions plus ou moins négatives de leur engagement est un défi de plus que les activistes doivent relever. Comment vivre son activisme s'il n'est pas reconnu ? Ou pire, criminalisé ?

II. La difficulté d'être activiste

1) De héros à *chairos*⁶²

Les périodes de latence contrastent fortement avec celles de la mobilisation, où les regards se tournent sur la « jeunesse qui se réveille » et prend les devants de mobilisations plutôt bien accueillies par la population (que ce soit

⁶² « (Insulte) Personne qui défend des causes sociales et politiques contre les idéologies de droite, mais à qui on attribue un manque d'engagement véritable. Personne qui s'auto-satisfait de son comportement. » (diccionario del español de México)

lors de #YoSoy132, d'Ayotzinapa ou du tremblement de terre de 2017)⁶³. En effet toute une partie de la population, mais aussi de la communauté étudiante, a une mauvaise image des jeunes engagés. L'ampleur des mobilisations a pu donner aux activistes l'impression que leurs revendications et leurs actions faisaient consensus dans le pays, mais le « retour à la normalité » tant redouté par les étudiants engagés signifie la sortie de cette « bulle activiste » et la confrontation avec tout une partie de la société qui n'adhère pas à leur lutte.

Cette image plutôt négative des étudiants engagés trouve en partie son origine dans le traitement médiatique des mobilisations [Rovira, 2013], mais aussi dans les problèmes que rencontre l'organisation étudiante. Au sein des universités publiques, les étudiants engagés sont souvent assimilés à des « fossiles » (en référence au fait qu'ils restent à l'université alors qu'ils ont passé l'âge d'étudier, ou ne sont plus inscrit à des cours), les « *chairos* », les « *nacos* », « les fainéants qui n'étudient pas » etc. Ce que confirme Lozano Gonzales [2017, p. 3] dans un livre qui étudie la culture et la formation politique des militants de collectifs de l'UNAM : « Ils sont catalogués comme révoltés, comme personnes qui cherchent seulement à générer « *grilla* », qui occupent les installations de l'université et n'organisent pas d'activité en faveur de la communauté étudiante, on les appelle les fossiles. Apparemment, cette forme de participation politique est rejetée par beaucoup d'élèves, car les membres des collectifs étudiants ont une idéologie radicale, d'extrême gauche, qui se heurte à celle des autres membres de la communauté ». Cette critique est particulièrement présente à l'UNAM, et plus précisément au sein des facultés de sciences politiques et sociales et de philosophie et lettres, qui ont une longue tradition de lutte universitaire et où existent de nombreux

⁶³ David Marcial Pérez, « Los jóvenes mexicanos, motor de la reconstrucción », *El Pais*, 27 septembre 2017 ; María de las Heras, « Si pudieran, la mitad de los mexicanos se unirían a #Yosoy132 », *El Pais*, 28 mai 2012.

collectifs issus de mobilisations précédentes comme la grève de 1986 ou de 1999, ainsi que d'autres qui sont liés à des partis politiques.

Les étudiants engagés au sein de ces collectifs sont des militants : ils vivent leur engagement au sein d'une structure définie, que ce soit une organisation ou un parti politique. Rappelons qu'ils ne sont pas les sujets de cette thèse qui se concentre sur les activistes.

La grande mobilisation rend visible et rassemble des étudiants avec des modalités d'engagement très différentes autour d'un objectif commun (militants, activistes, sympathisants ponctuels...). Durant les périodes de latence la situation change, et seuls les « militants » restent visibles sur le campus grâce à la représentation de leur collectifs (nous étudierons dans la deuxième partie de cette thèse les modalités de la continuité de l'engagement des activistes durant les périodes de latence et les raisons de leur relative invisibilité). Or, ces collectifs ont pour la plupart une mauvaise réputation et beaucoup d'étudiants s'en méfient. Ils leur reprochent entre autres leur attitude durant les assemblées et les délibérations lors de la grande mobilisation.

En effet, un des problèmes soulignés par la grande majorité des enquêtés, de nombreuses discussions informelles avec des étudiants de l'UNAM et plusieurs mois d'observation participante, est la présence durant #YoSoy132 ou Ayotzinapa de collectifs ou de personnes qui ne jouent pas le jeu de l'assemblée. Les nouveaux arrivants perçoivent rapidement que durant les assemblées se jouent des luttes de pouvoir entre ces différents groupes, et regrettent « l'accaparement » du débat par ces derniers en dépit d'un débat plus concret et qui devrait inclure toute la communauté étudiante.

« [l'organisation en assemblée] me paraîtrait viable si un vrai dialogue, honnête, était recherché. Mais ce qui se passe souvent c'est que les collectifs arrivent. Il y a des gens qui viennent et qui ne cherchent pas un dialogue sincère mais veulent plutôt imposer leurs

points de vue. Ils ont des mécanismes pour rompre les assemblées. [...] et ça fatigue ceux qui ne sont pas dans cette logique. » [Adriana, août 2019]

« Les collectifs arrivent et ils veulent s'approprier⁶⁴ la mesa⁶⁵, les participations. [...] ça fatigue l'assemblée. Ils veulent que ce soit leur proposition qui soit votée, ils ont des tactiques. [...] Après leur proposition peut être cool mais il y a déjà un préjugé par rapport à ce qu'ils font. Donc c'est compliqué. » [Lorenzo, août 2019]

« Les nouvelles générations ont une mauvaise image des activistes [il parle, dans les termes de cette thèse, des militants] de l'UNAM parce qu'ils viennent de la grève de 1999. Et c'est logique, car la majeure partie de ces organisations ont beaucoup de vices. Elles ne s'adaptent pas au nouveau modèle qui se met en place. Elles veulent imposer une logique alors que le processus maintenant est différent. »⁶⁶

Au sein de la communauté étudiante, un amalgame est fait, et tout engagement revendiqué (bien que les pratiques des activistes soient différentes de celles des militants) est associé dans l'imaginaire collectif à ces organisations militantes. Si en dehors des mobilisations nationales ces organisations sont les seules visibles sur le campus, les activités qu'elles organisent sont loin de rassembler les foules universitaires⁶⁷ (pour beaucoup d'étudiants, ce sont toujours les mêmes, toujours les mêmes discours, toujours les mêmes

⁶⁴ « Agandaillarse ».

⁶⁵ 4 ou 5 personnes qui modèrent l'assemblée, distribuent les tours de paroles, prennent des notes pour rédiger le compte rendu.

⁶⁶ Xavier : entretien réalisé en juillet 2019. A étudié l'ingénierie électrique à l'UNAM. Participe à la grève de 1999 à l'UNAM alors qu'il est au lycée. Participe à divers collectifs étudiants (plus dans une optique militante). Porte-parole de sa faculté lors de #YoSoy132, et forte participation lors d'Ayotzinapa.

⁶⁷ Observation participante à la FCPyS et à la FFyL de l'UNAM entre 2015 et 2019.

dynamiques...). Sergio résume durant son entretien ce que pensent de nombreux étudiants :

*« Personne ne fait attention à eux. Littéralement. Et ça tu peux le voir partout. Tu peux aller à l'université la plus militante du monde, à la faculté de philosophie et lettres [UNAM] par exemple, ou à celle de politiques [FCPyS] de l'UNAM et ils sont... Ce mot il est déjà à la mode... Bon on peut dire que moi aussi j'en suis un mais je l'utilise de manière ironique, aussi envers moi : ce sont los p*nches chairros que nadie pela⁶⁸. Et c'est triste mais c'est réellement ça. »* [Sergio, janvier 2018]

On retrouve, comme pour le traitement médiatique, des conséquences d'une part sur la subjectivité des activistes et d'autre part sur la perception qu'a la communauté universitaire de leur engagement. C'est en partie parce qu'ils ont fait l'expérience de la grande mobilisation, et n'étaient pas en accord avec les pratiques et les idées des militants des collectifs que les activistes s'orientent vers l'engagement qui les caractérise. Ils sont nombreux à mettre un point d'honneur à ne pas reproduire ce qu'ils voient comme des « vices » des organisations. Malgré cela, les stigmates restent et leur engagement n'est pas toujours vu comme quelque chose de positif par la communauté universitaire.

2) L'engagement bouscule les relations affectives

Nous avons souligné dans le chapitre précédent l'importance pour les activistes de la concordance entre leur subjectivité, le passage à l'action et leur rapport aux autres. Cette concordance subjective implique aussi des sacrifices. S'engager demande du temps, et signifie souvent une rupture avec des personnes opposées à la lutte.

« Ça a été un chemin douloureux parce que je me suis rendu compte que mes amis n'étaient pas mes amis. Ça a été une rupture avec ma

⁶⁸ « Les p***** de chairros que personne ne remarque ».

réalité. Rompre avec une partie de ma famille. Rompre complètement. [...] mais je préfère ça au silence que cherchait à m'imposer la réalité quotidienne. » [Pilar, août 2019]

La recherche et l'affirmation de sa subjectivité, le fait de se construire comme un être libre en opposition à un ordre dominant signifie aussi pour certains étudiants qui ne viennent pas de milieux de gauche ou engagés un éloignement par rapport aux cercles de socialisation qui étaient les leurs.

« J'étais dans un lycée privé. Et je sais que beaucoup... Beaucoup ne me parlent plus... Cette condamnation sociale d'être une révoltée. Un 'chairó'. » [Adriana, août 2019]

« Je viens d'une classe sociale différente de la plupart de mes amis de l'UNAM. Au Mexique, la plupart des personnes qui étudient à l'UNAM viennent des écoles publiques. Moi je n'ai pas étudié dans une école publique mais dans une école privée. [...] Mes amies [du lycée] ne croient pas aux manifestations ou à la participation politique, ni à la force du peuple... Ou à quoi que ce soit. [...] ça ne les intéresse pas, ou elles pensent que ça ne sert à rien, ou que c'est un truc de pauvre... [...] J'ai laissé beaucoup d'amis en chemin... mais je m'en suis fait d'autres.

- *Pour cette raison ? Parce qu'ils ne participent pas ?*
- *Oui, exactement, pour cette raison. Oui c'est pour ça. Mais je me suis fait d'autres amis. »⁶⁹*

Le fait que la lutte soit vécue comme quelque chose de profondément personnel a logiquement des impacts sur les relations affectives des étudiants engagés, qui cherchent à s'entourer de personnes qui ont les mêmes idéaux

⁶⁹ Aurora : entretien réalisé en juin 2016. Était alors en master « études latino-américaine » à l'UNAM. Est maintenant en doctorat. Premier engagement fort durant Ayotzinapa. Membre de l'AGP.

qu'eux. Par ailleurs, « être continuellement opposé à la culture générale (et vraisemblablement à une grande partie de sa propre famille et de ses collègues, si ce n'est aux réseaux choisis) est en soi une source d'épuisement » [Cox, 2011]. Si durant la grande mobilisation les personnes engagées à leurs côtés semblaient être une majorité et leur apportaient un soutien moral (le simple fait de manifester au milieu de milliers de personnes est grisant et motivant), durant la période de latence elles sont moins visibles, et la confrontation avec les personnes de leur entourage (proche ou plus lointain) qui n'approuvent pas ou se désintéressent de ce qui motive leur engagement est vécu difficilement par les activistes.

3) Faire face à l'indifférence

La rupture des liens trouve la plupart du temps sa cause dans la perception selon laquelle certaines personnes sont insensibles à ce qui se passe dans le pays plutôt que dans un jugement quant au manque d'engagement. En effet, les étudiants qui restent mobilisés comprennent d'une certaine manière le fait que tout le monde ne peut pas être mobilisé en continu. Laurence Cox [2011] dans son article sur le burn-out militant souligne le fait que les personnes ne sont pas égales devant la mobilisation et que tout le monde ne peut pas soutenir un engagement de long terme qui « implique une série de questions qui ont une importance différente pour chaque personne (voir Hradil 1987 pour plus d'informations à ce sujet). Ces questions comprennent des aspects généraux de la survie physique et économique en tant que membres de la société (vulnérabilités physiques et dépendance ; travail rémunéré et non rémunéré ; réseaux familiaux et personnels) ; elles comprennent plus spécifiquement les ressources liées aux déplacements (pressions de l'argent et du temps, accès à la communication et aux transports, compétences et attentes en matière de participation à la vie publique) ; enfin, elles comprennent des dimensions psychologiques et émotionnelles (santé mentale, compétences en matière de gestion des émotions et ressources émotionnelles fondées sur la culture) ». Les

activistes sont conscients de ces disparités. Ils reconnaissent les contraintes qui peuvent peser sur d'autres personnes, ainsi que le fait que s'engager sur le long terme, si cela leur convient, ne convient pas forcément à tout le monde.

« Oui il y a un intérêt [pour la lutte], il y a des gens qui sont toujours en contact, qui me demande des informations [...] mais ils manquent de temps, la vie est comme ça... Il y a des personnes qui doivent s'occuper de leurs enfants [...] ou simplement qui ont des choses à faire, on ne va pas leur reprocher ça. » [Ruben, mai 2019]

Nous avons vu au chapitre 2 que l'intersubjectivité est liée au partage de l'expérience, ce qui explique qu'en commençant lui-même à travailler, un activiste se rende compte de la difficulté de rester autant engagé une fois sorti de l'université, comme c'est le cas pour Adriana :

« À cette époque-là j'avais l'avantage d'être étudiante et d'avoir plus de temps. C'est vrai que ça tu t'en rends compte après. Moi à cette époque je ne comprenais pas pourquoi il n'y avait pas plus de personnes qui sortaient protester. Et maintenant que je dois payer un loyer, travailler et tout ça, oui je comprends pourquoi... Ce n'est pas si facile. » [Adriana, août 2019]

Ou encore Cecilia qui reconnaît que le fait d'être engagée peut être épuisant :

« D'un autre côté je comprends aussi que c'est compliqué. [...] Je ne crois pas qu'ils soient en désaccord avec ce qu'il se passe mais plutôt que les gens se fatiguent. Bon peut-être que moi je ne me fatigue pas... [...] Mais si, en un sens je comprends. » Elle ajoute : *« bon ils ne vont pas aux manifestations ok, mais il faut au moins que ça les interpelle et qu'ils se disent que c'est quand même fou qu'il y ait des personnes qui disparaissent. »* [Cecilia, décembre 2017]

Ainsi plus qu'une question pragmatique de temps et de moyens, ce qui désespère le plus les activistes c'est ce qu'ils voient comment un manque de sensibilité, d'empathie et de colère chez certaines personnes qui ne participent pas. Au centre de leurs relations et de leur perception de l'altérité se trouve un principe de cohérence, ainsi que l'importance de l'humain et des émotions : il est possible de comprendre qu'une personne n'a pas les moyens de se mobiliser, mais comment ne pas s'indigner face à la situation du Mexique ?

« Ils nous disaient 'espèce de fainéants' [...] et moi je me disais que ce n'est pas possible que ça ne les touche pas, que ceux qui gagnent beaucoup gagnent beaucoup, et ceux qui ne gagnent rien ne gagnent rien, qu'il n'y a pas de lumière dans les classes, pas de professeurs... Pourquoi ça ne leur paraît pas terrible ? ». Et elle ajoute plus loin : « Moi ce n'est pas le fait qu'il ne se passait rien qui me fatiguait, mais plutôt que personne ne se mobilisait. Ça oui ça me provoquait.... Pas de la fatigue mais je me disais, comment c'est possible ? Comment on peut faire pour convaincre l'autre bord qu'on ne va pas bien ? Ils ne voient pas qu'on se fait agresser dans les transports publics ? [...] la violence qu'il y a à l'université ? » [Pilar, août 2019]

« J'ai beaucoup de conflits avec le fait que les gens soient indifférents, la majorité des personnes... Je me sens impuissante, frustrée, parce que... Ils ne peuvent pas... [...] Ça m'énerve qu'ils ne prennent pas conscience. [...] Parce qu'ils le voient bien non ? Pourquoi ça ne les touche pas ? Pourquoi tu ne ressens pas quelque chose quand tu vois une personne qui va mal ? Et du coup je veux changer tout le monde mais... Je sais que... Que je dois apprendre à accepter les gens. » [Ximena, juin 2016]

Laurence Cox [2011, p. 11] remarque que « la nature même du travail des activistes consiste à cultiver et à maintenir la conscience de problèmes sociaux importants et accablants, souvent porteurs d'un fardeau de connaissances que

la société dans son ensemble ne peut ou ne veut pas affronter. Cela peut conduire à des sentiments de pression et d'isolement qui alimentent facilement le burn-out ». Précisons tout de même qu'aucun des enquêtés n'a parlé de burn-out, mais ils sont nombreux à évoquer une fatigue, une lassitude⁷⁰, une exaspération parfois, ou un sentiment de vulnérabilité.

« S'il y a de la lassitude ? Oui il y en a. Si je me fatigue ? Oui je me fatigue. » [Victor, juillet 2019]

« Et donc les mobilisations n'ont plus été aussi grandes. [...] On n'a plus vu de photos de Mexicains protester en Belgique ou au Rwanda... Il n'y en avait plus. [...] Et je pense que là, moi aussi j'ai commencé à sentir cette fatigue émotionnelle. » [Pilar, août 2019]

III. Retour sur le devant de la scène de la politique institutionnelle

Le retour sur le devant de la scène de la politique institutionnelle pose trois défis majeurs aux activistes. Durant la grande mobilisation, ils ont fait l'expérience d'une autre manière de faire la politique qui n'a pas sa place au sein des institutions mexicaines. Comment continuer à être acteur dans ce contexte ? S'ils sont nombreux à saluer la défaite du PRI en 2018 et l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement de gauche, ils restent sceptiques quant à la capacité du nouveau président à changer les choses. Comment se positionner face à ce gouvernement de gauche ? Et enfin, comment faire face à la répression sans le soutien d'un large mouvement social et d'une visibilité qui les protègent a minima ?

⁷⁰ *Desgaste* est souvent le mot utilisé.

1) La grande mobilisation confirme la prise de distance par rapport à la politique institutionnelle

Le chapitre précédent a montré l'importance pour les activistes d'être acteur du changement qu'ils espèrent. Tant #YoSoy132 qu'Ayotzinapa ont été des espaces où ils pouvaient « faire » la politique, sans passer par l'intermédiaire des partis, qui sont largement critiqués durant ces mobilisations. La distance par rapport à la politique institutionnelle pouvait exister avant les mobilisations, mais elles l'ont amplifiée et ont permis aux étudiants d'agir et de se faire entendre hors du champ institutionnel suivant des codes qui sont en accord avec leurs valeurs. Lorsque la phase intense de mobilisation s'essouffle, la politique institutionnelle revient sur le devant de la scène. Si les sujets de cette thèse veulent être acteurs du changement, s'engager au sein des partis politiques pour pouvoir agir n'est pas une option pour eux car leur expérience de la grande mobilisation les a éloignés (ou a confirmé leur éloignement) de ces formes de participation.

En effet, « les manifestations plus que de faire des demandes aux puissants, les ont dénoncés et ont propagé l'énervement de la base » [Alonso, 2015, p. 218]. Pour Ilan Bizberg [2015, p. 282], #YoSoy132, comme le Mouvement pour la paix en justice et dignité (et Ayotzinapa, qui n'est pas pris en compte dans l'article), « se définissent clairement par un rejet de la politique telle qu'elle se fait dans notre pays, et par la récupération du politique : l'espace public pour les individus et les mouvements sociaux. Cependant, leur identité ne se construit pas seulement par rapport à ce qu'ils rejettent mais aussi par rapport à ce qu'ils cherchent dans leur lutte. » Cette idée est en effet présente dans les principes généraux de #YoSoy132, qui « s'intéresse aux affaires publiques et prétend développer des espaces pour la participation citoyenne active, sans limiter cette responsabilité à la classe politique qui prétend être l'unique interprète des questions politiques du pays » [Bizberg, 2015, p. 284]. Les participants au #YoSoy132 soulignent l'importance du fait que leur mouvement était apaisan. En effet si le mouvement était anti-PRI et anti-

Peña Nieto, cela n'impliquait pas l'association à un parti d'opposition, ce qui est souligné dans le premier communiqué de la *Coordinadora* du #YoSoy132 : « Nous sommes un mouvement qui est étranger à toute position partisane et qui est composé de citoyens. En tant que tel, nous n'exprimons pas notre soutien à un candidat ou à un parti politique, mais nous respectons la pluralité et la diversité des membres de ce mouvement »⁷¹.

#YoSoy132 critique le système politique mexicain, mais il est surtout une mobilisation contre le PRI et Enrique Peña Nieto. Deux ans plus tard, la mobilisation de soutien à l'école normale rurale d'Ayotzinapa, dénonce la classe politique dans sa globalité : tout le système politique mexicain, du niveau local au niveau fédéral, ainsi que tous les partis politiques au pouvoir sont accusés. Le Zócalo⁷² est recouvert des mots « *fue el Estado* »⁷³ (action organisée par des étudiants qui s'étaient mobilisés lors de #YoSoy132), et les manifestants crient en chœur « qu'il s'en aillent tous »⁷⁴. Aurora commente :

« Même si les parents des disparus demandaient la justice étatique, ils criaient 'dehors Peña Nieto', c'était quelque chose qui voulait tout transformer, on voulait qu'ils s'en aillent tous. » [Aurora, juin 2016]

« Ça arrive aussi avec le cas Ayotzinapa non ? La perte de confiance dans le système... Surtout par rapport à la police. On pense, ou on t'apprend que la police est là pour te protéger. Et en fait tu te rends

⁷¹ Primer comunicado de la Coordinadora del Movimiento #YoSoy132 (Manifiesto).

⁷² Place principale de la ville de Mexico.

⁷³ « C'était l'État », réalisé par le collectif Rexiste « pour signaler la responsabilité de l'État mexicain dans l'affaire de la disparition des 43 normaliens d'Ayotzinapa », 22/10/2014, <https://rexiste.org/tagged/Pinta>

⁷⁴ « *Que se vayan todos* », slogan qui trouve ses origines dans les mobilisations de 2001 en Argentine.

compte que non. [...] Et il y a une perte de confiance en la police, le système en général, les militaires... »⁷⁵

On peut aussi citer le discours du porte-parole de l'assemblée interuniversitaire lors de la manifestation du 26 mars 2015 qui dénonce les institutions et leur incapacité à remplir leur devoir : « Ayotzi a démontré que la police n'est pas là pour s'occuper de nous, que les institutions électorales ne sont pas là pour nous écouter », « les institutions sont en voie de putréfaction » ; et de conclure : « Ayotzinapa fait mal, mais il fait surtout mal aux puissants, à l'État tout entier ». Le journal de l'Assemblée générale de *posgrado* parle de « la criminalité de tout un système politique », d'un gouvernement qui « fidèle à son habitude, ignore le message des citoyens » ou encore « d'un pays séquestré par la partitocratie »⁷⁶. Le PRI est associé à l'autoritarisme, le PAN à la guerre contre le narcotrafic et à la violence, le PRD (*Partido de la revolucion democratica*) n'a plus les faveurs des étudiants depuis les scandales de corruption et le pacte pour le Mexique, dans le cadre duquel il s'est allié au PRI et au PAN et place les bases des réformes structurelles que va mettre en place Enrique Peña Nieto. PRI, PAN et PRD ne sont pas ou plus des choix possibles pour les étudiants, ils représentent le système politique qu'ils dénoncent : pour les activistes, il est inenvisageable de s'orienter vers un parti politique après la mobilisation car ils représentent tout ce qu'ils ont combattu⁷⁷.

Le rejet des partis politiques et de la politique institutionnelle en général n'est pas quelque chose de nouveau et est une des bases de l'alter-activisme.

⁷⁵ Isabel : Entretien réalisé en juin 2015. Était alors étudiante en sociologie à l'UAM-A. Engagement fort durant Ayotzinapa. A participé à plusieurs caravanes de l'UAM à l'école normale d'Ayotzinapa.

⁷⁶ *EntreCompas* n°1, journal de l'assemblée générale de *posgrado*, janvier 2015

⁷⁷ Le rapport avec Morena, qui obtient le registre de parti politique en 2014 et n'a donc pas d'élus au pouvoir avant les élections fédérales intermédiaires de juin 2015, fera l'objet de la deuxième partie de cette section.

(<https://www.animalpolitico.com/2015/06/como-quedo-morena-en-su-primera-eleccion-como-partido/>)

Rossana Reguillo [2015, p. 132] parle par exemple de « postpolitique » qui fait référence à « l'espace-temps de la manifestation, de l'expression de la revendication et de l'action politique au-delà de la politique formelle ». Selon elle, les jeunes ont pratiqué la postpolitique à partir de 1968, en rendant évident par leurs manifestations que la politique ne se résume pas aux programmes de la politique formelle.

« Même lors de ma participation au I32, je n'avais jamais voté. Je ne participe pas à la politique électorale. Je ne crois pas en l'institution électorale. Je pense qu'au-delà du vote on doit se concentrer sur des participations, sur l'organisation. Je pense que voter c'est reconnaître une institution qui ne fonctionne pas. Ça je l'ai toujours pensé. Mais quand surgit le I32, c'était un espace où on pouvait dire ce qu'on savait de l'état du Mexique et d'Enrique Peña Nieto. » [Fany, janvier 2018]

« L'espace-temps de la mobilisation » rend donc visible le rejet de la politique institutionnelle. Pablo A. Vommaro [2015, p. 464] parle quant à lui d'une « dispute générationnelle qui oppose les jeunes militants aux structures politiques définies comme traditionnelles, souvent identifiées aux partis politiques et aux institutions étatiques. Être jeune se convertit donc en une valeur politique qui symbolise une tension, parfois opposée ou contradictoire aux formes antérieures de faire de la politique, qui sont vues comme épuisées ou impuissantes lors de la conjoncture qui voit le mouvement déployer son action. Le questionnement du système politique ne se traduit donc pas par un éloignement des jeunes organisés du politique, mais plutôt par des initiatives collectives de productions politiques alternatives qui sont en tension avec les dominantes. » On retrouve chez tous ces auteurs l'argument qui traverse cette thèse et qui veut que les activistes, en rejetant la politique institutionnelle, ne s'éloignent pas du politique mais au contraire cherchent à construire un nouveau rapport à celui-ci (voir aussi Valenzuela, 2015 ; Zarzuri, 2005, Aguilera Ruiz, 2010 ; Balardini, 2005 et 2010, entre autres). Ces analyses

s'intéressent principalement aux phases « visibles » des mobilisations, et cherchent par là à expliquer les formes que prennent l'engagement des jeunes lors de ces dernières.

Après la grande mobilisation, le retour sur le devant de la scène de la politique institutionnelle est donc difficile à vivre pour les activistes. En l'absence d'un mouvement social au sein duquel ils pouvaient mettre en œuvre cette autre manière de faire de la politique, ils sont pessimistes pour l'avenir de leur pays, et ne pensent pas une amélioration globale à court ou moyen terme.

« [L'avenir du Mexique] est incertain. Parce que tous les six ans on a l'espoir que ça va changer, 'ça va changer', 'maintenant oui ça va changer'. On a eu le PAN, on a eu le PRI, maintenant Morena... Mais au final ce sont les mêmes. Même si tu as beaucoup d'espoir, ils finissent par te décevoir. » [Ismael, août 2019]

Ils reconnaissent tous la force du système auquel ils s'opposent, et le sentiment d'impuissance que peut générer l'idée d'une lutte très inégale. Le système fait référence pour les activistes à la fois au gouvernement (quel que soit le parti au pouvoir), à l'héritage du PRI, à la politique institutionnelle en générale et au capitalisme qui finalement ne font plus qu'un.

« Le système, tel qu'il est, fonctionne [...] l'oppression, la répression, l'exploitation, ça fonctionne. Et ça va des choses qu'on consomme jusqu'au discours télévisé. Beaucoup de personnes au Mexique se complaisent là-dedans, ce sont des personnes qui sont victimes du système. Je ne dis pas qu'elles ne sont pas endormies. C'est juste que le système fonctionne et l'aliénation fonctionne. Et donc rompre avec l'aliénation ça veut dire aussi lutter contre ce système. » [Aurora, juin 2016]

« Le gouvernement, ce n'est pas qu'il est si génial que ça, mais il a de bonnes tactiques [...] le gouvernement sait manipuler son peuple. »
[Ximena, juin 2016]

« Je me suis rendu compte qu'il génère une certaine peur. Ça le PRI l'a très bien fait. Le PRI a su instaurer cette peur après 68 autour de tout ce qui se rapproche à de la mobilisation étudiante. [...] Et ça a bien servi le système mexicain pour réprimer et empêcher des changements réels ou profonds. » [Pilar, août 2019]

Les grandes mobilisations sont les moments où les activistes ont l'espoir d'enfin renverser ce rapport de force.

« Ayotzinapa représente l'espoir de beaucoup de gens pour transformer ce pays. L'espoir de pouvoir créer une organisation qui permettrait en quelque sorte de stopper toute cette boucherie humaine organisée par les gouvernements locaux, municipaux, et aussi le fédéral. C'était un moyen de montrer au gouvernement qu'on ne pouvait pas continuer tous ces massacres » [David, juin 2015]

Durant la période de latence, la domination du « système » reprend le dessus. L'espoir de changement qui dominait la période de forte mobilisation laisse la place à l'impuissance face à la force de ce « système ».

« Quand ils ont passé la réforme énergétique, j'ai pleuré... J'ai eu une crise [...] Ils nous rouaient de coups. Non seulement Peña était arrivé au pouvoir, mais ils frappaient de partout. Réforme éducative, du travail, fiscale... » [Cecilia, décembre 2017]

Comment faire face à ce « système » tout en gardant son autonomie et en restant maître de son engagement ? Comment rester engagé et continuer à lutter pour des causes qui leur tiennent à cœur sans s'intégrer dans un système

politique qui ne leur convient pas ? Comment garder espoir face à la situation politique de leur pays ?

2) L'arrivée au pouvoir d'un gouvernement de gauche : soutien critique et distant ou opposition ?

Si YoSoy132 était apartisan, et qu'Ayotzinapa critiquait fortement les trois grands partis politiques mexicains, il convient de revenir sur le rapport qu'entretennent les étudiants mobilisés avec Andres Manuel Lopez Obrador (AMLO), et son parti politique Morena⁷⁸.

Lors de #YoSoy132, Lopez Obrador affronte Enrique Peña Nieto au deuxième tour de l'élection présidentielle (comme candidat de la coalition de centre gauche PRD, *Partido del trabajo* - PT, Movimiento Ciudadano). Bien qu'apartisan, le mouvement étudiant était principalement opposé à l'élection du candidat du PRI à la présidence de la République, ce qui explique, comme le remarque Marco Estrada Saavedra [2014], qu'il persiste au sein du mouvement une forte divergence entre les apertisans (les sujets de cette thèse en font partie) et ceux qui souhaitaient une déclaration claire du mouvement en faveur d'Andrés Manuel López Obrador. « Les deux groupes ont cependant partagé leur rejet d'Enrique Peña Nieto. Même si parmi les premiers, nombreux sont ceux qui voteront pour le candidat de gauche, ils considèrent toujours comme une valeur fondamentale le fait de ne pas être liés "organiquement" à un parti politique afin de préserver leur autonomie en tant que mouvement. Les seconds, en revanche, ont estimé qu'il était plus important d'assurer la victoire électorale d'Andrés Manuel López Obrador afin d'éviter un éventuel revers démocratique avec Enrique Peña Nieto à la tête de la présidence de la République » [Marco Estrada Saavedra, 2014].

⁷⁸ Morena est un mouvement politique créé en 2011 en soutien à la candidature d'AMLO à la présidentielle. En novembre 2012 commence le processus pour accéder au statut de parti politique, que Morena obtient en 2014.

On retrouve aussi cette division lors de la mobilisation pour Ayotzinapa, qui a lieu quelques mois après l'enregistrement en tant que parti politique de Morena :

« Durant Ayotzinapa, il y a eu une division à l'UAM-A car des étudiants faisaient partie de Morena, qui s'organisait après 2012. [...] Et il y a eu un débat très fort qui a provoqué une division à l'UAM-A entre ceux qui sont réformistes, qui participent dans les partis politiques, qui cherchent des postes dans le gouvernement... D'ailleurs, beaucoup ont maintenant un poste dans le gouvernement d'AMLO. [...] Et une autre partie des étudiants, nous on était plus indépendants. » [Elias, août 2019]

Dans cette thèse, nous nous intéressons aux étudiants activistes qui restent engagés hors des partis politiques traditionnels et défendent une autre conception de la démocratie (plus participative). Il faut cependant souligner que de nombreux étudiants qui ont participé au YoSoy132 ou à Ayotzinapa se sont engagés après la mobilisation au sein de Morena. C'est en effet le parti politique dont le programme est le plus cohérent avec leurs idées et qui ne semble pas aussi corrompu que les autres. De plus, il s'appuie sur une base militante issue des mouvements sociaux et des milieux universitaires. Certains étudiants qui étaient apertisans vont aussi changer d'avis après l'expérience de la mobilisation et s'intégrer dans la politique institutionnelle. Ce n'est pas le cas des sujets de cette thèse. Nous cherchons à comprendre pourquoi ils ne se sont pas engagés dans ce parti, comment ils vivent leur engagement, et quelles sont leurs relations avec leurs camarades de lutte qui n'ont pas choisi le même chemin qu'eux.

On l'a vu, les activistes trouvent dans #YoSoy132 et Ayotzinapa un espace pour agir et se faire entendre, ils expérimentent une autre manière de faire la politique qui est en accord avec leur subjectivité. Andres Manuel Lopez Obrador cherche quant à lui à canaliser les forces sur les prochaines élections,

alors même que le système électoral n'est pas au centre de l'engagement des activistes, voire totalement rejeté. Plusieurs enquêtés dénoncent d'ailleurs des tentatives de cooptation de leur mouvement par Morena, dont le chef de file est aussi vu par certains comme le responsable de la baisse de la mobilisation.

« Ils faisaient pression pour qu'on s'engage dans une organisation partisane [lors de #YoSoy132]. [...] Mais on n'y est pas allés. On n'est pas allés à Morena. » [Antonio, juin 2016]

« Il y avait des forces politiques qui faisaient cet appel à arrêter la mobilisation [pour Ayotzinapa]. 'Ce mouvement porte préjudice à AMLO, il faut penser à la présidence de la République. En 2018 on trouvera ce qui est arrivé aux jeunes [les 43 disparus]'. » [José, novembre 2017]

L'expérience de la mobilisation a, pour ces activistes, confirmé leur éloignement par rapport à la politique institutionnelle. Malgré tout, ils sont nombreux lors des élections présidentielles de 2018 à voter à titre individuel (avec plus ou moins d'enthousiasme) pour Lopez Obrador. Les entretiens montrent qu'ils ont plutôt voté « contre le reste » que « pour AMLO ». Un vote utile, mais qui ne croit pas en des grands changements :

« Contre le PRI, le PAN, la droite [...] je crois que j'ai fait ce que la majorité a fait, un vote utile. Je ne pense pas qu'il va changer grand-chose... Je crois qu'on est bien conscient que ça ne va pas être la grande révolution. » [Ruben, mai 2019]

« Je n'appuie pas vraiment Lopez Obrador en tant que Lopez Obrador, mais c'est plutôt qu'il n'y avait aucune autre option au Mexique. Il n'y a aucune option. C'est un peu le visage le plus humain d'un système... » [Victor, juillet 2019]

« Je pense qu'on avait besoin d'un changement. Peu importe qui, mais sortir du PRI. » [Ximena, juin 2016]

« Moi à ce moment [durant #YoSoy132] je ne marchais pas pour AMLO. J'ai toujours été une personne qui pense qu'il faut voter... Je comprends toutes les critiques qu'il y a contre AMLO, et je suis d'accord avec elles. Mais bon je ne penserais jamais voter pour le PRI, pour le PAN, jamais. » [Cecilia, décembre 2017]

Suite au sexennat controversé d'Enrique Peña Nieto, l'arrivée d'Andrés Manuel López Obrador au pouvoir en 2018 est un changement majeur dans la politique nationale mexicaine. Après plus de 70 années durant lesquelles le PRI a été au pouvoir, entrecoupé de 12 ans présidés par le PAN (l'opposition de droite) c'est la première fois qu'un homme politique de gauche, représentant un parti politique (Morena) né seulement quatre ans auparavant, occupe le poste de président. Morena a aussi remporté la majorité à l'assemblée et au Sénat, ainsi que plusieurs postes importants au niveau des États fédérés⁷⁹. Après la présidence d'Enrique Peña Nieto qui signifiait pour beaucoup un retour aux vieilles pratiques du PRI, les Mexicains sont nombreux, un an après l'élection de López Obrador, à toujours le soutenir – suivant les sondages, entre 62 % et 70 % de la population approuve son gouvernement, plus que les 56 % crédités à Enrique Peña Nieto après un an au pouvoir⁸⁰. Notons que ce dernier quitte la présidence avec le taux d'approbation le plus bas de ces 30 dernières années : 24 %⁸¹.

Les personnes qui nous intéressent (c'est-à-dire les étudiants et anciens étudiants qui ont choisi de rester à l'écart de la politique institutionnelle)

⁷⁹ Sistema de Consulta de la Estadística de las Elecciones del Proceso Electoral 2017-2018, <https://siceen.ine.mx>

⁸⁰ Sondage disponible sur <https://elceo.com/politica/amlo-niveles-de-aprobacion/>

⁸¹ Sondage disponible sur <https://www.noticiastm.com.mx/destacado/aprobacion-epn/>

oscillent entre un appui critique au nouveau gouvernement et un rejet de Morena au même titre que les autres partis.

Un peu plus de 6 mois après son arrivée au pouvoir les activistes reconnaissent que le travail à faire pour le président est titanesque.

« Je trouve que les initiatives du président partent d'une bonne volonté. J'espère qu'elles ne sont pas si idiotes... » [Victor, juillet 2019]

« J'ai parlé avec beaucoup de gens en province et ils sont très heureux [...] mais bon il y a eu beaucoup de coupes budgétaires [...], il y a toujours de la violence, des féminicides, des enlèvements... Mais je sais bien que ce ne sont pas des choses qu'un gouvernant peut changer en 6 ans. » [Ximena, juin 2016]

« Diriger un pays c'est vraiment difficile⁸². Tu dois gérer beaucoup de démons qui sont autour. Donc moi personnellement j'espère que ça va aller bien pour lui. Et il ne faut pas oublier qu'il y a aussi des organisations indépendantes, comme l'EZLN⁸³ par exemple, qui s'organise au Chiapas. » [Elias, août 2019]

Morena n'est pas pour eux la solution miracle, un étudiant m'explique avant les élections que :

« Le problème ce n'est pas seulement arrêter Meads [candidat du PRI], mais montrer qu'on ne veut plus du PRI, qu'on ne veut plus du PAN, mais on ne veut pas non plus une continuité par la voie de Morena. On ne veut pas la continuité de ce régime. On ne peut pas continuer comme ça. » [Fernando, janvier 2018]

⁸² «Muy cabron ».

⁸³ Ejército Zapatista de Liberación Nacional.

Et c'est bien cette idée de continuité d'un régime sans changement majeur qui est le problème pour certains anciens étudiants qui ne voient pas en Morena le changement qu'ils espéraient.

« Maintenant j'ai encore moins d'espoir. [...] AMLO représente les mêmes intérêts que Peña. Enfin c'est peut-être des groupes de pouvoir distincts, des manières de faire différentes... Mais moi je ne vois aucune différence. » [Adriana, août 2019]

« Ça pourrait être encore plus dangereux parce qu'il arrive avec le drapeau de la paix, avec encore plus de pouvoir pour faire la même chose ou pire. » [Bernardo, août 2019]

« Je n'ai jamais été partisane de Lopez Obrador, depuis le début je l'ai toujours dit, c'est un priiste⁸⁴. Si tu es né du PRI, tu seras toujours du PRI [...] et ça me fait très peur. Ça me fait peur car la garde nationale je la vois. Je vis dans l'État de Mexico. » [Pilar, août 2019]

Lors du sexennat précédent, il y avait un large consensus contre le PRI et Enrique Peña Nieto, ce qui facilitait la mobilisation. En effet, « plus clairement est définie la source de la menace, plus il y a de chances que les participants ressentent de la colère ou de l'indignation, et donc créent une opposition » [Jasper, 1998, p. 410]. De même Carl Smicht [cité par Cristia, 2014, p. 60] affirme que « les haines les plus fortes sont dirigées contre un ennemi que l'on peut identifier et qui cristallise tous les ressentiments et toutes les animosités ». Cela explique la possibilité d'une alliance large qui regroupe réformistes et apertisans lors du #YoSoy132 et d'Ayotzinapa : alliance qui n'est plus possible après l'élection d'AMLO à la présidence de la République. En effet avec l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement de gauche, les activistes se retrouvent dans une position difficile : la plupart ont voté pour Lopez Obrador, il est soutenu par une grande partie des Mexicains, et certains

⁸⁴ AMLO a fait ses débuts au PRI, avant d'intégrer le PRD puis de former Morena.

de leurs anciens compagnons de lutte font même partie de son administration. Toutefois, les activistes qui s'informent des politiques misent en œuvre par le gouvernement sont très critiques voire fermement opposés à plusieurs d'entre elles. Ils revendiquent toujours leur indépendance par rapport aux partis politiques et leur opposition à un système qu'ils rejettent, mais peinent à trouver comment agir en conséquence.

« On n'arrive pas bien à se situer. Moi je me sens comme ça. Je crois qu'on est beaucoup à se sentir comme ça. Parce qu'il y des choses que fait le gouvernement que j'approuve. Et d'autre que, non ! Pas du tout ! [...]. Moi personnellement je ne sais pas vraiment quelle position adopter pour protester. » [Ruben, mai 2019]

« On ne sait pas comment faire parce qu'on ne veut pas être pris pour des personnes de droite [...] Moi j'aimerais sortir et protester et dire que ça ne me plaît pas ce qu'ils sont en train de faire [...] Mais je ne vais pas aller manifester avec la droite, avec ceux des manifestations fifis⁸⁵. Je ne vais pas non plus protester avec leurs discours. » [Ruben, mai 2019]

« Du coup tu es contre la droite qui continue d'exister et qui va profiter de tout ce qu'AMLO fait de mal. Et en même temps tu es contre un secteur qui soi-disant était du même bord que toi... Qui veut réellement croire en quelque chose qui bien sûr ne va jamais arriver. Par exemple moi il [AMLO] m'a vraiment déçue... C'est pour ça aussi que maintenant je me reconnais plus dans le zapatisme » [Adriana, août 2019]

⁸⁵ Originellement « personne prétentieuse qui suit les modes » (dictionnaire de l'académie royale espagnole). Terme repris par AMLO pour désigner la classe privilégiée du Mexique et certains médias.

Comment s'opposer à un gouvernement de gauche sans être assimilé à la droite ? Comment s'opposer à un projet particulier sans pour autant tomber dans un rejet total du gouvernement qui mène aussi certaines politiques qui leur semblent intéressantes ? Dans quelle mesure soutenir certains projets s'ils viennent d'un système politique qui ne leur convient pas ?

3) Vivre la répression

Durant la grande mobilisation les activistes ont fait l'expérience personnelle de la répression. Cela renforce leur méfiance et leur rejet du gouvernement, de la police et des militaires, et a des conséquences sur leur vie et leur engagement.

La période de latence s'oppose à celle de la grande mobilisation, qui, du fait de son caractère massif, donnait aux étudiants une certaine protection et justifiait leur passage à l'acte. L'effervescence de la mobilisation permet en effet de surmonter la peur. Manuel Castells [2012] explique que « le big bang d'un mouvement social commence par la transformation de l'émotion en action ». L'enthousiasme de la mobilisation est directement lié à l'espoir, la capacité d'imaginer le futur, qui est un ingrédient fondamental pour le passage à l'action. Pour cela, les individus doivent surmonter des émotions négatives telles que l'anxiété qui amène à la peur et à ses effets paralysants. Cela est souvent le résultat d'une autre émotion : la haine (envers une situation injuste et ses responsables par exemple). Il explique que « les recherches neuroscientifiques ont démontré que la haine est associée à un comportement qui permet d'assumer les risques. Quand un individu surmonte la peur, les émotions positives s'imposent au fur et à mesure que l'enthousiasme active l'action et l'espoir qui anticipe la récompense de l'action risquée. Néanmoins, pour que se forme un mouvement social, l'activation émotionnelle des individus doit être connectée à d'autres individus. » Pilar raconte par exemple qu'elle et ses *compañeros* se rendent compte durant la mobilisation pour

Ayotzinapa qu'ils sont fichés par le gouvernement, mais cela ne les a pas empêchés de continuer à lutter, au contraire.

« Et ça ne m'a pas fait peur. Ça m'a vraiment énervé. Je me suis dit ici c'est tout ou rien. Il y a 43 familles qui en l'espace de quelques heures ne savaient plus où étaient leurs fils... Alors c'est tout ou rien. Ici il n'y a pas de retour. » [Pilar, août 2019]

Les confrontations avec la police qui suivent certaines manifestations sont remémorées comme libératrices. Les étudiants les décrivent avec un mélange de peur et de joie. La joie d'être ensemble et d'être actif, mais aussi la peur pour son intégrité physique et celle de ses *compañeros* qui ne disparaît pas complètement. C'était l'occasion d'évacuer la rage accumulée et de reprendre l'espace public. C'est ce que raconte Adriana lorsqu'elle parle de la mobilisation fortement réprimée du 1^{er} décembre, à la suite de l'investiture d'Enrique Peña Nieto.

« Je pense qu'on a tous le souvenir d'une sorte d'euphorie au début. Moi je me sentais heureuse au début. C'est bizarre car ils étaient en train de lancer des gaz lacrymogènes. Mais on se disait 'oui, enfin ! On n'a pas pu empêcher l'imposition [d'Enrique Peña Nieto], mais on ne va pas laisser passer ça inaperçu. [...] Je pense que ça nous marque. Si tu parles à beaucoup d'entre nous je te dis qu'on se rappelle tous... C'est étrange car le 1^{er} décembre a été un jour dangereux⁸⁶ mais en même temps on s'en souvient comme le climax de la liberté. Le jour où on est réellement sortis en sachant qu'il pourrait se passer des choses... En sachant qu'ils pourraient nous frapper etc. Et on s'en foutait. On est sortis et on s'est sentis libres durant 3h, là, en nous battant. » [Adriana, août 2019]

⁸⁶ « escabrozo ».

« On a eu notre première confrontation avec la police, et j'ai adoré (rire) ! Et on en a eu plusieurs. [...] Je n'ai jamais romantisé le fait d'aller là-bas [à Ayotzinapa]. Je n'ai jamais dit 'ah je vais peindre et voilà'. Non. Je savais que je pouvais peindre, je savais que je pouvais enseigner la natation. Mais ça c'était ce que je pouvais offrir. Mais si on parle de manière technique, le mouvement était en train de se construire, il fallait construire le processus politique. Mais moi je n'y allais pas pour ça. J'y allais pour faire le mouvement le plus énorme possible pour que les étudiants apparaissent, et faire tout ce qui était en mon pouvoir. » [Bernardo, août 2019]

Cette situation change durant les périodes de latence. Les actions qui paraissaient possibles lors de la grande mobilisation ne le sont plus.

« Après tu n'as plus ça. C'est vrai qu'on voudrait sortir, et peut être lancer des pierres dans toutes les vitres des banques, et des bureaux du gouvernement. Mais tu ne peux pas le faire. Parce que comment tu vas... ? Toi tout seul ça ne sert à rien. Tu as besoin de... Oui je pense que la seule manière que quelque chose se passe c'est en s'organisant avec d'autres personnes. Là on est un peu comme des atomes dans l'air... » [Adriana, août 2019]

Il serait toutefois hasardeux de romantiser le rapport des activistes à la répression. Au Mexique, résister c'est aussi prendre des risques, parfois jusqu'à mettre sa vie en danger. Nombreux sont les enquêtés qui me racontent les problèmes qu'ils ont vécu suite à leur engagement. Certains ont eu des difficultés avec l'administration de leur école (ce qui a pu aller jusqu'à l'expulsion)⁸⁷, d'autres me parlent de menaces (par téléphone, mail ou de vive voix)⁸⁸, la grande majorité a vécu la répression policière lors d'une

⁸⁷ Lorenzo, août 2019 ; Bernardo, août 2019.

⁸⁸ Adriana, août 2019 ; Bernardo, août 2019 ; Luis, novembre 2017 ; Victor, juillet 2019 ; Fany, janvier 2018.

manifestation et certains ont même été en prison⁸⁹. Les étudiants qui sont partis à Ayotzinapa au moment des élections⁹⁰ avaient par exemple mis en place un code avec leurs camarades restés à l'UAM pour les prévenir si « x est gravement blessé » ; « x a été détenu » ; « x a été tué »⁹¹. La répression et l'impunité sont telles au Mexique que s'engager peut être une expérience extrême, dans laquelle certains activistes ont été amenés à penser la mort comme une conséquence possible de leur engagement. Cox [2011] remarque que « les activistes des mouvements sociaux sont vulnérables aux actions des opposants. Cela comprend non seulement la répression directe, mais aussi le stress ou le traumatisme lié au fait d'être témoin de la violence et de l'oppression sociales, de la pauvreté, de la destruction de l'environnement, etc. : ce que certains auteurs décrivent comme un traumatisme secondaire. »

« Ça change ta vision de la police. Bon j'en avais déjà une mauvaise appréhension... Mais ce n'est pas la même chose ça... Qu'avoir un soldat armé en face de toi, au milieu de nulle part, parce que sur le chemin il n'y a rien et tu sais qu'ils peuvent te faire ce qu'ils veulent ici et personnes ne le saura. » [Paula, août 2019]

Libération et joie se mêlent à la peur et au stress lors des grandes mobilisations. Ces expériences fortes vont amener certains activistes à adopter un engagement plus radical, alors que d'autres vont au contraire s'éloigner des luttes qui pourraient porter atteinte à leur intégrité. Durant les périodes de latence, les activistes ne bénéficient plus du soutien d'un très large mouvement et d'une visibilité qui les protègent a minima. Comment dès lors passer à l'action ?

⁸⁹ Xavier, juillet 2019 ; José, novembre 2017 ; Cecilia, décembre 2017.

⁹⁰ Redacción Animal Político, Dos muertos, 56 detenidos y quema de boletas: el recuento de la jornada electoral, *Animal Político*, 07/06/2015.

⁹¹ Paula, juillet 2019 ; Pilar, août 2019.

À la fin de la grande mobilisation, les activistes ont une conscience accrue des problèmes qui traversent leur pays et ont développé une critique et une méfiance à la fois envers les médias et envers la politique institutionnelle. Si eux ont changé, la période de latence s'ouvre sur un monde qui semble être resté le même, et toute une partie de la population semble ne pas s'en indigner.

Comment et pourquoi continuer à lutter, alors même qu'ils sont marginalisés et ne souhaitent pas intégrer les organisations politiques classiques qu'ils ont dénoncées pendant plusieurs mois ? De quelle manière et avec qui peuvent-ils retrouver un engagement qui fait sens pour eux ?

Chapitre 5 : L'impossibilité du désengagement

Malgré ce panorama, le désengagement n'est pas une option pour les activistes. Ils ont, durant la grande mobilisation, appris à lutter pour une cause qui leur tient à cœur. Si la société mexicaine semble inchangée, eux sont profondément transformés par leur participation à #YoSoy132 ou Ayotzinapa.

Leur participation à la mobilisation leur a permis de s'intégrer dans une histoire et un groupe particulier (« les étudiants »). En se reconnaissant héritiers des mouvements étudiants passés, ils ressentent un sentiment de responsabilité envers la société qui motive la continuité de leur engagement.

Par ailleurs, les rencontres facilitées par l'espace d'expérience de la mobilisation font naître en eux un sentiment de responsabilité interpersonnelle. L'engagement des activistes n'est pas une bataille froide pour des idées. Au contraire, il implique fortement l'humain et les émotions, ce qui rend d'autant plus improbable leur désengagement.

I. L'héritage du mouvement étudiant

1) La mémoire longue structure les luttes étudiantes

« Je crois que je me reconnais un peu comme héritière. Parce qu'on fait partie des générations qui ont suivi [la grève de 1999] et grâce à ça on n'a pas payé de frais d'inscription ni rien. Je pense qu'en terme d'organisation aussi ils ont légué beaucoup. » [Fany, janvier 2018]

Les étudiants qui participent au mouvement #YoSoy132 ou à la mobilisation de soutien à l'école normale d'Ayotzinapa vivent pour beaucoup leur première expérience de mobilisation. Pourtant le passé militant de leur université a ou va acquérir au fur et à mesure de leur participation une place importante dans leur construction identitaire. Cela ne veut pas dire que tous les étudiants des universités publiques sont engagés politiquement, ou qu'ils valorisent le passé militant des universités publiques, mais pour les protagonistes de cette thèse cette histoire a une place importante dans leur conception de la lutte.

Selon Liu et Hilton [2015], « l'histoire nous fournit des récits qui nous disent qui nous sommes, d'où nous venons et où nous devrions aller. Elle définit une trajectoire qui aide à construire l'essence de l'identité d'un groupe, ses relations avec les autres groupes et ses options pour faire face aux défis actuels. La représentation de l'histoire d'un groupe conditionne son sens de ce qu'il était, de ce qu'il est et de ce qu'il peut faire et est donc essentielle à la construction de son identité, de ses normes et de ses valeurs. Les représentations de l'histoire contribuent à définir l'identité sociale des peuples ».

L'héritage des mouvements passés, la mémoire collective et l'histoire commune sont présents dans les universités publiques mexicaines et font partie de l'imaginaire social des étudiants qui viennent y suivre des cours (que ce soit à travers des espaces occupés comme l'auditoire Che Guevara à l'UNAM, la présence de collectifs nés de ces mobilisations, d'événements organisés en mémoire des luttes passées ou encore de professeurs qui les ont vécues).

L'histoire des mouvements étudiants mexicains de la deuxième partie du XX^e siècle est marquée par trois mobilisations principales. C'est tout d'abord le mouvement étudiant de 1968 qui se déroule dans un contexte de nombreuses révoltes syndicales. Il débute en réaction à la brutalité des forces de l'ordre face à l'occupation d'un lycée de l'UNAM⁹². La demande principale du mouvement étudiant de 1968 n'est pas la modernisation de l'université mais bien la démocratisation du pays [Zermeño, 1978]. Plusieurs luttes atomisées se réunissent fin juin 1968 et créent le *Consejo Nacional de Huelga* (CNH – conseil national de grève). Les étudiants souhaitent l'obtention de libertés civiles et démocratiques, et exigent des négociations transparentes et publiques. La mobilisation étudiante s'achève avec le massacre de Tlatelolco,

⁹² La partie historique se base sur mon mémoire de master « Mouvement étudiant et émotions : la mobilisation de soutien à la normale rurale d'Ayotzinapa » (soutenu le 21 septembre 2015).

qui fait 300 morts⁹³. Cette répression massive est toujours présente dans la mémoire étudiante, et ils sont des centaines à manifester chaque année le jour de l'anniversaire de l'attaque, le 2 octobre.

L'UNAM a par la suite été le cœur de deux grands mouvements étudiants. Dans un premier temps le *Consejo Estudiantil Universitario* (CEU – conseil étudiant universitaire), en 1986, s'oppose à l'augmentation des frais d'inscription et à la suppression du passe automatique⁹⁴. Le thème du pouvoir est central : les étudiants estiment que la distance entre le pouvoir et la société est reproduite au sein de l'université [Muñoz Tamayo, 2011]. Les demandes des grévistes pour l'université sont un reflet de leurs peurs par rapport à ce qui se passe au niveau national, c'est-à-dire au désengagement de l'État dans l'économie. Ils sortent victorieux du conflit. Mais une dizaine d'années plus tard, en 1999, le projet d'augmentation des frais d'inscription refait surface. Cette défaite à posteriori est importante pour comprendre le déroulement de la grève de 1999, et l'état d'esprit des étudiants d'alors. Ces derniers se sentent trahis car la réforme de 1999 revient sur les victoires de 1986. Ils n'ont plus confiance dans les autorités universitaires. Les étudiants cherchent à construire une histoire neuve, différente de l'ancien mouvement. C'est en ce sens qu'ils pensent qu'il faut être radicalement horizontal, avec des dirigeants révocables, ne pas accepter de propositions de l'adversaire sans garantie et accepter le dialogue seulement s'il est public. Cela renvoie aussi à une expérience historique de la tromperie des politiques et au contexte national⁹⁵. Le CGH va mener la grève la plus longue de l'histoire de l'UNAM pour

⁹³ Comisión nacional de los derechos humanos, Mexico (<https://www.cndh.org.mx/noticia/matanza-de-tlatelolco>). Une trentaine selon le gouvernement.

⁹⁴ Les étudiants ayant validé leurs études secondaires dans un lycée de l'UNAM peuvent passer sans concours à l'université.

⁹⁵ La confiance dans l'État baisse alors qu'il rend publiques les dettes des banques tout en baissant le budget de l'éducation. Le gouvernement n'a, par ailleurs, pas respecté les accords de San Andres signés avec les zapatistes, alors que ces derniers sont un modèle et une inspiration pour de nombreux étudiants.

garantir à tous l'accès à l'éducation, et démocratiser l'université. La démocratisation est, comme en 1986, (et plus tard en 2012 avec #YoSoy132) le maître mot du mouvement. D'une part, les demandes universitaires portent une vision plus globale qui a pour objectif la démocratisation du pays. De l'autre, l'organisation interne du mouvement se cherche une identité démocratique : les décisions se prennent en assemblée, il n'existe en théorie aucun leader. Ces modes d'organisation et les débats qu'ils génèrent sont encore d'actualité une dizaine d'années plus tard :

« Dans l'histoire de l'école publique, je crois qu'une des grandes références c'est la grève de 99. Et donc il y a beaucoup d'histoires de comment on fait une assemblée, comment on doit se comporter, c'était comme ça à la FCPyS (de l'UNAM lors de #YoSoy132) » [Cecilia, décembre 2017]

Or des dissensions internes vont rapidement apparaître au sein du CGH de 1999, notamment sur la gestion des négociations avec le rectorat et le gouvernement. Celles-ci sont bloquées car une grande partie des étudiants n'a plus confiance en les autorités. Les divisions internes entraînent la radicalisation du mouvement et son affaiblissement. Face au blocage des négociations, et avec le soutien des médias, hostiles à la grève, les autorités font finalement appel à la police pour déloger les grévistes. La répression du CGH va mettre un terme à un cycle de mouvements étudiants qui avait commencé en 1968. Malgré cette fin brutale, la grève de 1999 ancre dans la mémoire collective la nécessité de défendre une université publique, gratuite et ouverte à tous, et reste une référence 20 ans après pour de nombreux activistes et étudiants en général.

« La grève de 99 transforme la culture. [...] Il y a une sorte de culture de la gratuité. La victoire de 99 c'est justement de dire 'l'UNAM est publique et gratuite, et celui qui veut augmenter les frais d'inscription il va avoir

une grève de 10 ans... 10 mois pardon... non allez 10 ans !' » [José, novembre 2017]

Aguilera [2016], dans une étude comparée des processus de subjectivation durant les grèves étudiantes du siècle dernier à l'UNAM et en Colombie, montre l'existence de la construction d'une *mémoire longue* dans les mouvements étudiants latino-américains. Cette dernière « est l'axe d'articulation qui donne permanence, continuité et existence à la lutte universitaire. » À contrecourant des théories classiques des mouvements sociaux, Aguilera [2016] affirme en effet que malgré la discontinuité des luttes et le renouvellement des générations, la *mémoire longue* supporte un système d'action, d'éthique et de valeurs. Dans la lignée de notre argument, elle affirme que les mouvements n'existent pas uniquement quand ils sont soutenus par des « organisations » et que « la construction d'une mémoire longue autour de ce qu'a été l'université publique et son rôle dans la société est un idéal qui subsiste dans une série d'accumulations, de pratiques et de discours qui, par le biais de la mémoire, constituent les bases de la défense de l'université. La construction de cette mémoire affecte la lutte, la défense et la permanence de ce qui est considéré comme l'université publique, c'est une tradition qui demeure malgré la disparition et l'émergence d'organisations et les ruptures générationnelles des étudiants. »

L'entrée à l'université publique, la rencontre avec certains professeurs et camarades, la participation à la vie culturelle et politique de l'université crée à la fois un « lien symbolique affectif durable avec l'espace et le bien commun que constituent les institutions publiques d'éducation supérieure » et donne aux étudiants une connaissance nouvelle de la situation de leur pays [Aguilera, 2016]. Le fait d'avoir accès à une éducation supérieure implique « que chaque étudiant est un sujet pensant et questionneur, qui ne se contente plus de discours idéologiques, mais qui se prépare à découvrir la vérité, et en même temps construit sa propre certitude pour avancer dans son développement »

[Aranda Sanchez, 2000, p. 243]. Les enquêtés sont en effet nombreux à décrire leur entrée à l'université publique comme un moment clef de leur vie et de leur engagement.

« Il y a des fois où je me dis que si je n'avais pas eu l'opportunité d'entrer à l'UNAM, ça aurait été plus difficile pour moi de participer ou de m'engager parce que d'une certaine manière, quand je suis entré au lycée [de l'UNAM], dans mon cas, c'était comme si on m'avait enlevé un bandeau des yeux. [...] La différence quand tu es dans l'environnement universitaire c'est que tu es immergé à 100% dans tout ce qui se passe et tu deviens un agent, tu t'assumes comme un agent du changement. » [David, juin 2015]

« Je suis arrivée très naïve, et l'université publique m'a ouvert les yeux. Et donc ça a construit tout un nouveau panorama pour moi. Je n'étais pas ignorante, mais je ne connaissais pas la réalité de l'intérieur. » [Pilar, août 2019]

« Être à l'université ça ne signifie pas seulement.... Ce n'est pas juste la formation académique, mais c'est aussi une lutte complètement différente que tu ne peux pas avoir autre part. » [Monica, janvier 2018]

« À l'université tu te rends compte de beaucoup de choses, l'université t'apprend beaucoup. Si je n'avais pas été à l'université, avec beaucoup d'autres jeunes, il y a plein de choses dont je ne me serais pas rendu compte. À l'université, j'ai eu un processus accéléré de prise de conscience et de mise en relation avec d'autres manières de penser, d'autres compañeros et compañeras. » [Elias, août 2019]

Ainsi, même s'ils n'ont pas vécu les mobilisations du siècle dernier, les étudiants engagés dans les années 2010 ont connaissance de l'histoire de leur université, ou l'acquièrent au sein du mouvement. C'est en se mobilisant, en passant à l'action, que l'identité collective et la *mémoire longue* jusque-là plus

ou moins latentes vont prendre tout leur sens. Les étudiants se les approprient, ils deviennent partie prenante d'une histoire plus grande, ils portent dans leur engagement l'héritage des luttes passées, ce qui implique un sentiment d'appartenance mais aussi une forte responsabilité.

2) La « mission historique » de l'étudiant

Le lien entre passé, présent et futur proportionné par la mémoire collective donne aux activistes le sentiment d'être investis d'une mission : ils doivent aider la société ; lutter maintenant dans la lignée de leurs prédécesseurs pour un futur meilleur.

Brescó de Luna [2017] définit la mémoire collective comme un ensemble « de récits qui, bien qu'antérieurs à notre propre existence, finissent par faire partie de notre passé et donc de notre identité. On peut donc dire que notre identité personnelle est irrémédiablement liée à l'identité collective, puisqu'en s'appropriant les récits du passé du groupe, nous nous y impliquons émotionnellement et absorbons les valeurs, les réalisations, les griefs et les revendications collectives véhiculées par ces récits ». Il parle d'un sens du passé socialement partagé qui conditionne les interprétations du présent et du futur.

Le discours du porte-parole du groupe de réflexion de #YoSoy132 sur la mémoire et la conscience historique illustre bien le lien entre les luttes passées du pays qui sont appropriées par le mouvement (« toute cette histoire, c'est nous »), le présent de ce dernier, mais aussi un futur qui doit être synonyme de justice.

« Nous sommes la manifestation de l'indignation et de la rage des enfants tués dans la garderie Abc, nous sommes Wirikuta, nous sommes Cherán dans le Michoacán, nous sommes Copala, nous sommes les Rarámuris morts, nous sommes l'indignation devant la force brutale de l'État, nous sommes l'indignation devant la guerre

contre le trafic de drogue et ses plus de soixante-dix mille morts. Toute cette histoire, c'est nous, nous demandons la justice, nous demandons la justice ! Parce que c'est notre mouvement et nous allons nous battre pour lui jusqu'à ce que justice soit faite, justice, justice ! Toute cette histoire, aujourd'hui nous la revendiquons et nous la faisons revivre, nous la faisons revivre dans la tempête de ce mouvement, aujourd'hui nous décidons et nous disons que nous sommes 132, nous sommes l'histoire et nous sommes la conscience mexicaine, nous n'oublions pas et nous crierons de notre conscience, aujourd'hui et toujours : nous sommes 132. »⁹⁶

Le poids de cette responsabilité historique et collective se ressent dans les assemblées universitaires :

« L'université doit aider qui ? Quelques-uns ? Les intérêts privés ? La seule personne que doit aider l'université c'est sans aucun doute compañeros : le peuple. »⁹⁷

« On restera attentifs et on observera toutes les initiatives de coupe budgétaire à l'éducation, la science et la technologie à tous les niveaux, car nous avons un compromis historique pour la défense de ce qui nous revient de droit : une éducation publique et de qualité pour les générations présentes et futures. »⁹⁸

« Depuis l'assemblée interuniversitaire, nous appelons tous les étudiants du pays à rejoindre cette lutte, l'histoire vous appelle. »⁹⁹

⁹⁶ Discours prononcé par le porte-parole de la "mesa 14, mémoire et conscience historique" de #YoSoy132 le 30 mai 2012, cité universitaire, UNAM.
<https://submarinopolitico.wordpress.com/2012/10/29/el-invitado-ausente-en-sin-filtro/>

⁹⁷ Assemblée FCPyS (UNAM) 25 septembre 2017.

⁹⁸ Lettre au conseil universitaire, 26/01/2017.

⁹⁹ Communiqué de l'interuniversitaire, 12 mai 2017.

Si cette mission historique de l'étudiant est mise en avant durant les assemblées et les manifestations qui sont les vitrines du mouvement, elle est aussi très présente dans le discours des activistes et leur vécu subjectif de la mobilisation.

« C'est une grande responsabilité historique en tant qu'étudiante de l'UAM, je te dis, je ressens vraiment un poids incroyable parce que cette école naît à partir du sang d'autres étudiants qui sont tombés¹⁰⁰, donc c'est un poids historique pour moi. Pour beaucoup de compañeros aussi. On ne peut pas arrêter de le faire [lutter]. » [Isabel, juin 2015]

« Je pense que tu sais que si tu oublies la peur, tu peux éviter que plus de personnes souffrent de répression. [...] Quel va être le futur de ce pays si chacun ne joue pas son rôle d'étudiant, de travailleur, de la condition dans laquelle il est ? Je pense que c'est pour ça qu'à aucun moment j'ai arrêté de participer, à aucun moment ça ne m'a traversé l'esprit, arrêter de manifester, de me mobiliser... parce que je le vis. » [David, juin 2015]

« Je pense que c'est super important qu'on ne se coupe pas des mouvements sociaux en général. Parce que ça fait partie de l'identité étudiante de défendre ces choses [les luttes sociales]. » [Fany, janvier 2018]

Faire sienne cette mémoire collective fait naître chez les étudiants engagés d'aujourd'hui un sentiment de responsabilité, et favorise la continuité de l'engagement sur le long terme, durant les périodes de latence. En effet, en s'inscrivant dans une histoire plus grande, leur engagement va au-delà d'une lutte particulière ou d'une campagne spécifique. Beaucoup d'étudiants qui

¹⁰⁰ L'UAM est créée après les mobilisations étudiantes de 1968 et 1971, en 1974, comme une réponse à la demande étudiante pour un accès plus large à l'éducation supérieure.

continuent de se mobiliser ont intégré dans leur construction personnelle cet impératif de lutte sociale.

II. Responsabilité interpersonnelle et engagement sur le long terme

1) La responsabilité interpersonnelle

Dans le chapitre 2, nous avons étudié les espaces d'intersubjectivité qu'ouvrent les grandes mobilisations, et l'importance de ces rencontres dans la formation de l'activisme de sujets de cette thèse. En plus de façonner leur vision de la lutte, les liens qui se nouent avec les personnes rencontrées vont être à l'origine chez les activistes d'un sentiment de responsabilité qui occupe un rôle important dans la continuité de leur engagement durant les périodes de latence.

On trouve dans la littérature plusieurs définitions de ce sentiment. Piet Strydom [1999] dans un article sur la responsabilité en sociologie revient tout d'abord sur les deux approches classiques. Il distingue la responsabilité individuelle (Durkheim et Parson) qui est liée au rôle que l'on occupe au sein d'une société (c'est par exemple la responsabilité envers sa famille, son groupe ou sa nation) et le concept post-traditionnel de la responsabilité individuelle (Habermas). Pour ce dernier, la responsabilité a trait à la possession de connaissances ou d'habilités particulières, de pouvoir ou d'influence dans un certain domaine. Il argue ensuite que le monde actuel, globalisé, dans lequel les êtres humains sont tous confrontés aux mêmes risques (écologiques par exemple), ne peut plus se baser sur une éthique de la responsabilité individuelle mais sur « une éthique planétaire et orientée vers le futur de co-responsabilité ». Dans cette perspective, la responsabilité est liée à un risque global (Jonas, Apel). Aucune de ces approches ne parvient à décrire et expliquer le sentiment de responsabilité observé chez mes enquêtés. On ne peut pas parler de responsabilité individuelle car ils se sentent responsables envers des personnes qui sont différentes d'eux, cette

responsabilité n'est pas non plus liée au fait d'avoir des connaissances ou un pouvoir particulier, ou à un risque global. Cole [1996], dans son étude de l'engagement des femmes aux États-Unis, se penche sur la « responsabilité sociale » : les personnes s'engagent pour le bien d'un groupe plutôt que dans l'objectif d'un gain personnel et cherchent à apporter des contributions durables à la société dans l'intérêt des prochaines générations. Il semble que cette approche pense la responsabilité sociale comme quelque chose d'inné chez ces personnes, et s'attache essentiellement à l'étude de celle-ci par rapport à la communauté à laquelle ils appartiennent, ou aux générations futures. Ces dernières années, de nombreuses études se sont par ailleurs attachées à une critique de la responsabilité individuelle telle qu'encouragée par le néolibéralisme, c'est-à-dire une forte responsabilisation individuelle qui a pour but le détachement d'une dépendance à l'État : les individus peuvent et doivent être responsables quelles que soient leurs conditions matérielles et sociales [Hache, 2007].

Même si on peut bien sûr retrouver certaines caractéristiques de l'une ou l'autre responsabilité déjà évoquées dans les entretiens (comme notamment la responsabilité liée à la *mémoire longue* des luttes étudiantes analysée précédemment), aucune ne permet de souligner ce qui est à notre avis central dans la formation du sentiment de responsabilité chez les étudiants qui nous intéressent : les liens interpersonnels et l'expérience vécue. En effet, le sentiment de responsabilité dont nous voulons parler dans cette section se construit par rapport à un autre, qui est différent de soi, mais pour lequel les étudiants ressentent de la compassion. D'après Lawrence Blum [cité par Jasper, 1997, p. 111], « la compassion n'est pas une simple sensation mais une attitude émotionnelle complexe envers autrui, qui suppose de s'imaginer à la place de quelqu'un d'autre, d'être activement concerné par son bien-être, de le voir comme un autre être humain ainsi que d'avoir des réponses émotionnelles d'un certain degré d'intensité. La force morale de la

compassion est le fait qu'elle provient d'un sentiment de solidarité partagé ». On remarque que cette description est fortement liée à l'intersubjectivité : penser l'autre comme son égal, bien que différent. L'autre ne fait pas partie de sa famille, de son groupe, il ne se confronte pas aux mêmes risques que les étudiants, ce ne sont pas non plus les générations futures, il n'y a donc pas une raison innée à cette responsabilité, au contraire celle-ci est construite par la rencontre, le partage des émotions, et la reconnaissance de l'autre comme son égal malgré ses différences.

Pour les activistes qui sont allés à l'école normale rurale d'Ayotzinapa, les normaliens et les familles des disparus ne sont plus des individus lointains, ce sont des personnes qu'ils connaissent, avec qui ils ont vécu des moments intenses, et qui sont comme eux malgré tout ce qui les séparent. Raul Fornet Betancourt [2004, p. 48] parle de l'importance de la convivialité¹⁰¹ qui « va au-delà de la tolérance de formes de vie distinctes, ou d'écoles différentes, [...] la convivialité avec d'autres manières de vivre et d'éduquer c'est le fait de partager la diversité de l'autre ». Ximena parle par exemple de l'importance de la fraternité dans son engagement :

« Et réellement ce qui me motivait à participer à ces actions et à m'engager plus avec Ayotzinapa... C'était cette fraternité, le sentiment de respect et de solidarité avec ton prochain », « Ça t'ouvre les yeux sur beaucoup de choses. Pour moi, plus que tout, ça m'a rendu très solidaire avec eux. Voir qu'on est tous des êtres humains. Et les conditions dans lesquels peuvent vivre les gens à l'intérieur de la république mexicaine, ça me choque beaucoup. » [Ximena, juin 2016]

Pour Camila, qui a vécu plusieurs mois à l'école normale d'Ayotzinapa, ce sentiment est encore plus fort : les normaliens « sont comme [ses] frères »,

¹⁰¹ « Convivencia ».

« *c'est comme s'ils faisaient partie de [sa] famille* »¹⁰². Cette responsabilité rejoint donc le concept d'intersubjectivité : les étudiants ne sont pas responsables envers tel ou tel grand principe ou organisation, ils le sont envers des personnes qu'ils ont connues, ce qui rend beaucoup plus puissant le poids de cette responsabilité. Sehat Karakayalil [2017], dans son étude des volontaires qui aident les migrants en Allemagne, remarque de même que la solidarité et l'engagement sont plus visibles et plus forts à partir du moment où les migrants arrivent dans les refuges locaux (et sont donc au contact des populations locales). « La proximité sociale entre les citoyens et les déportés semble permettre une forme plus forte d'engagement. [...] La proximité favorise aussi le développement de liens émotionnels, parfois exprimés par des métaphores familiales ».

De ces liens émotionnels, nés de la rencontre avec l'autre, découle un sentiment de responsabilité qui lui-même est un pilier de l'engagement. Isabel parle par exemple de la rencontre avec les parents des disparus :

« Ils nous disent merci, et ne nous laissez pas seuls. Et beaucoup de gens l'ont pris au sérieux. Ne nous laissez pas seuls. Et jusqu'à maintenant¹⁰³ on reste organisé avec Ayotzinapa. » [Isabel, juin 2015]

Ou encore Antonio :

« Voir les parents des disparus, être là avec eux, ça m'a rendu plus fort, je me suis dit, 'non, on ne va pas les laisser'. Je ne vais pas les laisser, je vais continuer de les soutenir au point que si je peux revenir à [l'école] normale, je reviens avec plaisir, même si un jour j'ai eu envie de rentrer par peur. » [Antonio, juin 2016]

¹⁰² Camila, juin 2015.

¹⁰³ Entretien réalisé en mai 2015. Lors de mon avant-dernier séjour de terrain (septembre 2017 / janvier 2018), les activistes de l'UAM Atzacapotzalco étaient toujours en lien avec l'école normale d'Ayotzinapa. En 2019, les enquêtés sont pour la plupart déjà diplômés et certains ont toujours des liens avec l'école normale.

Penser les liens qui se tissent entre les étudiants de la ville de Mexico qui sont les sujets de cette étude et les étudiants et familles de disparus d'Ayotzinapa comme des 'ressources' de la mobilisation reviendrait à invisibiliser tout un côté subjectif et émotionnel qui va bien au-delà du simple rapport utilitaire à la mobilisation et au changement social. Les liens de personnes à personnes qui se tissent et le fait de « partager la diversité de l'autre », renforcent l'engagement et lui donne une continuité sur le long terme comme le souligne Victor en parlant de sa relation avec une famille d'Ayotzinapa : « *il y a une différence entre quelqu'un que tu vois une fois dans une manifestation, et quelqu'un avec qui tu as ce lien personnel* »¹⁰⁴. On a déjà remarqué dans les chapitres précédents l'importance des liens interpersonnels, et c'est une des clefs de l'engagement dans les périodes de latence. Quand Bernardo parle des parents des disparus ou des normaliens (et c'est le cas de plusieurs de nos enquêtés), ils ne sont pas décrits comme une entité floue ou une organisation qu'il faut appuyer, ce sont des personnes qu'il nomme :

« C'est ce que fait le tío Emiliano [chercher les disparus], le tío X, la tía Nico, tous les tios qui ont un nom, qui ne sont pas des numéros, ce sont des personnes qui cherchent leur enfant. » [Bernardo, août 2019]

Il continue son témoignage en parlant des normaliens, et de la manière dont il en est arrivé à passer de longs mois à Ayotzinapa (et comme il le dit plus loin à dépenser tout l'argent qu'il avait économisé pour ses loisirs personnels), alors qu'il devait normalement y rester seulement quelques jours.

« J'ai commencé à enseigner [la peinture et la natation] à des enfants, des normaliens... Julio, Augustin, Tonio... C'était génial... Non non non... De l'amour pur ! De l'amour pur ! Et c'est ça en fait, dans ta tête tu n'es là que pour quatre jours mais les gens te voient, et ils pensent que tu vis avec eux. Et tu les connais, et ils commencent à te

¹⁰⁴ Victor, juillet 2019.

parler de futur, à te parler de leurs problèmes... Et ce n'est pas seulement que tu ne veux pas dire que non, mais en fait tu ne dis pas non ! Et quand tu t'en rends compte ben tu as dit 'oui' et deux jours se sont convertis en deux semaines.... Qui se convertissent en deux mois.... Qui se convertissent en 2 ans d'allées et venues avec des longs séjours ! » [Bernardo, août 2019]

C'est aussi le cas d'Isabel¹⁰⁵ qui a passé plusieurs mois à l'école normale les premières années suivant la disparition des 43 normaliens. Si quand je la revois en 2017 elle m'explique, triste, qu'à cause des études et de son travail elle n'a pas pu y retourner depuis longtemps, lorsque je la retrouve en août 2019, elle me raconte y avoir passé plusieurs semaines en début d'année. Un autre témoignage qui souligne l'importance des liens interpersonnels, bien que plus exceptionnel, est celui de Victor¹⁰⁶, qui a depuis la mobilisation un filleul à Ayotzinapa. Il a noué une relation forte avec une famille qui lui a demandé s'il voulait être le parrain de leur fils à la fin de ses études secondaires, ce qu'il a accepté. Alors que la famille ne pensait pas inscrire leur fils à l'université, Victor raconte avoir passé une année à convaincre la mère pour qu'elle le fasse, et au moment de l'entretien il finissait sa troisième année de droit. Victor l'a aidé à trouver un travail dans une organisation de défense des droits humains. Il a l'espoir que son filleul fasse partie d'une future commission de vérité pour juger les responsables de la disparition des 43 normaliens. Il conclut son anecdote ainsi *« c'est ce que je te dis, il y a des choses que non... Que tu ne peux pas abandonner [...] et c'est pour ça que je continue dans cette vie, que je travaille là-dedans... »* En effet, Victor est maintenant défenseur des droits humains et travaille avec des migrants. Tout au long de l'entretien, on ressent que ce qui est au cœur de son travail et de son engagement, ce qui l'aide et le motive à continuer dans cette voie, ce sont les

¹⁰⁵ Isabel, juin 2015.

¹⁰⁶ Victor, juillet 2019.

personnes : « *qu'est-ce que je fais pour me maintenir dans cette ligne depuis 2012 ? Ne pas me détacher... du travail, d'avec qui je travaille et pour qui* ».

Ce sont donc des liens forts et durables qui se tissent entre certains étudiants de la ville de Mexico, les normaliens et les familles des disparus. Tous les étudiants qui ont été une fois à l'école normale rurale ne peuvent pas y retourner régulièrement (que ce soit par manque de temps, d'argent ou autre) mais pour la très grande majorité des personnes interrogées qui y ont passé quelques jours, cela a été un moment fort de leur vie d'activiste, qui a d'autant plus renforcé leur engagement et permis sa continuité durant la période de latence. Cela ne veut pas dire que seuls les étudiants qui sont allés à Ayotzinapa poursuivent leur engagement, ni que tous ceux qui sont allés à Ayotzinapa ont créé ces liens interpersonnels forts, mais plutôt que la présence de ces liens est un facteur important de la continuité de l'engagement dans les périodes de latence.

2) La place des émotions dans l'engagement à long terme

À l'origine de ces liens interpersonnels se trouvent des émotions. Tous les étudiants qui sont allés à l'école normale rurale et avec qui je me suis entretenue parlent de l'importance de l'humain, du simple fait d'enlacer les parents des disparus, des larmes, de l'émotion et décrivent cette expérience comme un moment décisif dans leur engagement mais aussi dans leur vie en général :

« Je continue à soutenir la société grâce à ce genre de chose que tu vis et qui te marque vraiment. » [Antonio, juin 2016]

« Ce qui fait qu'encore maintenant je vais les chercher chaque fois que je le peux dans les manifestations c'est ce processus par lequel sont passé les familles, le processus humain. Vraiment... Si je te raconte... Tu tombes amoureux... Je veux dire... Je comprends qu'en théorie ça ne se fait pas... Cette empathie [...] J'ai écouté beaucoup

d'activistes qui essayent de ne pas engager cette partie émotionnelle pour pouvoir aider de manière objective, surtout les personnes qui travaillent dans les droits humains non ? Mais nous, ça nous a touché de toutes les manières possibles. C'est que pour nous... Ça a été vraiment émouvant. Parce qu'il y a bien sûr un grand contenu émotionnel dans tout le processus que j'ai vécu non ? » [Bernardo, août 2019]

Les étudiants, même s'ils n'ont pas le même vécu que les normaliens et les familles des disparus, vont d'une certaine manière ressentir la douleur des familles, et cela va les affecter personnellement. Sehat Karakayali [2017] souligne le fait que les sentiments circulent et sont transmis, ce qui selon lui peut amener à un changement de l'atmosphère sociale ou politique : « comprendre les émotions ne devrait pas être réduit à la sphère intérieure du sujet ; elles transcendent la vie intérieure vers ce qui affecte les autres ». Myriam Jimeno [2007, p. 174] remarque de même que le langage de la douleur se partage, qu'il est un appel à l'autre, à sa compréhension. Pour elle, les récits et témoignages d'expérience de violence sont essentiels dans « la création d'un champ intersubjectif dans lequel se partage, du moins partiellement, la souffrance et où peut prendre racine la reconstitution d'une citoyenneté. Le partage nous rapproche de la possibilité de nous identifier avec les victimes et permet de reconstituer leur appartenance à la communauté et rétablir ou créer des liens pour l'action citoyenne ». Le partage dont parle Jimeno est présent lors de la rencontre entre les étudiants de l'UAM et les parents des disparus :

« Je me suis sentie très à l'aise à la normale. Mais en même temps je ressentais beaucoup de tristesse. Parce que j'étais assise à côté d'un père qui n'avait pas son fils. Parce que j'étais en train de manger dans un endroit où il y avait sept mamans qui en plus de chercher leur

*fil*s avait laissé leur autre fil*s* avec la nièce de leur sœur. » [Pilar, août 2019]

« C'était vraiment émouvant, quelque chose de très fort. On s'était dit " il ne faut pas qu'on pleure ". Et on a tous fini en larmes. Et on les a pris dans nos bras [les parents des disparus]. Et ils nous ont dit "merci de vous souvenir que nous sommes humains, que nous avons des sentiments". » [Isabel, juin 2015]

Dans ce dernier témoignage on peut voir la circulation des émotions, le partage et l'intersubjectivité : les étudiants partagent la douleur des familles et ces dernières se sentent reconnues par les étudiants. Cela ne se fait pas au niveau politique ou organisationnel, mais bien au niveau des émotions et de « l'humain ». ¹⁰⁷ Poma et Gravante [2015, p. 29] parlent de « l'importance de l'empathie dans la formation de l'identité collective. Les personnes s'unissent à celles qui sont capables de sentir la même chose, que ce soit parce qu'elles sont en train de le vivre ou parce qu'elles l'ont vécu, ou du fait de leur propre sensibilité. ». Le besoin d'empathie est souligné dans le témoignage de Ximena :

« Je pense que quand tu es dans un mouvement tu sympathises rapidement avec n'importe quelle situation parce que... peut-être pas avec le même niveau d'intensité mais tu deviens plus solidaire, tu fais preuve d'empathie plus rapidement avec tout ça. [...] Quand on arrêtera d'être aussi individualistes et égoïstes on va commencer à être, dans tous les sens du terme, on va être plus empathique avec tout

¹⁰⁷ Cette analyse se base sur les témoignages des étudiants de la ville de México qui sont allés à Ayotzinapa. Il serait intéressant dans une recherche future de connaître le point de vue des familles et des normaliens. Si les étudiants soulignent une réciprocité, cela n'a peut-être pas été vécu de la même façon par les habitants du Guerrero.

ce qu'il se passe... la pollution, les disparitions, les féminicides, la violence... c'est la seule manière d'y arriver. » [Ximena, juin 2019]

Il est aussi présent dans le témoignage de Pilar, avec une emphase sur le partage des sentiments et l'importance du témoignage :

« Écouter les différentes versions. Connaître plus l'histoire et après connaître toutes les autres histoires. Histoires de violences sexuelles, connaître de vive voix, et à partir du discours des personnes qui l'ont vécu, tout ça a façonné en moi un autre concept de 'faire vie'. C'est ce que j'apprécie le plus dans les mobilisations sociales. Ça m'a aidé à voir ces choses... Du coup je ne sais pas si un jour le monde peut changer.... Mais peut-être qu'on peut tisser des liens un peu plus unis. » [Pilar, août 2019]

Il est intéressant de remarquer que dans ces deux témoignages est présente l'idée d'un changement dans la manière de vivre à la suite de la participation à un mouvement social, qui est clairement la conséquence de la prise en compte de l'autre : Ximena parle de *« commencer à être, dans tous les sens du terme »* et Pilar d'un *« autre concept de 'faire vie' »*.

L'engagement durable lié au sentiment de responsabilité qui se forme grâce à la connaissance de l'autre se retrouve aussi chez les étudiants qui se sont mobilisés après le séisme du 19 septembre 2017 qui a fait beaucoup de dégâts dans la ville de Mexico et dans les états de Puebla et Morelos. L'Assemblée générale de *posgrado* du 3 octobre qui fait suite à la brigade à Morelos a par exemple pour but de trouver les moyens de continuer à aider ces communautés. La plupart des étudiants présents regrettent le fait que la caravane n'a duré que deux jours. Ils souhaitent continuer le travail avec ces communautés, se sentent responsables, parlent des personnes qu'ils ont

connues¹⁰⁸. Comme pour les étudiants qui sont allés à Ayotzinapa, il y a cette idée de réciprocité : ils y sont allés pour aider, mais en fin de compte, ils ont énormément reçu et appris. Par ailleurs, les brigades qui sont allées dans les communautés de Puebla et/ou Morelos ont souvent eu un travail de suivi de l'action durant plusieurs mois. On retrouve ici l'idée de responsabilité qui naît de la rencontre avec l'autre¹⁰⁹. Carmen, professeure de travail social, raconte par exemple qu'à la fin du quatrième et dernier voyage prévu à Morelos pour apporter des vivres aux victimes, les étudiants mobilisés avec elle pour aider après le séisme s'indignent et planifient un nouveau voyage : *« ils m'ont dit non non non ! Au retour des vacances on peut voir avec untel et untel... Et du coup maintenant on est de nouveau en train d'accumuler des vivres ! »*¹¹⁰

Nous pouvons conclure en reprenant les mots de Poma et Gravante [2015, p. 33] que « l'analyse de la dimension émotionnelle de la mobilisation permet d'observer comment la participation à un mouvement, en étant un moment de rupture dans la vie des personnes, peut se convertir en une expérience enrichissante, durant laquelle les personnes se connaissent, construisent des liens et changent d'idées, de valeurs, de visions du monde et peuvent aussi commencer à apprécier de nouveaux aspects de leur vie ». En effet, comme nous l'avons déjà évoqué, de nombreux étudiants portent un regard nouveau sur le monde après avoir vécu ces expériences de rencontres et de lutte.

¹⁰⁸ Observation participante, AGP du 3 octobre 2017. À ma connaissance il n'y a pas eu de seconde caravane organisée par l'AGP à Morelos (faute de moyens et de temps). L'AGP a cependant continué pendant plusieurs mois à soutenir les victimes du séisme, notamment en participant à l'*acopio* de la CNTE et en créant une base de données.

¹⁰⁹ Ismael, août 2019 ; discussions informelles avec des étudiants et anciens étudiants fin 2019.

¹¹⁰ Carmen, entretien réalisé en janvier 2017. Professeure à la faculté de travail social de l'UNAM. Organise avec ses étudiants plusieurs brigades d'aide dans des communautés de Morelos et Puebla, ainsi qu'à la ville de Mexico après le séisme du 19 septembre 2017.

« Pour moi un apport de tout le mouvement que j'ai vécu actuellement [sic] c'est que ça m'a vraiment conscientisé. » [Elias, août 2019]

« Je crois que ça m'a apporté beaucoup pour être plus conscient, par rapport aux personnes et aux différentes causes. Voir par exemple l'inégalité. Ils [les normaliens] sont dans une position dans laquelle je ne suis pas... Des choses comme ça. Et aussi avec les différentes luttes. Parce que personne n'est à l'abri, à n'importe quel moment il peut arriver quelque chose. » [Ismael, août 2019]

Ces expériences vont conforter les étudiants dans le bien-fondé de leur lutte, leur donner une motivation pour continuer malgré les difficultés que cela implique, et permettre leur engagement futur. Cela est bien illustré par les paroles d'Antonio :

« Jusqu'à maintenant c'est encore très présent. Cette expérience d'avoir été avec eux me motive à continuer à soutenir la société... Malgré le fait que... Ben de comment on est, des attaques du gouvernement... Et nous, on voudrait aider tout le monde, mais on doit aussi aller à l'université non ? Mais le fait d'avoir été avec eux ça me donne la force de continuer à soutenir la société même si je dois étudier, et que j'ai des choses à faire au niveau personnel. » [Antonio, juin 2016]

Les activistes qui sont les sujets de cette thèse ne peuvent pas envisager d'arrêter de lutter et d'agir pour un autre Mexique.

C'est pour eux un devoir moral lié à la « mission de l'étudiant ». En entrant à l'université et en participant aux mouvements étudiants ils intègrent dans leur construction personnelle cet impératif de lutte sociale.

Mais si le désengagement n'est pas une option pour les activistes c'est aussi et surtout la conséquence des rencontres facilitées par les espaces intersubjectifs ouverts par la mobilisation. Parce qu'ils ont vécu et partagé des moments forts avec d'autres personnes, naît en eux un puissant sentiment de responsabilité interpersonnelle. Ce n'est pas la loyauté envers une organisation qui est le moteur essentiel de la continuité de l'engagement des activistes durant la période de latence, mais bien le rapport aux autres et à soi-même.

L'impossibilité du désengagement peut donc se comprendre grâce au triptyque subjectivation / action / rapport aux autres. Si les activistes ressentent fortement ce besoin de continuer à agir, c'est parce qu'ils veulent vivre en accord avec leurs valeurs, et parce qu'ils se sentent responsables par rapport aux autres.

Chapitre 6 : Privilégier l'action

Durant les périodes de latence, les activistes ressentent toujours un intense besoin d'être acteurs, de faire quelque chose pour changer la réalité dans laquelle ils vivent. Mais en l'absence d'espace d'expérience permis par la grande mobilisation, il leur est difficile de trouver une transcription pleinement satisfaisante à ce besoin. Parce que le seul sens à leur action est l'action en elle-même, ou parce que ce sens est imposé par d'autres, les activistes ne s'épanouissent pas pleinement dans leur engagement.

I. Agir pour l'action

La grande mobilisation est toujours remémorée de manière positive. C'est le moment où les activistes étaient acteurs de leur vie, et pouvaient agir pour changer leur pays suivant leurs valeurs. Le passage à l'action que permettait la mobilisation a été pour eux une expérience libératrice, qui leur a permis de crier haut et fort ce à quoi ils aspiraient. Ils ne subissaient pas la politique nationale, ils étaient dans la rue pour la changer et dans le même temps expérimentaient au sein du mouvement une autre manière de faire la politique. Pour de nombreux étudiants, #YoSoy132 et Ayotzinapa ont marqué leurs premier pas dans un mouvement social, et grâce aux nombreux débats qui avaient cours au sein du mouvement étudiant, ils ont pu former leur propre idée de la lutte.

Durant la période de latence qui suit, ils ont une meilleure idée de la manière dont ils veulent s'engager... mais en l'absence de mobilisation nationale le passage à l'action est plus compliqué. Après la grande mobilisation, les activistes sont d'autant plus conscients des problèmes et des injustices que souffre leur pays, et ils ne peuvent pas rester sans rien faire face à ce constat (nous avons analysé dans les chapitres précédents la responsabilité interpersonnelle et la « mission de l'étudiant » qui font partie des raisons pour lesquelles ils continuent à lutter). Mais comment retrouver un moyen d'agir

loin des assemblées et manifestations de la grande mobilisation qui étaient à la fois un lieu de débat et d'action ?

Le besoin d'agir est tel que parfois le débat et la réflexion passent au second plan. Il y a un réel besoin de faire quelque chose, peu importe le résultat, retrouver ce sentiment de libération présent durant les grandes mobilisations :

*« Quelque chose de cathartique [...] si on ne faisait rien, on serait beaucoup à être... à être inquiet de vouloir faire quelque chose. [...] Agir et agir, et continuer à agir, et agir toujours plus. »*¹¹¹

« Peu importe ! Peu importe comment on l'appelle il faut le faire ! Ça me paraissait beaucoup plus utile que commencer à avoir un cercle ou on parle, on parle, on parle, de ceci, de cela, de manière théorique. » [Cecilia, décembre 2017]

« Et finalement pourquoi on fait tellement de diagnostics ? Pour arriver à l'action... C'est beaucoup de blablabla et nous en fait ce qu'on veut ce sont des activités. » [Luis, novembre 2017]

« Moi je suis comme ça : il faut faire des choses concrètes. On va écrire quelque chose ; on s'assoit on l'écrit et voilà ! Mais... Notre tradition c'est aussi de tout mettre en débat. Et c'est incroyable ! Maintenant ça me plairait aussi de débattre dans un groupe, mais que ce ne soit pas uniquement ça. Ça m'embête de juste discuter. C'est mon point de vue, ma perspective. » [Cecilia, décembre 2017]

Il existe donc une tension entre le débat, la réflexion, et le passage à l'action. Ils sont pourtant complémentaires. Freire parle de « conscientisation » pour caractériser le développement chez l'individu apprenant du sentiment d'être sujet, l'appréciation de sa propre capacité à intervenir dans la réalité externe.

¹¹¹ Luis : Entretien réalisé en novembre 2017. Vient alors d'être diplômé en pédagogie. Forte mobilisation lors d'Ayotzinapa. Membre de la CNE.

Or le simple fait d'acquérir une conscience critique ne transformera pas le monde : « cette découverte ne peut pas être purement intellectuelle mais doit impliquer l'action ; elle ne peut pas non plus se limiter à un simple activisme, mais impliquer une réflexion sérieuse » [Freire, 1972, p. 47]. L'acteur et le Sujet s'enrichissent donc mutuellement mais ils peuvent aussi entrer en contradiction. Si la grande mobilisation a été un moment éphémère ou les activistes ont pu se sentir à la fois Sujet et Acteur, la période de latence rend plus difficile cette réunion : les activistes sont en quête d'action, or il leur faut aussi trouver un sens à cette action. Pleyers [2016] remarque que « dans les pratiques quotidiennes des alter-activistes, cela se traduit par des tensions et des dilemmes. Pour devenir acteur, il faut souvent renoncer à une subjectivation pure, à une cohérence totale entre ses valeurs et ses pratiques. Un dilemme personnel résulte fréquemment du fait que la volonté de maintenir un questionnement permanent et une cohérence la plus forte possible entre ses valeurs et ses actes peuvent empêcher des actions ».

Durant les périodes de latence, le besoin d'agir est si fort que c'est parfois dans le fait d'agir lui-même que les activistes vont trouver un sens à minima à leur action. Conscients de la situation de leur pays, ils ne peuvent pas rester les bras croisés. Cela a trait au besoin de cohérence duquel découle un fort sentiment de responsabilité personnelle : « *tu as l'opportunité, tu as l'obligation d'être là* »¹¹². Pleyers [2016a, p. 37] rappelle en faisant référence à Touraine que « le moteur et les motivations de l'engagement se trouvent moins dans l'impact de son action dans la société que dans la relation à soi, et notamment dans l'exigence d'une grande cohérence personnelle. » Il souligne le caractère performatif (l'objectif ne précède pas l'action, mais lui est concomitant) de ces engagements qui reposent sur une lutte interne à chaque acteur individuel et collectif [Pleyers, 2018, p. 50]. Le témoignage de Pilar

¹¹² Monica : Entretien réalisé en janvier 2018. Licence d'anthropologie. Première expérience forte de mobilisation après le séisme de 2017.

reflète bien cette recherche de sens qui est parfois trouvé dans l'action elle-même :

« C'était une situation ambivalente car d'un côté je me disais ça a un sens, et ça a un sens d'être ici et s'ils me disent de passer le balai je passe le balai [à l'école normale d'Ayotzinapa]. [...] On devait aussi se réunir [avec les étudiants de l'UAM Azcapotzalco qui étaient présents lors de la caravane à Ayotzinapa] pour faire une déclaration politique sur le positionnement de l'université. Je me suis sentie un peu bizarre car je n'arrivais pas à comprendre pourquoi on le faisait... Mais je ne savais pas non plus si ça avait un sens de ne pas le faire. [...] Je ne pensais pas que ça allait changer quelque chose à ce moment, mais pourtant je ne pensais pas que ça n'avait pas de sens. Ne rien faire ce n'est pas une option. Même si on fait peu et que ça ne change pas beaucoup, ou ça ne change rien pour le moment. » [Pilar, août 2019]

Même si elle n'arrive pas à voir clairement l'objectif de ses actions, le résultat concret qu'elles peuvent avoir, elle agit, parce que « ne rien faire n'est pas une option ».

La nécessité impérieuse d'agir que ressentent les activistes peut aussi être illustrée par la mobilisation suite au séisme de 2017. Elle est telle au lendemain de la catastrophe que les centres *d'acopio*¹¹³ et les zones sinistrées débordent de volontaires, ce qui est parfois contre-productif. Beaucoup ont passé plus de temps à aller d'un centre *d'acopio* (déjà plein de volontaires) à l'autre qu'à aider. Le temps d'arriver sur les lieux où il y a besoin de bras, des dizaines d'autres ont déjà répondu à l'appel (les réseaux sociaux – notamment *#verficado19s* – publient des appels à volontaires pour les différents sites affectés). Ce besoin d'être sur le terrain et de passer à l'action se ressent aussi

¹¹³ Centre de collecte de vivres et de vêtements pour les victimes du séisme.

très fortement lors des assemblées universitaires. C'est par exemple le cas lors de l'assemblée du 25 septembre 2017 à la FCPyS de l'UNAM : le débat est politique (les failles de l'État et des entreprises de construction sont pointées dans la plupart des interventions), mais cela semble évident pour tout le monde. On sent que les étudiants ne veulent pas que l'assemblée s'éternise : il n'y aura pas de « bilan politique » (étape traditionnelle lors d'une assemblée universitaire à l'UNAM), les interventions de chacun sont réduites à une minute par personne. Si quelqu'un dépasse le temps de nombreuses protestations s'élèvent de l'assemblée. Autour de moi, plusieurs étudiants se plaignent de la longueur de celle-ci. Ils préféreraient être dans les rues à aider qu'ici à débattre. Lors de l'AGP le jour suivant, certains soulignent l'importance de politiser le débat, d'autres pensent que le plus important pour le moment est d'agir « *ce qui peut mobiliser c'est l'action en soi* »¹¹⁴, et c'est finalement cette vision qui l'emportera.

Pourtant, le fait d'agir pour l'action est aussi parfois synonyme de perte de sens comme m'en fait part Damian :

« J'ai ce sentiment d'inutilité qui vraiment... Peut-être que depuis le 132 je n'ai pas... Aucune de mes prises de position ou aucune des choses... Tout ce que j'ai fait était comme juste de l'inertie... »
[Damian, novembre 2017]

Il a pourtant été actif ces dernières années, mais n'a pas vraiment trouvé « sa place » au sein de la lutte. Ce n'est pas l'action qui lui manque, mais la cohérence entre qui il est et ses engagements. La période de latence lui a permis de « faire le tri » entre les actions qui font sens pour lui et celles qui ne le font pas, de même qu'au sein de son réseau. Le pessimisme et le sentiment d'impuissance qu'il ressent sont liés au fait qu'il n'arrive pas à trouver d'autres activistes qui ont la même vision de la lutte que lui et qui

¹¹⁴ AGP 26/09/2017.

entreprennent des actions cohérentes avec ses valeurs. Lors du séisme, il s'est quand même mobilisé avec les réseaux d'activistes de #YoSoy132 « *parce que je ne savais pas comment me mobiliser d'une autre manière* ».

On remarque que l'action est mise au premier plan : même s'il n'atteint pas la cohérence personnelle voulue, ne rien faire n'est pas une option. Cette tension entre subjectivation et action, omniprésente durant la période de latence, est pourtant source d'un certain malaise qui se ressent tout au long de l'entretien. Pour conclure, il dit qu'il se sentait bien pendant #YoSoy132 et d'une certaine manière durant la mobilisation de soutien à Ayotzinapa, sentiment qu'il n'a plus retrouvé après. Il ne trouve plus « *ce niveau d'indépendance, de pouvoir prendre des décisions plus ou moins conscientes* »¹¹⁵ : en des termes qui sont ceux de cette thèse, les grandes mobilisations ont été le moyen pour lui de connecter la subjectivation et l'action, d'atteindre une cohérence entre ses valeurs et ses pratiques.

Les mouvements sociaux sont en effet pour Dubet [1995, p. 132] « le moment fugace dans lequel l'acteur se vit comme sujet ». Hors de ces mouvements, la subjectivation est en tension avec les autres logiques de l'action (il en distingue trois constitutives de l'expérience sociale : l'intégration qui est liée aux rôles sociaux, la stratégie qui est liée aux intérêts, et la subjectivation qui renvoie à un sujet critique confronté à une société comme un système de production et de domination). Durant les périodes de latence, l'unité de l'expérience qui pouvait être ressentie lors de la grande mobilisation est éclatée. Les individus essayent alors de « construire une unité à partir des éléments divers de leur vie sociale et de la multiplicité des orientations qu'ils portent en eux ». Or cette unité est un idéal qui ne peut jamais réellement être atteint. Ce qui explique que le travail de subjectivation soit le plus souvent « vécu comme un inachèvement, comme une passion impossible et désirée

¹¹⁵ Damian, novembre 2017.

permettant de se percevoir comme l'auteur de sa propre vie, ne serait-ce que dans la souffrance créée par l'impossibilité de réaliser pleinement ce projet » [Dubet, 1995, p. 128].

On retrouve ce dilemme chez certains étudiants qui se mobilisent après le séisme de 2017. Nous avons vu que l'urgence de la situation fait passer le besoin d'agir au premier plan. Mais passé les premiers jours sur les zones sinistrées et dans les centres d'*acopio*, pour certains « agir pour l'action » n'est plus suffisant, il leur faut trouver un sens au-delà du passage à l'action en lui-même. Les jeunes veulent continuer à agir et à aider, mais comment ? Les étudiants en architecture, en médecine, en psychologie n'ont pas eu de mal à trouver leur utilité dans les semaines suivant le tremblement de terre. Par contre pour les étudiants en sciences sociales, cette question est devenue omniprésente. Que peut faire un historien, un politologue, pour aider les victimes ? Il leur faut trouver une action qui fait sens avec qui ils sont. Ils ont finalement trouvé des moyens d'agir et de s'organiser, en documentant par exemple. Trouver une utilité en tant « qu'étudiant en sciences sociales » ou « étudiant en architecture » permet de renforcer l'acquisition d'une identité sociale. C'est aussi, si on reprend la théorie de Dubet, une manière d'unifier les différentes logiques de l'action : les étudiants ont l'opportunité d'allier leur parcours scolaire à l'idée qu'ils se font de la lutte sociale. De plus leur formation prend alors une tout autre dimension car le passage à l'action permet de mettre en pratique ce qu'ils ont appris de manière théorique à l'université.

II. L'action comme réaction

La rupture entre subjectivation et action est aussi présente lorsque les activistes agissent au niveau de la sphère institutionnelle. On a vu dans le chapitre 4 que l'expérience de la grande mobilisation leur a montré qu'ils ne peuvent pas attendre de changement à ce niveau, leur combat est ailleurs.

Pourtant ils ne peuvent pas rester sans rien faire face à certains projets ou lois du gouvernement qui vont à l'encontre de leurs valeurs. Les activistes agissent alors pour se défendre des attaques du gouvernement. Damian critique cette forme d'action défensive : « *Une logique de réaction. Rien de plus. On est contre quelque chose. On réagit à ceci, on réagit à cela* ». Critique que l'on retrouve chez Enzo lorsqu'il parle d'un groupe d'activistes qui s'est formé après #YoSoy132 auquel il participait :

« Ce réseau qui s'est créé à partir du 132 agit parfois mais seulement si... Opérationnellement... Ce n'est pas comme si on se réunissait pour dire 'ha qu'est-ce qu'on va faire' mais plus : il se passe quelque chose, on se réunit et parfois on fait quelque chose. Coordonner la manifestation, ou une campagne. Mais sans beaucoup de perspective politique. Simplement ce qui suit, et ça, et l'autre chose... Ce qui vient. Et voilà. Et ça ne donne pas beaucoup d'unité. » [Enzo, janvier 2018]

Cette logique de réaction peut s'analyser suivant les structures d'opportunités politiques [Tarrow, 2012] qui mettent en avant le contexte politique comme catalyseur ou répresseur des mobilisations. Par le biais de la théorie des opportunités politiques, les sociologues cherchent à comprendre les conditions d'apparition ou de disparition des mobilisations sur la scène nationale ainsi que leur capacité à influencer sur les décisions politiques au niveau de l'État. Sans réfuter l'utilité d'une telle analyse pour comprendre les mouvements sociaux, nous montrons tout au long de cette thèse qu'on ne peut résumer l'engagement des jeunes activistes à leur rapport à l'État et aux phases visibles de mobilisation. S'intéresser aux processus de subjectivation que vivent les activistes nous offre une autre grille de compréhension qui met au centre de l'analyse le rapport subjectif que les activistes entretiennent avec leur engagement. Engagement qui est peu pensé par rapport à l'État et aux politiques institutionnelles. Il est vrai qu'un contexte politique ouvert favorise le passage à l'action au niveau national, et les activistes déjà engagés vont se

mobiliser. La relation à soi qui est essentielle dans leur engagement implique un sentiment de responsabilité : ainsi bien que la politique institutionnelle ne soit pas au centre de leur lutte, ils ne peuvent pas laisser passer certains faits ou lois sans agir. Pourtant ces différentes mobilisations, en réaction à une politique gouvernementale qu'ils n'acceptent pas, ne leur permettent pas d'être acteurs d'un autre monde. L'action comme réaction est un substitut douloureux à l'action à laquelle ils aspirent. En effet, dans la réaction, les activistes ne sont pas maîtres du sens de leur action, ils agissent car ils y ont été forcés, c'est un tiers (l'État, la politique institutionnelle) qui a posé les bases du conflit. En 2012, les étudiants tentaient d'inventer un nouveau Mexique avec le mouvement #YoSoy132, mais en 2013 le rapport de force est inversé : les activistes sont réduits à contrer les différentes réformes qui s'enchaînent.

L'appui des activistes à la candidature zapatiste de Marichuy à la présidentielle de 2018 est un autre exemple où l'action est privilégiée. Les zapatistes ont toujours bénéficié d'un soutien fort des étudiants en lutte. En effet ce mouvement, né du soulèvement des indigènes du Chiapas en 1994, rejoint de nombreuses valeurs défendues par les étudiants [Pleyers, 2009a]. Il ne cherche pas à prendre le pouvoir et ne s'adresse pas à l'État. Pourtant même si personne au sein de mes enquêtés ne critiquait Marichuy (à l'inverse d'AMLO), l'engouement autour de sa candidature est loin d'être le même que l'engouement pour le mouvement zapatiste chez les étudiants des années 2000. En 2018, Marichuy est, de manière paradoxale, une candidate antisystème qui a décidé d'entrer dans la campagne électorale.

Fernando, comme d'autres activistes qui ont participé à #YoSoy132 et/ou à Ayotzinapa, s'est engagé dans la récolte des signatures pour le registre¹¹⁶ de

¹¹⁶ Pour être candidat à l'élection présidentielle, il faut avoir le soutien citoyen d'au moins 1 % du registre électoral. En 2017, Marichuy devait donc réunir 870 000 signatures de personnes résidant dans au moins 17 des 32 États mexicains. (Sources : ine.mx)

la candidate zapatiste. Il participe aussi à l'organisation de conférences et de débats autour de son programme. Il explique que *« c'est une initiative politique qui nous aide, qui nous sauve de ce reflux »* : la campagne leur sert à se réorganiser, et à agir :

« On peut lutter dès maintenant. Et lutter c'est aller dans les rues distribuer des tracts, et avoir des initiatives politiques. Et même si la situation est très difficile parce qu'on n'arrive pas à avoir assez de signatures, on a la motivation pour continuer. Continuer, toujours continuer. » [Fernando, janvier 2018]

Bien que la plupart des activistes appuient cette candidature (rappelons que les activistes ne représentent pas tous les étudiants qui se sont engagés lors de #YoSoy132 et Ayotzinapa) cela ne se fait pas sans critiques. Mais le besoin d'agir est plus important et cela permet une union temporaire.

« Il n'y a pas longtemps je parlais à des personnes de la faculté [FCPyS de l'UNAM] et la candidature de Marichuy est très présente. Mais ces personnes sont un peu en mode 'ok je suis trotskiste et ça fait longtemps que je n'ai pas participé avec les zapatistes, et ils sont bien difficiles ceux de la sexta... On n'a pas voix au chapitre... Mais bon on est là quand même parce que sinon qu'est-ce qu'on ferait d'autre ? ' » [Damian, novembre 2017]

Les activistes trouvent dans la campagne de Marichuy un moyen d'être actifs, ce qui est pour eux essentiel. Pourtant, là non plus ils ne sont pas totalement maîtres de leur lutte, comme le remarque Damian :

« Avec Marichuy on ne décide pas non plus.... On récolte des signatures, on organise des événements et puis voilà. On fait ce qu'ils nous disent. Et j'ai l'impression que c'est du gâchis, qu'on s'est conformé dans une parole qui n'est pas la nôtre. » [Damian, novembre 2017]

Dans ce cas, le besoin de cohérence est mis de côté pour pouvoir passer à l'action.

L'engagement des activistes durant les périodes de latence est caractérisé par une tension permanente entre leur subjectivité, leur besoin d'action, et leur rapport aux autres. Après la grande mobilisation, pour lutter contre l'impuissance qu'ils ressentent face à un monde qui n'a pas changé, ils vont parfois être contraints de mener des actions dont le sens leur échappe et de s'allier à des groupes qui n'ont pas la même vision de la lutte qu'eux. Placer le besoin d'action au premier plan leur permet de poursuivre leur engagement, de répondre aux sentiments de responsabilité qu'ils ressentent. Mais dans cette configuration, ils n'atteignent pas une concordance entre leur subjectivité, le passage à l'action et le rapport aux autres. Leur engagement n'est donc pas pleinement satisfaisant, et peut même être frustrant. Comment retrouver cette concordance durant les périodes de latence ?

DEUXIEME PARTIE : RETROUVER LA CONCORDANCE ENTRE SUBJECTIVATION, ACTION ET RAPPORT AUX AUTRES

Après la grande mobilisation, le contexte ne semble donc pas propice à l'engagement. Si les activistes aimeraient retrouver un niveau élevé d'action et de relations sociales, leur fort niveau de subjectivation rend cela plus compliqué.

En effet, durant l'épreuve de la grande mobilisation, ils se sont construits comme acteurs de leur vie et de leur monde, et ont formé leur propre idée de l'activisme qu'ils recherchent. Ils ont besoin d'agir, mais leurs actions doivent avoir un sens pour eux, de même qu'ils ne vont pas s'engager auprès de n'importe qui. C'est parce que la recherche d'une concordance subjective reste à un niveau élevé alors que le passage à l'action et le rapport aux autres se compliquent que les activistes doivent bricoler des solutions pour rester engagés.

Pour que l'engagement soit épanouissant, les activistes placent le besoin de concordance subjective au premier plan. En s'alliant avec des amis en qui ils ont confiance et avec qui ils ont les mêmes affinités de convictions, ils peuvent mener des actions qui font sens pour eux. (Chapitre 7)

Pourtant cette configuration implique des actions de moins grande ampleur, et un rapport aux autres circonscrit à ce cercle restreint. Un certain équilibre peut être trouvé entre le besoin de concordance subjective, d'action et de relations sociales lorsque ces groupes d'amis s'inscrivent dans un réseau plus large, né des grandes mobilisations, qui permet ponctuellement des actions communes et des relations sociales conviviales avec des personnes de différents horizons. (Chapitre 8)

Au sein de leur groupe d'amis et du réseau de *compañeros*, les activistes peuvent mener des actions hors des organisations politiques qu'ils rejettent, et avoir accès à des informations de première main dans lesquelles ils ont confiance (chapitre 9).

Chapitre 7 : Les cellules de lutte

Si l'espace d'expérience de la grande mobilisation n'existe plus, les activistes doivent créer le leur. La période de latence se caractérise par la formation de petits groupes basés sur l'amitié et la confiance, au sein desquels les activistes peuvent agir en accord avec leur subjectivité. Ces groupes sont essentiels pour surmonter la dépression et la fatigue émotionnelle qui résulte de la fin de la grande mobilisation. Les activistes sont entourés et peuvent affirmer leur subjectivité. Pourtant si l'action est possible, elle reste limitée et peu visible. De même, le rapport à l'autre est circonscrit à ce petit groupe.

I. Les liens affectifs au cœur de l'engagement

« Ayotzinapa m'a appris à militer, m'a fait rencontrer des amis que jamais de ma vie je ne changerais... tu sais que ce sont des amis qui feraient tout pour toi, et avec qui tu peux rêver d'un monde plus juste. » [Aurora, juin 2016]

« On continue, en fait, parce que beaucoup, après un an, deux ans, on est beaucoup à être devenu amis. » [Ruben, mai 2019]

Contrairement à la grande mobilisation, au cours de laquelle l'urgence et les objectifs communs sont prioritaires et favorisent une union large et très hétérogène d'activistes, de militants et de diverses organisations, durant les périodes de latence c'est avant tout avec des personnes que les activistes choisissent de lutter. Ces personnes sont des amis en qui ils peuvent avoir confiance, qui ont les mêmes affinités de convictions, auprès desquelles ils peuvent s'ouvrir, réfléchir sur eux-mêmes et sur la lutte, un groupe avec lequel agir et développer leur propre activisme. On retrouve cette idée dans de nombreux témoignages :

« On a découvert des personnes avec qui on avait plus d'affinités. C'est avec elles qu'on a cherché à faire des choses [des actions]. »
[Fany, janvier 2018]

« Chacun à partir de son réseau d'amis a commencé son propre activisme, et seulement de temps en temps on se retrouve tous. » [Enzo, janvier 2018]

« Justement, je m'engage avec tous les gens qui ont la même idéologie que moi. » [Ximena, juin 2016]

Jasper [1997, p. 187] définit l'amitié comme une émotion réciproque, c'est-à-dire une émotion que ressentent les participants à une mobilisation les uns envers les autres. Ces émotions réciproques, qu'elles soient négatives (rivalité, jalousie, rancœur...) ou positives (amitié, amour, loyauté...), jouent un rôle dans la reconfiguration de l'engagement des étudiants ainsi que dans la construction de leur subjectivité. Polletta [2002, p. 153] va plus loin, en soulignant le caractère volontaire et choisi de l'amitié qui peut faciliter le développement personnel : « les amis semblent aider à “devenir la personne que je suis”. [...] [Ils] élaborent leurs règles au fur et à mesure, de manière à satisfaire au mieux leurs besoins personnels et communs. Cela facilite l'expérimentation tout en respectant leurs relations ». Elle met aussi en avant « la connaissance mutuelle et la confiance, qui sont nécessaires et renforcées par l'amitié. Cela rend les prises de décisions plus rapides [...] et leur affection rend le processus délibératif tolérable, voire plaisant ». Ce qui permet par la suite un passage à l'action plus simple. Durant les périodes de latence, les activistes se retrouvent donc dans des cercles d'amis qui regroupent d'autres personnes qui ont participé à la (aux) mobilisation(s) précédente(s) et avec qui ils peuvent « *concevoir la même chose [...] ce genre d'amitié avec qui on peut*

vraiment bien s'entendre »¹¹⁷, « des amis avec qui tu sais que tu peux lutter. Parce que tu ne vas pas lutter seul ou avec n'importe qui. »¹¹⁸

Ces liens d'amitié ont donné naissance à plusieurs petits groupes d'amis, soudés par une confiance réciproque, qui se forment et se déforment au gré des circonstances. J'appelle ces groupes plus ou moins organisés des « cellules de lutte ». Ce n'est pas un terme indigène dans le sens où il n'est pas utilisé par les activistes mais c'est un concept propre à cette analyse. Les formes que prennent les cellules de lutte sont très diverses. Si certaines peuvent s'approcher de la définition classique d'organisation (un collectif étudiant par exemple), la majorité ne peut pas être définie grâce à ce terme : plus que l'adhésion à une idéologie, à un projet, ou à une structure, ce sont les relations d'amitié et de confiance entre les membres qui sont décisifs. Ces cellules de lutte sont le centre névralgique de l'organisation (au sens de la manière de se coordonner) sans organisation (au sens de structure formelle) qui régit les périodes de latence.

Melucci [1985, p. 800] remarquait déjà l'existence de groupes similaires en parlant des mobilisations du siècle dernier sur des enjeux tels que l'avortement ou la paix : « la situation normale des mouvements contemporains est un réseau de petits groupes submergés dans la vie de tous les jours, qui demandent un engagement personnel, une expérimentation et la pratique de l'innovation culturelle. Ils émergent seulement sur des thèmes spécifiques. [...] l'engagement personnel et la solidarité affective sont des prérequis pour la participation à beaucoup de ces groupes. » On retrouve aussi cette idée chez Lewkowicz [2004] qui parle d'« organisations qui trouvent leur origine dans une situation concrète. Qui se regroupent en réponse à un problème donné et

¹¹⁷ Pablo : Entretien réalisé en novembre 2017. Vient alors d'être diplômé en pédagogie. Forte mobilisation lors d'Ayotzinapa. Maintenant mobilisation indépendante.

¹¹⁸ Aurora, juin 2016.

cherchent à faire plus que de simples demandes à l'État, en proposant des solutions au travers d'actions collectives. Il ne s'agit pas d'institutions préalablement déterminées à fonctionner avec un but explicite, elles existent plutôt à partir de la pensée. Cette idée cherche à transmettre la notion de configuration des sujets sociaux à travers la participation ». Ce qu'illustre le témoignage de Ximena :

« Ce n'est pas quelque chose de public. C'est juste entre amis, entre amis proches qui me disent "on est arrivé à cette conclusion et on va faire cette activité, si tu veux nous rejoindre". » [Ximena, juin 2016]

Bien que Lewkowicz parle d'organisations (terme qu'il met entre guillemets à d'autres moments), on remarque bien qu'il ne fait pas référence aux organisations classiques, à une structure formelle et définie, mais plutôt à manière de se coordonner qui se rapproche de ce que j'appelle ici les cellules de lutte. Dans sa revue critique de ce livre, Schenquer [2006] se demande s'il se produit réellement « une interaction sociale qui implique des relations engagées et de responsabilité fondamentale comme sujet qui agit dans l'espace public ». Nous montrerons que c'est en effet le cas.

Pendant longtemps, les théories classiques des mouvements sociaux n'ont pas mis au premier plan l'importance de ces liens affectifs. Tarrow [2012, p. 220] explique par exemple que les mouvements sociaux ne peuvent pas s'appuyer seulement sur les réseaux, et qu'ils doivent pour survivre avoir une dose d'organisation formelle. Dans notre cas, plus qu'une organisation formelle, ce sont ces liens d'amitié et de confiance, qui semblent réellement essentiels. Nous pensons, comme Ilan Bizberg [2015] que « pour comprendre l'importance des nouveaux mouvements sociaux [...] il est nécessaire de s'éloigner de l'interprétation dominante dans la majorité des études sociologiques actuelles, qui se situe dans la perspective de la mobilisation des ressources de Charles Tilly et qui analyse les mouvements sociaux en fonction

de leur capacité à influencer sur le système de pouvoir d'une société » (voir aussi [Pleyers, 2009a]). Leur idée générale est de trouver les moyens de consolider son organisation et d'adopter des stratégies pour avoir un impact sur la politique institutionnelle. Si depuis quelques années plusieurs analystes prennent en compte les émotions, celles-ci sont souvent analysées par le prisme de la sociologie des ressources et des organisations : elles sont pensées comme des outils qui sont mis en place, encouragés, entretenus et parfois manipulés par les organisations, les leaders ou les pouvoirs publics pour avoir un impact sur la mobilisation. Cette approche est pertinente dans certains cas, mais pour ce qui est des acteurs qui intéressent cette thèse, il est important de souligner que ces liens affectifs sont au cœur même de leur engagement. Ce dernier ne peut pas être pensé sans l'amitié et les valeurs partagées avec le groupe. Polletta [2002] propose une analyse intéressante sur ce point. Elle étudie les mouvements américains du siècle dernier en termes de ressources et d'impacts sur la politique institutionnelle, mais y intègre les émotions et les liens interpersonnels. Elle remarque que les « organisations » informelles et décentralisées qui prônent des processus de décisions collectives peuvent favoriser des innovations techniques, assurer la mobilisation de l'opinion publique, développer des mécanismes de responsabilité politique et comme nous l'avons déjà évoqué, renforcer les liens entre les membres et la solidarité, ce qui facilite la continuité de l'engagement dans des mouvements futurs. J'ajouterais, et c'est un des arguments centraux de cette thèse, que cela facilite la continuité de l'engagement et de l'action hors des périodes de mobilisations « visibles ». Polletta [2002] conclut en notant que tout cela peut donc contribuer à un changement dans l'arène de la politique institutionnelle.

Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas ou peu d'organisations au sens classique du terme qui émergent de #YoSoy132 et plus particulièrement d'Ayotzinapa au sein des universités publiques que les étudiants ont arrêté de se mobiliser ou de participer politiquement. Ils le font d'une autre manière, avec des personnes

qu'ils connaissent, en qui ils ont confiance et avec qui ils peuvent affirmer leur subjectivité. En effet, quand je demande aux activistes comment ils sont engagés, ce qu'ils font, il y a quasiment tout le temps une référence à des amis, dans le sens où ils ne disent pas "je milite dans tel parti politique ou dans telle organisation" mais plutôt "je participe aussi avec d'autres amis sur la question de...".

« Le mouvement ne s'efface pas... on se parle, on va voir un match de football ou on va se retrouver à une fête. Les contacts se maintiennent. On devient amis, c'est des personnes que tu vois tous les jours, que tu salues à la bibliothèque, ou dans les couloirs de l'université. [...] On continue en fait parce que beaucoup, après un an, deux ans, pour beaucoup on est devenu amis. » [Ruben, mai 2019]

C'est durant les grandes mobilisations que se créent ces liens de solidarité et de confiance entre les participants. Les étudiants y ont rencontré des personnes qui pensent comme eux, qui ont les mêmes revendications et les mêmes idéaux. Ils ont vécu ensemble une expérience forte et se comprennent. Cela crée des amitiés particulières et fortes. Elles peuvent être rapprochées de ce qu'Aguilar-Forero [2017, p. 45], dans une étude sur des collectifs de jeunes qui luttent pour la reconstruction de la mémoire historique en Colombie, appelle les communautés émotionnelles. Ces dernières se forment « à partir d'expériences d'actions collectives de jeunes et s'expriment au travers de réseaux affectifs, de nouvelles formes "d'être ensemble" et "d'être contre" et sont traversées par des processus pluriels d'identification, de reconnaissance et d'appartenance ». Le sociologue colombien explique qu'« il se constitue donc une communauté politique depuis le sentiment de fraternité et complicité produit par le fait de se reconnaître comme partie d'une même histoire de vie, de rencontrer d'autres personnes qui se perçoivent comme égales car elles ont traversé les mêmes situations [...] cette identification collective se renforce et

se préserve par le biais d'échanges sur le vécu, de discussion sur ce qui s'est passé et de lectures partagées sur le présent et les futurs possibles. De même, elle se renforce au travers de fêtes, voyages et conversations quotidiennes, relations affectives et d'espaces informels de socialisation ». Beaucoup d'activistes parlent d'un changement dans leur groupe d'amis après la grande mobilisation (cela peut être un changement radical ou la création d'un nouveau groupe d'amis qui devient très important durant la période de latence). La particularité de ces amitiés qui se sont formées dans la lutte est bien décrite par Adriana et Pilar :

« Des fois je vois des gens qui sont en crise car ils n'ont pas... Enfin ils ont des amis mais qu'ils connaissent du travail par exemple... Et au final ce n'est pas qu'ils ne s'entendent pas mais... Ils n'ont jamais eu d'amitiés aussi proches. Et je pense que grâce [a #YoSoy132] nous on s'est rencontré à partir d'une affinité très concrète. Je pense que c'est un privilège, avoir des amis avec lesquels tu partages la même vision de la vie. » [Adriana, août 2019]

« Parce qu'en fait tu ne deviens pas seulement activiste, je ne suis pas devenue activiste seulement à l'école, mais plutôt avec les personnes avec qui j'allais aux assemblées, avec qui j'allais boire des bières, c'est à elles que je racontais ma vie, ma vie quotidienne, ma famille : c'étaient mes amies, mes amis. » [Pilar, août 2019]

Cela rejoint l'analyse de Touraine [1997, p. 106], quand il parle de la compréhension de l'Autre, essentielle pour le passage du Sujet à l'acteur social. Il explique que cette compréhension de l'Autre « n'est pas du même ordre que les relations professionnelles ou économiques, et est différente aussi de la relation d'appartenance à la même communauté culturelle. C'est une contre-société qui se forme ainsi, la semence d'une société politique qui ne serait plus une communauté de citoyens mais une association volontaire d'acteurs sociaux résistants à toutes les logiques impersonnelles du

pouvoir. C'est une relation d'amitié qui respecte la distance tout en créant la communication, qui n'implique pas la connivence que suppose l'appartenance mais exige le respect, et qui consiste à considérer l'Autre comme égal de soi-même, sans qu'une telle relation soit inscrite dans un ensemble englobant l'un et l'autre. »

C'est en grande partie grâce à ces groupes très soudés formés lors de la grande mobilisation et au sein desquels ils peuvent affirmer leur propre subjectivité tout en étant entourés et compris, que les étudiants gardent espoir et restent mobilisés durant les périodes de latence.

II. Faire face, avec sa cellule de lutte, aux défis de la latence

Grâce aux cellules de lutte, les activistes peuvent faire face et surmonter certains défis de la période de latence que nous avons analysés dans la première partie de cette thèse. Étudier l'engagement des activistes à la lumière des liens entre les processus de subjectivation et leur rapport aux autres nous permet de souligner trois raisons principales qui expliquent la formation et la permanence des cellules de lutte après la grande mobilisation.

- Le personnel est politique : pour ces activistes, la lutte n'est pas séparée de la vie privée. Elle est présente dans toutes les facettes de leur vie, et c'est d'autant plus prégnant durant les périodes de latence où le passage à l'action publique et médiatique est plus difficile. Leur activisme se retrouve donc dans leurs amitiés et leurs relations personnelles. S'engager au sein d'une cellule de lutte leur permet d'atteindre une forte cohérence personnelle.
- Un soutien psychologique : durant les périodes de latence, l'engagement peut être difficile à vivre. Leur pays ne semble pas avoir changé, et ils continuent à s'opposer à des normes dominantes qui ne sont plus autant questionnées publiquement que durant la grande

mobilisation. Les cellules de lutte sont un soutien essentiel pour surmonter la peur, l'impuissance et le désespoir que peuvent ressentir certains étudiants.

- Lutter contre le pessimisme et rester engagé : être entouré par des amis proches, qui ont les mêmes revendications permet de retrouver l'espoir et soutient l'engagement sur le long terme de ces activistes.
- Retrouver une concordance subjective : l'autonomie des cellules de lutte permet aux activistes de mettre en pratique leurs propres visions de la lutte, de l'action et de la démocratie notamment car ils sont entourés de personnes qui les partagent.

1) Le personnel est politique

Bien que la grande mobilisation soit finie, cela ne veut pas dire que la lutte l'est aussi. Elle est également présente, comme me l'explique un étudiant *« dans les fêtes, quand on fume un joint ensemble et qu'on parle de changer le monde »*. Des activistes me racontent qu'ils font leurs réunions *« à la pulqueria¹¹⁹ »* : la lutte est aussi associée à la fête, à des bons moments à passer ensemble. *« On continuait à se retrouver dans les fêtes. Dans d'autres espaces de socialisation qui n'étaient pas forcément de l'activisme politique en tant que tel. On continuait à prendre des bières les week-ends. C'est super important, c'est une des choses les plus importantes d'ailleurs ! »¹²⁰* C'est au sein de ces espaces de rencontre informels que les activistes peuvent contrer le sentiment d'impuissance et partager avec d'autres leur inconformité envers le monde, comme le confirme Ximena :

¹¹⁹ Bar convivial où l'on sert du *pulque*, boisson traditionnelle mexicaine.

¹²⁰ Esteban : Entretien réalisé en juillet 2019. Membre des jeunesses de Morena lors de #YoSoy132. Quitte les jeunesses de Morena quand il se constitue en parti politique puis participe aux mobilisations étudiantes pour Ayotzinapa, ainsi qu'à un groupe d'appui constitué de différentes ONG alors qu'il fait des études de cinéma à l'UNAM (CUEC). Maintenant cinéaste (documentaires).

« Je pense que le fait de discuter entre amis est important. Et de se rendre compte des choses, de dire 'je ne suis pas d'accord'. Ce n'est pas comme si ça allait résoudre les problèmes... Mais ça permet au moins de partager ton insatisfaction. Et peut-être qu'on va dire 'on doit faire quelque chose, rejoindre cette action...' » [Ximena, juin 2016]

Ces liens d'amitiés et de confiance sont loin d'être secondaires, ils sont même parfois mis au premier plan comme l'explique Monica : *« plus que vraiment une action politique c'était l'idée de s'intégrer, de se choyer¹²¹ les uns les autres. »*¹²² Pleyers souligne sur ce point l'importance pour les alter-activistes des chants, de la danse et de la fête, que ce soit durant ou hors d'une manifestation et conclut qu'il « ne s'agit plus de résister coûte que coûte et d'accepter les sacrifices qui résultent d'une attitude d'opposition. [...] le plaisir fait partie intégrante de l'engagement politique. Le bonheur, la convivialité et l'amitié s'opposent aux "relations froides" du capitalisme, de la consommation et de la société de masse. » [Pleyers, 2011]. Et en effet, face à la violence à laquelle est en proie le Mexique, les activistes ont besoin d'être ensemble : « on sait qu'il y a des choses inévitables mais quand on est ensemble c'est beaucoup moins pire (sic). Un des grands apports du mouvement ça a été de nous sortir de la solitude [...] et de nous donner quelque chose auquel on n'avait pas accès nous les jeunes : avoir une communauté » [Muñoz Ramirez, 2012, p. 95 (recueil d'entretiens avec des participants de #YoSoy132)].

Ainsi la lutte n'est pas séparée des liens affectifs, elle fait partie intégrante de la vie de ces activistes. Un étudiant me parle par exemple de l'activisme comme *« faisant partie du quotidien »*. Une autre m'explique que *« tout cela a du sens... je veux dire ce que je fais au niveau académique, politiquement,*

¹²¹ « Apapacharnos entre nosotros ».

¹²² Monica, janvier 2018.

*dans la vie... et en amour, en amitié, en tout... tout cela a du sens en termes de lutte et de militantisme »*¹²³. Le besoin de cohérence que l'on retrouve tout au long de cette thèse passe par l'envie d'avoir une vie privée qui correspond à ses valeurs. Ainsi pour les activistes, les relations interpersonnelles sont politiques, ce qui ressort fortement dans le discours de César par exemple :

« Mes meilleurs amis viennent aussi de ces expériences de vie. Maintenant c'est impossible... C'est comme avoir une copine de droite, non maintenant je ne peux pas... Il y a comme un biais idéologique qui détermine la manière dont tu te lies avec les autres. [...] Toutes ces années nous ont servi à nous rendre compte, je parle au pluriel parce qu'on n'a plus d'assemblées pour parler d'action mais on parle entre amis et on continue de parler de ces choses-là : on s'est rendu compte, et je le réaffirme, que la politique est présente dans l'acte le plus petit de se rencontrer toi et moi. » [César, mai 2019]

Il parle *« des liens qui restent même [s'il n'est] engagé dans aucun collectif ou organisation »* et prend comme exemple le café (artisanal et de produits « communautaires ») où l'on se trouve pour réaliser l'entretien et où il aime bien venir : celui-ci est tenu par un *compañero* de la grève de 1999 à l'UNAM. Ainsi, l'engagement se fait plus au niveau des liens interpersonnels qu'au sein d'une grande organisation qui efface les individus. Ce sont ces liens interpersonnels qui sont mis en avant quand César parle de son engagement lors de #YoSoy132 (et après) au sein d'*artistas aliados* :

« C'était une alliance de collectifs et d'individus, la majorité individus... Mais oui collectifs, individus, groupes affinitaires et autres. Nous, comme assemblée [de sa faculté] on se considérait comme un groupe affinitaire parce qu'on n'était pas un collectif. » [César, mai 2019]

¹²³ Aurora, juin 2016.

2) Un soutien psychologique

L'exigence de cohérence personnelle s'avère souvent être un défi. Vivre et lutter dans un monde dont les normes vont à l'encontre de ses convictions implique un travail réflexif difficile. La cellule de lutte est alors un espace essentiel dans lequel les activistes peuvent partager leurs doutes et leurs indignations avec des personnes qui les comprennent et en qui ils ont confiance.

La sociologue australienne spécialiste des émotions Debra King [2008, p. 152] nous invite à mieux prendre en compte les émotions et le travail émotionnel que doivent entreprendre les activistes (un aspect largement ignoré par le sociologue Touraine). Elle montre dans son étude des activistes australiens le besoin d'entreprendre une réflexivité émotionnelle pour se construire comme sujet et pour arriver à une cohérence entre valeurs et action. Debra King souligne que « maintenir une posture d'opposition demande aux activistes de nier constamment les messages et normes qui imprègnent la société. [...] Maintenir leur identité comme activiste est donc synonyme d'une vigilance et d'une attention constante à cet aspect de leur travail identitaire. Mais les activistes ne doivent pas seulement s'atteler à cette dissonance des idées, ils doivent aussi s'occuper de la dissonance émotionnelle ». Pour ce faire, elle montre toute l'importance de la réflexivité émotionnelle qui « procure aux activistes la possibilité d'entretenir l'espoir et la participation au changement social, de réexaminer les zones de contradiction entre leurs politiques et leur lien émotionnel avec les discours dominants, et de construire de nouvelles *feeling rules* qui leur permettent de s'engager de manière fluide et créative avec d'autres activistes, leur mouvement social, et le discours dominant au sein duquel ils agissent ». Dans sa recherche, elle montre que l'aide entre pairs (*co-counseling*) est un moyen pour les activistes qu'elle étudie de mettre en œuvre cette réflexivité émotionnelle, « essentielle pour soutenir l'activisme et donc la continuité des mouvements sociaux ». Si les

activistes étudiés ici n'ont pas de « groupe de *co-counseling* », c'est le groupe d'amis, les réunions informelles, les discussions à cœur ouvert (permises par les relations de confiance et d'amitié) qui permettent ce travail émotionnel et l'engagement sur de longues périodes. Le processus de subjectivation et le travail émotionnel qu'il implique sont, comme nous le montre King, profondément personnels mais ils nécessitent aussi un échange et un partage pour être soutenus sur le long terme, ce que procure le groupe d'amis. L'importance de cette réflexivité émotionnelle est soulignée par plusieurs activistes maintenant engagées dans le féminisme, qui me font part lors de discussions informelles des nombreuses rencontres¹²⁴ avec d'autres femmes pour parler certes du mouvement mais aussi et surtout de leurs sentiments, de comment elles se confrontent au machisme externe mais aussi à celui qu'elles ont intériorisé. Pilar énumère lors d'un entretien les actions qu'elle entreprend aujourd'hui (rédaction d'articles, manifestations, réseaux sociaux...) puis elle insiste : « *et beaucoup, beaucoup de discussions avec d'autres femmes, beaucoup de cafés, et quand je peux beaucoup de bières. Ça me suffit. Avec ça j'y arrive.* »¹²⁵ Cette réflexivité émotionnelle, qui est facilitée par le groupe, n'est pas uniquement propre aux femmes. L'importance des discussions entre pairs et du partage de ses émotions a aussi été évoquée par plusieurs activistes masculins lors de discussions informelles, mais de manière moins évidente lors des entretiens (ils parlent plus des amis, de la convivialité, que des moments de faiblesse).

Le fait de pouvoir lutter ensemble dans un pays comme le Mexique où se confronter au gouvernement est toujours risqué implique une confiance réciproque et permet aux étudiants de ne pas se sentir seuls et de garder espoir. Dans son article sur le burn-out militant, Laurence Cox [2011] montre que des liens sociaux forts sont un des principaux supports contre le stress et le burn-

¹²⁴ Discussion avec des activistes ayant participé à #YoSoy132 et/ou à Ayotzinapa, juin / juillet 2019.

¹²⁵ Pilar, août 2019.

out : ces liens sont essentiels lors des grandes mobilisations mais aussi durant les périodes de latence où les conditions de lutte sont différentes, plus complexes, et peuvent avoir un impact négatif sur le moral des militants. En effet, le lien étroit entre vie privée et lutte peut être difficile à vivre. Leur activisme n'est pas une fonction qu'ils assument un jour de manifestation ou un travail qu'ils font de 9h à 17h : il fait partie d'eux. Un tel engagement implique une forte pression personnelle, et la mise en pratique du besoin de cohérence chère aux activistes est parfois problématique. Laurence Cox remarque que l'activisme fait partie de l'identité personnelle de ces acteurs et que le burn-out est souvent causé par le fait de vivre une vie qui entre en conflit avec leurs valeurs et leurs besoins ; ce qui est plus souvent le cas lors des périodes de latence. Dans ces cas-là, ce sont souvent les liens interpersonnels et le groupe d'amis qui permettent de continuer la lutte.

3) Lutter contre le pessimisme et rester engagé

« Malgré la douleur, l'optimisme que je peux avoir c'est qu'on est beaucoup de personnes. Beaucoup de personnes qui vont prendre soin les unes des autres, prendre soin du mouvement, rendre la révolution possible... Je ne suis pas optimiste concernant la victoire. » [Aurora, juin 2016]

Pour les activistes qui restent engagés sur le long terme, les amitiés nées de lors de la grande mobilisation permettent de surmonter les difficultés liées à l'activisme et l'impuissance ressentie durant les périodes de latence. Poma et Gravante [2017, p. 93] remarquent que « les émotions réciproques sont le ciment [des] collectifs car elles permettent de surmonter l'impuissance et la solitude. Les relations face à face ont un rôle important dans le maintien de l'engagement dans les organisations informelles. De plus, pour alléger le poids de la lutte, il est important de rendre les rencontres plus agréables, avec des blagues et des fêtes. »

Mais parfois, les liens avec le groupe d'activistes se brisent, que ce soit parce que des divergences d'opinions émergent, car la confiance a été brisée, ou pour de nombreuses autres raisons. Dans ces cas-là, les étudiants parlent des difficultés à rester mobilisés et à garder espoir, et le ton des discussions, largement pessimiste, tranche avec celles que j'ai pu avoir avec ceux qui s'engagent auprès d'une cellule de lutte soudée. C'est par exemple le cas de Damian. Au moment où l'on réalise l'entretien (novembre 2018), ses amis activistes de #YoSoy132 sont actifs dans des organisations de la société civile qui négocient avec le gouvernement d'Enrique Peña Nieto. C'est un engagement dans lequel il ne se reconnaît pas, et qu'il a du mal à approuver. *« Mes potes ils participent à tout ça, je veux dire, au palais présidentiel directement... je crois qu'ils n'ont pas vraiment de distance »*. Ce sont toujours des « potes » mais il ne lutte plus à leurs côtés. Il est critique des « cadres » qu'a formé le #YoSoy132, des étudiants qui après la mobilisation ont choisi un parcours de « professionnel de la politique » (et dont font partie les personnes avec qui il était le plus proche lors de la mobilisation et dans les années qui suivent). Pour lui, il aurait fallu fortifier les assemblées de base et l'organisation populaire. Or ses amis ont choisi une voie plus institutionnelle et élitiste qu'il suit au départ, mais qui rapidement ne lui convient plus¹²⁶. L'absence d'un espace où pouvoir agir avec des personnes qui ont la même vision de la lutte que lui transparaît tout au long d'un entretien assez pessimiste. De même, César me raconte qu'un membre de son assemblée en désaccord avec une action prévue a laissé filtrer les informations au gouvernement de la ville : *« avant c'était mon ami. Après ça... maintenant on a une relation cordiale mais c'était quelqu'un de beaucoup plus proche »*¹²⁷. La rupture entre activisme et amitié est éprouvante. Les deux sont tellement entrelacés pour les activistes « qu'un désaccord profond peut être vécu comme une trahison émotionnelle » [Polletta 2002, p. 153]. Le fait de ne plus avoir un

¹²⁶ Damian, novembre 2017

¹²⁷ César, mai 2019.

groupe au sein duquel agir provoque une grande frustration. « *Crois-moi, s'il y avait quelqu'un faisant quelque chose de transcendantal, je serais engagé là-bas.* »¹²⁸ Le groupe d'amis est donc très important pour garder l'espoir dans la lutte et permettre l'action durant les périodes de latence. On peut aussi citer ici le témoignage de Camila, qui parle des problèmes interpersonnels au sein du mouvement étudiant comme aussi dur à vivre, voire pire, que les attaques du gouvernement :

*« Maintenant, il y a des moments où l'espoir n'est même plus suffisant car les coups sont vraiment durs. Les coups d'en haut, les coups de tes compas, de tes "compas" entre guillemets... Ahhh je ne sais pas... Moi il y a des jours... M****... Je veux la paix... C'est horrible... »*¹²⁹.

Lutter au sein d'un groupe soudé est synonyme d'espoir. À l'inverse, se retrouver seul, ou même être « attaqué » par certaines personnes de son propre camp est le plus difficile à vivre. En effet, comme le remarque Polleta [2002, p. 130], le groupe d'amis activistes permet « de remplacer la confiance, l'affection et l'intimité qui manque indiscutablement à la politique traditionnelle ». Elle souligne aussi le fait que l'affection, le respect, la confiance et l'assurance que procure un groupe d'amis rendent possible des actions risquées qui n'auraient pas forcément été entreprises dans une autre configuration [Polletta 2002, p. 162]. Ce qui rejoint les propos de Poma et Gravante [2015] qui montrent que les émotions quand elles sont partagées et gérées collectivement peuvent permettre un travail émotionnel qui transforme la douleur, la tristesse ou la peur (qui peuvent dans d'autres cas mener à l'inaction) en « rébellion organisée ». Paula m'explique par exemple que grâce à sa cellule de lutte, elle se sent protégée et soutenue à l'UAM depuis

¹²⁸ Damian, novembre 2017.

¹²⁹ Camila, juin 2015.

qu'elle a dénoncé son agresseur sexuel qui est étudiant dans la même université¹³⁰.

Plus généralement, ces groupes d'amis offrent aux activistes un espace sûr depuis lequel agir. C'est par exemple le cas pour Aurora :

« Je me suis fait des amis très militants qui m'ont donné la possibilité de participer. Parce que quand tu traînes avec des militants, c'est beaucoup plus simple de participer que quand tu ne connais personne [...] en même temps j'ai aussi laissé beaucoup d'amis dans ce processus... » [Aurora, juin 2016]

Ou encore Fany :

« Je pense que d'abord ces réseaux affectifs nous permettent de continuer à faire des choses ensemble. [...] et pour moi, pour ma manière de penser, la participation c'est fondamental. C'est quelque chose auquel on donne peu de valeur mais c'est très significatif. » [Fany, Janvier 2018]

On peut faire un parallèle avec l'étude qu'a menée Esin Ileri sur les militants du parc de Gezi. Elle remarque qu'une année après la phase intense de mobilisation les propos des personnes qui ont poursuivi leurs relations avec les forums ou autres organisations sont différents de ceux qui les ont interrompus. « Certaines formules reviennent très souvent dans la bouche de ces derniers : 'personne ne manifeste', 'on n'agit pas', 'il faut faire quelque chose'. [...] : 'On a allumé l'étincelle mais les gens n'ont pas suivi. J'ai perdu l'espoir' [...] [À l'inverse] les activistes qui, depuis, participent aux manifestations, forums ou autres formes de résistances, utilisent un vocabulaire soulignant l'espoir et la solidarité. Il y a certes des moments où une frustration est exprimée, mais cette émotion est dirigée vers les autres et

¹³⁰ Paula, août 2019.

non vers soi-même. La participation et la complicité qui en émanent, remédient en quelque sorte à ces émotions négatives ». De la même manière, sur la totalité des entretiens que j'ai menés pour cette recherche, les activistes qui ont une cellule de lutte soudée et/ou les moyens d'agir régulièrement en accord avec leur vision politique avaient un discours plus positif et semblaient avoir plus d'espoir que ceux pour qui il était plus difficile d'être actif, ou dont les liens avec la cellule de lutte étaient plus faibles. Pilar par exemple est journaliste, active au sein du mouvement féministe et a une cellule de lutte très soudée.

« Je pense que j'ai de l'espoir. J'ai l'impression que j'ai plus d'espoir aujourd'hui que ce que j'ai pu ressentir à un moment de l'activisme étudiant. J'ai plus envie aujourd'hui... [...] Aujourd'hui je ressens plus d'espoir et la possibilité de changement dans la réalité sociale parce que je la vois. Jamais auparavant il n'y a eu une mobilisation sociale qui a terminé dans le bunker de la ville de Mexico qui est l'endroit le plus rempli de policiers dégueulasses. Et les filles l'ont saccagé et tagué lundi ! » [Pilar, août 2019]¹³¹

Poma et Gravante [2015, p. 33-36] parlent de « *l'empoderamiento* » que permet la participation à une lutte. Leurs enquêtes (des communautés qui luttent contre la construction de barrages) sentent la nécessité de lutter indépendamment de la possibilité ou non de victoire, et ce malgré l'impuissance, le pessimisme et la résignation qui les entourent : « *l'empoderamiento* » est un travail émotionnel, c'est « le pouvoir d'essayer, de ne pas se laisser entraîner par ceux qui pensent que ça ne vaut pas la peine de lutter ». Ils soulignent aussi l'importance du collectif et concluent par une

¹³¹ Entretien réalisé quelques jours après une manifestation contre les violences policières suite au viol présumé d'une mineure par quatre policiers à la fin de laquelle des manifestantes ont cassé les vitres de la PGJ-CDMX puis investi le bâtiment (voir <https://www.animalpolitico.com/2019/08/mujeres-protestan-cdmx-violaciones-policias/>).

réflexion très proche de ce que nous montrons dans cette thèse : « les personnes se confrontent à des problèmes qui n'ont pas de solutions faciles ou rapides, et on comprend qu'elles se sentent impuissantes. Mais nos recherches montrent que le sentiment d'impuissance peut être surmonté en faisant des choses collectivement, en se satisfaisant des petits résultats et victoires, en transformant l'ambiance de la lutte en une ambiance où chacun se sent bien, libre de s'exprimer ; en menant un travail émotionnel ». Bien que l'utilisation qui est faite par ces auteurs de la notion d'*empoderamiento* (ou *empowerment* en anglais, la traduction française posant problème) est proche de notre analyse, dans cette thèse nous préférons parler de processus de subjectivation. Le processus de subjectivation, c'est se construire soi-même comme principe de sens et, comme nous le soulignons tout au long de ce travail, cela passe par la relation avec les autres et par l'action. Or le concept d'*empowerment* (voir l'article sur ce sujet de Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener [2013]), s'il contient bien l'idée de processus et de pouvoir d'agir, ne porte pas la même importance aux autres. De plus l'*empowerment* suppose de fait un pouvoir d'action, pourtant la relation entre action et subjectivation est complexe et ne va pas toujours de pair. Par ailleurs, si pour l'acception « radicale » d'*empowerment* (utilisé par les féministes et les mouvements sociaux des années 70), « l'objectif d'émancipation individuelle et collective débouche sur un projet de transformation sociale », ce n'est pas le cas des utilisations sociales libérales (importance des politiques publiques), et encore moins libérales de ce concept, qui sont fortement utilisées ces dernières années. Cette dernière met au contraire l'accent sur les capacités individuelles et les décisions « rationnelles » dans un contexte d'économie de marché et ne posent pas la question de l'émancipation et de la justice sociale. On s'éloigne donc de ce qui nous intéresse ici.

4) Une diversité de cellules de lutte qui permet la concordance subjective

Le défi principal de la latence soulignée dans le chapitre 3 est la baisse de concordance entre subjectivation, action et rapport aux autres. C'est au sein des cellules de lutte que les activistes vont pouvoir retrouver cette concordance. En effet, au sein de ce groupe d'amis ils peuvent mener des actions qui font sens pour eux, être acteurs de leur monde, notamment car ils sont entourés de personnes qui ont la même vision de la lutte.

On a déjà évoqué le fait que #YoSoy132 et Ayotzinapa ont rassemblé au sein de la même lutte des personnes aux idéologies et méthodes de lutte hétérogènes. Certains sont partisans de l'action directe, d'autres de la négociation. Certains ne souhaitent s'organiser qu'en assemblée, d'autres prônent une organisation plus verticale. Toutes ces différences sont ancrées dans des cultures militantes, mais elles reflètent aussi les valeurs morales et la subjectivité des différents militants. En effet, Jasper [1997, p. 237-238] explique que « les techniques de lutte représentent d'importantes routines, caractérisant émotionnellement et moralement la vie des individus. Comme l'idéologie, l'activité représente l'identité politique et la vision morale d'un militant. [...] Dans le même mouvement ou identité militante, il peut y avoir différentes identités tactiques ».

L'autonomie des cellules de lutte leur permet de mettre en pratique leur propre vision de la lutte, de l'action et de la démocratie. C'est à partir de ces différences que les étudiants vont s'orienter vers l'une ou l'autre cellule de lutte, choisissant celle au sein de laquelle ils vont pouvoir agir en accord avec leurs valeurs.

Prenons l'exemple de deux cellules de lutte, la Coordination nationale étudiante (CNE) et l'Assemblée Générale de *Posgrado* (AGP), qui se sont formées durant la mobilisation pour Ayotzinapa. Elles ont participé côte à côte

à la grande mobilisation, mais prennent leurs distances durant la période de latence.

J'ai assisté en 2017 au 3^e congrès national étudiant organisé par la CNE et participé durant 4 mois aux activités de l'AGP. J'ai pu remarquer par exemple qu'une des différences majeures entre les deux groupes est la vision de la démocratie. En effet depuis la CNE, les étudiants critiquent l'AGP car ils ne la trouvent pas démocratique. Et parallèlement, les étudiants qui font partie de l'AGP critiquent ceux de la CNE pour exactement les mêmes raisons. Chacun souligne que son groupe « a permis de démocratiser l'interuniversitaire [durant la mobilisation de soutien à Ayotzinapa] ». Ici le problème n'est pas de savoir qui a l'organisation « la plus démocratique » mais justement de comprendre que ces divergences viennent d'une vision différente de la démocratie et des méthodes de lutte.

La CNE se forme durant la mobilisation de soutien à Ayotzinapa, en lien étroit avec les étudiants des écoles normales qui, lorsqu'ils assistent aux assemblées interuniversitaires sont atterrés de leur lenteur et des discussions sans fin, ainsi que des différentes tentatives pour « manipuler » l'assemblée dans un sens ou dans l'autre. La CNE a donc une organisation plus proche de celle de la Fecsm, avec un comité directif clair pour chaque État de la République (elle n'est pas organisée par université, mais par État). Lors du congrès en 2017, à l'inverse de ce que j'ai pu observer dans les assemblées universitaires, l'importance d'une organisation horizontale n'est jamais évoquée, et c'est plutôt l'importance d'une efficacité dans l'action qui est mise en avant.

L'AGP quant à elle s'est aussi formée durant la lutte pour Ayotzinapa, au sein de l'UNAM. À l'inverse de la CNE, comme un participant le rappelle lors de l'assemblée du 26 septembre 2017, elle a choisi une organisation horizontale qui se veut sans leader, plurielle, où tous sont les bienvenus. Il rappelle un de leurs principes phares (résultat de l'expérience de la mobilisation pour

Ayotzinapa) : celui qui propose une action assume le travail. Cela permet de pallier les problèmes « d'inefficacité » qui peuvent résulter d'une organisation très horizontale. Pourtant il est bien précisé que « l'idée ce n'est pas qu'il y ait de l'individualisme, nous le faisons tous ensemble [...] ce n'est pas qu'il y a quelqu'un qui dirige, on l'assume tous ensemble ». Ces deux idées qui peuvent paraître contradictoires semblent plutôt fonctionner dans la pratique : si une activité est proposée et votée, quelques personnes sont alors les référentes qui sont chargées d'impulser l'action, mais au bout du compte, une majorité finit par participer.

C'est au contact de l'hétérogénéité d'idéologies et de méthodes de lutte présentes durant les grandes mobilisations que les activistes qui participent pour la première fois façonnent leur engagement. Une fois passée l'union large que favorise la grande mobilisation, sur la base de leur expérience et de leurs visions du monde, les activistes s'unissent à des personnes avec qui ils ont des affinités de convictions. Ils réfléchissent à leurs méthodes de lutte, aux moyens de rester actifs, aux apprentissages laissés par la grande mobilisation, et forgent ensemble une manière de se mobiliser qui leur est propre. Les cellules de lutte apportent aux activistes des liens d'amitié utiles pour soutenir l'engagement sur le long terme ainsi qu'une cohérence entre leurs valeurs et leurs actions. Après #YoSoy132 et Ayotzinapa, une grande diversité de cellules de lutte voient le jour ou incluent de nouveaux participants, d'autres disparaissent et les alliances se redessinent. Cette diversité permet à chacun de trouver un sens à son engagement et un espace pour agir.

III. Un espace de réflexion et de formation

C'est au sein de ces groupes d'amis que les activistes partagent leur expérience de la grande mobilisation et montent une analyse et une critique de leur action. Pour de nombreuses cellules de luttés, la période qui suit la grande mobilisation est aussi une période de formation.

« Après le 132 ça nous a beaucoup aidé d’avoir un processus comme S. [cellule de lutte dans laquelle il est engagé] qui interprète... Je veux dire, non plus comme un moment de mobilisation mais de formation. »
[Fernando, janvier 2018]

L’AGP organise un séminaire de pédagogie politique. Luis, membre de la CNE, parle de l’importance de la formation politique : ils organisent des cercles d’études, des lectures d’auteurs classiques mais aussi plus récents en lien avec le contexte et l’éducation¹³².

À ce processus de formation s’ajoute une réflexion sur les méthodes de lutte, comment continuer à agir et à mobiliser durant les périodes de latence, mais aussi comment apprendre des expériences passées. Les étudiants de l’AGP se demandent en septembre 2017 « comment avoir une méthode de lutte en période de faible mobilisation ? ». Isabel de l’UAM parle après Ayotzinapa de « *chercher de nouvelles formes de lutte, de nouvelles manières de toucher les personnes. Maintenant il faut faire un travail de base, amplifier la lutte* ». Luis de la CNE explique qu’ils sont en train de penser à « *peaufiner [leurs] formes de lutte [...] en explorer de nouvelles* », et cela notamment en apprenant d’autres organisations sociales comme la Coordination nationale des travailleurs de l’éducation (CNTE) par exemple. Durant les périodes de latence, il est plus difficile de mobiliser la communauté étudiante ; l’AGP pense alors à un évènement culturel pour la grève des trois ans de la disparition des 43 étudiants d’Ayotzinapa : le but est d’attirer l’attention, de ramener des gens grâce à un évènement culturel et d’y informer les étudiants pour ensuite organiser une assemblée et réfléchir ensemble sur la méthodologie de lutte. Il faut « *faire bouger la normalité dans laquelle on vit alors que des gens disparaissent* ». Finalement cet évènement n’aura pas lieu car quelques jours avant survient le séisme du 19 septembre, ce qui change les priorités.

¹³² Luis, novembre 2017.

Suivant les expériences qui ont été vécues par les activistes, et leur positionnement politique, différentes analyses de la lutte se mettent en place. Tous réalisent une critique du mouvement passé, mais les étudiants de l'UAM n'ont pas la même que ceux de l'UNAM, de même que l'analyse de ceux qui ont passé du temps à Ayotzinapa diffère de celles des étudiants qui sont restés à la ville de Mexico, il y a aussi de nombreuses différences entre ceux pour qui la première grande mobilisation a été #YoSoy132 et ceux pour qui c'était Ayotzinapa, etc. Cette thèse n'a pas pour but de montrer que l'une ou l'autre version est la bonne : chacune a trait à l'expérience vécue des activistes et comment celle-ci se combine avec leur vision de la lutte.

Les activistes étudiés ici forment une même génération, mais bien qu'ils aient participé aux mêmes mobilisations, ils n'en ont pas le même vécu. Nous avons étudié dans le chapitre 2 les « espaces d'intersubjectivité », et la difficulté de la traduction de l'expérience. C'est cette expérience, sur laquelle il est très difficile de mettre des mots, qui est importante, et qui va marquer une différence entre les étudiants, leur vision de l'organisation étudiante, de la lutte et de leur place dans cette lutte.

IV. Limites

Grâce aux cellules de luttes, les activistes sont entourés de personnes qui ont les mêmes affinités de conviction et qui soutiennent leur engagement durant les périodes de latence. Ils peuvent mener ensemble des actions qui correspondent à leurs valeurs, retrouver une concordance subjective. Mais cet engagement au sein de groupes restreints et soudés par des liens d'amitié et de confiance implique aussi une faible visibilité, une difficulté à accueillir d'autres activistes, et des actions de moins grande ampleur.

1) Intégration des nouveaux arrivants

La présence des cellules de lutte suite à la grande mobilisation ne veut pas dire qu'il n'existe pas de « groupes d'étudiants organisés » de manière plus

classique : de nombreux collectifs et organisations plus formels sont présents à l'UNAM par exemple, et nous avons vu qu'une partie des étudiants mobilisés durant #YoSoy132 et Ayotzinapa sont maintenant engagés dans la politique institutionnelle. Rappelons que ces militants ne sont pas les sujets de cette thèse.

Parmi les cellules de lutte qui se forment après #YoSoy132 ou Ayotzinapa, on trouve aussi des groupements qui ont un cadre plus formel que celui d'un groupe d'amis : certaines assemblées survivent après la grande mobilisation, comme l'Assemblée Générale de *Posgrado* (AGP) à l'UNAM. Elle a été créée suite à un appel simultané de deux groupes d'amis qui, face à la disparition des 43 normaliens d'Ayotzinapa, ont décidé de mobiliser leurs camarades de *posgrado*, et ont fini par fusionner en une seule assemblée¹³³. Au plus fort de la mobilisation en 2014, des centaines de personnes assistaient à l'assemblée, fin 2017 ils ne sont plus qu'une quinzaine à y participer régulièrement. Durant la période de latence, on se rend vite compte que l'AGP est avant tout un groupe d'amis qui se sont rencontrés durant la mobilisation de soutien à Ayotzinapa et qui rejoint toutes les caractéristiques des cellules de lutte développées auparavant.

Lors de mon retour sur le terrain en 2017, j'ai assisté à plusieurs assemblées organisées par l'AGP. Même si j'avais déjà des connaissances en son sein car j'avais suivi leurs actions en 2015-2016, il est vrai que l'impression d'un groupe d'amis soudés est très forte. Tout nouvel arrivant est le bienvenu, peut prendre la parole, proposer des actions... Mais il semble difficile d'intégrer pleinement le groupe : comme nouvel arrivant, on est de fait un *compañero*, nos opinions sont respectées et il y a une reconnaissance. Mais les nouveaux arrivants peuvent se sentir mis à l'écart par les anciens du fait de leur forte amitié qui transparaît (involontairement). Situation que décrit parfaitement

¹³³ Entretien avec Aurora, juin 2016.

Polletta [2002, p 154] : « L'amitié ne peut par définition s'étendre à trop de personnes : passé un certain point, l'intensité et la confiance de toute amitié souffre. Quand l'ancienne garde d'un mouvement est constituée d'amis, ses efforts pour incorporer des nouveaux arrivants peuvent être compromis par la manière subtile dont les membres réaffirment leurs liens, excluant involontairement les nouveaux arrivants ».

Une des forces des cellules de lutte est l'importante cohésion entre les activistes durant les périodes de latence, mais cela peut aussi être vu comme une faiblesse car celle-ci rend difficile l'intégration de nouveaux étudiants. Par exemple, bien que l'AGP ait pour ambition de représenter tous les *posgrados*, et cherche à être la plus ouverte possible, plusieurs étudiants de *posgrados* extérieurs à l'AGP ont l'impression « *qu'ils sont hermétiques* », « *qu'ils sont tous amis, que ce sont les mêmes depuis des années* »¹³⁴, ce qui freine leur participation. C'est en effet une des principales critiques qui peut être faite à ces cellules de lutte qui se basent sur l'amitié qui lie leurs membres. Remarquons que dans de nombreux cas cela n'est pas un problème majeur : le but de ces groupes d'amis n'étant pas d'intégrer de nouveaux membres mais plutôt de se soutenir les uns les autres et d'organiser ou d'appuyer des actions en lien avec le réseau de *compañeros* que nous étudierons dans le prochain chapitre. Ils aimeraient certes tous que la majeure partie des étudiants et des mexicains soit plus engagée et prenne part à leur lutte, mais n'ont pas pour objectif de transformer leur cellule de lutte en une « organisation de masse ». Dans certains cas, comme l'AGP, l'idée est bien la représentation de tous les étudiants de *posgrado*. Les liens qui se sont tissés tout au long des luttes communes menées par les activistes qui y participent sont donc parfois un obstacle à l'intégration de nouveaux membres. C'est ce que souligne Polletta [2002, p. 78 et 140] dans son étude sur les mouvements de la fin du siècle

¹³⁴ Discussion avec des étudiants de master études latino-américaines, novembre 2017.

dernier aux États-Unis. Elle explique que le fait d'étendre ces liens d'amitié aux nouveaux arrivants n'est pas forcément une solution car ces liens sont par définition exclusifs. « Les liens d'amitié permettent confiance, affection et respect mutuel qui facilitent une prise rapide et juste de décision, mais rendent aussi difficile l'extension du groupe délibératif au-delà du cercle original. [...] De l'absence de liens affectifs découle un manque informationnel. Puisque les nouveaux arrivants menacent par définition les amitiés existantes, ils peuvent trouver difficile de s'assurer la confiance, le respect et la sollicitude dont les vétérans profitent. La marginalité sociale des nouveaux arrivants peut dériver en une marginalité politique, ou ils peuvent craindre que ce soit le cas ». Bien que les assemblées de l'AGP se tiennent dans la cour de l'unité de *posgrado* de l'UNAM, dans un espace ouvert et fréquenté (près de la cafeteria), accessible et visible de tous, rares sont les nouveaux arrivants à y prendre part durant les périodes de latence.

Mais cette situation n'est pas immuable : les liens d'amitié se créent dans l'action, dans l'expérience partagée. Après le séisme de 2017, l'AGP a organisé plusieurs actions auxquelles j'ai participé, ce qui a permis une meilleure intégration au sein du groupe. Ce ne sont pas des liens « forcés » par l'organisation, ou superficiels, mais des relations de confiance et d'amitié qui se créent durant des moments forts vécus ensemble. Durant les périodes de latence ces moments sont plus rares, c'est l'action qui permet l'union. On retrouve ici un point central de cette thèse qui est le lien entre construction personnelle, le rapport aux autres, et l'action.

2) La diversité des cellules de lutte : richesse ou obstacle ?

Si la grande mobilisation a permis l'union de profils très divers autour d'un objectif commun, on a vu que durant les périodes de latence les activistes se regroupent suivant leurs affinités de convictions, et leur vision de la lutte, ce qui leur permet d'atteindre une concordance subjective et favorise la

continuité de leur engagement. La multiplicité des expériences et des réflexions postérieures à la grande mobilisation configure leur manière de s'engager, et cela explique en partie les obstacles qui se posent à une union large de tous passée la grande mobilisation.

L'éclatement des groupes mobilisés qui en résulte est souvent critiqué, il serait responsable de l'échec de l'opposition face à un gouvernement et des adversaires unis. Tarrow [2012, p. 233] parle par exemple de l'autonomie de la base comme d'une faiblesse pour le mouvement, qui empêche les leaders de mettre en place des stratégies cohérentes ou de contrôler ses membres. Comme nous l'avons souligné, cette critique se base sur la conception d'un mouvement social qui doit avoir un impact sur la politique institutionnelle, ce qui n'est pas l'angle d'étude de cette thèse. Il faut, dans le cas du mouvement étudiant et des activistes qui sont au cœur de cette étude, avoir une vision plus large : la participation au mouvement étudiant signifie, bien sûr, essayer de changer la politique du Mexique, mais c'est aussi et surtout un moyen d'affirmer ses valeurs, de mieux se connaître et connaître les autres, de faire de nouvelles expériences et d'être actif. Pourtant, les activistes, s'ils n'espèrent pas ou plus un changement au niveau institutionnel, restent pris dans un contexte social : la fragmentation des groupes engagés est un thème très présent dans leur discours et leur critique du mouvement social. Une alliance large et forte permettrait d'agir sur les sphères institutionnelles où se décident les politiques nationales auxquelles ils s'opposent. Mais si un changement politique global et tangible est souhaité par les activistes, il n'est finalement pas contemplé comme quelque chose de réalisable, et ce d'autant plus durant les périodes de latence. Jacques Ion [2005] parle d'un changement dans la représentation du temps. « Non plus : demain sera meilleur qu'aujourd'hui ; mais demain risque d'être pire qu'aujourd'hui. C'est l'idée de risque qui devient centrale, y compris dans les lieux et les façons de se mobiliser ». Il conclut que « les engagements cherchent à agir directement sur

le cours des choses sans attendre la promesse de lendemains qui chantent. Si les idéaux n'ont point disparu, si les visées de transformations sociales subsistent, pour autant il s'agit d'abord et principalement d'agir ici et maintenant ».

De nombreux liens se sont créés lors des grands événements, mais maintenir ceux-ci, les rendre opérationnels, tout en gardant son autonomie et sa vision de la lutte est un défi pour le mouvement étudiant durant les périodes de latence. Isabel remarque par exemple qu'il « *y a des erreurs qui ont été commises, et une de ces erreurs a été de ne pas s'ouvrir à d'autres luttes* ». L'AGP de même cherche à organiser une rencontre entre les différents groupes mobilisés de l'université : « *Au sein de l'UNAM, il y a beaucoup de groupes mobilisés sur différents problèmes [...] il ne faut pas nous enfermer dans quelque chose très 'à nous', très corporatif* ». C'est le même problème que l'on retrouve à la CNE qui veut se mettre en lien avec d'autres organisations étudiantes :

« On a besoin de perfectionner notre système de cohésion groupale... Parce que... La population étudiante se disperse [...] il faut qu'on innove, qu'on essaye... Qu'on fasse des erreurs et qu'on essaye encore. » [Luis, novembre 2017]

David reconnaît que la multiplicité des luttes et des « idéologies » présentes dans les mouvements sociaux est un désavantage dans une lutte contre un gouvernement fort et uni, mais finit par souligner l'importance de cette diversité. Elle est à la fois pensée comme une richesse et comme un obstacle.

« Le gouvernement on sait qu'il est uni. Là-haut, les partis politiques s'organisent et s'unissent parce qu'ils ont tous des intérêts spécifiques, économiques, particuliers. C'est plus facile de s'organiser quand tu peux faire des alliances comme ça. Mais ici, en bas, il y a des idéologies ! [...] Toutes les organisations ont un

programme de lutte très spécifique. [...] Et je pense qu'au milieu de tout cet océan d'idéologies qu'il y a en bas... Et qui fait aussi sa richesse non ? Parce qu'il y a beaucoup d'interactions, ça t'enrichit toujours de connaître des perspectives et des points de vue différents. [...] Mais je pense aussi qu'historiquement ça a démobilisé le mouvement étudiant, ça l'a freiné, il a investi trop de temps là-dedans. » [David, juin 2015]

La plupart des enquêtés, tout en critiquant à un moment de l'entretien les freins à l'union et les divisions, expliquent par ailleurs les atouts de cette diversité et son rôle dans la poursuite de leur engagement : ils ont pu trouver un groupe qui leur permet d'atteindre une concordance subjective. Dans les témoignages des étudiants on retrouve toujours une tension entre le besoin « d'agir selon ses valeurs » et celui de « construire une alliance forte et durable ».

Les cellules de lutte permettent donc de répondre aux défis posés par la fin de la grande mobilisation. Basée sur des liens de confiance et d'amitié nés des grandes mobilisations, chaque cellule de lutte met en pratique sa propre vision de la lutte, de l'action et de la démocratie et permet donc aux activistes de vivre un engagement qui fait sens pour eux. En plus de permettre la concordance entre subjectivité, passage à l'action et rapport aux autres, ces groupes procurent aux activistes un soutien émotionnel essentiel pour faire face à tous les problèmes sociaux et politiques qui traversent leur pays.

Mais ce qui fait la force des cellules de lutte du point de vue du vécu subjectif des acteurs et leur permet de s'épanouir dans leur engagement peut aussi être vu comme une faiblesse si notre regard se porte d'une manière plus traditionnelle sur « la force du nombre » d'un mouvement social. La diversité et l'autonomie des cellules de lutte ainsi que l'importante cohésion entre leurs

membres respectifs freinent les possibilités de « recrutement » et d'union entre les différents groupes.

Chapitre 8 : Le réseau de compañeros

Les cellules de lutte s'ancrent dans un ample réseau né des grandes mobilisations grâce auquel les activistes peuvent ponctuellement retrouver un passage à l'action de plus grande ampleur et vivre des relations sociales conviviales avec des personnes de différents horizons.

Les personnes et groupes faisant partie de ce réseau sont très variés, mais une chose les rassemble : s'être battus côte à côte lors de #YoSoy132 et/ou Ayotzinapa. Malgré leurs différences et parfois leurs divergences, cette expérience commune est à la base d'un réseau d'appui mutuel qui se réactive au gré des actions engagées.

I. Le réseau de compañeros

« On se retrouve dans les manifs etc. Et c'est beau non ? On s'écrit quand il se passe quelque chose, s'invite à des mobilisations... C'est-à-dire... Même si on ne se fréquente pas, on sait que l'autre existe. [...] Au moins avec tous ceux d'Ayotzinapa, ils continuent tous dans une lutte sociale, ça c'est vraiment génial. » [Ximena, juin 2019]

La centralité des liens d'amitié durant les périodes de latence n'implique pas un repli sur soi et un isolement des cellules de lutte, même s'il est vrai que cette manière de s'organiser basée sur les liens interpersonnels est par définition moins visible et plus fluide. Il y a souvent une cellule de lutte qui regroupe quelques activistes devenus des amis proches, insérée dans un réseau de connaissances plus large avec lesquelles ils partagent l'expérience de la grande mobilisation. C'est cet ensemble plus vaste que j'appelle le réseau de *compañeros*. Les activistes reconnaissent les personnes en faisant partie comme des alliés s'étant battus à leurs côtés pour la même cause lors de #YoSoy132 ou de la mobilisation de soutien à Ayotzinapa, mais ils n'ont pas créé des liens aussi forts qu'avec leur cellule de lutte.

Tout comme pour les cellules de lutte, il est difficile de définir et de délimiter le réseau de *compañeros*, essentiellement basé sur des relations interpersonnelles, qui se forme et se déforme au gré des actions et qui n'a pas de structure claire. Fernando, étudiant de l'UNAM, décrit par exemple le mouvement étudiant comme ayant

« sa propre dynamique, il maintient une organisation qui n'a pas de forme structurelle permanente, qui se traduit plutôt comme un archipel de collectifs. » [Fernando, janvier 2018]

« Le réseau d'activistes existe. Pas de manière concrète, mais on est tous en contact. » [Isabel, juin 2015]

« Dans les manifestations on continuait à se retrouver... On a des relations personnelles. Et donc tout ce réseau a muté, mais il continue à exister jusqu'à aujourd'hui selon moi. » [Damian, novembre 2017]

Si les liens entre *compañeros* ne sont pas aussi forts que les liens d'amitié qui unissent les membres des cellules de lutte, il existe entre ces activistes un respect mutuel et une reconnaissance tant que ceux-ci agissent de manière cohérente avec les valeurs qu'ils défendent. *Compañero-a* est un terme qui désigne « une sorte de relation qui consiste à joindre ses forces, efforts et imagination dans une bataille politique commune [...] il suggère un égalitarisme, mais un égalitarisme dans la camaraderie et la participation à une même lutte politique. Il ne suggère pas un lien inconditionnel [comme l'amitié] » [Polletta, 2002, p. 174].

De fait, au-delà du groupe d'amis, les activistes côtoient d'autres personnes engagées qui n'ont pas forcément la même vision de la lutte qu'eux. La relation intersubjective, c'est-à-dire le fait de considérer l'autre comme son égal malgré ses différences, qu'ils entretiennent avec eux permet de contrer un possible repli sur soi idéologique mais aussi d'apprendre des autres. Dans

ce réseau, on sait qui s'y connaît en défense des droits humains, qui a des contacts avec les écoles normales rurales ou avec la CNTE, qui peut faire des vidéos ou des audios, qui a maintenant un poste à l'université et peut aider à l'organisation d'une conférence, qui a une camionnette pour transporter des vivres, qui fait des graffitis, etc. Remarquons encore une fois qu'au sein de ce réseau d'activistes la plupart du temps on connaît des personnes (qui peuvent par ailleurs faire partie d'une organisation plus formelle). On ne va pas « contacter telle organisation », on s'adresse à une personne, que l'on connaît, et qui va permettre un lien.

« Il y a beaucoup de gens qui nous identifient personnellement. Et ça continue de m'arriver, qu'on vienne me parler pour quelque chose... Et c'est super non ? Savoir que pour le travail que tu fais dans un espace on te reconnaît et tu peux continuer à travailler là-dedans parce que ça te plaît. » [Fany, janvier 2018]

C'est une caractéristique soulignée par Jacques Ion [1997, p. 50] lorsqu'il définit l'engagement distancié : « au lieu que l'individu adhérent ne compte que par le rôle que lui confère le groupement, c'est au contraire son individualité spécifique détentrice de ressources particulières qui se trouve alors prise en compte ». Remarquons que cette analyse en termes de « ressources » laisse de côté le rôle essentiel des liens interpersonnels que nous avons souligné auparavant, mais elle a l'avantage de différencier cet engagement d'un engagement où l'individu est assimilé entièrement au groupement auquel il appartient.

Lorsqu'une action est organisée, le réseau se reforme et chacun y participe à sa manière.

« C'est ça en fait, on se connaît, on sait que quelque chose va arriver, et on sait ce que chacun fait et à partir de cela on travaille ensemble. »
[Fany, janvier 2018]

« On n'est pas un groupe qui se réunit chaque semaine, qui s'organise, tout ça. Mais plutôt chaque fois qu'il y a une activité on se met d'accord et la plupart du temps on va aider. Moi par exemple je m'occupe plus de tout ce qui est réseaux sociaux » [Lorenzo, août 2019]

« S'il y a quelque chose, que j'ai du temps et que je veux participer... j'y vais tout simplement. J'ai les contacts, je leur parle, et je les rejoins. Je n'ai jamais appartenu à aucun collectif. » [Ruben, mai 2019]

Cela implique souvent une participation multiple : au-delà de leur cellule de lutte, ils rejoignent ponctuellement l'un ou l'autre groupe suivant ce qu'il se passe et les actions proposées.

Jacques Ion [1997, p. 50] remarque que le poids croissant des individus « accompagne ainsi l'apparition de réseaux qui ne tiennent, au moins partiellement, leur existence que de la seule action des individus qui les constituent. Bref, les réseaux ne sont plus des données préexistantes à l'engagement, ils se dessinent au fur et à mesure des implications croisées des engagements individuels ». Précisons qu'un réseau d'amitiés et de connaissances existe bel et bien, mais sa mise en pratique dans la lutte se redessine et se reforme au gré des actions engagées.

Il existe donc à la fois des relations amicales fortes et permanentes mais aussi des relations qui sont réactivées à chaque meeting ou manifestation durant lesquelles les activistes se retrouvent.

1) Un réseau qui dépasse le seul mouvement étudiant

Au-delà des universités, les étudiants ont aussi noué des liens avec de nombreuses autres luttes et organisations. La mobilisation pour Ayotzinapa regroupe dans les rues mexicaines de nombreux pans de la société civile (organisations paysannes, syndicats, organisations religieuses, de défense des

droits de l'homme, professeurs, étudiants etc.) qui soutiennent les familles des disparus :

« Je te parle des mouvements féministes, écologistes, de personnes âgées, des mouvements de professeurs, les étudiants, des collectifs, des zapatistes, anarchistes... de tous ces gens-là on a reçu un appui pour les familles des 43. » [Bernardo, août 2019]

De même #YoSoy132, bien que partant d'une mobilisation étudiante, a eu le soutien de plusieurs autres organisations : la prise de contact a été facilitée grâce à certains collectifs ou étudiants qui avaient déjà participé à des luttes antérieures et qui ont gardé des liens avec ces organisations.

« Moi j'ai l'impression que la Ibéro a beaucoup participé à tout ça, je m'en suis rendu compte après. C'est tout un travail d'accompagnement avec Atenco qui a commencé avant 2012 qui leur donnait ce lien. Il y avait des groupes d'étudiants qui existaient depuis longtemps qui avaient plus de relations. Par exemple ce groupe d'économie, enfin, un groupe d'économie [de l'UNAM] qui avait beaucoup de relations avec le SME¹³⁵. Ou un autre groupe d'économie avec les travailleurs du trole¹³⁶, qui est aussi un syndicat. Ça nous a permis de faire des choses. Nous on avait plus des relations avec le mouvement pour la paix... Mais tout ça c'était un peu l'expérience passée qui permettait d'articuler les choses non ? Au début on pensait que c'était plus clair que les [universités] publiques avaient ces relations mais je crois au final que les [universités] privées aussi. » [Fany, janvier 2018]

« Oui eux aussi [les autres organisations] ils sont venus nous trouver. Par exemple le SME... En fait je ne sais pas vraiment comment s'est

¹³⁵ Syndicat mexicain d'électriciens.

¹³⁶ Trolebus : transport public électrique.

créé le lien... Mais ils se sont rapprochés surtout pour nous aider... Ils nous donnaient toujours l'audio pour les manifestations et les meetings et tout ça. Et ça a commencé comme ça. Comme il y avait des étudiants qui avaient déjà des relations avec d'autres mouvements ça a commencé comme ça. Il y avait déjà un lien. Des étudiants qui avaient déjà été à Atenco aussi en 2006. » [Adriana, août 2019]

La mobilisation de #YoSoy132 a rendu visible des liens préexistants entre les organisations et les étudiants : ils se sont créés durant des luttes passées et sont toujours d'actualité plusieurs années après. Les étudiants qui ont déjà des contacts avec ces organisations et ces réseaux grâce aux mobilisations passées se chargent aussi d'organiser des rencontres :

« On a toujours eu des contacts avec Atenco, avec les compas de... Quel est le nom déjà ? De la Huexca¹³⁷... On y a emmené beaucoup de personnes de l'université. Avec le front des peuples aussi quand il y avait toute cette histoire de l'aéroport. On avait surtout des conversations avec eux, des conférences, des trucs comme ça. L'idée était un peu de rendre compte de ce qu'il se passe hors de l'université » [Lorenzo, août 2019]

On peut aussi citer l'exemple de Xavier, alors étudiant à l'UNAM. Il fait partie des fondateurs en 2005 de la « brigade universitaire d'appui aux communautés du Mexique » qui a pour but de mettre en contact les étudiants et les habitants des communautés au travers d'un processus d'apprentissage et d'enseignement : « *apprendre des communautés et enseigner ce que toi tu sais* »¹³⁸. Il m'explique que ses contacts ont été très utiles durant la mobilisation en soutien à Ayotzinapa : ils ont organisé plusieurs caravanes, qui passaient par l'école normale rurale d'Ayotzinapa et continuaient dans

¹³⁷ Communauté de l'État de Morelos, qui lutte contre l'installation d'une usine thermoélectrique.

¹³⁸ Xavier, juillet 2019.

d'autres communautés du Guerrero et permettaient ainsi aux étudiants dont c'était la première mobilisation de « *connaître d'autres horizons* »¹³⁹ :

« Il y a beaucoup de gens qu'on a mis en relation avec les communautés. L'idée c'était qu'il y avait un processus de prise de conscience durant la mobilisation, donc on continuait dans cette voie-là en faisant d'autres choses. Et même si tu ne restes pas [dans les communautés] ça va avoir un impact sur ta vie. Tu vas voir qu'il y a un autre monde différent. » [Xavier, juillet 2019]

L'union large durant #YoSoy132 et Ayotzinapa permet à des étudiants dont c'est la première mobilisation de créer à leur tour des liens avec ces organisations, et pérennise cette union dans le temps même si elle n'est visible qu'à certains moments. Si les étudiants ont été les instigateurs et les protagonistes principaux de #YoSoy132, leurs revendications ne se focalisaient pas sur l'université mais bien sur la démocratisation du pays. En cela, ils en appelaient à toute la société mexicaine. Ainsi #YoSoy132 s'appuie sur des alliances que certains étudiants avaient déjà avec les mouvements sociaux, et dans le même temps les renforce et en crée d'autres. De nombreux étudiants dont c'est la première mobilisation découvrent alors tout un monde de lutte sociale qui leur était inconnu.

2) Un réseau d'entraide durable

En participant au mouvement, les étudiants dont c'est la première mobilisation apprennent beaucoup sur l'histoire de leur pays et de ses luttes sociales. Cet apprentissage, mais aussi le soutien futur et leur engagement, est d'autant plus fort s'ils ont pu connaître ces luttes et leurs protagonistes en personne. Pilar témoigne par exemple de la permanence des liens qui se sont créés avec les

¹³⁹ Xavier, juillet 2019.

peuples en lutte lors de sa participation au #YoSoy132 et à Ayotzinapa ainsi que l'apprentissage qu'elle en a reçu :

« Il me reste un bon réseau [...] un réseau de personnes qui m'apprennent qu'il y a une réalité que je ne connais pas. Qu'il y a une réalité de villages qui m'est inconnue. Qu'il y a une réalité de violence. Et donc connaître les personnes de Chéran¹⁴⁰ qui te disent que oui tu peux prendre les armes et prendre ton espace public, que ton corps est un territoire politique, que ton corps c'est aussi la terre, et la terre se défend parce que tu défends ton corps. » [Pilar, août 2019]

Ces liens sont utiles pour apprendre de ces autres luttes et ils permettent l'entraide : en effet, les étudiants qui ont vécu ces grandes mobilisations sont plus à même de soutenir d'autres luttes dans le futur. Lors des rencontres, les récits des militants de longue date de la CNTE ou bien ceux des auto-défenses de l'État du Guerrero passionnent les étudiants. Ils s'en inspirent, s'identifient, admirent mais critiquent aussi parfois. On peut parler ici de « résonance », c'est-à-dire d'un lien social qui, plutôt qu'à un niveau organisationnel « se situe au niveau de l'expérience des activistes, de leurs valeurs communes. Les acteurs, plutôt que de s'engager directement dans des luttes dans un contexte lointain, trouvent dans ces mobilisations un sens partagé, une culture politique et des revendications qui correspondent à leur propres luttes » [Pleyers, 2018, p. 33].

À la suite de ces premières rencontres, certains étudiants vont créer des liens avec ces luttes, et continuer à les soutenir. Tout le mouvement ne s'engage pas à leurs côtés (bien qu'il y ait le plus souvent un soutien tacite), mais certains étudiants ou cellules de luttes qui ont été touchés par une cause particulière vont décider de continuer à la soutenir activement. Comme nous l'avons déjà

¹⁴⁰ (Michoacan) Communauté purépecha qui lutte pour son autonomie.

évoqué auparavant, l'engagement se fait sur la base de liens interpersonnels, de personnes plus que d'organisations.

« Il y a des compañeras qui l'ont toujours [le contact avec les organisations]. Elles connaissent des compañeras qui travaillent avec eux. Par exemple ici à l'UAM Azcapotzalco il y a la professeure X de sociologie rurale. Elle a beaucoup de contacts. Et comme elle est en sociologie rurale elle organise des visites à Atenco. Le contact est un peu latent mais il est là. [...]. Si moi je voulais contacter Atenco je pourrais. Je vais voir les compañeras, les compañeros, ou le comité Cerezo qui a aussi des contacts avec eux et... S'il se passe quelque chose... Le contact est permanent non ? [...] trouver le contact c'est facile. À partir des gens qui connaissent ton travail. » [Elias, août 2019]

« En fait des groupes se sont créés. Il y avait un groupe de gens, beaucoup de l'UAM Xochimilco qui est resté avec ceux de la Huexca un temps. Je pense qu'ils ont gardé ce lien. Mais pas tout le mouvement [...] il s'est formé beaucoup de groupes sur différentes thématiques. » [Adriana, août 2019]

En 2013, Adriana, comme de nombreux étudiants qui ont participé au #YoSoy132, va participer aux manifestations de soutien à la CNTE (contre la réforme éducative). Elle n'a pas de liens directs avec l'organisation de professeurs, mais c'est le cas d'amis de la faculté de philosophie et lettres de l'UNAM qu'elle a rencontré durant #YoSoy132. La participation à une première mobilisation facilite l'engagement futur auprès d'autres luttes, mais cela ne veut pas dire non plus un engagement permanent à leurs côtés. L'exemple des manifestations de la CNTE en 2013 montre que les étudiants sont solidaires, et beaucoup vont appuyer ponctuellement les manifestations ou partager de nombreux contenus en ligne. Mais les étudiants qui participent

au *planton*¹⁴¹, ou qui se réunissent avec les membres de la CNTE sont plus rares. Xavier fait partie de ces derniers, il explique que le fait d’avoir participé aux « brigades d’appui aux communautés du Mexique » et les liens interpersonnels noués avec les habitants de ces communautés leur ont permis une meilleure coordination avec la CNTE. En effet, ils connaissaient les professeurs engagés grâce à ces brigades, non pas comme membres indistincts d’une organisation, mais comme des personnes, et avaient partagé une expérience de vie avec eux.

« Ça nous a ouvert par exemple... une base de lutte avec la CNTE. Parce qu’on ne les connaissait pas comme travailleur de l’éducation, on les connaissait depuis leurs villages. Donc les gens ont à notre égard une certaine estime, une confiance. Ils nous prêtent leurs voitures, leurs camionnettes pour leur apporter des choses [...] Tous ces processus ont été très enrichissants, nous ont beaucoup appris. »
[Xavier, juillet 2019]

Tous les étudiants ne tirent pas les mêmes conclusions de leur première mobilisation, et chacun va faire des choix par rapport à son expérience vécue et sa situation personnelle sur comment continuer à lutter. Elias par exemple au cours des premières assemblées du #YoSoy132 connaît le comité Cerezo qui est « une organisation de travail solidaire et volontaire dédiée à la défense et à la promotion des droits humains des victimes de répression pour motifs politiques au Mexique, avec un caractère civil, autonome, laïque et indépendant »¹⁴². En 2012, le comité Cerezo donne des conseils et une assistance aux étudiants du #YoSoy132 par rapport à la répression. Elias fini

¹⁴¹ Groupe de personnes qui se rassemblent et restent un certain temps dans un lieu public pour protester ou exiger la résolution de certaines demandes.

¹⁴² Site web du Comité Cerezo : <https://www.comitecerezo.org/?lang=es> (consulté le 4 mai 2020)

par s'engager et participer activement aux activités du comité Cerezo, ce qu'il faisait toujours lorsque je me suis entretenue avec lui en août 2019.

« Là je comprends que la répression est généralisée. Donc en fait je suis passé d'un mouvement étudiant à un mouvement un peu plus large. J'ai commencé à être plus conscient d'autres questions que je connaissais déjà. Mais par exemple le comité Cerezo documente les disparitions forcées, les exécutions extra-judiciaires, la torture, les détentions arbitraires et les prisonniers politiques, du coup je me suis beaucoup engagé là-dedans. » [Elias, août 2019]

On a vu précédemment que la prise de contact avec les organisations de la société civile a été facilitée grâce à certains collectifs ou étudiants qui avaient déjà participé à des luttes antérieures et qui ont gardé des liens avec ces organisations. Durant #YoSoy132 ou Ayotzinapa, ces liens deviennent visibles, se reconfigurent et se renforcent avec l'arrivée d'étudiants dont c'est la première mobilisation. Postérieurement, ces réseaux d'appui mutuel restent en place et facilitent la mobilisation. C'est par exemple le cas à la suite du tremblement de terre du 19 septembre 2017. Un étudiant de l'AGP a des contacts avec une organisation qui milite contre un projet d'autoroute à Tepoztlan (Morelos) et qui tient le principal centre d'*acopio* autonome de la ville. C'est donc dans cette ville que se rend la caravane de l'AGP, où les étudiants sont accueillis par cette organisation et avec qui ils organisent les activités d'aide pour les deux jours qui suivent¹⁴³. De même l'*acopio* organisé à l'unité de *posgrado* est ensuite donné à la section 22 de la CNTE qui l'emmènera à Oaxaca. Les étudiants se rendent aussi à plusieurs reprises dans le local de la section 22 pour aider au tri des vivres¹⁴⁴. On peut donc voir que tous ces réseaux qui se sont créés ou renforcés durant les deux grandes

¹⁴³ Observation participante, caravane de l'AGP à Tepoztlan, septembre 2017.

¹⁴⁴ Observation participante, octobre 2017.

mobilisations nationales permettent une meilleure coordination lors des luttes suivantes, et sont essentiels lors des périodes de latence.

II. L'action permet l'union

On a vu dans le chapitre précédent que la diversité des cellules de lutte présente lors des périodes de latence peut être considérée comme une force car elle permet aux activistes de trouver un espace qui leur permet une concordance subjective, mais aussi comme une limite car cette diversité freine les possibilités d'une union large qui permettrait des actions de plus grande ampleur.

Mais bien que les périodes de latence soient marquées par ce qui peut apparaître au premier abord comme une atomisation du mouvement social, nous avons montré que les différentes cellules de lutte sont liées entre elles par tout un réseau de *compañeros* qui peut si besoin s'organiser rapidement. Si on a parlé des prises de distance entre les différents groupes, on a aussi souligné l'existence d'une reconnaissance mutuelle. C'est à la faveur de l'action qu'une union large entre activistes avec différentes visions de la lutte peut être retrouvée.

Ainsi en 2014, malgré l'absence d'organisations formelles, les étudiants qui se sont mobilisés durant #YoSoy132 prennent part massivement à la mobilisation de soutien à l'école normale rurale d'Ayotzinapa. Les réseaux se réactivent rapidement, dès le lendemain de l'attaque du 26 septembre 2014 des messages sont envoyés sur les groupes WhatsApp entre activistes¹⁴⁵, et quand l'ampleur de la tragédie est confirmée ils commencent à organiser de nouveau des assemblées (ils se connaissent déjà, ont déjà une expérience de mobilisation).

¹⁴⁵ Entretiens avec Esteban, juillet 2019 ; Pilar, août 2019 ; et discussion informelle avec des étudiants de l'UAM-A (2016).

« Je pense que plus que tout il reste une sorte de réseau latent qui n'était pas très visible mais qui existe, et qui s'est réactivé quand a surgi la conjoncture d'Ayotzinapa. » [Esteban, juillet 2019]

« Si on passe à Ayotzinapa en 2014... On a déjà ce réseau qui vient du 132, pas seulement à l'UNAM mais dans toutes les écoles, je veux dire qu'on connaît les différents activistes, les différents groupes. Et quand surgit Ayotzinapa c'est un peu comme réactiver le 132. » [Ruben, mai 2019]

« Durant Ayotzinapa, c'est le retour de la conjoncture et d'une certaine manière on s'est tous réactivés. Même avec ceux avec qui on ne s'entendaient plus vraiment bien. J'ai eu l'impression que c'était un peu 'bon maintenant il y a urgence et en fait on est tous du même côté'. » [Adriana, août 2019]

Avec le passage à l'action, les cellules de lutte se regroupent et se reforment. Cette union dans l'action d'activistes aux points de vue différents ouvre de nouveaux « espaces intersubjectifs ».

Deux enquêtés me parlent par exemple d'un groupe qui s'est formé durant la mobilisation de soutien à Ayotzinapa, réunissant plusieurs étudiants de différents horizons et de différentes cellules de lutte qui s'étaient mobilisés précédemment, lors de #YoSoy132 notamment. Ces deux enquêtés ont été contactés par des moyens totalement différents et je n'ai réalisé qu'après, à la relecture des entretiens, qu'ils avaient participé ensemble aux mêmes actions. Le groupe rassemble une vingtaine d'étudiants ou anciens étudiants engagés, d'horizons politiques divers : certains sans étiquette, d'autres anarchistes ou proches des zapatistes, de Morena ou de Cardenas¹⁴⁶.

¹⁴⁶ Homme politique mexicain, fondateur du PRD qu'il quitte en 2014 suite au soutien qu'apporte le parti au maire d'Iguala alors mis en cause dans l'affaire de la disparition des étudiants de l'école normale d'Ayotzinapa. Il a été candidat à

« C'était très intéressant parce qu'on a tous une formation politique très différente, mais on se connaît tous. Pourtant on a des groupes distincts. Et on a essayé de se regrouper à ce moment-là. » [Cecilia, décembre 2017]

Les deux enquêtés soulignent l'importance du partage et des discussions dans ce groupe hétéroclite qui s'unit pour un même objectif. L'espace intersubjectif qui s'ouvre à la faveur de l'action permet aux enquêtés de trouver dans ce petit groupe à la fois un débat constructif et un moyen d'agir concrètement : ils sont à la fois Sujets et acteurs.

« C'était beaucoup de discussions, mais pas dans le sens de se disputer, on essayait plutôt d'interpréter le contexte [...] en parallèle on organisait une chose très pratique : un acopio pour Ayotzinapa. C'était un objectif très concret. Mais ça s'est transformé en quelque chose de beaucoup plus cool parce qu'on a commencé à avoir des discussions entre nous plus authentiques qu'à d'autres moments de l'histoire. On a discuté de nos postures, l'obradoriste avec le zapatiste... Tout ça dans l'idée de construire quelque chose. » [Esteban, juillet 2019]

« Avec ces vingt personnes on s'est rendu compte qu'on pouvait faire des choses vraiment géniales. D'une part on a montré qu'on était capable de faire des choses concrètes comme d'amener un acopio à Ayotzinapa [...] d'autre part toutes les discussions qu'on a eu durant ce processus étaient très enrichissantes. » [Cecilia, décembre 2017]

Si après avoir réalisé leur objectif concret, ils continuent quelque temps à travailler ensemble, le groupe finit peu à peu par se disperser. En effet, passé l'enchaînement des différentes actions organisées durant la mobilisation pour

l'élection présidentielle en 1988, 1994 et 2000. Il est le premier maire de la ville de Mexico élu au suffrage universel en 1997.

Ayotzinapa (après *l'acopio*, ils s'occupent aussi de réaliser des affiches pour les manifestations, alimentent une page Facebook...), les débats deviennent omniprésents car ils ne sont plus contrebalancés par des activités.

« Une fois que c'était fini, que l'objectif principal qui nous réunissait, qui était Ayotzinapa, s'est dilué, on a aussi commencé à avoir nos frictions. On continuait à bien s'entendre mais... » [Cecilia, décembre 2017]

Esteban explique qu'il sentait que les obradoristes et les zapatistes essayaient de coopter le mouvement, que les anarchistes ne s'y sentaient plus à l'aise. Cecilia raconte avec joie tout ce qu'elle a entrepris avec cette cellule de lutte mais elle explique aussi que quand les actions sont venues à manquer, elle s'est fatiguée des longs débats qui n'aboutissent pas à quelque chose de pratique.

« C'est ce type de situation où on se perd dans l'idéologie, dans la théorie et... [...] ok. C'est fini pour moi, je pars ! Et après ça, bien sûr on se connaît tous, on est sur la même voie, mais on n'a pas organisé de nouvelles choses ensemble. » [Esteban, juillet 2019]

Le fait d'agir sur des objectifs concrets et ponctuels permet aussi une union à plus large échelle, avec d'autres organisations ou luttes. En effet la mobilisation que les étudiants ont vécue lors de #YoSoy132 ou Ayotzinapa ouvre le débat sur des sujets annexes et est propice aux soutiens de causes voisines. On remarque par exemple que la marche du 2 octobre (qui a lieu chaque année en souvenir du massacre de Tlatelolco) est très nourrie après Ayotzinapa. De nombreux étudiants qui ont été engagés lors de #YoSoy132 vont par la suite appuyer les mobilisations de la CNTE contre la réforme de l'éducation en 2013 comme on l'a vu précédemment.

« Par exemple, lors de la mobilisation de la CNTE, c'est ce même réseau [né de #YoSoy132] qui s'est réactivé pour aller apporter un soutien et faire pression. » [Damian, novembre 2017]

« C'étaient les premières grandes mobilisations après toute cette vague de répression et ça nous a permis à nous étudiants de sortir et de nous solidariser avec toutes ces luttes. » [David, juin 2015]

Par ailleurs, les mobilisations pour venir en aide aux victimes du séisme de 2017 n'empêchent pas les étudiants de participer à la marche du 26 septembre, à trois ans de la disparition des 43 étudiants d'Ayotzinapa. Parallèlement comme on l'a déjà remarqué, le cas d'Ayotzinapa est souvent évoqué lors des assemblées universitaires qui suivent le séisme.

Durant les périodes de latence, les alliances entre les cellules de lutte se créent ponctuellement, autour d'un objectif concret, grâce au réseau de *compañeros* né de la grande mobilisation. Ce réseau s'élargit au gré des actions entreprises, les activistes appuient d'autres cellules de lutte et trouvent des appuis auprès d'elles, de collectifs et d'organisations non étudiantes. Le plus souvent les contacts se font grâce à des liens interpersonnels. Les activistes et leurs cellules de lutte vont appuyer les combats qu'ils trouvent justes et importants, sans pour autant s'intégrer dans les organisations qui les portent. Ils gardent leur autonomie, tout en étant solidaires des différentes luttes qui leur tiennent à cœur.

Chapitre 9 : Vivre dans un monde qui n'a pas changé

Le soutien d'une cellule de lutte et du réseau de *compañeros* est d'autant plus important que les activistes doivent apprendre à vivre dans un monde qui n'a pas changé.

Suite à leur expérience de la grande mobilisation ils s'éloignent de la politique institutionnelle et n'ont plus confiance dans les médias. Durant les périodes de latence, on ne les retrouve donc pas dans des partis politiques ou des organisations formelles : c'est au sein des cellules de lutte et du réseau de *compañeros* qu'ils peuvent retrouver l'espoir, être acteurs du changement qu'ils espèrent et créer leurs propres réseaux de communication.

I. Être irréprochable

On a vu dans le chapitre 4 que les activistes durant les périodes de latence ont plutôt mauvaise presse, que ce soit dans les médias ou au sein de la communauté universitaire. Pour y faire face, ils se doivent d'être irréprochables. Il ne faut pas donner aux autres, aux gouvernements, aux médias mais aussi à la communauté universitaire des raisons supplémentaires de les disqualifier. Lors de la caravane de l'UAM à Ayotzinapa à laquelle je participe en décembre 2015 avec des étudiants de l'UAM et de l'UACM, les consignes sont claires : pas d'alcool, pas de drogues, « nous sommes là pour travailler ».

« A l'UAM on a fait très attention à ça quand on est allé à Ayotzinapa, à ne pas prendre de drogues [...] à la différence d'autres collectifs qui vont à la normale et fument de la marijuana... Parce qu'ils ont leurs propres règles non ? [...] La consommation ou non de drogue c'est un débat très large, mais s'il se passe quelque chose il vaut mieux être prudent, justement pour gagner la sympathie des personnes. On a fait très attention à ça aussi lors des manifestations. » [Isabel, juin 2015]

Pourtant, comme expliqué dans le chapitre 7, les fêtes et la convivialité sont aussi importantes pour les activistes. Ainsi durant les 3 jours que l'on passe à l'école normale rurale, il n'y a pas de programme strict : entre les activités, nombreux sont les moments de « repos » et de discussions entre amis. Lors des premières caravanes, en pleine tension, une fête improvisée permet même de relâcher la pression.

« Il y a aussi eu un moment super relaxant, parce qu'on s'est dit avec quelques filles de l'UAM et quelques mecs de l'école normale : pourquoi on ne profiterait pas de la piscine ? Parce qu'il faisait super chaud, c'était la nuit... Et on était jeunes, on avait 23 ans, super jeunes. C'était génial [...] mais on n'était pas venu dans l'esprit de s'amuser, on ne venait pas pour s'amuser, ils [les 43 normaliens] sont portés disparus ! Mais d'un autre côté moi je suis vivante. C'est pour ça que je le considère comme une situation ambivalente. Parce que ça vaut la peine de célébrer ma vie. [...] Et c'était très bien de faire cette fête mais il ne fallait pas oublier pourquoi nous le faisons. [...] C'était un moment de relaxation très important parce que tout ce qui est arrivé après était très compliqué, tout ce que j'ai vu dans les caravanes postérieures c'était d'un haut niveau de violence. » [Pilar, août 2019]

Il leur faut donc trouver un juste équilibre : il y a le temps de l'activisme « formel », plus médiatique (une assemblée, une manifestation) mais comme nous l'avons vu auparavant, l'engagement de ces jeunes ne s'arrête pas quand l'assemblée se termine : il est présent et se mélange avec les autres facettes de leur vie.

« Quand tu es activiste, c'est difficile parce que tu ne peux pas être un paresseux qui ne va pas en classe. En plus d'aller en classe tu dois être quelqu'un qui lit, qui fait des interventions intéressantes, tu ne dois pas être un mauvais père pour ne pas qu'on puisse dire 'ah oui

super activiste mais il ne s'occupe pas de sa famille', [...] qui prend trop de temps à parler lors des assemblées, qui critique tout le monde [...] en fait toutes ces choses ça ne plaît pas aux gens. [...] Il ne faut pas forcément être parfait mais au moins être cohérent. » [José, novembre 2017]

II. Faire face à la politique institutionnelle

1) Être acteur du changement

Grâce aux cellules de lutte et au réseau de *compañeros*, les activistes peuvent contrer l'impuissance ressentie face au retour sur le devant de la scène de la politique institutionnelle et à la logique de réaction étudiés dans les chapitres 4 et 6. Ils mettent en place des actions qui sont peut-être moins visibles, mais qu'ils s'approprient. Il leur faut agir ici et maintenant car il y a cette idée forte que le gouvernement ne va pas résoudre les problèmes des Mexicains. Il est au mieux absent, au pire un ennemi. Face à cette situation, les étudiants trouvent l'espoir dans la lutte, dans leur groupe d'amis qui ont la même vision politique qu'eux et avec qui ils agissent à leur échelle pour changer les choses. Cecilia, après avoir raconté son désespoir face à toutes les réformes votées peu après le mouvement #YoSoy132, se rappelle que pour lutter contre ce sentiment d'impuissance ils sont « *sortis de nouveau* »¹⁴⁷. Elle a commencé à se réunir régulièrement avec sa cellule de lutte pour débattre de l'actualité et organiser des actions. Le ton des entretiens est révélateur de ces va-et-vient entre espoir et impuissance : après avoir parlé du désespoir face à la situation du pays, à la violence etc., les enquêtés rebondissent, se remettent à sourire et racontent avec joie les différentes actions qu'ils ont entreprises, que ce soit à l'échelle nationale durant #YoSoy132 ou Ayotzinapa, ou à une échelle plus locale, avec leur cellule de lutte, durant les périodes de latence.

¹⁴⁷ « *Volvimos a salir* ».

Cette idée est très présente dans différents témoignages :

« Je n'avais pas beaucoup d'espoir, et je n'en ai toujours pas, politiquement. Dans l'offre politique. On vient vivre six ans d'une grande violence [...] j'ai eu très peur pour mes compañeros, pour mes compañeras, j'ai eu très peur car je savais qu'il y avait des détenus au sein de l'université et je ne savais pas quoi faire. Mais en même temps j'avais envie d'en savoir plus car je savais qu'il y avait la possibilité de faire quelque chose. Et aujourd'hui je crois que ça peut se faire. [J'ai de l'espoir] mais pas dans le secteur politique et juridique du pays. Plutôt dans une action politique qui vient d'ailleurs. » [Pilar, août 2019]

« Je crois que la lutte va continuer... Mais que... Je crois que je pourrais être optimiste mais pas optimiste sur le fait que le Mexique va changer. Pas ce genre d'optimisme. Je crois que le Mexique c'est l'atrocité totale et que la douleur et le sang ne vont... Je ne sais même pas comment arrêter ça ! Et je ne sais pas si on pourra l'arrêter ou s'ils vont d'abord nous tuer tous, ou nous enfermer tous. Cet optimisme... Je ne sais pas... Je ne peux pas dire que le Mexique va aller mieux ou sera mieux. C'est vraiment fort ce qu'il se passe. L'optimisme que j'ai c'est qu'aujourd'hui il y a énormément de gens par ici, qui pensent qu'il faut faire la révolution, la révolution en communauté. » [Aurora, juin 2016]

« J'ai vraiment peur de comment pourrait être le futur de ce pays si chacun ne joue pas son rôle d'étudiant, de travailleur ou autre. Je crois que c'est ça qui me terrifie. Je pense que c'est pour ça que je n'ai jamais arrêté de participer, ça ne m'a jamais traversé l'esprit, arrêter de manifester, de me mobiliser... Parce que je le vis non ? [...] Je pense que tu as toujours l'espoir de pouvoir changer les choses en faisant pression comme un habitant de plus. » [David, juin 2015]

« Je ne vois pas d'autres options. Je ne pourrais pas, en étant consciente de tout ce qu'il se passe, rester assise chez moi. Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas. [...] On va continuer à manifester, à lutter petit à petit. Je crois qu'il est très difficile que le pays prenne un autre chemin maintenant, plus démocratique, plus égalitaire... Je crois que ça mettra beaucoup de temps. » [Isabel, juin 2015]

On voit bien dans tous ces témoignages que le refus des activistes de participer au niveau de la politique institutionnelle ne peut pas être qualifié d'apathie : plutôt que de déléguer la résolution des problèmes à un État auquel ils ne croient pas, ils veulent être acteurs du changement qu'ils espèrent.

« Il y a quelque chose de très... Oui de praxis de la politique. Pas un désir de faire de la politique. Mais plutôt 'je suis en train de faire', 'je suis une entité politique à ce moment et mon corps est impliqué'. » [Pilar, août 2019]

« Il y a une sensibilité qui est aussi humaine, de 'c'est nous'. Nous qui résistons à cette bête qu'est l'État. Et le fait que la douleur, c'est notre douleur à tous. » [Aurora, juin 2016]

Dans ces deux témoignages on remarque que la conception de la lutte pour les activistes est bien plus qu'une seule bataille froide pour des idées ; elle implique le corps, les émotions, la personne tout entière (à l'opposé de l'État qui est 'une bête'). Si le gouvernement ne fait rien (ou agit contre son peuple) alors les étudiants, conscients de la situation du pays, ont le devoir de faire quelque chose.

L'opposition entre le gouvernement et la société civile active est aussi très présente lors de la mobilisation liée au séisme de 2017. Pour les activistes qui sont les sujets de cette thèse, il ne sert à rien d'attendre une réponse du gouvernement, il faut prendre les choses en main : l'action ne se fait pas en réaction à une politique gouvernementale, c'est au contraire une action qui montre le potentiel créatif de la mobilisation.

La catastrophe est pour les étudiants mobilisés un exemple représentatif des nombreuses failles du gouvernement mexicain, mais aussi un moyen de démontrer la force d'une société civile organisée. Dans les assemblées universitaires (et plus généralement sur le terrain) qui suivent le séisme, le discours dominant souligne l'inactivité du gouvernement ainsi que sa mauvaise volonté et l'oppose aux citoyens et aux étudiants qui eux se mobilisent pour aider les victimes.

« Qui est à l'origine de l'organisation, de la solidarité ? [...] Ce n'est pas l'État, c'est la jeunesse, les ouvriers. »¹⁴⁸

« L'organisation a surgi grâce aux jeunes, aux travailleurs [...] c'est très important ! Et c'est pour ça que le gouvernement militarise la ville et les zones affectées : parce qu'il ne veut pas que cette organisation se développe. Aujourd'hui il faudrait penser à quelles sont les tâches de la jeunesse et des travailleurs pour reconstruire cette ville qui est tombée à cause d'un mauvais gouvernement. »¹⁴⁹

« Tous ceux du DIF¹⁵⁰, ils ont seulement créé un désastre [...] on se rend compte qu'il faut qu'on soit là nous, les civils. [...] Si le gouvernement ne fait rien, on ne peut compter que les uns sur les autres. »¹⁵¹

Si les activistes se placent en dehors de la sphère institutionnelle, c'est notamment parce que leur expérience personnelle leur a montré qu'ils n'obtiendront pas les changements qu'ils désirent par ce biais. L'expérience vécue de la grande mobilisation a été formatrice sur de nombreux points, et les étudiants qui ont participé au #YoSoy132 ou à la mobilisation de soutien à Ayotzinapa voient dans les suites du séisme des schémas déjà bien connus

¹⁴⁸ Assemblée Générale de Posgrado, UNAM, 25/09/2017.

¹⁴⁹ Assemblée FCPyS, UNAM, 25/09/2017.

¹⁵⁰ Desarrollo Integral de la Familia (institution publique d'aide sociale).

¹⁵¹ Facebook : « no me quiero morir en polakas », septembre 2017.

de corruption, de mensonge de la presse, et d'un État qui fait difficilement face à la situation¹⁵². L'apprentissage et la mémoire des luttes passées nourrissent la lutte présente et permettent de mieux comprendre le refus des activistes de participer au niveau de la politique « formelle ». On retrouve dans leur discours une opposition claire entre société civile et gouvernement, ainsi que des demandes de justice et de punition des coupables qui étaient au cœur des revendications lors de la mobilisation pour Ayotzinapa. Les étudiants remarquent dans les assemblées que « *c'est le même gouvernement oppresseur et assassin* »¹⁵³ contre lequel ils se sont mobilisés trois ans plus tôt.

Les activistes qui ont participé au #YoSoy132 et à Ayotzinapa se sont donc rapidement mobilisés pour aider les victimes, faisant appel à leurs réseaux ou leur cellule de lutte car ils n'attendaient rien du gouvernement. Face à l'ampleur de la catastrophe et à sa gestion gouvernementale critiquée, c'est l'effervescence de la mobilisation de la société civile unie pour venir en aide aux victimes qui restera dans la mémoire des Mexicains.

Contrairement à l'action comme réaction, les activistes, quand ils agissent hors des sphères institutionnelles et avec leurs cellules de lutte peuvent être maîtres de leur action, ils sont alors créateurs d'autre chose, et atteignent une concordance subjective. Touraine [Touraine & Khosrokhavar, 2002, p. 211] remarque que « la joie ne vient pas quand on s'intègre à la société, mais quand on la transforme. C'est une des raisons pour lesquelles j'insiste de manière constante sur la séparation entre l'espace public, qui est aussi la société politique, et le monde de l'État, du pouvoir, ou de la domination. Dans la société civile et politique, il existe de espaces de jeux, d'invention, de création, des espaces dans lesquels l'individu se rencontre lui-même et qui sont dotés

¹⁵² María Fernanda Navarro, El terremoto que rebasó al gobierno, pero no a los mexicanos, *Forbes Mexico*, 22/09/2017.

¹⁵³ Assemblée FCPyS, UNAM, 25/09/2017.

d'une force critique ». C'est au sein de ces espaces que les activistes décident d'agir, et trouvent un moyen de réunir subjectivation et action. Durant les périodes de latence, la lutte est certes moins visible médiatiquement, mais elle continue, se concentre sur des sujets plus proches d'eux (comme nous le verrons dans la troisième partie), sur des changements personnels (dans la manière de consommer par exemple), en appuyant d'autres causes (qu'ils ont pour beaucoup connues lors de la grande mobilisation comme nous l'avons vu aux chapitres 2 et 8). Cette diversité de passage à l'action à plus petite échelle est un moyen de passer outre la dé-acteurisation qui peut caractériser les périodes de latence et de répondre au besoin de cohérence entre ses actions et ses valeurs.

2) Se positionner face au gouvernement d'AMLO : l'importance de la cohérence

On a vu dans le chapitre 4 que les activistes ont du mal à se positionner face à l'arrivée au pouvoir d'Andrés Manuel López Obrador en 2018. Les étudiants et anciens étudiants qui s'étaient engagés en 2012 et 2014 ont un fort bagage de luttes passées contre l'administration du PRI. L'arrivée au pouvoir de Morena change la donne.

Le nouveau gouvernement s'appuie sur une base militante composée d'universitaires et de personnes venant des mouvements sociaux. Cela explique qu'il reprenne à son compte certains thèmes et discours des mouvements sociaux, notamment des mouvements étudiants, et que de nombreuses personnes qui ont participé à #YoSoy132 ou Ayotzinapa se retrouvent dans la nouvelle administration. Pourtant, comme on l'a vu dans le chapitre 4, la participation au sein de Morena n'est pas une voie qui est envisagée par les activistes qui sont les sujets de cette thèse. Comment vivent-ils le fait que de nombreux étudiants qui s'étaient mobilisés à leur côté lors de #YoSoy132 et d'Ayotzinapa font dorénavant partie de la nouvelle administration ?

Ce qui est reproché à certains anciens étudiants qui participent maintenant au sein du gouvernement, c'est surtout leur changement de position par rapport à ce qu'ils défendaient lors de la mobilisation.

« Le mouvement étudiant et les mouvements sociaux en général, en fait maintenant il y a une absorption. Beaucoup de gens qui étaient dans l'opposition et qui critiquaient le gouvernement, maintenant qu'Andres Manuel est là, eh bien ils défendent le gouvernement. Même des politiques qu'ils critiquaient avant comme la garde nationale. Et ces personnes maintenant doivent défendre ces discours. Mais, et le marxisme mec ? Qu'est-ce qu'il se passe là ? Il est où ton anarchisme ? En fait c'est un problème de cooptation historique. »
[Lorenzo, août 2019]

« On a fait partie d'un boycott électoral. C'est pour ça que c'est tellement... C'est curieux car les personnes qui ont participé à ce boycott, après elles ont participé avec Morena. Genre, elles ont boycotté Morena et après... Donc personnellement je n'ai pas la meilleure vision de Morena, justement pour ça. » [Bernardo, août 2019]

Plusieurs enquêtés font d'ailleurs une différence entre les personnes pour qui c'est un travail, qui ont besoin de toucher un salaire (ce que les activistes peuvent comprendre) et le fait de vraiment adhérer à des idées et des valeurs qui vont à l'encontre de ce qu'elles défendaient auparavant.

« Y'en a certains j'ai l'impression que leur discours a complètement changé... Parce qu'il y a des niveaux à ce que tu peux tolérer non ? D'un côté ça peut être pour le travail mais l'autre c'est que tu crois vraiment en ce discours, et que tu renies tout ce que tu as fait avant... Moi ça, ça me semble déplorable. » [Lorenzo, août 2019]

« Ce que je trouve un peu détestable c'est ceux qui se mettent dans la structure des partis politiques [...] et bon, si tu as un contrat professionnel... Ben tant pis, tu dois travailler. » [Xavier, juillet 2019]

En effet, on a vu que pour ces activistes, la relation à soi est au cœur de l'engagement et cela implique notamment l'exigence d'une grande cohérence personnelle. Cette dernière est partie prenante de leurs processus de subjectivation. Les relations intersubjectives entre *compañeros*, qui, on l'a vu, impliquent le fait de considérer l'autre comme cherchant lui aussi à devenir Sujet, expliquent que les activistes soient aussi attentifs à cette recherche de cohérence chez les autres. S'ils ne la trouvent pas, ou plus (comme dans les exemples ci-dessus), la relation intersubjective est brisée, et un sentiment de trahison s'instaure. Pourtant, « pour devenir acteur, il faut souvent renoncer à une cohérence totale entre ses valeurs et ses pratiques. » Cela « exige souvent d'accepter certains compromis, pour lesquels chacun se fixe ses propres règles » [Pleyers, 2016a]. On peut donc penser que certains anciens étudiants qui travaillent dorénavant à Morena ont préféré agir, avoir un impact au sein du nouveau gouvernement, même si cela signifie renoncer à certaines des valeurs qu'ils défendaient auparavant. C'est ce renoncement qui n'est pas acceptable du point de vue des activistes qui sont les sujets de cette thèse.

Mais n'oublions pas que, comme tous les mouvements, #YoSoy132 et Ayotzinapa étaient très hétérogènes et rassemblaient des étudiants avec toutes sortes d'idéologies. Pour certains, travailler au sein de Morena était donc une suite logique de leur engagement étudiant. Dans ces cas-là, s'il semble y avoir une honnêteté dans le travail politique (bien que les activistes ne soient pas d'accord avec leurs propositions), un respect mutuel émerge alors. Cela renvoie de nouveau à la notion d'intersubjectivité développée précédemment : il y a une reconnaissance et une acceptation de l'autre qui a trait au fait que celui-ci est aussi en train de se construire comme Sujet. Cet autre n'est ni semblable ni complètement différent, il cherche lui aussi à être l'acteur de sa

propre histoire [Touraine, 1997]. Le témoignage d'Esteban concernant ses connaissances au sein de l'administration gouvernementale résume bien cela :

« Ceux avec qui j'ai le plus travaillé... Je pense qu'ils font les choses bien dans la mesure du possible. Donc je ne me sens pas déçu ou trahi, je sais que c'est ça leur proposition, que c'est en cela qu'ils croient, ils pensent qu'ils font quelque chose de juste. [Et de la même manière] ils me connaissent et ils savent d'où vient mon opposition ».
[Esteban, juillet 2019]

« Il faut savoir travailler avec tout le monde...Bon pas avec ceux qui ont fini au PRI ! [...] de 2010 à 2018 on se connaît tous. On sait qui s'est vendu au diable même s'il dit que non, qui continue la lutte, qui fait un travail sérieux ou non... » [Victor, juillet 2019]

Le plus important, c'est l'honnêteté et la cohérence entre les valeurs et les actions. Les différences de point de vue entre anciens camarades de lutte ne semblent pas être à l'origine d'un sentiment de trahison : c'est le fait de changer radicalement de position qui l'est, ou l'impression que la personne cherche son avancement personnel plus que le bien commun. On retrouve en effet de nombreuses fois cette idée quand on parle aux activistes. Pour eux, certains étudiants mobilisés durant #YoSoy132 ou Ayotzinapa ne l'étaient que dans le but d'accéder à un poste politique, et certains sont maintenant au gouvernement. Cela joue en défaveur de l'image de Morena.

« C'était très clair qu'il cherchait... Il utilisait le mouvement comme une plateforme pour chercher un travail dans le gouvernement. C'était le cas typique du mec qui cherche des contacts. Et oui, il l'a utilisé comme une plateforme... Et ces personnes... encore maintenant je ne les crois pas. Ils n'ont jamais voulu la même chose que nous. » [Adriana, août 2019]

« Je pense qu'en fin de compte ils cherchent un intérêt personnel. Depuis qu'ils étaient dans le mouvement peut être qu'ils voulaient ça. Je ne dirais pas quelque chose de 'plus grand' parce qu'en fait moi je n'ai pas l'impression que ce soit 'plus grand'. » [Ismael, août 2019]

De même, Pilar me parle d'un groupe d'étudiants qui, au début du mouvement de soutien à Ayotzinapa avait une position très « stratégique » à laquelle elle et d'autres activistes étaient opposés (se focaliser sur la lutte de l'école polytechnique plutôt que s'attarder sur un problème qui se passe au Guerrero) et elle me glisse, amère : *« Ah bien sûr, aujourd'hui ils travaillent à Morena »*¹⁵⁴. Dans tout son témoignage, elle oppose la stratégie politique et le carriérisme aux valeurs humaines et aux émotions. Pour elle, lutter ce n'est pas gagner en notoriété, chercher à positionner son groupe politique ou sa personne ; lutter, c'est se battre pour des valeurs.

Il est intéressant de voir qu'on retrouve cette idée dans de très nombreux témoignages. J'ai en effet été frappée, à chaque fois, par la similarité du tour que prend la conversation sur le nouveau gouvernement et sur les personnes du mouvement étudiant qui en font dorénavant partie. Sans questions de ma part qui les orientent à me parler de cela, beaucoup soulignent l'inadéquation entre leur caractère et la participation à une organisation politique : ils ne sont pas faits pour cela, c'est une question personnelle. Ils veulent rester « maîtres de leur expérience militante » [Pleyers, 2014, p. 55] :

« Moi j'avais cette expérience d'être indépendant, dans les organisations de droits humains... Du coup pour moi... Participer à quelque chose de politique... Non... Non je ne me vois pas. Je ne crois pas que ce soit pour moi... » [Elias, août 2019]

¹⁵⁴ Pilar, août 2019.

« [Morena] devient un parti politique et là je ne veux plus participer. J'ai dit non. Ça ne m'intéresse pas tant que ça [...] il fallait avoir un caractère que je n'avais pas. » [Esteban, juillet 2019]

« Ça ne m'a jamais intéressé d'être sur le devant de la mobilisation, [...] enfin on m'a proposé plusieurs fois de gérer une assemblée [...] parce que je parle bien... Mais ça ne m'a jamais intéressé. Je pense que ce n'est pas un espace où j'ai envie d'être. Sinon j'aurais opté pour la politique, et je serais là-dedans, à faire d'autres choses. Mais ce n'est pas là que j'avais envie d'être. Moi je voulais être là où on pouvait faire quelque chose. » [Pilar, août 2019]

« J'ai toujours participé... Comment dire... Très au centre mais en même temps très à la périphérie. Je n'ai jamais été sur le devant de la scène. [...] J'ai beaucoup d'amis qui travaillent à Morena. Moi je ne suis pas affiliée, je ne fais partie d'aucune organisation. Des fois il y a des actions qui sont mises en place et j'y vais. Mais je ne pense pas que ce soit mon truc. Je ne vais pas... Peut-être que je pourrais voter pour AMLO mais je ne vais pas militer là-bas. [...] Je pense que ma place ce n'est pas de militer dans un parti politique. » [Cecilia, entretien réalisé en 2017, avant l'arrivée au pouvoir d'AMLO]

3) Contrer la répression

Les activistes ont été témoins ou victimes de la répression lors de la grande mobilisation. Cette expérience de la violence de l'État envers les personnes engagées a un impact de long terme sur leur manière de concevoir leur engagement. Malgré l'arrivée au pouvoir de Morena, il est toujours aussi risqué d'être activiste au Mexique. Durant les périodes de latence, certains vont choisir de s'éloigner des combats qui peuvent mettre en danger leur intégrité, comme Ximena qui fait dorénavant des documentaires engagés et qui explique un an après la mobilisation pour Ayotzinapa :

« J'ai compris ça aussi... Pourquoi risquer ma vie si je pense que je peux faire plus vivante que morte ? [...] Avec tous les outils à ma disposition autant essayer de créer quelque chose qui peut aider la société, quelque chose qui ait un impact. » [Ximena, juin 2016]

Ou Fany qui choisit de s'engager auprès de projets de longue haleine, peu visibles et qui a priori ne la mettent pas en danger et permettent une continuité de l'action – elle est maintenant engagée dans l'État de Mexico auprès de femmes qui luttent contre les féminicides.

« Que ce ne soit pas quelque chose qui.... Enfin bon ça va m'affecter de toute façon... Mais que cela ne mette pas en danger mon intégrité. Ça aussi je l'ai appris là [durant #YoSoy132 et Ayotzinapa]. Que je ne peux pas... enfin que je ne sers à rien en prison ou morte. C'est une réflexion à laquelle tu arrives après que tu as été menacée et tu te dis, pourquoi ? » [Fany janvier 2018]

Si le fait de vivre la répression peut aussi amener à une radicalisation [Combes & Fillieule, 2011] pour d'autres cette expérience les éloigne des mobilisations « classiques ». Ainsi certains étudiants choisissent de se concentrer sur leurs études qu'ils voient comme une manière de résister, d'autres vont essayer « d'aider la communauté » de manière individuelle (que ce soit un groupe de musique qui joue des chansons révolutionnaires¹⁵⁵, l'envie de faire un documentaire sur la situation du Mexique¹⁵⁶, essayer de convaincre et de politiser sa famille et son cercle proche...) : ces formes d'engagement seront détaillées dans la troisième partie de cette thèse. Et surtout, comme nous l'avons vu précédemment, ils trouvent refuge au sein de groupes d'activistes qui ont la même vision du monde qu'eux et cela leur permet de continuer la lutte.

¹⁵⁵ Luis, novembre 2017 ; Pablo, novembre 2017.

¹⁵⁶ Ximena, juin 2016 ; Adriana, août 2019 ; Esteban, juillet 2019.

III. L'information fiable vient du mouvement lui-même

On a vu dans le chapitre 4 que l'expérience de la grande mobilisation a amplifié la méfiance des activistes envers les médias. Si ces derniers déforment la réalité de la lutte, c'est du mouvement lui-même que doit sortir la véritable information.

« Il y a beaucoup de gens qui à ce jour ont une idée très vague de la magnitude de ce qu'il s'est passé [à Ayotzinapa]. Parce que ça ne s'est pas su. Enfin ça s'est su parce que beaucoup d'entre nous on s'est intéressé, mais malgré ça il y a eu des tentatives pour le cacher. » [Bernardo, août 2019]

« J'ai commencé à questionner le rôle des médias... Bon et maintenant je travaille dans les médias... Mais j'ai commencé à questionner le rôle des médias et à dire que tous les médias sont des médias bourgeois, tous ! Pourquoi ? Parce que même celui de gauche de Carmen Aristegui qui était le plus à gauche qu'on avait à la radio... Ben elle travaillait pour une radio de Carlos Slim. Donc non, non ce n'était pas une option. Il n'y a pas d'informations ici. D'où vient l'information ? Des gens. Des gens qui sont dans la rue, et qui vivent le quotidien. » [Pilar, août 2019]

Comme nous l'avons déjà remarqué auparavant, c'est l'expérience vécue qui est valorisée et le partage de cette information entre les personnes. Le mouvement se réapproprie l'information et crée ses propres canaux de diffusions. « Les manifestants de la place ne sont pas seulement acteurs mais également producteurs de leur propre récit. Ils participent eux-mêmes à la mise en expression de leurs idéaux par écrits, témoignages, chroniques et documentaires mais aussi par le biais de l'art graphique, la performance, la danse et la musique. Ils sont méfiants vis-à-vis des porte-paroles, refusent que le sens de leur action soit accaparé et contenu par un discours politique, par

une personne assignée. Tout récit sur la démocratie de la place publique doit tenir compte de l'expressivité des acteurs et de l'effet transformateur de l'expérience collective pour pouvoir décrypter et saisir ce qui se joue sur place et en acte. » [Göle, 2018]

« [Les mouvements sociaux], c'est ce qui nous a permis d'une certaine manière de faire connaître notre position comme étudiants et comme génération de jeunes malgré tout le processus d'aliénation et de manipulation des médias qu'on vit. Les médias ont toujours parié sur le fait qu'il n'y a pas de mémoire historique. » [David, juin 2015]

Durant la phase intense de la mobilisation, il y a donc une réappropriation de l'information par le mouvement. Mais la méfiance par rapport aux grands médias et la recherche d'informations alternatives ne s'arrêtent pas après cela. Les réseaux qui se sont formés lors de la grande mobilisation sont aussi des canaux de diffusion d'information de première main entre les activistes durant les périodes de latence. En juin 2020, suite à la détention de plusieurs manifestants lors d'une marche qui dénonce l'assassinat par la police municipale de Giovanni López¹⁵⁷, Adriana publie par exemple sur son Facebook le texte suivant :

« Ami.e.s de Guadalajara je vous recommande de suivre le réseau Yovoy8demarzo, c'est un groupe de filles supers, qui en plus de faire des choses très cools ont réalisé un suivi des détentions durant les manifestations à Guadalajara ces jours-ci et si vous voulez vous informer, c'est une source très sûre. »

On peut aussi prendre l'exemple du séisme de 2017 qui a lourdement affecté la ville de Mexico. La méfiance par rapport au gouvernement et à

¹⁵⁷ La Redacción. Condena ONU-DH México muerte de Giovanni López Ramírez. *La Jornada*. 04/20/2020

l'information qui vient des grands médias est manifeste. Face à cela se créent rapidement des réseaux parallèles d'informations sur les réseaux sociaux. Le plus connu est « *#verificado19S* »¹⁵⁸, mais de nombreux appels se font aussi via les groupes WhatsApp ou Facebook qui existent déjà entre les activistes : les cellules de lutte mais aussi le réseau de *compañeros* sont mobilisés pour trouver où aller aider. C'est vers ce réseau que se porte la confiance des activistes, et non vers les médias¹⁵⁹. On remarque aussi cette méfiance chez les étudiants plus jeunes, comme lors de l'assemblée du CCH Sur, durant laquelle il est souligné que « *ce genre d'espace [les assemblées] est très important pour avoir les informations* »¹⁶⁰. C'est le même constat qui est fait lors de l'assemblée de la FCPyS : il faut des médias libres, les étudiants se portent garant de l'information, de vérifier où vont les brigades et l'*acopio*¹⁶¹.

L'impact des médias explique aussi en partie les différences d'appréciation de la lutte suivant les générations : ceux qui ont vécu la mobilisation et ceux qui ont l'ont vue au travers des médias. En effet, Estrada Savedra [2014], reprenant Luhmann, remarque que « la grande diversité de ce que nous savons et croyons sur le monde ne vient pas de notre expérience directe de celui-ci, mais des médias. Ainsi, la manière dont les médias sélectionnent certains contenus informatifs et définissent la manière de les diffuser influence sans aucun doute la construction de la réalité médiatique et, par conséquent, la manière dont elle est interprétée et signifiée ». Bien que méfiants et critiques par rapport aux grands médias les activistes ne sont pas non plus hors du

¹⁵⁸ Plateforme numérique qui a vérifié les informations et géré les données pour rendre la réponse des citoyens plus efficace après le tremblement de terre du 19 septembre 2017. Plateforme créée par des anciens participants au #YoSoy132. Ceux dont j'ai pu retracer le parcours (dont l'initiateur du projet) étaient alors étudiants dans une université privée (on a déjà remarqué auparavant les différences de moyens dont disposent les étudiants des universités privées et des universités publiques).

¹⁵⁹ Discussion avec des activistes, septembre 2019 ; entretien avec Ismael, août 2019.

¹⁶⁰ Assemblée CCH sur, 25 septembre 2017, directo Facebook agrupacion juvenil anticapitalista cch sur.

¹⁶¹ Assemblée FCPyS, 25 septembre 2017.

monde et sont de fait confrontés à cette construction de la réalité médiatique. Lors de son entretien, Paula met en parallèle l'expérience qu'elle a de la mobilisation (durant Ayotzinapa) et ce qui en est montré à la télévision (ce qu'elle a vu de #YoSoy132 auquel elle n'a pas participé). « *Si tu le vois à la télévision, tu restes avec ta vision de la télévision qui est très sensationnelle* » : les médias, en se focalisant sur les confrontations avec les forces de l'ordre renvoient une image des mobilisations qui peut faire peur et éloigner de nombreuses personnes. Elle par exemple « *voyai[t les marches de #YoSoy132] comme très risquées* ». Maintenant elle explique qu'à force de participer à des manifestations depuis la mobilisation de soutien à Ayotzinapa, elle a appris que « *ce n'est pas parce que tu vas dans une manifestation qu'ils vont t'arrêter* ». De même, il y a des niveaux dans la répression qu'elle a appris à mesurer :

« Tu commences à pouvoir mesurer le niveau de dangerosité. Et tu t'habitues... Je ne sais pas si c'est bien ou mal... Mais tu t'habitues au fur et à mesure, à une manifestation normale, une manifestation avec des gaz, une manifestation où ils t'encapsulent ». « Le 132 j'avais la vision de la télévision. [...] C'est ça ma vision du 132, de loin. Et ma vision d'Ayotzinapa est directe. » [Paula, août 2019]

José, en revenant sur son expérience de la grève de 1999 à l'UNAM, me parle aussi de cette différence d'appréciation.

« Il y a différents niveaux de soutien non ? Et ça dépend du contact avec la réalité de l'activiste. Si tu passes ton temps à regarder la télévision... Peu importe que tu saches que les bons ce sont les étudiants et les mauvais [les policiers, le gouvernement etc.]. Si tu regardes la télévision tu vas penser 'Non, ça y est, ils déconnent, ils sont beaucoup trop subversifs' [...] En fait la télévision, même si tu sais que tout ce qu'elle dit ce sont des mensonges, elle laisse quelque chose. Elle laisse quelque chose de négatif. Heureusement, le peuple,

les travailleurs, ils ont une grande intuition. Donc ce qu'on faisait c'est de sortir faire des brigades. » [José, novembre 2017]

En effet, pour toucher et informer les Mexicains, pour contrer l'impact négatif des médias sur le mouvement, les activistes organisent parfois des brigades. Il convient de remarquer que cela se fait beaucoup moins que lors du mouvement étudiant de 1968 ou de la grève de 1999 à l'UNAM par exemple, notamment du fait de l'importance qu'a pris internet dans la communication. Pourtant, durant la mobilisation pour Ayotzinapa, les étudiants de l'UAM Azcapotzalco organisent de nombreuses brigades dans les quartiers proches de leur université. Lors de plusieurs assemblées interuniversitaires ils plaidaient pour une amplification de ces pratiques¹⁶² et soulignaient l'importance du fait d'aller vers les habitants. Ce contact avec la population, quand il se passe bien, donne aux étudiants l'impression d'être soutenus et leur permet de créer des liens avec des habitants du quartier.

« On s'est concentré sur Azcapo[zalco] parce que c'est 'chez nous', et en plus les personnes du quartier nous apportaient des tamales, ils étaient solidaires. Des enfants nous offraient des bonbons ! Il y a même une fois [...] où une petite fille du collège a rejoint la lutte ! » [Isabel, juin 2015]

« Dans le centre d'Azcapo[zalco], les gens nous recevaient, ils nous donnaient même de l'argent et tout... Ils disaient 'c'est ce qu'il faut faire les jeunes, bravo !' C'était super bien. » [Pilar, août 2019]

¹⁶² D'après l'observation participante menée au sein des assemblées interuniversitaires et de certaines assemblées locales lors de la mobilisation pour Ayotzinapa de janvier à août 2015, il ne me semble pas que d'autres universités/facultés aient mis en place de telles brigades.

Pour José, le fait de faire des brigades, et de se « confronter » à la population permet de contrebalancer les attaques des médias (qui étaient particulièrement fortes durant la grève de 1999 à l'UNAM) :

« Durant la grève il y avait ceux qui y allaient et ceux qui n'y allaient pas [faire les brigades], et en fait la perspective était différente entre les deux : ceux qui y allaient et se confrontaient de plain-pied avec la réalité disaient 'compañeros, on va continuer cette grève parce que les gens nous soutiennent'. » [José, novembre 2017]

La même remarque est faite par un ancien étudiant lors du *foro* pour les 20 ans de la grève de 1999 à l'UNAM, dans laquelle on retrouve aussi la responsabilité interpersonnelle étudiée auparavant :

« Quand on sortait informer la population des conditions de notre mobilisation, la population était solidaire de nos actions et nous on s'engageait par rapport à cette population. On ne pouvait pas arriver dans nos assemblées et dire 'vous savez je suis fatigué [de lutter]' quand on avait parcouru 10 wagons de métro, et convaincu les gens qu'il était nécessaire que l'université reste publique et gratuite. »¹⁶³

Les activistes sont donc bien conscients du décalage existant entre la réalité et l'image retranscrite par les médias, et ils ont pu s'en rendre compte personnellement durant la mobilisation. Ils soulignent encore une fois l'importance pour eux de vivre les choses, et de rencontrer les personnes. Ces rencontres leur apportent un soutien moral important, mais il est plus rare lors des périodes de latence durant lesquelles les voix dissidentes sont moins audibles. Si les activistes ont formé des réseaux qui leur permettent de s'informer hors des canaux traditionnels, ce n'est évidemment pas le cas de

¹⁶³ Foro análisis y reflexión a 20 años del CGH, 23 avril 2019, UNAM

toute la population (la ‘*verdad historica*’¹⁶⁴ prônée par le gouvernement quelques mois après la disparition des 43 normaliens a par exemple eu un impact très négatif sur le moral des activistes, en particulier parce qu’une grande partie de la population était prête à la croire et à clore l’enquête). Cela rejoint le thème de la « mission de l’étudiant », déjà abordé dans la première partie de cette thèse : conscients des lacunes des grands médias pour apporter une information juste, les étudiants doivent alors transmettre ce qu’ils savent aux citoyens. En tant qu’étudiants d’universités publiques les activistes se sentent investis d’une mission d’information envers la société. Ce travail d’information permet notamment la continuité de l’action durant les périodes de latence.

Durant les périodes de latence, les activistes continuent d’agir au sein de leurs cellules de lutte. Ils retrouvent espoir, développent une critique du pouvoir nécessaire, et cherchent à avoir un impact sur la société et les autres tout en refusant d’être sous les projecteurs, ou de prendre part à la politique institutionnelle.

Leur engagement politique est plus lié à l’humain et aux émotions qu’à un calcul stratégique dans un but carriériste ou efficace : il doit correspondre à

¹⁶⁴ Le procureur de la République d’alors affirme fin janvier 2015 que les 43 étudiants disparus ont été brûlés dans une décharge par le groupe criminel ‘Guerreros Unidos’. Version des faits que refusent les familles des disparus et les personnes engagées dans le mouvement. En 2018, la Commission interaméricaine des droits humains, au vu des nombreuses erreurs commises durant l’enquête par la PGR, la dément et enjoint le gouvernement à changer sa version officielle (« La verdad histórica de Ayotzinapa es falsa, concluye la CIDH; pide un cambio de narrativa en el caso », *Animal Politico*, 30/11/18). En juin 2021, le président Andres Manuel Lopez Obrador affirme que l’enquête continuera jusqu’à ce que l’entière vérité émerge sur la disparition des 43 étudiants et confirme que la « vérité historique » avancée par l’ancien gouvernement ne correspond pas à ce qu’il s’est passé, et que les faits ont été falsifiés (Pedro Villa y Caña y Alberto Morales, « Nada ni nadie detendrá investigación sobre caso Ayotzinapa: AMLO », *El Universal*, 17/06/2021).

leurs valeurs. Cette facette essentielle de l'engagement explique en partie leur positionnement par rapport au nouveau gouvernement de gauche et aux anciens étudiants qui en font dorénavant partie.

Ils opposent aux grands médias le partage d'expérience et les informations de première main venant du réseau de *compañeros*. Cela leur permet à la fois une plus grande confiance dans l'information mais aussi d'être acteurs de celle-ci.

TROISIÈME PARTIE : LES ESPACES DE LUTTE

Durant la période de latence, les activistes continuent à s'engager, mais autrement et dans d'autres lieux. Grâce à leur réseau, à leur vécu, suivant leur réflexion subjective, et les possibilités qui s'offrent à eux, les modalités d'engagement sont très diverses, toutefois, on retrouve dans toutes l'importance des autres, de pouvoir agir, et surtout d'être cohérent.

L'engagement étudiant est par définition éphémère, mais nombreux sont les étudiants auxquels il reste plusieurs années d'études après la grande mobilisation. Ils continuent donc à s'engager dans leur université avec les cellules de lutte qui sont nées lors de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa (Chapitre 10).

D'autres, parce qu'ils ont fini leurs études ou parce qu'ils choisissent de prendre leurs distances avec le mouvement étudiant vont chercher d'autres moyens de mettre en œuvre leur activisme, que ce soit dans leur travail, dans leur vie de tous les jours, ou sur des projets précis (chapitre 11).

Dans tous les cas, Internet est pour eux un espace qui leur permet de s'exprimer, de garder contact avec leur réseau de *compañeros* et de continuer à agir après la grande mobilisation. Les activistes ne considèrent pourtant pas le monde en ligne comme central dans leur engagement (chapitre 12).

Chapitre 10 : Vivre l'université autrement

Nombreux sont ceux qui vont s'engager, suite à l'expérience de la mobilisation étudiante, au sein de leur université. Étudiants, c'est en effet leur espace de lutte « naturel », ils y retrouvent la plupart des amis et *compañeros* qu'ils ont rencontrés lors de la grande mobilisation, et peuvent à l'échelle locale de leur université mener des actions qui ont plus de chance d'aboutir qu'au niveau national, tout en les reliant à des problèmes globaux qui leur tiennent à cœur.

I. La mobilisation permet une approche différente de son université et de ses étudiants

La grande mobilisation a changé le rapport que les activistes entretiennent avec leur université. Grâce aux diverses assemblées, les étudiants se rencontrent et les actions menées au sein de leur université leur donnent une autre connaissance et un autre usage de ce lieu. Que ce soit durant #YoSoy132 ou Ayotzinapa, il y a une appropriation de son lieu d'apprentissage, où l'étudiant n'est pas seulement là pour recevoir mais aussi pour faire. Les mois de lutte intense interrompent la routine des cours où l'on croise toujours les mêmes personnes. Un point intéressant souligné par de nombreux étudiants des très grands centres universitaires que sont l'UAM ou l'UNAM est la connaissance grâce à la mobilisation de personnes d'autres facultés avec qui ils n'échangent pas en temps normal. C'est par exemple le cas de Ximena qui étudie alors à l'UAM-Azcapotzalco :

« Dans les grandes universités, c'est vraiment intéressant parce que tu te retrouves avec des personnes de domaines complètement différents du tien. Par exemple moi j'étais en sciences et art du design, on était un peu plus libres. Et j'ai l'impression que ceux qui sont en sciences sociales sont un peu plus fermés, ou plus carrés, ou plus systématiques... Et dans les arts on nous laisse un peu plus libres non ? Tu ne dois pas dire 'd'après cette théorie, ou d'après cette loi' [...] »

et du coup c'était vraiment cool la rétro-alimentation qu'on a eue. »
[Ximena, juin 2016]

Ou encore Adriana de l'UAM-Cuajimalpa :

« Ils étaient en train de construire le campus donc on était divisés dans des bâtiments temporaires et il n'y avait pas vraiment une... Enfin je ne connaissais pas beaucoup de personnes. Je n'avais pas tant d'amis que ça de l'UAM. Et puis j'arrive [à l'assemblée] et il y avait au moins 90 personnes de mon unité et waouh ! [...] Après on a connu ceux des autres unités, des autres sites. D'ailleurs ma colocataire est de la faculté de biologie, d'un autre bâtiment de l'UAM Cuajimalpa. Et on s'est connues grâce à cet effort de faire une assemblée de toute l'UAM Cuajimalpa. Et on a commencé à traîner ensemble. [...] Oui c'est ça qui a été le plus cool, commencer à nous connaître tous. » [Adriana, août 2019]

Un autre exemple particulièrement intéressant est celui de l'Assemblée générale de *posgrado* de l'UNAM durant #YoSoy132. En 2012, le bâtiment de *posgrado* de l'UNAM n'existait pas encore, les étudiants de master et doctorat avaient comme bâtiment de référence leur centre de recherche ou faculté. Le *posgrado* étant déjà par définition un parcours très spécialisé et souvent solitaire, cela rend l'organisation compliquée à ce niveau. Pour pallier cela et unir les différents *posgrados* se crée l'Assemblée générale de *posgrado* qui est alors une assemblée itinérante. Chaque assemblée est convoquée dans une faculté/un institut différent. C'est pour les participants l'opportunité de mieux connaître l'UNAM et les étudiants de différents domaines. Ce que retranscrit bien Ruben (alors étudiant en chimie à l'UNAM) :

« L'assemblée de posgrado ne rassemblait pas seulement les personnes qui font un posgrado en particulier, mais tous ! Biochimie, physique, astrophysique, biologie... En y participant j'ai connu

beaucoup d'amis de sociologie, d'études latino-américaines, d'histoire... Je crois que c'était une des meilleures assemblées... Et pour moi comme expérience personnelle. Surtout parce que ça a vraiment amplifié mon univers et les personnes que je connais au sein de l'UNAM. » [Ruben, mai 2019]

Lorsque commence la mobilisation pour Ayotzinapa en 2014, une nouvelle Assemblée générale de *posgrado* est mise en place (qui réunit certains anciens membres et d'autres dont c'est la première participation au sein de cette assemblée). Le contexte est alors différent car il existe maintenant une « unité de *posgrado* » qui est un grand bâtiment circulaire au sud de la cité universitaire. Un des avantages en termes de lutte est la possibilité de « prendre » le bâtiment si une grève est décidée. Cela permet aussi un lieu fixe de rendez-vous. Mais comme le souligne Ruben, l'assemblée itinérante avait l'avantage de faire connaître l'UNAM et la diversité de ses étudiants aux activistes :

« Ça te sort de ton contexte habituel. Que les astronomes aillent à l'institut de médecine, ou amener ceux de médecine à l'institut de sciences sociales... Donc oui ça te sort de ton contexte et tu connais plus de gens. Ça agrandit ton monde. Je crois que ça, c'était quelque chose de bien de l'assemblée de posgrado durant le 132. » [Ruben, mai 2019]

La connaissance particulière de leur université et des personnes qui y étudient, favorisée par la grande mobilisation, change sur le long terme l'expérience universitaire des activistes. Parce qu'ils se sont appropriés leur lieu d'apprentissage durant quelques mois, leur rapport avec l'université est différent durant les phases de latence.

Plusieurs étudiants de l'UAM-A soulignent aussi un changement dans le rapport avec certains de leurs professeurs (lors de la mobilisation de soutien à

Ayotzinapa) qui les aident dans leur lutte et qui deviennent donc par la suite des *compañeros*.

« Certains professeurs nous donnaient des ressources. Ils ne pouvaient pas participer directement mais ils nous soutenaient. Surtout parce qu'il y a des professeurs qui ont été activistes dans les années 70. » [Elias, août 2019]

« C'était apprendre qu'il y a des professeurs et des professeuses qui peuvent te donner un espace pour faire tes photocopies, ou savoir que peut-être il faudrait leur demander de l'argent pour aller les faire autre part. [...] Dans ces cas-là les professeurs solidaires nous ont souvent aidé, des personnes qui ont été dans d'autres luttes sociales et qui pensaient que c'était un bon moment historique. » [Pilar, août 2019]

« Ce qui est intéressant aussi c'est que des professeurs allaient aux manifestations avec nous ! Ils nous apportaient à manger ! [...] Ils restaient dormir avec nous, oui il y avait des professeurs qui montaient la garde, des travailleurs de l'université aussi ! [...] Ça m'a vraiment marqué de voir mes professeurs marcher à mes côtés. Le recteur aussi ! Et tu te dis, waouh, c'est incroyable ! » [Isabel, juin 2015]

Ces relations perdurent après la mobilisation. Durant les périodes de latence, elles sont un soutien important pour les étudiants qui s'engagent dans les luttes internes à l'université¹⁶⁵. Les activistes apprennent aussi beaucoup des échanges avec ces professeurs et de leur expérience dans les mobilisations du siècle dernier. Ces échanges se font dans un cadre particulier qui n'est pas celui de la salle de classe où le professeur est clairement celui qui enseigne et l'élève celui qui reçoit. Nombreux sont les étudiants qui me parlent de tout ce

¹⁶⁵ Discussion avec des étudiants de l'UAM-A, premier trimestre 2016.

qu'ils ont appris à l'université, qui ne se résume pas à ce qui se passe dans les salles de classe : l'université a aussi été pour eux une expérience de vie et de lutte.

« Toute cette histoire [des luttes rurales – dans le contexte d'Ayotzinapa] j'ai commencé à la connaître avec des professeurs aussi, et des professeures qui nous ont initiés à ce genre de chose. Mais durant des discussions quotidiennes. C'est très intéressant parce qu'à l'université j'ai l'impression que j'ai plus appris hors des salles de classe, en prenant des cafés avec des professeurs, des professeures. » [Pilar, août 2019]

Les réseaux qui se sont formés entre les étudiants des différentes facultés ainsi qu'avec certains professeurs sont d'une part une base pour les prochaines luttes à venir, mais aussi et surtout au niveau personnel et subjectif un apprentissage de la connaissance de l'autre et la formation d'amitiés nouvelles qui perdurent après la grande mobilisation.

II. Après la mobilisation nationale, se réappropriier l'université.

Un des défis majeurs de la période de latence est la difficulté du passage à l'action. Pour contrer l'impuissance ressentie suite à la dé-actéurisation certains étudiants choisissent de recentrer les luttes autour de problèmes locaux, internes à l'université. Les étudiants ont été sensibilisés à de nombreux enjeux sociaux durant l'expérience de la mobilisation nationale, et ont appris à lutter pour ce qui leur semble juste. De retour dans les universités, ils voient leur réalité différemment et savent qu'ils peuvent faire quelque chose pour la changer. Grâce aux amitiés et aux réseaux qui sont nés durant #YoSoy132 ou Ayotzinapa, ils s'engagent donc pour améliorer la condition étudiante. Les exemples d'actions entreprises par les étudiants sont aussi nombreux que les cellules de lutte qui se sont formées, mais on retrouve dans toutes l'envie

d'agir, de « transformer sa réalité en lutte », la réappropriation de l'université, et l'importance des amis et du réseau venant de la grande mobilisation.

Je m'attarderais ici principalement sur deux exemples que j'ai pu à la fois suivre sur le terrain au cours de mes différents séjours de recherche et approfondir grâce à des entretiens. Le premier concerne les activistes qui se sont engagés au sein de l'assemblée de l'UAM-Azcapotzalco durant #YoSoy132 et/ou Ayotzinapa.

Après #YoSoy132, les étudiants se mobilisent contre le nouveau règlement intérieur qu'ils voient comme une atteinte aux libertés des étudiants. C'est l'occasion pour eux d'en apprendre plus sur le fonctionnement de leur université. L'exemple de l'UAM-A est intéressant car avant #YoSoy132 et la mobilisation contre le nouveau règlement intérieur les activistes ne participaient pas au sein du conseil universitaire.

« Et c'est à ce moment que les activistes ont connu [le conseil universitaire], qu'ils ont eu leur première approche de fond des questions règlementaires de l'université, et des questions structurelles ou institutionnelles. [...] Après ça on continuait à se réunir et tout. »
[Sergio, janvier 2018]

À partir de cette expérience de mobilisation interne, les activistes proposent des candidats pour intégrer le conseil universitaire. Isabel¹⁶⁶ explique que bien que l'assemblée soit un organe de décision essentiel, démocratique et légitime, le problème est qu'il est très rarement reconnu par les autorités. Lorsque survient la mobilisation pour Ayotzinapa les activistes ont alors une voix pour représenter l'assemblée au sein de l'organe décisionnel de l'UAM-A. Grâce à leur présence, l'institution se positionne sur de nouvelles thématiques.

¹⁶⁶ Isabel, juin 2015.

« À partir de la participation de ces personnes [les représentants de l'assemblée au conseil universitaire] les autorités s'intègrent plus facilement à des 'activités activistes', pardon pour la redondance. Parce qu'il y a eu des fois où par exemple les compañeros organisent un évènement, une manifestation ou autre, et tu y vois le recteur, ou des directeurs de division qui venaient aux manifs, des chefs de département, des trucs comme ça. Et je pense que ça ne serait pas arrivé dans le contexte antérieur. » [Sergio, janvier 2018]

L'engagement principal des activistes continue de se faire hors des organes institutionnels de l'université : les débats, les actions, et les décisions se prennent au sein des cellules de lutte ou de l'assemblée. Le conseil universitaire est devenu un outil pour faire entendre certaines de leurs revendications mais il ne leur permet pas une liberté d'action. Par exemple, lors de la mobilisation en soutien à Ayotzinapa, le conseil universitaire ne pouvait pas faire plus qu'émettre un communiqué de soutien. Les activistes ont de leur côté organisé de nombreuses actions en soutien à l'école normale (caravanes, *acopio*, manifestations, débats publics...). Ils restent par ailleurs critiques du conseil universitaire, et des problèmes de cooptation et de groupes de pouvoir en son sein. La cooptation par les partis politiques ou les autorités universitaires est une des raisons historiques de la non formation de syndicats étudiants permanents comme il en existe dans d'autres pays [Muñoz Tamayo, 2011]. Si #YoSoy132 a été une mobilisation nationale pour la démocratisation du pays, il faut maintenant démocratiser l'université.

« Le problème c'est qu'il se forme des groupes de pouvoir de certains professeurs... chaque conseiller attire des étudiants pour qu'ils votent en leur faveur et donc le conseil se contamine. Ça, ça ne me plaît pas. » [Paula, août 2019]

Quand un an après la mobilisation en soutien à Ayotzinapa les autorités de l'UAM-A veulent interdire les points de vente dans l'université, les activistes

organisent un *foro* informatif durant lequel ils dénoncent le fait que le rectorat fait des réunions « en lieux clos » et ne répond pas à leur demande. Il faut savoir que de nombreux étudiants, pour avoir un revenu, vendent dans la cour de l'université des livres, des boissons, des aliments etc. Certains sont aussi activistes (et on remarque un lien entre leur engagement et les livres sur le marxisme, la révolution, le zapatisme sur les étals, ou encore les hamburgers végétariens et le café qui vient de la commune en lutte de Chéran). Ils dénoncent une dispute pour les espaces universitaires : interdire ces points de vente, c'est enlever aux étudiants un revenu, mais aussi un espace qu'ils ont fait leur, qui devient à l'occasion un lieu de rencontres et d'échanges, un moyen de s'approprier l'université : « ces espaces n'appartiennent pas aux gouvernements, c'est l'école du peuple pour le peuple »¹⁶⁷. Ils regrettent l'assimilation qui est faite entre la violence et les drogues, et les *compas* qui tiennent des petits stands ambulants. Il n'est pas difficile de faire le lien avec la mobilisation en soutien à Ayotzinapa : les normaliens qui se mobilisent pour une meilleure éducation et la survie de leur école ont été très rapidement assimilés à de violents trafiquants de drogue. La réalité du Mexique à laquelle les étudiants de l'UAM ont été confrontés lors de la mobilisation nationale se retrouve à l'échelle de leur université, et ils continuent de la combattre au niveau local. Des représentants de l'école normale rurale d'Ayotzinapa ont d'ailleurs été invités au *foro* organisé à l'université.

Après #YoSoy132, les étudiants se mobilisent aussi pour un meilleur fonctionnement de la cafétéria, ils vont par exemple faire une performance durant laquelle ils placent un canapé au milieu de la cafétéria pour protester contre le temps d'attente.

« Je commence à voir que la mobilisation étudiante [nationale] faiblit mais en même temps on commence à avoir au sein de l'UAM-A une

¹⁶⁷ UAM Azcapotzalco : foro “represión a estudiantes organizados” (11/11/15).

mobilisation sur les besoins propres à l'université. Parce que la cafétéria n'est pas bien approvisionnée, pour que la bibliothèque ait le nécessaire... Et c'est là que j'ai commencé à m'engager après le 132. Avec les amis et les amies que je connaissais déjà [de #YoSoy132]. Donc on a commencé à participer, à faire des mobilisations au sein de l'université. On prenait la cafétéria par exemple, on faisait à manger et on lavait les plats, parce qu'on pensait qu'il fallait le faire. Et les personnes qui étaient étudiantes depuis plus longtemps ou qui avaient déjà participé à plusieurs mobilisations parlaient avec les travailleurs de la cafétéria, leur disaient 'on va faire ça parce que le recteur doit se rendre compte... On a besoin de plus de budget pour ça'. Et alors j'ai commencé à connaître autre chose : les syndicats. Un autre monde s'est ouvert à moi, qui n'a jamais été étranger dans ma famille, mais moi je ne l'avais jamais vécu. » [Pilar, août 2019]

Dans ce témoignage, on voit bien l'influence des liens d'amitié créés durant la grande mobilisation sur l'engagement futur, et l'appropriation des espaces de l'universités « parce qu'on pensait qu'il fallait le faire ». Le fait d'avoir déjà lutté pour ses droits, et d'être entourés de personnes qui ont les mêmes revendications, légitime et renforce le besoin d'agir sur un espace qu'ils considèrent maintenant comme le leur. De même que la lutte contre le règlement intérieur a permis aux activistes de connaître les rouages du conseil universitaire, la lutte pour la cafétéria leur a fait rencontrer les syndicats de travailleurs qui sont actifs à l'UAM-A. On retrouve dans ce témoignage l'importance de vivre les choses : bien sûr Pilar sait que les syndicats existent, mais lutter à leur côté et partager leur expérience lui en donne une tout autre image. Les liens entre les activistes et les syndicats de l'UAM-A perdurent, et ils sont plusieurs à aller appuyer la grève que les syndicats tiennent durant plusieurs mois en 2019 (les rencontres ne sont bien sûr pas exemptes de

conflits et de désaccords, que ce soit sur les méthodes, les actions ou les personnes, mais le lien est présent).

Le second exemple concerne les activistes engagés au sein de l'AGP de l'UNAM dont il a déjà été question dans les chapitres précédents. Nous avons souligné que bien qu'il existe maintenant une « unité de *posgrado* » à l'UNAM, la plupart des étudiants suivent leurs cours et les séminaires dans leur faculté ou leur institut. #YoSoy132 et Ayotzinapa ont permis à ces étudiants de se connaître et d'échanger sur leurs situations respectives. Cette rencontre a mis en lumière à la fois des inégalités entre les différents *posgrados* et des problématiques similaires.

« L'assemblée de posgrado qui s'est formée durant Ayotzinapa s'est maintenue. Elle s'est maintenue justement parce qu'on a connu d'autres personnes, dans d'autres posgrados, et on leur demandait comment ça se passait dans leur posgrado, et ça n'allait pas très bien. Et donc on a découvert, enfin moi je le savais déjà, qu'il y a des posgrados qui sont payants. Alors qu'à l'UNAM normalement tu ne dois pas payer. » [Ruben, mai 2019]

L'assemblée de *posgrado*, qui réunit des étudiants plus âgés, a aussi été le lieu de rencontre avec des étudiants qui ont vécu la grève de 1999 à l'UNAM contre l'augmentation des frais d'inscription. Les activistes de cette assemblée sont donc d'autant plus sensibilisés aux enjeux sur ces questions (voir chapitre 2).

« En 2015 on se rend compte de ça, qu'ils font payer alors que normalement il y a 20 ans, à ce moment-là il y a 15 ans, il avait été décidé qu'il n'y aurait pas de frais d'inscription. Et avec ceux de posgrado qui ont survécu [à la démobilitation d'Ayotzinapa] on a fait un petit mouvement pour exiger qu'il n'y ait pas de frais d'inscription

dans les posgrados, qu'on ne devrait rien payer du tout. » [Ruben, mai 2019]

L'union des élèves des différents *posgrados* née de la rencontre lors de la mobilisation nationale a permis de mettre en lumière les contradictions et les irrégularités entre les différentes facultés. Une cellule de lutte née de ces mobilisations se maintient :

« On est devenu des amis. C'est ce que je te disais, on fait la fête ensemble. On est toujours en contact. Des fois on avait des réunions qui n'étaient même pas des assemblées, on était un groupe de 15, 20 personnes. » [Ruben, mai 2019]

Quand en 2017 une coupe budgétaire dans le domaine des sciences et un changement dans le système de paiement des bourses sont décidés au niveau national, les activistes se mobilisent rapidement : ils informent et convoquent au sein de l'UNAM mais pas seulement. Grâce à la mobilisation pour Ayotzinapa, ils ont de nombreux contacts dans d'autres universités de la ville de Mexico.

« Les gens que je connais de l'Enah [école nationale d'anthropologie et d'histoire], du ColMex ou de l'UAM, ils viennent de là, d'Ayotzinapa. Et quand on commence à se mobiliser pour le posgrado, j'ai connu encore plus de personnes. J'ai un ami de Querétaro, parce que là-bas aussi ils se sont mobilisés. Des personnes de Puebla. Justement ce truc des bourses ça nous a connectés. En fait ça amplifie ton réseau de contacts et d'amis. Je pense que ça aussi c'est quelque chose de bien des mouvements. Parce que si tu entres en contact pour un problème, quand il y en a un autre qui nous affecte on a déjà un réseau plus grand. [...] On n'était pas forcément beaucoup. Mais quand il se passe quelque chose, avec ces petits

groupes, on se connecte, on s'écrit 'hé on va faire quelque chose, une manifestation, on va protester'. » [Ruben, mai 2019]

Le mouvement pour les bourses prend une certaine ampleur, début 2017 les assemblées sont nourries et plusieurs actions sont organisées. Notons toutefois que s'il existe un soutien de la communauté étudiante, ce n'est pas la majorité des personnes inscrites en *posgrado* qui est active.

« Il n'y avait pas beaucoup de monde [dans les assemblées et les réunions de travail], mais pour le dialogue public là il y avait du monde. On savait qu'il n'allait pas y avoir une très forte participation, mais on avait le soutien de la communauté. » [Aurora, juin 2016]

Les activistes sont partagés entre l'incompréhension et l'acceptation. Ils savent comme nous l'avons vu dans le chapitre 4 que « tout le monde ne peut pas être activiste ». Mais ils aimeraient aussi que plus de monde se mobilise, surtout quand cela touche à des problèmes concrets de la vie étudiante. Il y a dans leur engagement un besoin de justice et de cohérence qui a déjà été étudié, mais aussi un autre rapport à l'université qui s'est développé durant les mobilisations antérieures. Ils soulignent la richesse des nombreuses cellules de lutte qui restent actives, et regrettent parfois de ne pas pouvoir faire plus de choses ensemble.

« À l'intérieur de l'UNAM, il y a beaucoup de groupes mobilisés sur plusieurs sujets [...] il faudrait penser à une rencontre. [...] ne pas s'enfermer dans quelque chose de très corporatiste. »¹⁶⁸

La difficulté de l'union tient en partie à la grandeur de l'université qu'est l'UNAM, mais aussi à la forme d'engagement subjectif des activistes, qui, s'ils rêvent d'union, cherchent aussi une liberté d'action, et un groupe de confiance au sein duquel se mobiliser. On a vu dans le chapitre 8 que cette

¹⁶⁸ AGP, 12/09/17.

union large est possible, temporairement, sur certains sujets qui activent les liens existants entre le réseau de *compañeros*.

« L'AGP prétend à la représentativité [de tous les posgrados] mais elle ne l'est pas. Elle l'a été. Elle l'est à certains moments. Surtout quand elle défend les intérêts des étudiants en général et la majorité des étudiants sont prêts à ça, à les défendre et à jouer le jeu de l'AGP. Comme avec les bourses ou la gratuité des études de posgrado. » [José, novembre 2017]

L'UNAM est une université qui rassemble 350 000 étudiants dans différentes facultés, l'AGP est un exemple parmi tant d'autres des très nombreuses cellules de lutte qui ont vu le jour après #YoSoy132 et Ayotzinapa. Fany explique par exemple que dans sa faculté (psychologie), il n'y avait pas d'espace ou participer avant #YoSoy132, mais qu'après la mobilisation sont nées plusieurs « cellules de travail », que ça a « *eu une influence pour après faire d'autres choses* »¹⁶⁹. Cela rejoint le témoignage d'Antonio :

« Moi mon expérience c'est qu'à la faculté d'économie on a formé un collectif qui s'appelle le collectif S. Avec des compañeros qui étaient dans l'assemblée de la faculté du 132. C'est un des collectifs qui s'est formé, il y en a eu une dizaine. » [Antonio, juin 2016]

Il explique que face au reflux de la mobilisation au niveau national, « *ça aide beaucoup d'avoir un processus comme S. [...] donc ça n'a pas été après 132 la défaite. Mais plutôt comme passer à une nouvelle période* ». C'est une période d'analyse et d'actions au niveau local, ou ils cherchent à renforcer les alliances avec d'autres cellules de lutte à l'intérieur de l'université. Avec le *Consejo general de huelga* (CGH) (qui est un collectif né de la grève de 1999 à l'UNAM), ils organisent des activités dans les différentes facultés. Dans la faculté d'économie où étudie Antonio, ils ont organisé « *l'inauguration*

¹⁶⁹ Fany, janvier 2018.

populaire de l'amphithéâtre Ho Cho Min ». Ils critiquent la rénovation « libérale » qui en a été faite (« *maintenant tu rentres et tu as l'impression d'être dans un Cinemex* ») et veulent lui rendre « *toute son histoire populaire* ». C'est dans cet amphithéâtre qu'ils ont quelques années plus tard signé l'alliance entre le mouvement étudiant et Marichuy.

III. Du local au global

Bien que les actions des cellules de lutte ancrées dans les universités aient lieu au niveau local, elles sont toujours en lien avec des questions plus globales. « *L'inauguration populaire de l'amphithéâtre* » est à resituer dans une lutte plus large de l'invasion du néolibéralisme dans toutes les sphères de la société. Il accueille plus tard la candidate zapatiste aux élections nationales qui incarne une « autre politique », celle du peuple et des assemblées, contre le système capitaliste. L'analyse des problèmes locaux au travers d'une vision globale n'est pas une nouveauté dans les luttes étudiantes, mais elle est d'autant plus forte qu'une grande partie de cette génération s'est politisée autour des problématiques nationales soulevées par #YoSoy132 et la mobilisation de soutien à la normale rurale d'Ayotzinapa.

« Notre génération [les étudiants qui se sont mobilisés durant #YoSoy132], on est nés dans un processus de lutte politique contre le régime. Pas avec un projet de défense de l'éducation publique ou une lutte sectorielle. Donc on a toujours eu cette obsession de chercher... De donner une orientation politique, une opinion générale sur le régime. » [Antonio, juin 2016]

Si on reprend les exemples cités précédemment, les étudiants de l'Assemblée générale de *posgrado* (AGP) qui luttent contre l'augmentation des frais de scolarité et pour une réforme du système de bourse soulignent que « la désindexation est le fruit d'une crise, et ne peut donc pas être décontextualisée des problèmes causés par les réformes structurelles. Ainsi l'AGP considère

que ses membres doivent placer au service de la société les bénéfices qu'ils ont obtenu d'elle. La lutte doit donc être pour toutes les causes sociales, et pas seulement pour l'augmentation du pouvoir d'achat des boursiers »¹⁷⁰.

On retrouve le même angle d'analyse global chez les étudiants de l'UAM Azcapotzalco, exposé lors du *foro* sur la répression des étudiants organisés.

*« Ce sont des problèmes de caractère national. On sait parfaitement que ce sont les systèmes de gouvernement qui imposent ce climat d'insécurité »*¹⁷¹

Ce qu'ils vivent au sein de leur université est à rapprocher du « climat politique du pays ». Ils précisent d'ailleurs que si quelque chose venait à arriver à l'un ou l'une des étudiant.e.s mobilisé.e.s [sic], les responsables seraient « les autorités de l'UAM et les trois niveaux de gouvernement »¹⁷².

Au niveau local les objectifs paraissent plus réalisables : les luttes internes ont souvent été victorieuses – contre l'augmentation du prix de la cafétéria, le changement des plans d'études, pour de meilleures normes de sécurité à l'intérieur de la faculté, etc. Même si l'action est valorisée et recherchée, pour contrer l'impuissance et la déception qui caractérisent les périodes de latence, les étudiants ont quand même besoin d'avoir des résultats, des « petites victoires », qui sont plus accessibles au niveau local. Pourtant il est vrai que la vision globale qu'ont les activistes des problèmes locaux ternis parfois ces réussites, comme c'est le cas pour la lutte contre les frais d'inscription à l'UNAM dont nous avons parlé auparavant. La mobilisation part du constat d'une grande inégalité des frais d'inscription dans les différents *posgrados*, et ils finissent par obtenir leur homogénéisation par le bas. Pourtant des frais

¹⁷⁰ Minutes AGP, 19 janvier 2017.

¹⁷¹ UAM Azcapotzalco: foro « represión a estudiantes organizados » (11/11/15)

¹⁷² UAM Azcapotzalco: foro « represión a estudiantes organizados » (11/11/15)

existent toujours, ce qui va à l'encontre de leur revendication plus générale pour une université publique, gratuite et accessible à tous.

« On a au moins réussi à les suspendre. C'est-à-dire que les frais d'inscription ont été suspendus et ils ne les ont pas appliqués de nouveau, mais... Il faut quand même rester vigilants. Parce que ce qu'on aurait dû faire c'est abroger le règlement général de paiement. C'était une demande de [la grève de] 1999 qui n'a pas abouti. Mais c'est ça qu'il faudrait exiger. » [Aurora, juin 2016]

« Au final le conflit se résout. On ne peut pas vraiment dire qu'on a gagné [...] la seule chose qu'on a réussi à avoir c'est une homogénéisation [par le bas] des frais qui existaient déjà [...] ça a été une petite victoire, [...] donc oui on a gagné quelque chose. »
[Ruben, mai 2019]

L'ancrage au niveau local ne se pense pas comme la défense d'intérêts égoïstes, mais au contraire comme un lien vers une lutte plus grande. Durant les assemblées et les réunions se discutent à la fois les questions internes à l'université et les problématiques plus nationales (que ce soit, suivant la période, les réformes structurelles, le *gazolinazo*, les suites d'Ayotzinapa, les féminicides...). Prenons l'exemple d'une assemblée de la faculté de philosophie et lettres de l'UNAM en novembre 2015 : sont discutés à la fois des problèmes internes à la faculté (sécurité, répression), la question des frais d'inscriptions au niveau de l'UNAM, et le plan d'action pour la prochaine mobilisation nationale en soutien à Ayotzinapa. Se concentrer sur des thématiques internes à l'université permet de mobiliser plus facilement la communauté universitaire sur des sujets qui la touche directement. Pour les activistes, c'est l'occasion de faire le lien avec d'autres luttes au niveau national, et d'en informer les personnes présentes : ils soulignent que

« déconnecter la lutte de ce qu'il se passe dans le pays l'affaiblirait »¹⁷³. En effet, cette analyse liant le local et le global a parfois un impact favorable sur la participation étudiante (les mobilisations nationales et locales se nourrissant mutuellement), mais l'inverse est aussi possible : les étudiants « fatigués » des discours politiques vont désertier les assemblées internes.

En s'engageant dans #YoSoy132 ou Ayotzinapa, les activistes ont développé un autre rapport à leur université. Ce n'est pas seulement un endroit où ils sont passifs et « reçoivent » un savoir. C'est aussi un lieu de lutte, un lieu qui leur appartient, à partir duquel ils peuvent agir et se faire entendre. Ils y ont dorénavant un ample réseau de *compañeros* avec qui mener des actions, qui bien que locales sont liées aux problèmes globaux qu'ils ont combattus lors de #YoSoy132 ou d'Ayotzinapa. À la fin de la mobilisation nationale, l'université est donc un espace qui permet à ces activistes de retrouver une concordance entre leur subjectivité, le passage à l'action et le rapport aux autres.

¹⁷³ AGP, 19 janvier 2017

Chapitre 11 : Activiste pour toujours, mais depuis d'autres sphères

Tous ne vont pas continuer à s'engager au sein de l'université. Cela peut être un choix : pour certains activistes, les luttes étudiantes ne leur permettent pas la concordance subjective recherchée, ils vont donc s'engager dans d'autres combats avec leurs cellules de lutte. Pour d'autres c'est une transition nécessaire, parfois douloureuse, à la fin de leurs études.

Durant les périodes de latence, la lutte des activistes se transpose aussi dans leur vie de tous les jours, qui revêt un sens éminemment politique, que ce soit par exemple au niveau de leurs relations sociales ou amoureuses, de leur travail ou de leur manière de consommer.

I. Quitter l'activisme étudiant : entre choix et obligation

Certains étudiants, forts de leur expérience dans le #YoSoy132 ou Ayotzinapa, prennent par la suite leurs distances par rapport au mouvement étudiant, que ce soit parce qu'ils arrivent à la fin de leurs études, ou parce qu'ils décident de s'engager dans d'autres espaces. Après l'expérience de la grande mobilisation, ils cherchent à s'engager dans des groupes, des actions qui correspondent à leurs attentes et à leurs valeurs.

Pour les activistes qui sont les sujets de cette thèse, le mouvement étudiant #YoSoy132 ou de soutien à l'école normale rurale d'Ayotzinapa est reconnu comme une expérience formatrice, et souvent comme un tournant dans leur vie. Betancor Nuez et Prieto Serrano [2018] dans leur étude sur les jeunes qui ont participé au 15M en Espagne analysent l'impact biographique de l'expérience de la mobilisation, qui génère un effet durable de politisation et *d'empoderamiento* tout au long du cycle de la vie. Ils montrent que cet impact diffère suivant le profil de « socialisation activiste » : les personnes qui avaient déjà une expérience activiste y ont renforcé leur capital militant mais aussi appris et intégré la pédagogie de l'assemblée. Les autres ont vécu un

changement transcendantal dans leur horizon de vie, acquis un capital militant et sont maintenant enclins à s'engager dans d'autres mouvements dérivés du 15M. De la même manière, les protagonistes de cette thèse valorisent leur engagement étudiant et le pensent comme un moment important d'apprentissage et de socialisation, mais ils sont plusieurs, passée la grande mobilisation, à s'engager dans d'autres sphères. C'est un éloignement conscient et réfléchi, surtout lorsqu'il a lieu avant même la sortie des études.

C'est par exemple le cas de Ximena qui, après avoir été fortement engagée avec les étudiants de l'UAM Azcapotzalco dans la lutte pour Ayotzinapa, ne *« pense pas que le mouvement étudiant soit la solution »*¹⁷⁴. Elle est pour un engagement *« en communauté... ou en groupe de personnes en résistance, en lutte. Pas seulement au sein des écoles, on devrait s'organiser à l'extérieur »*¹⁷⁵. Durant la mobilisation pour Ayotzinapa, elle a participé aux caravanes qui se sont rendues à l'école normale rurale et a été en contact avec plusieurs communautés en lutte de l'Etat du Guerrero. Elle souligne l'importance pour elle de ne pas se cantonner à un seul groupe, et de sortir de l'université – les étudiants de l'UAM durant la mobilisation pour Ayotzinapa défendaient l'importance de brigades dans les quartiers, de ne pas rester entre universitaires lors des assemblées interuniversitaires. C'est paradoxalement durant son expérience de mobilisation étudiante qu'elle s'est formée un activisme qui dépasse le cadre universitaire.

De la même manière, Pilar, aussi ancienne étudiante de l'UAM Azcapotzalco, explique qu'à la suite de son engagement dans le mouvement étudiant, elle *« commence à se demander si l'université est réellement [son] espace »*. Alors qu'elle se voyait comme une universitaire, elle se rend compte que l'université reproduit *« les mêmes stéréotypes »* de lutte de pouvoir, d'inégalité et de machisme. Le mouvement étudiant est aussi associé à l'académie, qui est vu

¹⁷⁴ Ximena, juin 2016.

¹⁷⁵ Ximena, juin 2016.

comme un entre-soi coupé du reste du pays. Elle veut être dans l'action, au contact des personnes. Tout en appuyant le mouvement étudiant elle « *[s'est] mise un peu de côté. Le mouvement étudiant n'est pas mauvais, mais ce n'est pas pour [elle]* ». Il lui a permis de se former, mais ce n'est plus sa place.

« Mon activisme s'est diversifié, et je remercie grandement le temps que j'ai passé à l'université parce que je pense que je me suis formée dans l'activisme étudiant, que ça m'a donné la possibilité de voir les panoramas possibles, ça m'a donné les connections et des amitiés précieuses. J'apprécie beaucoup ce côté, mais aujourd'hui pour moi ce n'est pas du tout une option politique. » [Pilar août 2019]

Fany, même si elle continue à être étudiante, elle explique que :

« Ce n'est pas la partie de mon identité avec laquelle je me sens le plus en phase, ou avec laquelle je m'identifie le plus. Si je me présente je peux te dire que je suis défenseuse des droits humains, féministe... Je participe dans ces espaces parce que c'est là que je m'identifie politiquement. » [Fany, janvier 2018]

On sent bien dans son témoignage qu'après l'expérience de la grande mobilisation, elle cherche un espace et des personnes avec lesquelles agir qui soient en accord avec le sens qu'elle veut donner à son engagement ; c'est la cohérence qui est primordiale. Elle continue en insistant sur le fait qu'elle préfère s'engager dans des « *petites initiatives, presque invisibles, plutôt que de reproduire toute cette dynamique [de jeux de pouvoir, de corruption qu'elle voit dans la politique institutionnelle et qui peuvent s'infiltrer dans certains mouvements sociaux]* ». Elle cherche des « combats de longue haleine », qui permettent une certaine continuité et un certain impact et souligne l'importance d'avoir un réseau affectif.

Cecilia a quant à elle formé après #YoSoy132 une association civile avec ses amis et *compañeros*. Durant Ayotzinapa, elle se mobilise avec ce groupe ainsi

que d'autres personnes qui viennent d'expérience politiques différentes (#YoSoy132, zapatistes, Morena, activistes). Elle ne participe plus aux assemblées universitaires mais reste attentive aux actions des étudiants grâce à un contact au sein du mouvement. Elle m'explique que maintenant ce groupe ne se réunit plus, chacun a pris un chemin « *certes pas si différent, mais bon* »¹⁷⁶. De son côté, elle a envie de rencontrer de nouvelles personnes, de s'unir à des groupes mais pas à ceux de toujours car elle connaît déjà leur manière de lutter.

Nous l'avons déjà dit, la subjectivation est un processus, une construction jamais achevée ; trouver comment agir en accord avec soi-même est loin d'être simple et plus on avance dans la connaissance de soi, plus il est difficile de rencontrer une manière d'agir et un groupe avec qui le faire qui convienne vraiment.

Le malaise qui peut être ressenti si on ne trouve pas où s'engager est très présent chez Damian. Comme on l'a déjà évoqué auparavant, après avoir lutté au sein de différents groupes qui émergent de #YoSoy132, il n'en fait plus partie : leurs pratiques ne lui convenaient plus, il en est très critique. Il continue à se sentir engagé mais n'a plus de groupe au sein duquel participer, ce qui est douloureux et il est finalement nostalgique du mouvement étudiant au sein duquel il n'a maintenant plus sa place. Même s'ils sont toujours au sein de l'université, en *posgrado* ou en tant que professeur, les activistes ne se sentent plus légitimes pour participer aux assemblées étudiantes. Ils ne veulent pas être assimilés aux « fossiles » qu'ils critiquaient lors de leur participation à #YoSoy132 ou Ayotzinapa (voir chapitre 4). Ils n'ont alors plus d'espace de lutte « naturel ». César explique de même que lorsqu'il devient professeur il se retrouve démuni car il ne trouve pas d'espace où s'engager :

¹⁷⁶ Cecilia, décembre 2017.

« Tu cherches à t'engager, mais tu te dis, 'je ne suis plus étudiant' ! Bon alors je vais essayer de faire la même chose que mes anciennes expériences... Mais la réalité est dure ! Tu te rends compte que l'activisme universitaire c'est un microcosme. » [César, mai 2019]

Le mouvement étudiant donnait à ces enquêtés la liberté d'agir en accord avec leurs valeurs tout en étant entourés de *compañeros*. Même si avec le recul ils lui portent de nombreuses critiques, ils n'ont pas réussi à trouver un espace qui leur permet un tel engagement par la suite. Cela ne veut pas dire qu'ils ne s'engagent plus, mais plutôt qu'ils vivent un certain manque dans leur engagement (que ce soit suivant les cas au niveau de la cohérence personnelle, de l'action, ou des autres) qui le rend parfois douloureux.

II. Fusionner engagement et activité professionnelle

La vie étudiante est un moment propice à l'activisme [McAdam, 1988]. Les étudiants ont en théorie le temps et les ressources pour mener à bien une mobilisation¹⁷⁷.

« Quand tu es étudiant tu as plus de temps. Ces manifestations étaient en grande partie financées par le Conacyt¹⁷⁸ (rire) [...]. Maintenant on est plus âgés, on doit travailler, on doit faire d'autres choses. Mais la plupart on continue à faire des choses qui ont un lien [avec les luttes sociales]. » [Esteban, juillet 2019]

« Oui on avait tous des bourses ! Ayotzinapa c'est le grand exemple ! Moi j'avais une bourse, tous ceux de master avaient une bourse. Et du coup, l'université ferme, on fait la grève, et tout ton temps libre

¹⁷⁷ Soulignons tout de même que si les étudiants de *posgrado* ont dans leur grande majorité accès à une bourse d'étude, ce n'est pas le cas pour les étudiants de licence – qui dure 5 ans au Mexique : ils sont très nombreux à combiner études et travail. À cela s'ajoute pour beaucoup d'entre eux un trajet domicile-université qui peut facilement atteindre les 4h de transport en commun par jour.

¹⁷⁸ Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología Políticas. Organisme public qui se charge entre autres de l'octroi des bourses d'études.

c'est pour la mobilisation ! C'est là que tu comprends pourquoi le secteur étudiant a toujours été mobilisé à travers l'histoire. Quand tu travailles, tu risques de te faire renvoyer, ou perdre ne serait-ce qu'un jour de salaire, c'est autre chose... » [Adriana, août 2019]

Lorsqu'ils commencent à travailler, les anciens étudiants ne peuvent plus dédier autant de temps qu'ils le voudraient à leur engagement. C'est par exemple le cas d'Isabel qui m'explique en décembre 2017 que cela fait plus d'un an qu'elle n'est pas retournée à l'école normale d'Ayotzinapa, qu'avec sa thèse à écrire et son travail elle ne trouve plus le temps. Ce décalage entre subjectivation et action est douloureux (quand je la retrouve en 2019 elle m'explique, ravie, qu'elle a pu passer plusieurs semaines à Ayotzinapa, car l'UAM était fermée en raison d'une grève du personnel). C'est aussi le cas de Lorenzo et de sa cellule de lutte :

« On va dire que C. [sa cellule de lutte] a disparu... On avait tous des trucs différents, certains sont devenus parents, ils doivent avoir des emplois stables, c'était compliqué... moi j'ai commencé à travailler... » [Lorenzo, août 2019]

La plupart des enquêtés qui sont entrés sur le marché du travail au moment de l'entretien trouvent un sens en termes d'engagement dans leur profession, qui est souvent présentée comme un moyen de « faire » quelque chose, ou « d'aider », de « contribuer » à la société. On retrouve dans cet engagement par le travail deux éléments clefs de cette thèse, qui sont le besoin d'être acteur et d'avoir un impact, mais aussi la responsabilité interpersonnelle et l'importance des autres. Plusieurs enquêtés sont maintenant professeurs, et transmettent aux générations suivantes leur expérience et les clefs pour comprendre la situation politique et sociale du Mexique. C'est par exemple le cas de Lorenzo :

« Maintenant je donne des cours, je suis professeur en secondaire. Et à partir de là j'essaye, je transmets du contenu politique, tout ça. »
[Lorenzo, août 2019]

Ou encore d'Enzo, qui maintenant qu'il est professeur n'a plus autant de temps, mais

« [...] essaye de faire des évènements quand il se passe quelque chose... je connais les activistes de la faculté et je parle avec eux, mais je ne participe pas activement... Je ne travaille pas à l'organisation. »
[Enzo, janvier 2018]

Il s'occupe par exemple de conférences, invite certains chercheurs ou des activistes à parler au sein de l'université.

On peut citer aussi le témoignage de Ruben qui explique que sa participation à #YoSoy132 lui a fait *« prendre conscience de [sa] position dans la société »*, et de comment il peut lutter depuis son poste de scientifique (lors de la réalisation de l'entretien, il réalisait un doctorat en chimie).

« Maintenant je fais des articles de vulgarisation scientifique, de physique, de chimie, j'essaye d'expliquer ça aux gens. [...] J'ai compris que c'est aussi politique de générer ces écrits, ces articles ou ces vidéos. [...] Montrer ce qu'est la science [...] pour qu'ils puissent comprendre que ce sont des sujets importants pour prendre des décisions dans la vie. [...] Je pense que faire de la vulgarisation scientifique, c'est un travail politique. Vraiment pour moi le 132 ça a été une grande école. De plein de manières : la partie politique de lutter pour une idée, pour un bien-être ou contre un mal-être, mais aussi comme une attitude sociale envers les autres. » [Ruben, mai 2019]

Ici aussi on voit l'impact du processus de subjectivation favorisé par la grande manifestation, et la manière dont Ruben continue des années après à faire ce travail sur lui-même, à lutter contre des normes qu'il n'accepte pas, non

seulement dans la rue quand c'est possible mais aussi dans sa manière de concevoir son travail scientifique et son rapport à la société en tant que chercheur. Il parle longuement des problèmes que rencontre le monde universitaire au Mexique et de toutes les batailles qu'il reste à mener : son propre travail et la manière dont il l'entreprend est déjà une forme d'activisme qui lui permet d'agir. Cette recherche personnelle de cohérence n'est pas coupée du social : tout d'abord parce que la vulgarisation scientifique est de fait dirigée vers les autres, mais aussi parce qu'en parallèle il essaye de mener des actions collectives pour changer le monde universitaire.

On retrouve aussi la transposition de la lutte au niveau de son parcours professionnel chez Ximena qui est cinéaste. Elle a développé une conscience écologique durant son engagement dans le mouvement étudiant et mène toute une réflexion sur le gaspillage d'énergie que nécessite un tournage : son but est maintenant de s'orienter vers le cinéma écologique.

« Je pense que je vais miser beaucoup là-dessus [le cinéma écologique] car je me sentirai bien avec moi-même, ne pas produire plus de déchets, plus de pollution... Et je pense que les documentaires [...] reflètent bien les différentes situations sociales, politiques et économiques dans le monde, oui je crois que c'est une ressource puissante. Et je ne peux pas me contredire moi-même. Si je suis toujours en train de dire 'ah et l'environnement...' et après j'utilise plein de lumières etc. C'est ça en fait, il faut que tu trouves ce qui correspond le mieux à tes idéaux pour que tu puisses être tranquille et sentir que tu apportes quelque chose. » [Ximena, juin 2019]

Adriana et Esteban travaillent aussi dans le milieu du cinéma et trouvent dans la réalisation de documentaires un moyen d'agir qui fait sens pour eux et la possibilité d'avoir un impact concret.

Si au départ Adriana voulait réaliser des films de fiction, après son engagement dans #YoSoy132 elle décide de s'orienter vers les documentaires, car « *si ça ne sert pas à ce que la société avance, maintenant ça ne [l']intéresse plus* »¹⁷⁹. Au moment de l'entretien elle réalise un documentaire sur les mines de charbon dans l'État de Coahuila, et se dit que « *peut-être que [son] documentaire pourra servir à quelque chose, avoir un certain impact... Que les choses bougent un peu* ».

Esteban explique quant à lui que la mobilisation pour Ayotzinapa a été « *un lieu de socialisation incroyable entre cinéastes* ». Il y rencontre des personnes qui « *partagent la même manière de penser, de voir le cinéma, toutes ces choses* »¹⁸⁰. Et dorénavant c'est avec eux qu'il continue à faire des films et des documentaires. Un des objectifs principaux de son dernier film est d'ouvrir une discussion sur la démilitarisation du pays et d'aider les familles de victimes dans leur recherche de justice. Il pense son documentaire comme « *un outil politique. Comme un instrument politique pour les victimes* ».

Victor est maintenant défenseur des droits humains. Durant la mobilisation étudiante, il a été en contact avec des organisations qui travaillent sur les disparitions forcées et commence à y travailler lui-même après la mobilisation de soutien à Ayotzinapa. Au moment de l'entretien, il est responsable d'un programme pour migrants à la frontière sud du pays. Il explique que « *tout se connecte* », qu'il connaît de nombreuses personnes actives sur ces thèmes grâce au réseau né de #YoSoy132. Dans son témoignage transparaît l'absence de frontière entre son travail et son engagement, ainsi que le poids des émotions et de l'expérience : « *Si tu ne laisses pas ce que tu vois te toucher, tu ne sers à rien dans ce travail... Même si je n'appellerais pas ça un travail,*

¹⁷⁹ Adriana, août 2019.

¹⁸⁰ Esteban, juillet 2019.

mais un chemin ». Il remarque qu'il « *ne gagne pas beaucoup d'argent, vraiment pas beaucoup* », mais qu'il « *ne peut pas abandonner* »¹⁸¹.

De même Elias au moment de l'entretien va rentrer en master, il explique vouloir le faire en démographie, car il y retrouve un côté social et « *voit ça comme une option de travail qui [lui] plaît, contribuer à la société à partir de là* »¹⁸². Ismael est ingénieur civil, il a étudié une spécialité en hydraulique car il a senti « *qu'à partir de l'eau [il] peut aider les gens. Pour qu'il n'y ait pas d'inondation, pour que tout le monde ait accès à l'eau* »¹⁸³.

Ce qui pourrait être vu comme une apparente « défection collective » après la grande mobilisation et la sortie de l'université cache en fait une importante activité d'engagement individuel [Martuccelli, 2006, p. 70]. Tous ces enquêtés ont, par exemple, trouvé une transcription à leur activisme dans leur travail. Celui-ci n'est pas uniquement un moyen de subsistance. Comme de nombreuses facette de leur vie, il acquiert un sens en termes de lutte sociale. Cela leur permet de retrouver une certaine unité à leur expérience sociale [Dubet, 1995].

III. Engagement subjectif et cellules de lutte

Certains activistes ne sont pas encore en emploi, ou insistent plus fortement dans leur témoignage sur d'autres formes qu'ont prises leur engagement après la mobilisation (remarquons que le fait d'avoir un travail lié à son activisme n'exclut en rien les autres formes d'engagement). Si tous participent encore de manière plus ou moins suivie à certaines manifestations nationales (le chapitre 6 montre qu'ils se sentent obligés d'agir mais qu'ils ne sont dans ces cas-là pas maîtres du sens de l'action), ils trouvent leur utilité, et une manière d'agir qui fait sens pour eux dans d'autres activités, moins visibles, avec leurs

¹⁸¹ Victor, juillet 2019.

¹⁸² Elias, août 2019.

¹⁸³ Ismael, août 2019.

cellules de lutte qui leur permettent d'avoir des résultats concrets mais aussi de moins s'exposer à la répression.

Fany, qui a rencontré diverses organisations qui s'occupent des droits humains lors du #YoSoy132, s'engage à leurs côtés lors de la mobilisation pour Ayotzinapa, « *car c'est là qu'[elle s]'identifiait le plus, c'était la raison première* ». Elle explique durant l'entretien qu'elle travaille actuellement avec sa cellule de lutte « *sur les féminicides avec les organisations de femmes de l'État de Mexico. Et ça [lui] prend tout son temps. [Elle] ne peut pas participer à d'autres choses* ».

On peut aussi citer l'exemple d'une cellule de lutte féministe formée par plusieurs activistes de l'UAM Azcapotzalco. À la suite de la mobilisation pour Ayotzinapa, plusieurs étudiantes prennent conscience des « *conduites machistes* » qui opèrent au sein du mouvement étudiant et se désolidarisent de l'assemblée. Elle se réunissent dans une cellule de lutte féministe qui dénonce le machisme au sein de l'université. Les années passants nombreuses sont celles qui ne suivent plus de cours à l'université, mais la cellule de lutte est restée. Paula explique que « *ça fait longtemps qu'[elle] ne va plus à l'UAM. Mais [elle] continue à faire des choses, plus autour de thèmes féministes, prendre soin les unes des autres, ce type de politiques qui s'occupe de nous* »¹⁸⁴.

Pilar s'oriente par exemple vers les luttes féministes et LGBTQI+, c'est là qu'elle a trouvé une cellule de lutte, ainsi qu'un sens à ses actions. Elle participe aussi à un atelier de survivants d'abus sexuels, et explique s'être rendu compte que « *guérir c'est aussi de l'activisme* ». Son témoignage montre clairement l'absence de frontière entre sa vie et son activisme :

« *Pour moi, c'est devenu une forme de vie, je ne peux pas penser ne pas être activiste de quelque chose. Cet activisme hétérogène que j'ai*

¹⁸⁴ Paula, août 2019.

maintenant... Oui je pourrais le définir comme ça, activisme hétérogène. [...] Je me considère activiste maintenant et pour toujours. Je ne sais pas rester sans rien dire. Et ça, c'est l'activisme universitaire qui me l'a appris, je l'en remercie, mais ce n'est plus là où j'ai envie d'être. » [Pilar, août 2019]

Elle assimile pleinement l'activisme à un travail sur elle-même, sur ses pensées, son rapport au monde, à la société et au temps.

« Dialogue avec les pensées qui t'aident et pas avec celles qui te font du mal. Et ça c'est une autre forme d'activisme. L'activisme constant et quotidien. Il vaut mieux dialoguer avec la pensée qui dit 'hé pourquoi on ne ferait pas une revue en ligne pour les femmes qui soit gratuite ?' [...] Alimenter ce que je veux alimenter et ne pas donner une voix au système dont je ne veux plus. Et donc avoir un activisme quotidien, un activisme hétérogène, un activisme pour toujours, tous les jours. [...] Fais autre chose ! N'essaye pas, fais-le ! » [Pilar, août 2019]

Cet activisme « *constant et quotidien* » permet l'action : agir c'est aussi lutter contre les normes dominantes dans la société qui ont été assimilées de manière personnelle (qu'elles soient patriarcales, ou liées au système capitaliste par exemple). Agir sur soi n'est pas simple, mais c'est possible et c'est aussi un travail que permet la période de latence car elle n'est pas empreinte de la frénésie des grandes mobilisations. Bien que ce soit un travail personnel, la présence des autres, d'une cellule de lutte par exemple, pour accompagner les activistes facilite la construction de soi en opposition à une norme dominante. Pilar parle par exemple souvent de l'appui émotionnel que lui apportent sa cellule de lutte et les groupes de femmes féministes. Ces cellules recréent a minima des espaces d'expérience : elles permettent des relations sociales conviviales, et l'expression de sa subjectivité. Les activistes cherchent à vivre

leur vie de tous les jours en accord avec leurs valeurs et selon leurs propres normes et ainsi favoriser les processus de subjectivation.

On retrouve aussi cette idée dans le témoignage de Xavier qui ne peut pas imaginer sa vie sans une forme d'activisme :

« Quand on me demande 'quel est ton but dans la vie ?' ... Peut-être que c'est ça non ? Continuer à lutter pour les gens. » [Xavier, juillet 2019]

Comme l'engagement se fonde dans la vie de tous les jours des activistes, ils ne le considèrent parfois pas consciemment comme de l'activisme. Dans les entretiens que je mène plusieurs années après la grande mobilisation, nombreux sont ceux qui me disent au début qu'ils ne vont pas m'être d'une grande aide car ils n'ont pas beaucoup participé depuis #YoSoy132 ou Ayotzinapa. La vision de l'engagement traditionnel, qui se fait dans des partis politiques, dans des organisations, en participant à des manifestations ou à d'autres activités plus classiques est intériorisée par certains enquêtés. C'est souvent au fil de l'entretien qu'ils découvrent ou redécouvrent que leur engagement est multiple et qu'ils ont été actifs à plusieurs niveaux depuis la grande mobilisation, que ce soit de manière personnelle ou collective, dans la mise en place d'actions ou le soutien à d'autres luttes. Raul¹⁸⁵ m'explique par exemple lors d'une discussion informelle qu'il ne se mobilise plus, et qu'il est déçu de l'organisation étudiante. Pourtant avec des amis ils ont monté une coopérative de nourriture végétarienne et proposent du café qui vient de la communauté autonome de Chéran. Il se déplace dans la ville de Mexico uniquement en bicyclette alors qu'il habite dans une banlieue très éloignée de l'État du Mexique, participe régulièrement aux événements d'un collectif qui promeut l'usage du vélo et qui a organisé à l'été 2019 un festival qui avait lieu à l'auditorium Che Guevara de l'UNAM (lieu autogéré depuis la grève de 1999)

¹⁸⁵ Discussion informelle, été 2019, et observation participante entre 2017 et 2019.

et près de l'UAM Azcapotzalco, où jouait entre autres un groupe de rap féministe. Plusieurs de ses amies rencontrées durant Ayotzinapa se sont engagées fortement dans la lutte féministe, et à leur contact il essaye de faire un travail sur lui-même pour comprendre ses comportements machistes. Ainsi, s'il ne participe plus de l'organisation étudiante, on ne peut pas pour autant dire que Raul est « démobilisé » : son engagement a pris de nouvelles formes, moins visibles mais durables.

Comme souligné auparavant, une forme d'engagement n'en exclut pas une autre : Adriana, qui trouve dans son travail de cinéaste un moyen de lutter, participe aussi après la mobilisation de soutien à Ayotzinapa à une cellule de lutte qui organise des actions sur le thème de l'écologie. Elle explique qu'elle s'est écartée du « *grand mouvement social* » pour se concentrer sur des thèmes spécifiques. Que « *bien sûr c'est toujours nécessaire de sortir dans la rue. Et quand une cause [l'] interpelle, [elle] y [va]* », mais qu'elle s'est « *fatiguée* » de cette forme de lutte ritualisée « *qui ne sert pas à grand-chose* ». Elle trouve un sens et voit un impact dans les actions plus locales de sa cellule de lutte grâce auxquelles elle est en contact direct avec les personnes :

« Ça me semble plus utile de faire un atelier avec des enfants, ou de s'organiser avec des paysans... Peut-être qu'on était un nombre réduit... Mais autour d'un thème, d'applications concrètes... Ça me semble plus utile que de manifester sur l'avenue Reforma. » [Adriana, août 2019]

C'est aussi le cas de Ximena, qui en plus de la réalisation de documentaire et son envie de se tourner vers le cinéma écologique multiplie les actions et les changements dans sa vie pour être en accord avec ses principes (recyclage, achats locaux, réductions des déchets plastiques etc.), et sensibilise son entourage à cette cause. Elle demande par exemple à tous les invités à sa fête d'anniversaire en 2019 d'amener leur propre verre pour ne pas en utiliser des jetables, enseigne à ses colocataires comment consommer sans plastique,

débat avec sa famille... Pour elle ce n'est pas seulement une question d'écologie : tout est lié, il faut créer une « nouvelle façon d'être au monde ».

« Tu pollues encore pour assouvir tes nécessités. C'est ça, toujours. Je pense que la pollution c'est vraiment le reflet du fait que tu places ton propre confort avant le reste... Et c'est ça qui se passe, dans la politique [...] dans toutes les sphères. » [Ximena, juin 2019]

Si une des formes de l'action choisie par les activistes durant la période de latence pour continuer à être actifs est le changement personnel, celui-ci ne peut pas être assimilé à un individualisme, à un repli sur ses passions et ses intérêts privés : il est éminemment social, c'est une manière de construire le monde. Le plus souvent, le « retour à la normalité » tant redouté a bien lieu à l'échelle nationale, sans changements institutionnels ou politiques majeurs. Pourtant les activistes eux ont changé, ils vivent et se vivent autrement, ce qui a un impact sur leur entourage et leur environnement. Pleyers [2016b] montre que « l'une des solutions pour maintenir [la] concordance subjective entre la transformation de soi à l'échelle locale et la transformation de la société est [...] de la reporter sur le « très long terme », en misant sur un changement culturel. Qu'ils s'engagent pour la démocratie ou pour l'écologie, les alter-activistes incarnent de fait des mouvements culturels qui modifient le sens de la citoyenneté et de la démocratie, bien plus que des mouvements politiques ».

L'engagement des activistes après la grande mobilisation est très diversifié : comme nous l'avons analysé tout au long de cette thèse il dépend des processus de subjectivation, de leurs expériences, et des rencontres qu'ils ont faites. C'est aussi souvent un engagement qui est multiple, nous l'avons souligné, il est à la fois personnel et collectif, dans la réflexion et dans l'action. Puisque les espaces d'expérience sont des espaces précaires et limités dans le temps, une manière de contrer le retour à la normalité sur le long terme est de

transformer celle-ci en lutte. La désillusion qui suit la fin des espaces d'expérience n'est pas synonyme d'inaction mais d'un changement dans la manière d'agir et de lutter. Les moteurs de l'engagement des jeunes activistes sont principalement ancrés dans leur relation à soi et aux autres. Ainsi, changer le monde, c'est aussi se changer soi-même.

Chapitre 12 : Être actif sur internet

Durant les périodes de latence, les activistes poursuivent leur engagement sur internet. Ils peuvent s'y exprimer, être en contact avec leurs réseaux de *compañeros* et participer à des actions. Internet est donc un outil qui permet de minimiser les tensions entre l'action, la subjectivation et le rapport aux autres. Toutefois, il ne se substitue pas à l'activisme off-line, au sein de cellules de lutte, mais le prolonge.

Nous verrons que si l'utilité d'Internet est incontestable, il semble néanmoins dans le cas de cette étude qu'il faille nuancer certains discours qui leur accordent une place centrale, et les considérer plutôt comme des outils supplémentaires à la disposition des activistes.

I. L'engagement se fait aussi en ligne

Ayotzinapa et surtout #YoSoy132, comme beaucoup de mobilisations récentes, ont aussi été des mobilisations en ligne. La littérature sur la place d'Internet et des réseaux dans les mouvements sociaux est abondante et souligne l'intérêt de ces médias pour les militants et activistes ainsi que les transformations qu'ils ont engendrées dans les mobilisations [Juris, 2005 ; Reguillo, 2017 ; Sierra, Leetoy & Gravante (dir.), 2021].

Le mouvement #YoSoy132, comme le rappelle le hashtag, a pris forme sur internet en soutien aux étudiants de la Ibéro. L'effervescence sur les réseaux sociaux s'est rapidement combinée à une forte mobilisation dans les rues et les universités mexicaines. Castells [2012] parle de mouvements en réseaux, Rovira [2012] de *redes activistas*, pour faire référence à ces « acteurs qui convergent dans le cyberspace et qui jaillissent soudainement en masse dans les rues, réclamant et exerçant un pouvoir distribué et démocratique ». Si le mouvement de soutien à Ayotzinapa n'est pas né sur la toile, il y a pourtant

été omniprésent¹⁸⁶. Esteban, Cecilia et leur cellule de lutte née des mobilisations précédentes ont par exemple créé durant Ayotzinapa un compte Facebook qui publiait des mèmes sur le sujet.

« Ces mèmes étaient discutés à l'intérieur de [la cellule de lutte]. Donc on essayait de placer des discours à travers ce compte Facebook. Et oui, ça a eu un certain impact. J'ai aussi commencé à éditer des vidéos. Ce que je pouvais offrir c'étaient des convocations vidéographiques aux manifestations. » [Esteban, qui est cinéaste, juillet 2019]

Internet et les réseaux sociaux sont adaptés aux aspirations organisationnelles horizontales, souples et sans leader des activistes. Chacun peut s'exprimer, communiquer avec d'autres sans passer par un intermédiaire (que ce soit une organisation ou un groupe dirigeant par exemple), l'information du mouvement circule sans passer par les filtres des grands médias (qui renvoient souvent une mauvaise image des mobilisations). Nous avons montré dans la première et la seconde partie de cette thèse que ces différents points sont des caractéristiques de l'engagement des activistes ; Internet est alors un outil des plus utiles pour accompagner leur engagement.

Précisons toutefois que si les sujets de cette thèse, étudiants ou anciens étudiants de la ville de Mexico, ont pour la très grande majorité accès à Internet, c'est loin d'être le cas de tous les Mexicains. En 2019, 56,4 % des foyers mexicains disposent d'une connexion. Bien que ce chiffre soit en constante augmentation, il reste bas¹⁸⁷ et de fortes disparités territoriales subsistent¹⁸⁸. L'utilisation d'outils numériques est aussi dépendante d'un

¹⁸⁶ Priscila Navarrete, « El apoyo de las redes sociales en el 'caso Ayotzinapa' », *El País*, 26 septembre 2015.

¹⁸⁷ Les Belges sont par exemple 90 % à être connectés à internet, et les Français 85 %.

¹⁸⁸ Instituto federal de comunicación (<http://www.ift.org.mx/>, consulté le 17/02/2021).

accès à des ressources matérielles et symboliques qui explique en partie le fait qu'elle soit beaucoup plus forte et pointue chez les étudiants des universités privées.

Les réseaux sociaux ont été très utiles durant la phase médiatique de la mobilisation, et ils le restent durant les périodes de latence. Ils permettent une action et une socialisation a minima : au travers de Facebook, Twitter ou WhatsApp, les activistes continuent à diffuser leurs idées et à interagir avec le réseau de *compañeros*. D'une manière générale, ces réseaux facilitent le maintien d'un lien entre les différentes cellules de lutte, permettent une plus grande visibilité de leurs combats et augmentent la capacité mobilisatrice. Sandra Rodriguez [2016] parle d'une « sorte de 'glue sociale' ». Les jeunes diffusent et transmettent des informations qu'ils échangent et relaient de manière fluide et collaborative. Le sens donné à l'engagement inclut un ensemble de pratiques qui visent à agir sur les consciences et à diffuser des codes de sens. Le plus important demeure somme toute d'alimenter les compétences réflexives des acteurs, de donner à voir ses bons coups, ses interrogations et ses remises en question au quotidien, comme autant de manières de changer les façons de percevoir, d'agir et de penser ».

Fany explique par exemple qu'après #YoSoy132, elle se mobilise avec une cellule de lutte sur le thème des droits de l'homme (ils font des ateliers, suivent les mobilisations...). Avec le temps son groupe se délite (de 8 personnes actives, ils passent à 3), ce qui est difficile à vivre pour elle. Malgré cela, elle continue à agir dans cette cellule de lutte jusqu'à son entrée en master car « *on avait les réseaux sociaux, des contacts à partir de là. Et c'est avec ça qu'on est resté [mobilisés]* ». Les réseaux sociaux sont des outils qui permettent de maintenir un lien avec les autres activistes et avec l'action, alors que la période de latence rend cela plus difficile. Passées les grandes mobilisations, les activistes sont toujours actifs sur internet. Grâce à leur profil Facebook, ils restent en contact avec tout le réseau de *compañeros* qui s'est créé :

« Il y a des réseaux sociaux qui se sont formés. Je veux dire des réseaux sociaux virtuels mais aussi physiques. [...] D'ailleurs maintenant 600 ou 700 de mes amis Facebook viennent de l'activisme. » [Enzo, janvier 2018]

Cela leur permet d'être au courant des différentes actions qui sont organisées et de lier ainsi l'on-line et l'off-line.

« Comme on est déjà tous sur Facebook, qu'on a nos téléphones, du coup pour la CNTE [en 2013] on a été plusieurs [cellules de lutte] à appuyer le mouvement. Moi je suis aussi allée à plusieurs manifestations. » [Adriana, août 2019]

Durant les périodes de latence, l'information circule donc entre les cellules de lutte et les activistes grâce aux nouvelles technologies. Or cette information reste dans un cercle relativement fermé de *compañeros* et a du mal à transcender le réseau déjà existant. Prenons l'exemple de l'AGP en 2016, qui réalise plusieurs assemblées sur le thème des droits d'inscription à l'université. La convocation à la première assemblée est publiée sur les réseaux la veille de celle-ci. Quand nous nous retrouvons le lendemain, très peu de personnes autres que les activistes de cette cellule de lutte sont présentes. L'explication est vite trouvée : « la convocation a été publiée trop tard, et il n'y a pas eu assez de diffusion sur les réseaux ». Malgré ce constat, deux semaines plus tard, les activistes se retrouvent face au même problème. Par ailleurs on peut remarquer que les grands groupes (Facebook ou WhatsApp) qui ont été très actifs durant les périodes de forte mobilisation, ou sporadiquement pendant des moments d'actions ponctuelles, sont très peu alimentés durant les périodes de latence. De temps en temps, une convocation à l'un ou l'autre événement apparaît, ou bien un article - c'est par exemple le cas du groupe WhatsApp créé pour la caravane à Morelos après le séisme de 2017 à laquelle j'ai participé, du groupe Facebook créé lors de la lutte pour les bourses de *posgrado*, ou encore de plusieurs groupes Facebook de soutien

à Ayotzinapa. Comme nous l'avons expliqué, ce sont les cellules de lutte qui sont le centre névralgique des périodes de latence : les activistes communiquent directement entre eux sans passer par des groupes plus impersonnels, qui servent juste éventuellement à relayer des informations à une audience plus large. D'une manière plus générale, durant les périodes de latence, une personne extérieure aux réseaux déjà formés aura beaucoup de mal à trouver l'information et participer à ces activités et assemblées. Si j'y ai eu accès, c'est parce que j'étais déjà insérée dans ces réseaux, et que je cherchais et suivais avec assiduité les différentes activités organisées : la publicité sur Internet était présente, mais faible et peu organisée. Cela a trait à l'engagement des activistes, qui se fait au sein de groupes d'amis proches. Bien qu'ils en aient envie, la conception même de leur engagement basé sur l'amitié, la confiance, et les relations interpersonnelles restreint leur capacité à atteindre plus de personnes comme nous l'avons vu dans la deuxième partie.

Les réseaux sociaux sont aussi une plateforme pour exposer ses idées. Ils ont la particularité de donner la parole aux acteurs, chacun peut s'exprimer librement sans passer par les filtres des grands médias. C'est ce que souligne Rovira [2014], en faisant référence à Moreno-Caballud [2013] : « face à une sphère publique hégémonique restreinte aux personnes autorisées à parler (leaders d'opinion ou experts), sur les réseaux sociaux émergent des pratiques de création et de circulation de dispositifs inachevés qui forment des 'communautés de connaissance dans lesquelles personne ne sait tout, mais tous partagent ce qu'ils savent' ». Il n'est dès lors pas rare de voir un ou une activiste publier sur Facebook une réflexion sur un sujet politique, qui sera ensuite commentée et discutée dans plusieurs commentaires par d'autres personnes du réseau de *compañeros*. Prenons un exemple récent : un post d'Aurora du 18 février 2021 qui critique le manque de positionnement à gauche de la base de Morena, qui est suivi de 25 (longs) commentaires, tous argumentés, soulignant le manque de discussion entre les différents pans de la

gauche mexicaine, l'importance des mouvements locaux qui sont rarement entendus par les politiques, les problèmes de formations politiques et de structures militantes en crise.

La place de l'engagement sur les profils Facebook des activistes est à l'image de la place qu'il tient dans leur vie. Comme leur engagement fait partie intégrante de celle-ci, il fait aussi partie intégrante de la vitrine qu'est leur mur Facebook. Leurs profils ne sont pas en soi des « profils politiques » (dans le sens où ils en auraient un « militant » et un « personnel »). Ils y postent aussi des photos avec des amis, ou des messages plus intimes. Mais pour ces activistes, le personnel est politique : leurs publications ont donc aussi très souvent trait à leur engagement, que ce soit d'une manière claire et directe comme un appel à une manifestation, ou plus subtile, là où l'intime est aussi politique, par exemple M., graphiste et peintre, qui publie sur Facebook ses aquarelles, qui portent très souvent des messages féministes. À l'heure où sont rédigées ces lignes (17 février 2021), j'ai fait l'exercice d'aller voir les derniers post des activistes que je suis pour cette recherche et en voici quelques exemples :

Aurora et José partagent articles et vidéos sur les manifestations à Barcelone pour la liberté du rappeur Pablo Hasél après son arrestation pour injure à la couronne¹⁸⁹.

Ruben partage un post d'Hugo Lopez Gatell sur l'avancée de la vaccination contre le coronavirus, qui souligne son caractère gratuit et universel (rappelons que l'activisme de Ruben passe par la vulgarisation scientifique).

¹⁸⁹ Arrêté le 16 février 2021 et condamné à neuf mois de prison ferme pour apologie du terrorisme et injures à l'encontre de la couronne et des institutions (suite à une chanson et plusieurs tweets). Il est devenu pour une partie de l'opinion espagnole un symbole de la liberté d'expression.

Adriana publie une convocation à un atelier organisé par le *comando colibri* pour apprendre à faire du pain (dans la boulangerie « *rojo y negro*, boulangerie militante »). Les fonds récoltés serviront à organiser un cours d'autodéfense spécialisé pour les femmes défenseuses des droits humains.

X. (porte-parole de la FCPyS durant #YoSoy132) partage un débat de la télévision par internet indépendante *rompeviento* sur les 25 ans des accords de San Andres¹⁹⁰.

David s'indigne de la pré-candidature au poste de gouverneur de l'État de Guerrero de Felix Salgado, alors qu'il est accusé par cinq femmes d'agression sexuelle.

Cecilia partage un article qui a pour titre « L'amour romantique : un terrain propice aux relations toxiques et abusives ».

Pilar partage un collage des « femmes mexicaines » (célèbres), et quelques jours plus tôt avait posté un fragment du dernier discours d'Allende.

Isabel rend hommage à un *compañero* décédé il y a 4 ans.

Ces quelques exemples montrent bien que même en l'absence de mobilisation nationale visible, l'engagement des activistes n'est pas en pause, il fait pleinement partie de leur vie, à la fois off-line (comme nous l'analysons tout au long de cette thèse) mais aussi on-line. Comme le précise Pilar, internet est un outil de plus, un moyen de faire entendre sa voix et d'agir parmi d'autres :

« Donc maintenant je m'exprime sur les réseaux sociaux. Je m'exprime dans le journal [elle est journaliste au moment de l'entretien], je parle avec d'autres femmes et voilà. Et je vais aux

¹⁹⁰ Accords sur les droits et la culture indigène passés entre l'EZLN (Ejercito zapatista de liberacion nacional) et le gouvernement mexicain en 1996.

manifestations chaque fois que je peux. Et beaucoup, beaucoup de discussions avec d'autres femmes. [...] Avec ça j'y arrive, ça me suffit. » [Pilar, août 2019]

On remarque dans ce témoignage qu'Internet est certes utile, mais que ce qui est le plus valorisé c'est la discussion avec ses paires. En effet, sans nier le rôle d'Internet, les activistes qui sont les sujets de cette thèse mettent au premier plan l'importance des relations sociales, des rencontres, et des actions sur le terrain.

II. L'activisme en ligne ne se substitue pas à l'activisme off line : il le prolonge

Plus que le rôle d'internet en soi, il nous semble important de souligner avec d'autres auteurs [Pleyers, 2016c ; Gerbaudo 2012] l'imbrication entre le monde off-line et le monde on-line : « Les alter-activistes inscrivent ces réseaux sociaux au cœur de pratiques quotidiennes et au croisement de différents modes de participation et d'interaction » [Pleyers & Capitaine, 2016]. Ainsi lors des grandes mobilisations, comme le souligne Ortega Erreguerena [2017], « les assemblées n'étaient pas des espaces déconnectés des réseaux sociaux. C'étaient des communautés qui agissaient à différents niveaux de participation et de communication. Les assemblées, en tant qu'espaces de délibération, exigeaient un engagement fort, et c'est le noyau le plus dévoué du mouvement qui y participait. S'ajoutait à cela, des centaines ou des milliers de personnes qui ont participé de manière moins intense, avec intérêt, mais souvent sans les conditions économiques, sociales ou familiales pour assister à toutes les assemblées et mobilisations. Ils ont pourtant pris part aux groupes Facebook et contribué à diffuser leurs appels. » Plusieurs enquêtés parlent de *compañeros* qui n'assistent pas aux assemblées car ils habitent à plus de deux heures de l'université et ne peuvent pas risquer de rentrer tard le soir. Internet est donc un outil utile à la fois pour prolonger le débat après les assemblées, mais aussi pour inclure des personnes qui n'y

auraient pas participé autrement. Certaines assemblées sont d'ailleurs depuis quelques années retransmises en direct via des groupes Facebook, mais c'est encore loin d'être la norme – notamment pour des raisons de sécurité.

L'imbrication de l'engagement on-line et off-line expérimenté durant les grandes mobilisations se poursuit durant les périodes de latence, et permet comme nous l'avons vu de garder contact avec tout un réseau de *compañeros* et de mettre en place des actions communes. Mais Internet et les réseaux sociaux, s'ils sont en théorie adaptés aux aspirations d'organisation horizontale et sans leader des activistes, ne sont pas exempts de défauts. Certains problèmes du monde off-line sont transposés suivant d'autres modalités au monde on-line. Ainsi des « leaders d'opinion » apparaissent aussi sur les réseaux. Tout le monde a en théorie une voix mais la maîtrise de ces outils en avantage certains. Ils peuvent aussi entraîner une distorsion de la réalité, comme c'est par exemple le cas lors du tremblement de terre de 2017. Si l'on suit les mobilisations qui font suite à la catastrophe sur les réseaux sociaux, l'image rendue est celle d'une société entière qui s'organise pour aider et de centaines d'initiatives de solidarité. Ce qui est le cas, mais il y a aussi eu beaucoup de désorganisation. Si l'on s'en tient à ce qui est visible sur les réseaux, on ne sait pas que la plupart des personnes qui ont voulu aider ont passé plus de temps à aller d'un *acopio* à l'autre plutôt qu'à réellement se rendre utiles, que des actions proposées n'ont finalement jamais vu le jour, sans compter que les différents problèmes et débats qui ont eu lieu sur les zones sinistrées restent invisibles. On en revient à ce qui a déjà été souligné auparavant : vivre un événement sera toujours différent de le suivre par l'intermédiaire des médias traditionnels ou des réseaux sociaux. Un autre exemple plus classique des périodes de latence est celui, récurrent, de l'organisation d'une assemblée ou d'une activité : des dizaines voire centaines de personnes cochent la réponse « je participe » à l'événement Facebook qui

sert à la communication et à la convocation, mais le jour même seules 20 personnes sont réellement présentes.

Internet et les réseaux sociaux ont apporté de nouveaux outils aux manifestants et facilitent l'action durant les périodes de latence. Sandra Rodriguez [2016] attire l'attention sur le fait que « ces pratiques ne servent pas uniquement à appuyer l'action. Elles sont l'action. » Or elles ne remplacent pas les activités off-line, elles s'y ajoutent. L'engagement on-line pour les activistes vient en complément d'un engagement off-line. Les deux s'imbriquent et souvent les personnes les plus actives sur la toile sont aussi les plus actives dans la rue. Ce sont d'ailleurs les actions off-line qui sont toujours les plus valorisées par les activistes. La mobilisation on-line peut même poser un problème si elle s'y substitue comme le dénoncent de nombreux activistes :

*« Les abus sont intolérables, la violence croît et l'oppression se manifeste chaque fois avec plus d'insolence, mais cela arrive aussi car nous continuons de nous plaindre sur Facebook de cette réalité de m****, et peu de personnes s'organisent réellement, luttent et investissent de leur temps pour aller à des assemblées, s'informer, se cultiver comme militants d'un changement réel et non seulement virtuel. »*¹⁹¹

« Oui ils sont conscients mais ils sont... des activistes de réseaux sociaux, de canapé [...]. À un moment ils peuvent se lever du canapé et lutter, comme ça s'est passé durant Ayotzinapa. Mais... Oui c'est important la constance pour vraiment arriver à quelque chose. Partager l'information et sortir dans les rues. Je pense qu'on ne devrait pas arrêter de sortir dans les rues pour manifester. » [Isabel, juin 2015]

¹⁹¹ Statut Facebook, 2 août 2015.

« Je pense que c'est plus important la présence [physique] [...] je veux dire que tu peux faire des débats, tu peux avoir des idées, mais la présence physique est toujours importante. Si on reste sur les réseaux sociaux ou sur WhatsApp les choses ne se font pas. » [Ruben, mai 2019]

« Une grande partie de la mobilisation s'est convertie en un thème très médiatisé et profondément virtuel. Et ça te donne la sensation que tu fais quelque chose... Mais en fait je pense plutôt que ça te desempodera. [...] J'ai l'impression que maintenant il y en a qui disent 'moi je n'y vais pas, mais vous avez tout mon soutien et je vous suis sur la retransmission'. » [Lorenzo, août 2019]

Dans tous ces témoignages, on retrouve le débat déjà soulevé de l'impact de l'action. Rappelons que si un changement au niveau des institutions est souhaité, ce n'est pas le but premier de l'engagement de ces activistes. Dès lors comment comprendre ces critiques de l'activisme en ligne, alors qu'il permet aux étudiants de s'exprimer librement et d'affirmer leur subjectivité ? Tout d'abord, les enquêtés ne critiquent pas l'engagement en ligne en général (ils le pratiquent tous), mais bien le fait de réduire son activisme à celui-ci. Sur la toile l'action et le rapport aux autres, bien que présents, n'équivalent pas ceux d'une mobilisation (aussi « petite » soit -elle). Ce sont des ersatz du réel. À contre-courant des études qui mettent en avant le rôle central d'Internet dans les mobilisations récentes, nous voulons souligner l'importance des relations en face à face et de l'expérience humaine pour nos enquêtés (tout en ne niant pas l'importance d'internet, mais en la relativisant, celui-ci étant plus un outil qui permet de prolonger les relations et les actions engagées off-line).

« [Maintenant il y a l'idée de] pourquoi je vais perdre cinq heures dans une brigade et atteindre 1 000 personnes si avec un tweet je peux en atteindre 15 000. [...] Bon ça peut avoir un impact comme l'a démontré le 132. C'est aussi les nouvelles formes [de lutte] qui

rencontrent les anciennes. On donne une prépondérance à ces nouveaux outils et il semble que l'ancien n'a plus d'utilité. Que ça ne sert plus à rien d'aller faire des brigades. Mais en fait si, ça sert ! Ça sert parce que tu as cette expérience et puis tu sais qu'avec un tweet personne ne va te donner de l'argent [pour l'organisation du mouvement]. Avec un tweet tu n'as pas la rétroalimentation pure et dure des gens, l'opportunité de les convaincre. Et ce truc chaleureux de 'ah oui les étudiants existent, oui en fait ce ne sont pas des voyous...' avec Twitter tu n'as pas ça. » [Victor, juillet 2019]

Ainsi, les activistes soulignent l'importance des méthodes d'action présentielle (que ce soient les assemblées, les réunions, les manifestations, ou les multiples activités qui ont lieu durant les périodes de latence) et de l'expérience vécue. Ils peuvent dès lors garder un pied dans la réalité, rencontrer des personnes d'horizons divers et former des réseaux qui permettent la continuité de leur engagement comme nous l'avons vu tout au long de la deuxième partie de cette thèse.

Internet est un moyen salubre pour agir, s'exprimer et maintenir les liens au sein du réseau de *compañeros* durant les périodes de latence. Il fait dorénavant partie de la vie des jeunes, leur présence sur la toile reflète leur subjectivité et donc leur engagement. Mais il ne peut être envisagé seul, il vient en complément d'un engagement off-line fait de rencontres en face à face, de mobilisations dans les rues, et de partage d'expériences. En effet, durant les périodes de latence, l'engagement se vit essentiellement au sein des cellules de lutte, et se base sur des relations interpersonnelles. L'usage d'Internet est alors principalement mis au service du réseau déjà existant, ce qui explique aussi la relative invisibilité des nombreuses actions entreprises par les activistes durant les périodes de latence pour les personnes extérieures à ces réseaux.

CONCLUSION

Dans cette thèse j'ai voulu rendre visible l'invisible. Alors que les médias et de nombreux sociologues se concentrent essentiellement sur les phases évènementielles des mouvements sociaux, ce sont les périodes de latence qui ont fait l'objet de cette recherche. Comme souligné dans l'introduction, ce n'est pas l'engagement des activistes qui est latent durant ces périodes, mais bien leur visibilité.

Etudier la culture alter-activiste nous amène à nous intéresser à des facettes de l'engagement souvent sous évaluées, mais qui sont essentielles pour les sujets de cette thèse. Pour ces activistes, la relation à soi est centrale. Ce qui ne signifie pas pour autant un repli sur soi, un individualisme. Au contraire un des principaux apports de ce travail est de mettre en lumière le rôle central des relations interpersonnelles, à la fois dans la motivation à l'engagement, dans la formation de leur activisme, et dans son maintien durant les périodes de latence. L'humain et les émotions sont au cœur de leur vision de la lutte.

Si dans de nombreux travaux c'est le rapport à l'action et/ou l'impact sur la politique institutionnelle qui prédomine dans le cadre d'analyse, nous avons montré d'une part que l'impact sur la politique institutionnelle n'est pas contemplé comme le but ultime des activistes, et que leur engagement ne peut être pleinement compris sans l'étude de l'imbrication entre leur rapport aux autres, à l'action et la recherche d'une concordance subjective.

Ce qui nous amène à une autre question souvent laissée de côté par les travaux sur les mouvements sociaux : comment bien vivre son activisme. L'enjeu ici n'étant pas uniquement de savoir si les activistes agissent et comment, mais bien plutôt de comprendre dans quelle mesure leur engagement est satisfaisant, épanouissant, ou au contraire peut parfois être frustrant voir décevant. Par conséquent, plutôt que de porter un jugement sur la non

conformation « d'organisations traditionnelles », ou d'entrée dans la politique institutionnelle, cette thèse permet de comprendre pourquoi les activistes s'éloignent de ces modes d'engagement. Cela a trait à la conception même de leur activisme, et à leur vécu subjectif de celui-ci.

Penser l'engagement en ces termes nous amène à redéfinir ce que l'on considère comme un succès ou un échec d'un mouvement social. On considère généralement un mouvement social victorieux lorsqu'il parvient à avoir un impact concret sur la politique institutionnelle (changement dans les lois, dans le gouvernement, prise en compte des demandes du mouvement à ce niveau...), ce qui n'a pas été le cas suite au #YoSoy132 et à la mobilisation en soutien à Ayotzinapa.

Pourtant, même si les étudiants reconnaissent que la mobilisation n'a pas permis un changement au niveau institutionnel, ils insistent tous sur le fait que ça n'est pas non plus une défaite. Such, cité par Beckwith [2016, p.43], remarque en effet que « les termes de victoires et de défaites sont relatifs. Ce ne sont pas les conséquences objectives mais les résultats perçus et interprétés qui définissent la dynamique des mouvements... ; les résultats subjectifs ne reflètent pas toujours les résultats objectifs ». En cela on retrouve les caractéristiques des activistes de la voie de la subjectivité [Pleyers, 2018, p.51]. Ceux-ci « soutiennent une conception du changement social qui, plus que par l'influence sur les responsables politiques, passe par la transformation des manières de vivre ensemble à partir d'alternatives concrètes qui mettent en pratique les valeurs du mouvement et par une réaffirmation des formes de sociabilités locales. »

Citlali¹⁹², dans un podcast qui transmet une discussion entre anciens étudiants engagés dans le mouvement #YoSoy132, souligne ses succès face à l'idée

¹⁹² Etudiante en sociologie à la UNAM lors de #YoSoy132. Elle travaille maintenant dans une organisation civile sur les thèmes de construction de la paix et conflits sociaux.

avancée par un autre participant que le mouvement n'a pas permis l'émergence d'une alternative au niveau de la politique institutionnelle.

*« On n'a rien d'autre dans le monde que nous. Moi ça m'a permis d'être avec ce réseau d'activistes et de personnes avec lesquelles on a fait beaucoup de choses incroyables. [...] Pour moi le mouvement [#YoSoy132] est un mouvement super important à plusieurs niveaux, mais aussi parce que ça a été un processus, une nouvelle génération d'activistes qui ont de nouveau donné du contenu, et qui maintenant est dans plein d'espaces différents ».*¹⁹³

Bien que peu de changements soient visibles au niveau institutionnel, un des apports de la mobilisation qui est mis en évidence par la majorité des enquêtes est la création d'un réseau d'activistes. Réseau qui est pour eux essentiel à la fois au niveau personnel (la création des cellules de lutte, qui les accompagnent durant les périodes de latence) et au niveau de la conception du changement social. Ce dernier ne dépend pas uniquement des institutions, il passe aussi par les nombreuses actions entreprises par les activistes à un niveau plus local ou moins visible et par la politisation des personnes, qui pourraient amener à un changement sur le long terme.

« C'est quelque chose qui perdure... Du moins moi je crois que chacun, même si c'est dans sa vie personnelle on va essayer de... Au moins de ne pas collaborer directement avec le système. Et je suppose que ça c'est déjà une petite victoire. » [Adriana, août 2019]

Nous avons vu que les activistes ont un engagement très personnel, et toute l'importance dans la continuité de leur engagement de la responsabilité, en particulier la responsabilité interpersonnelle. Ainsi, malgré l'absence de résultats clairs au niveau de la politique institutionnelle, ils continuent à agir

¹⁹³ Citlali, podcast « La Conjura » du 18 mai 2020 disponible sur <https://soundcloud.com/laconjurapod/piloto-0-la-conjura>

par cohérence avec eux même, mais aussi car la plus petite amélioration, même si ce n'est que pour aider quelques personnes, est déjà une victoire. Poma et Gravante [2015, p.23] remarquent en effet que « généralement les personnes sont motivées par la colère, l'indignation, la peur, la compassion ou le sentiment de responsabilité, et non par une vision optimiste des possibilités certaines d'obtenir des concessions politiques à travers la manifestation extra-institutionnelle »

Il faut dès lors penser « l'action » au sens large, rendre visible l'activisme là où il n'est pas attendu, quand il sort des cadres prédéfinis. En effet, il ne se réduit pas aux manifestations et aux assemblées. Durant les périodes de latence, la lutte des activistes se transpose dans leur vie de tous les jours qui revêt un sens éminemment politique. L'action se retrouve aussi au niveau de leurs relations sociales ou amoureuses, de leur travail ou de leur manière de consommer. Une même personne peut manifester son activisme à travers son choix de carrière professionnelle, tout en participant à une cellule de lutte ; nombreux sont d'ailleurs les activistes qui prennent part à plusieurs cellules de lutte ; l'engagement personnel et quotidien pour la protection de l'environnement coexiste avec la participation à des assemblées féministes... Nous avons montré que l'expérience de la grande mobilisation permet aux participants de mieux se connaître et de se construire comme Sujet, ce qui a des répercussions sur l'après-mobilisation. Il n'y a pas une unique « voie » de l'activisme après la participation au mouvement étudiant. Il existe autant de parcours que de subjectivités, chaque personne faisant le « tri » entre ce qu'elle trouvait pertinent dans le mouvement étudiant et ce qui ne lui convenait pas. Au fil de leurs expériences, en apprenant de leur vécu et des autres, les étudiants peuvent par la suite affirmer leurs choix, et s'engager librement auprès des luttes qui sont les plus cohérentes avec leurs idées et valeurs.

BIBLIOGRAPHIE

ACHARD M. (2022), *Les étudiants disparus d'Ayotzinapa. Mobilisations et émotions*, Paris, Editions de l'IHEAL.

AGUILAR-FORERO N. (2017), « Jóvenes, memorias y comunidades emocionales: la experiencia de H.I.J.O.S. y de Contagio en Bogotá, Colombia », *Revista de Estudios Sociales* 62, p.42-53.

AGUILERA RUIZ O. (2010), « Cultura política y política de las culturas juveniles », *Utopia y Praxis Latinoamericana*, vol. 15 / 50.

ALONSO J. (2015), *Una fuerte indignación que se convirtió en movimiento: Ayotzinapa*, Guadalajara, Universidad de Guadalajara.

ALONSO J. (2013), « Cómo escapar de la cárcel de lo electoral: el Movimiento #YoSoy132 », *Desacatos*.

BETANCOR NUEZ G. et PRIETO SERRANO D. (2018), « El 15M y las juventudes entrada y salida en los espacios activistas e impactos biográficos del activismo », *Pensamiento al margen: revista digital sobre las ideas políticas*, n°8, p. 161-190.

BACQUE M.H et BIEWENER C. (2013), « L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? », *Idées économiques et sociales*, n° 173, p. 25-32.

BALARDINI S. (2005), « ¿Qué hay de nuevo, viejo? Una mirada sobre los cambios en la participación juvenil », *Nueva Sociedad* 200.

BALARDINI S. (dir.) (2000), *La participación social y política de los jóvenes en el horizonte del nuevo siglo*, Buenos Aires, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales, CLACSO.

BECKWITH K. (2016), « All is not lost, the 1984-85 miners' strike and mobilization after defeat » in BOSI L., GIUGNI M. & UBA K., *The consequences of social movements*, Cambridge, Cambridge University Press.

BIZBERG I. (2015), « Los nuevos movimientos sociales en México : el Movimiento por la paz con justicia y dignidad y #YoSoy132 », *Foro internacional*, vol.55, n.1, pp.262-301.

CAPITAINE B. et PLEYERS G. (2016) *Mouvements sociaux, quand le sujet devient acteur*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

CASTELLS M. (2012), *Redes de indignación y esperanza : los movimientos sociales en la era de Internet*, Madrid, Alianza Editorial.

COLE R. E. (1996), « Meanings of Political Participation Among Black and White Women: Political Identity and Social Responsibility », *Journal of personality and social psychology*, Vol. 71, n°1.

COMBES H. (2006), « Chapitre 8 - Gestion des manifestations dans le Mexique des années 1990 », in FILLIEULE O. (dir.), *Police et manifestants. Maintien de l'ordre et gestion des conflits*. Paris, Presses de Sciences Po, « Académique », p. 229-255.

COMBES H. et FILLIEULE O. (2011), « De la répression considérée dans ses rapports à l'activité protestataire. Modèles structuraux et interactions stratégiques », *Revue française de science politique*, vol. 61, no. 6, p. 1047-1072

COX L. (2011), « How do we keep going? Activist burnout and personal sustainability in social movements », *Into-ebooks*, Helsinki.

CRISTIÁ M. (2014), « La haine politique dans l'Argentine du début des années 1970 : iconoclasme et négation de l'autre » in CAPDEVILA L. et

- LANGUE F. (dir.), *Le passé des émotions, mémoires sensibles et histoire à vif, Amérique latine et Espagne*, Rennes, PUR.
- DELLA PORTA D. (2008), « Eventful Protest, Global Conflicts », *Distinktion: Journal of Social Theory*, Vol. 9, Issue 2.
- DUBET F. (1995), *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.
- DUBET F. (1987), *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard.
- DUBET F. et WIEVORKA M. (1995) (dir.), *Penser le sujet : Autour d'Alain Touraine*, Paris, Fayard.
- ELLIS C., ADAMS T. E. et BOCHNER A. P. (2010), « Autoethnography: An Overview », *Forum Qualitative Social Research*, 12(1), Art. 10.
- ESTRADA SAAVEDRA, M. (2014), « Sistema de protesta: política, medios y el #YoSoy 132 ». *Sociológica (México)*, 29(82), 83-123.
- FAES H. (2011), « Comptes rendus critiques », *Revue d'éthique et de théologie morale* n°267, p. 111-138.
- FASSIN D. (2015), « Epilogue : l'ethnographie retrouvée » in *L'ombre du monde. Une anthropologie de la condition carcérale*, Paris, Seuil.
- FASSIN D. (2017), *Portrait de l'ethnographe en critique*, Paris, Seuil.
- FILLIEULE O. (2005), *Le désengagement militant*, Paris, Belin.
- FLAM H. & KING D. (2008), *Emotions and social movements*, New York, Routledge.
- FORMAN, W. & SLAP, L. (1985) « Preventing burnout » in WOLLMAN N. (dir.), *Working for peace: a handbook of practical psychology and other tools*. San Luis Obispo, Impact.

- FORNET BETANCOURT R. (2004), *Reflexiones de Raúl Fornet Betancourt sobre el concepto de interculturalidad*, México, Consorcio Intercultural.
- FREIRE, P. (1972), *Pedagogy of the Oppressed*. London, Sheed and Ward.
- GARRETON M. A. et MARTINEZ J. (1987), *El Movimiento estudiantil: conceptos e historia*, Santiago, Ediciones Sur.
- GERBAUDO P. (2012), *Tweets and the Streets. Social Media and Contemporary Activism*, London, Pluto.
- GIUGNI M. et KRIESI H. (1990), « Nouveaux mouvements sociaux dans les années '80 : évolution et perspectives », *Schweizerische Zeitschrift für Politikwissenschaft*, vol. 30, p. 79-100
- GOODWIN J., JASPER J. M. et POLETTA F. (dir.) (2001), *Passionate Politics*, Chicago University Press.
- GUEVARA NIEBLA G. (2008), *1968 : largo camino a la democracia*, México, DF, Cal y Arena.
- HACHE E. (2007), « La responsabilité, une technique de gouvernementalité néolibérale ? », *Raisons politiques*, vol. 28, no. 4, p. 49-65.
- HAICAULT M. (2012), « Autour d'agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre », *Rives méditerranéennes*, vol. 41.
- ILERI E. (2016), « L'engagement en mouvement : des « soixante-huitards » à la résistance de Gezi » in CAPITAIN B. et PLEYERS G., *Mouvements sociaux, quand le sujet devient acteur*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- ION J. (1997), *La fin des militants*, Paris, éditions ouvrières.
- ION J. (2005), « Quand se transforment les modes d'engagement dans l'espace public », in BECQUET V. et DE LINARES C. (dir) ; *Quand les jeunes*

s'engagent, entre expérimentations et constructions identitaires, Paris, l'Harmattan.

JASPER J. M (1997), *The Art of Moral Protest*, Chicago, IL: Univ. Chicago Press.

JASPER J. M. (1998), « The emotions of protest: reactive and affective emotions in and around social movements », *Social. Forum* 1, p. 397– 424.

JEWKES Y. (2011), « Autoethnography and Emotion as Intellectual Resources: Doing Prison Research Differently » *Qualitative Inquiry*, 18(1), p. 63–75.

JIMENO M. (2007), « Lenguage, subjetividad y experiencias de violencia », *Antípoda*, n°5.

JOLY M. (2014), « La peur au cœur de l'expérience de la violence pendant la guerre civile espagnole » in CAPDEVILA L. et LANGUE F. (dir.), *Le passé des émotions, mémoires sensibles et histoire à vif, Amérique latine et Espagne*, Rennes, PUR.

KAUFMANN J-C. (2016), *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.

KARAKAYALI S. (2017), « Feeling the scope of solidarity: the role of emotions for volunteers supporting refugees in Germany », *Social Inclusion*, Vol.5(3), p. 7–16

KING D. (2008), « Sustaining activism through emotional reflexivity », in FLAM H. & KING D. (dir.), *Emotions and social movements*, New York, Routledge.

KRIESI, H. (1996), « The organizational structure of new social movements in a political context » in McADAM D., McCARTHY J. et ZALD M. (dir.), *Comparative perspectives on social movements: political opportunities*,

mobilizing structures, and cultural framings, Cambridge, Cambridge University Press.

LAPEYRONNIE O. (2005), « L'engagement à venir », in BECQUET V. et DE LINARES C. (dir) ; *Quand les jeunes s'engagent, entre expérimentations et constructions identitaires*, Paris, l'Harmattan.

LEWKOWICZ I. (2004), *Pensar sin Estado. La subjetividad en la era de la fluidez*, Paidós, Buenos Aires.

LOZANO GONZALEZ E.O. (2017), *Cultura y formación política de estudiantes activistas universitarios*, Etat de México, FES Iztacala UNAM.

MARTUCCELI D. & DE SINGLY F. (2018), *L'individu et ses sociologies*, Paris, Armand Colin.

MARTUCCELI D. (2013), *Sociologia de la modernidad. Itinerario del siglo XX*, Buenos Aires, La Periferica.

MARTUCCELI D. (2010), « Philosophie de l'existence et sociologie de l'individu : notes pour une confrontation critique », *SociologieS* [en ligne].

MARTUCCELI D. (2006), *Forgé par l'épreuve, l'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin.

McADAM D. (2012) [1988], *Freedom Summer*, Marseille, Agone.

McADAM D. (1989), « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, Vol. 54, No. 5, pp. 744-760.

McDONALD K. (2006), *Global Movements: Action and Culture*, Hoboken, Wiley-Blackwell.

MELUCCI A. (1999), *Acción colectiva, vida cotidiana y democracia*, México, El Colegio de México, Centro de Estudios Sociológicos.

MELUCCI, A. (1996), *Challenging Codes. Collective Action in the Information Age*, Cambridge, Cambridge University Press.

MELUCCI, A. (1994), « ¿Qué hay de nuevo en los ‘nuevos movimientos sociales’? », in LARAÑA E., GUSFIELD J., (dir.), *Los nuevos movimientos sociales: De la ideología a la identidad*, Madrid, p. 119-149.

MELUCCI A. (1985), « The Symbolic Challenge of Contemporary Movements Social Research », *Social Movements*, Vol. 52, No. 4, pp. 789-816.

MELUCCI A. (1983), « Mouvements sociaux, mouvements post-politiques », *Mouvements alternatifs et crise de l'État*, n°10 (50).

MENESES REYES M., SILVA AGUILAR S.T. (2018), « De las banquetas a las calles. El impacto de las diferencias estructurales en el #YoSoy132 y sus núcleos organizativos », *Sociológica*, año 33, n°95.

MUÑOZ RAMIREZ C. (2012), *Yo Soy 132 voces del movimiento*, Mexico, Bola de Cristal.

MUÑOZ TAMAYO V. (2011), *Generaciones: juventud universitaria e izquierdas políticas en Chile y México (Universidad de Chile - UNAM 1984-2006)*, Santiago, Chile, LOM.

MUXEL A. (2010), « L'engagement politique dans la chaîne des générations », *Revue Projet*, n° 316, p. 60-68.

NILUFER G. (2018), « Maidan : nouveau protagoniste du politique », *politika.io*.

NILUFER G. (2014), « Démocratie de la place publique : l'anatomie du mouvement Gezi », *Socio*, 3, p.351-365

ORTEGA ERREGUERENA J. (2017), « Yo Soy 132: ¿un movimiento de red? », *Revista CoPaLa*, Año 2, n° 4, p. 177-190.

ORTEGA ERREGUERENA J. (2015), « Yo Soy 132: entre la red y las asambleas. Una rebelión contra el autoritarismo », *Pacarina del Sur*, año 6, n°25.

PINEDA RAMIREZ C. (2017), « Ayotzinapa: indignación y antagonismo, Movimiento estudiantil y política asamblearia », in MODONESI M. (dir.), *Militancia, antagonismo y politización juvenil en México*, Ciudad de Mexico, Itaca.

PLEYERS G. (2018), *Movimientos sociales en el siglo XXI, perspectivas y herramientas analíticas*, Buenos Aires, CLACSO.

PLEYERS G. (2016a), « De la subjectivation à l'action, le cas des jeunes alter-activistes » in CAPITAINE B. et PLEYERS G., *Mouvements sociaux, quand le sujet devient acteur*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

PLEYERS G. (2016b), « Engagement et relation à soi chez les jeunes alteractivistes », *Agora débats/jeunesses*, n°72.

PLEYERS G. (2016c), « Internet y las plazas: activismo y movimientos de la década 2010 », in M.A. RAMIREZ ZARAGOZA M.A., *Movimientos sociales en México. Apuntes teóricos y estudios de caso*, Ciudad de México, Colofón, p. 132-144.

PLEYERS G. (2014), « Les jeunes alter-activistes : altermondialisme, indignés et transition écologique » in BECQUET V. (dir.), *Jeunesses engagées*, Paris, Syllepse.

PLEYERS G. (2011), *Alter-Globalization: Becoming Actors in a Global Age*, Cambridge, Policy Press.

PLEYERS G. (2009a), « Autonomías locales y subjetividades en contra del neoliberalismo : hacía un nuevo paradigma para entender los movimientos

- sociales contemporáneos » in MESTRIES F., PLEYERS G. et ZERMEÑO S. (dir), *Los movimientos sociales de lo local a lo global*, Barcelone, Anthropos.
- PLEYERS G. (2009b), « Horizontalité et efficacité dans les réseaux altermondialistes », *Sociologie et sociétés*, Volume 41, n°2, p. 89–110.
- PLEYERS G., CAPITAINE B. (2016), « Introduction, Alteractivisme : comprendre l'engagement des jeunes », *Agora débats/jeunesses* /2, n° 73, p. 49-59.
- PLEYERS G., GLASIUS M. (2013), « La résonance des « mouvements des places » : connexions, émotions, valeurs », *Socio*, 2, p. 59-80.
- POLLETTA F. (2002), *Freedom Is an Endless Meeting*, Chicago, The University of Chicago Press.
- POLLETTA F. et JASPER J. M. (2001), « Collective identity and social movements », *Annual Review of Sociology*, Vol 17, p. 283-305.
- POMA A., BAUDONE M. et GRAVANTE T. (2015), «Más allá de la indignación. Una propuesta de análisis desde abajo del movimiento de los indignados», *Espiral*, vol. 22, n°63.
- POMA A. & GRAVANTE T. (2017) « Defendiendo el territorio desde abajo : que implica resistir y defender el territorio en un contexto represivo? » in PLEYERS G. & GARZA ZEPEDA M. (dir.), *México en Movimientos. Resistencias y alternativas*, Mexico, MA Porrúa.
- POMA A. & GRAVANTE T. (2015), « Las emociones como arena de la lucha Política. Incorporando la dimensión emocional al estudio de la protesta y los movimientos sociales », *Ciudadana activa*, Año 3 (4).
- PORTILLO M. (2009), « Formas de construcción de la opinión política juvenil. El caso de los jóvenes invisibles de la ciudad de México », in

MEDINA G. (dir.), *Juventud, territorios de identidad y tecnología*, México: Universidad Autónoma de México.

RAMIREZ ZARAGOZA M.A. (2018), « El M68 y su herencia en la movilización juvenil y estudiantil en México. A manera de introducción », in RAMIREZ ZARAGOZA M.A. (dir.), *Movimientos estudiantiles y juveniles en México: del M68 a Ayotzinapa*, red mexicana de estudios de movimientos sociales.

REGUILLO R. (2017), *Paisajes insurrectos: Jóvenes, redes y revueltas en el otoño civilizatorio*, Barcelone, Ned.

REGUILLO R. (2015), « #OcupalasCalles #TomalasRedes: Disidencia, insurgencias y movimientos juveniles Del desencanto a la imaginación política », in VALENZUELA ARCE J.M. (dir.), *El sistema es antinosotros. Culturas, movimientos y resistencias juveniles*, México, Gedisa.

RICHEZ J.C. (2005), « Avant propos », in BECQUET V. et DE LINARES C. (dir.) ; *Quand les jeunes s'engagent, entre expérimentations et constructions identitaires*, Paris, l'Harmattan.

RODRIGUEZ, S. (2016), « J'aimerais être une antenne » : Pratiques et sens de l'engagement à l'ère des cultures en réseaux. *Agora débats/jeunesses*, 2(2), p. 61-76.

ROVIRA SANCHO G. (2014), « El #YoSoy132 mexicano: la aparición (inesperada) de una red activista », *Revista CIDOB d'Afers Internacionals*, n°105, p. 47-66.

ROVIRA SACHO G. (2013), « Activismo mediático y criminalización de la protesta: medios y movimientos sociales en México », *Convergencia*, 20(61), p. 35-60.

ROSSINI N. (2005), « les jeunes engagés dans les conseils locaux : des acteurs à part entière ? » in BECQUET V. et DE LINARES C. (dir), *Quand les jeunes s'engagent, entre expérimentations et constructions identitaires*, Paris, l'Harmattan.

SALAZAR VILLAVA C. (2013), « Yo soy : devenires de la identificación en la acción política contemporánea » in SALAZAR VILLAVA C., CABRERA AMADOR R. (dir.) : *Nos quieren enterrar, olviden que somos semillas, el devenir de las nuevas insurgencias*, México, Juan Pablos Editor.

SCHENQUER L. (2006), « Reseña crítica: Lewkowicz, I. (2004). Pensar sin Estado. La subjetividad en la era de la fluidez. Paidós: Buenos Aires », *Papeles del CEIC*, vol. 2006/1.

SIERRA F., LEETOY S. & GRAVANTE T. (dir.) (2021), *Democracia inconclusa : movimientos sociales, esfera pública y redes digitales*, Ciudad de México, CEIICH-UNAM.

SOUSA SANTOS B. (2011), "Épistémologies du Sud", *Études Rurales*, n°187, p.21-50.

STRYDOM P. (1999), « The challenge of responsibility for sociology », *Current Sociology*, Vol. 47(3).

TARROW S. (2012), *El poder en movimiento*, Madrid Alianza Ensayo.

TARROW S. (1993), « Cycles of collective action: between moments of madness and the repertoire of contention », *Social Science History*, Vol. 17, n°2, p. 281-307.

TAYLOR V. (2010), « Culture, identity, and emotions: studying social movements as if people really matter », *Mobilization: An International Quarterly*, 15 (2), p. 113–134.

TILLY C. (2004), *Social movements, 1768-2004*, Londres, Routledge.

TOURAINÉ A. (1997), *Pourrons-nous vivre ensemble*, Paris, Fayard.

TOURAINÉ A. (1995), « La formation du sujet », in DUBET F. et WIEVORKA M. (dir.), *Penser le sujet : Autour d'Alain Touraine*, Paris, Fayard.

TOURAINÉ A. et KHOSROKHAVAR F. (2002), *A la búsqueda de sí mismo*, Barcelone, Paidós.

VALENZUELA ARCE J.M. (dir.) (2015), *El sistema es antinosotros. Culturas, movimientos y resistencias juveniles*, México, Gedisa.

VALLE PADILLA I. (2015), « YoSoy132 : entre la estructura y la agencia, protocolos de resistencia », in VALENZUELA ARCE J.M. (dir.), *El sistema es antinosotros. Culturas, movimientos y resistencias juveniles*, México, Gedisa.

VARGAS TORRES M. R. (2020), « La constitución de sujetos políticos en el movimiento estudiantil colombiano », *Revista Internacional De Pensamiento Político*, n°14.

VOMMARO P. (2015), « Prácticas, subjetivaciones y politizaciones : las dinámicas de movilizaciones juveniles en la América Latina actual » in VALENZUELA ARCE J.M. (dir.), *El sistema es antinosotros. Culturas, movimientos y resistencias juveniles*, México, Gedisa.

WIEVIORKA M. (2012), « Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation », *FMSH-WP*.

WIEVIORKA M. (2008), *Neuf leçons de sociologie*, Paris, Robert Laffont.

ZARZURI, R. (2010), « Tensiones y desafíos en la participación política juvenil en Chile », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, vol. 15 / 50.

ZARZURI, R. (2005), « Jóvenes, participación y movimientos sociales: hacia la construcción de nuevas formas de participación juvenil. », *Revista de*

estudios sobre juventud(es), Centro de Investigación y Estudios sobre Juventud (CIEJUV) del Instituto Jalisciense de la Juventud (IJJ), México, Año 2, n°3.

ZERMEÑO, S. (1978), *Mexico : Una Democracia Utopica. El Movimiento Estudiantil del 1968*, México, Siglo XXI.